

# ŒUVRES
DE
# M. MÉAD.
## TOME SECOND,
*QUI CONTIENT*

LES QUATRE DERNIERES PARTIES :

V. *Le Traité de l'Influence du Soleil & de la Lune ſur le corps humain.*

VI. *La Médecine ſacrée, ou Traité des maladies les plus remarquables dont il eſt queſtion dans les Livres ſaints.*

VII. *Conſeils & Préceptes de Médecine.*

VIII. *Diſſertation ſur les Médailles frappées à Smyrne en l'honneur des Médecins.*

# RECUEIL
# DES ŒUVRES
## PHYSIQUES ET MÉDICINALES,

*PUBLIÉES EN ANGLOIS ET EN LATIN,*

PAR M. RICHARD MÉAD,

*Médecin du Roi de la Grande-Bretagne, Membre de la Société Royale de Londres, & du College Royal des Médecins de la même Ville.*

ÉDITION FRANÇOISE,

Enrichie des découvertes poſtérieures à celles de l'Auteur, augmentée de pluſieurs Diſcours préliminaires, & de Notes intéreſſantes ſur la Phyſique, l'Hiſtoire Naturelle, la théorie & la pratique de la Médecine, &c. &c.

PAR M. COSTE, *Médecin de l'Hôpital Royal & Militaire de Nancy.*

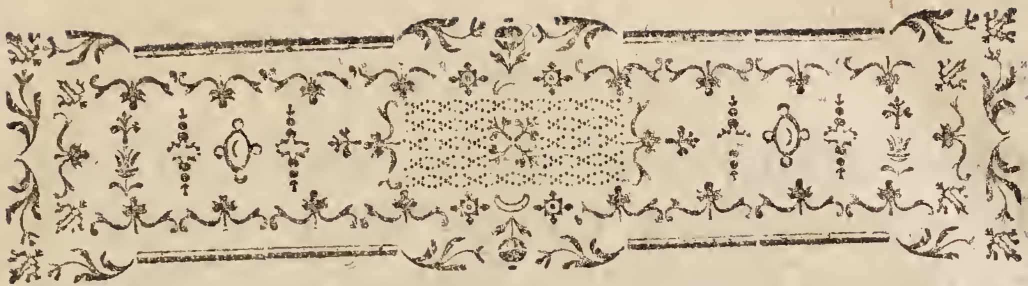
TOME SECOND.



*A BOUILLON,*
AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXIV.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



# AVERTISSEMENT
## DE
# L'ÉDITEUR,

*DANS lequel on rend compte d'un Ouvrage qui vient de paroître sur les* Avis & Préceptes de Médecine *de l'Auteur.* Par M. Clifton Wintringham, Médecin de Londres. (1)

C'EST au moment où ce second Volume sort de dessous la presse, que je reçois le livre de M. Clifton Wintringham, dont je connoissois l'existence depuis près d'un an, sans avoir pu me le procurer. Je viens de le parcourir avec tout l'empressement qu'on a de faire connoissance avec ses concur-

---

(1) *Notationes & observationes in Richardi Mead monita & præcepta medica. Auctore Clifton Wintringham, M. D. C. M. L. & S. R. socio, equite Aurato, & medico Regio, &c. &c.* Avec cette épigraphe :

Fas sit mihi visa referre, Ovid. Epist.
Parisiis, apud G. Cavelier. M. DCC. LXXIII.

rents. Mais j'ai tort de me ranger au nombre de ceux de M. Clifton Wintringham. Je ne ſuis qu'Editeur du recueil complet des Œuvres de M. Méad, auxquelles j'ai ajouté quelques idées neuves, quelques obſervations ou quelques remarques eſſentielles ſur les découvertes poſtérieures aux ſiennes. M. Clifton Wintringham s'érige pour dogmatiſer, & ſe charge des fonctions de Commentateur en titre. Je connois mes forces, & c'eſt une carriere dans laquelle je n'ai pas dû entrer pour y être ſon rival. J'aurois pu au moins, dites-vous, traduire ſon Commentaire, & le joindre au texte ? Je ne le crois pas. S'il m'étoit parvenu à tems j'aurois profité de bien des choſes ; mais il en eſt tant d'autres que j'euſſe laiſſé en paix dans les prolégomenes de toutes les pathologies que le Médecin Anglois a mis à contribution pour faire ſon Commentaire. Il paroît qu'il l'a plutôt deſtiné à des étudiants en Médecine qu'aux Médecins mêmes. C'eſt cependant pour ceux-ci qu'eſt faite la partie des Œuvres de Méad qui lui a ſervi de texte. Il faut avouer que le Commentateur n'a pas été heureux dans ſon choix, parce qu'il n'y a ni aſſez d'ordre, ni rien d'aſſez complet dans ces Avis & Préceptes, pour en faire la baſe d'une pratique élémentaire. Ce ſont des vues,

des obſervations ſpéciales ſur quelques cas particuliers (1). La pratique étendue du Commentateur actuel peut lui en avoir fourni de ſemblables, & on lui eût été plus redevable, ſans doute, de vingt pages dans ce goût, que de tout ce qu'il a ajouté, ſouvent en ſe permettant une critique auſſi amere que peu réfléchie ſur le texte.

Il ſe récrie, par exemple, ſur ce que l'Auteur propoſe des remedes pour la fievre, ſans en avoir établi la nature, ni les ſignes caractériſtiques; » ce qui rend ſes » preſcriptions dangereuſes, & d'une ap- » plication fort équivoque (2) «. Mais ſi les Obſervateurs alloient reprendre la méthode des Ecrivains du XVIe. ſiecle, nous n'en verrions pas un qui pour deux idées à lui, ne nous donnât bientôt un cours complet de Médecine, pour les y inſérer méthodiquement.

On croit, d'après cet acte de mécontentement, que M. Clifton Wintringham va

---

(1) *Voy.* ci-après pag. 187 & ſuiv.

(2) *Prætermiſſis ſignis, omnis ad ſanationem feſtinatio præceps & periculoſa ... Pigeat equidem, ſit tamen Lectori & mihi fas animadvertere tantum virum . . . tantam ne rem tam negligenter egiſſe.* Sect. III, pag. 9.

nous apprendre des choſes bien dignes d'être retenues, & bien difficiles à trouver ailleurs ; mais il ſe contente d'établir gravement, » que la fievre eſt précédée de » bâillements...., de pandiculations, de » friſſons plus ou moins conſidérables ... » Que bientôt après, ſuccédent (*pede* » *non claudo*) les nauſées...., le vo» miſſement, la douleur de tête, la ſoif, » la chaleur... l'élévation du pouls...(1)«. Je le demande, eſt il quelque garde-malade à qui ces généralités caractériſtiques de la fievre ſoient inconnues ? Mais puiſque M. Clifton Wintringham vouloit ſuppléer à ce qui manquoit à ce chapitre, relativement au diagnoſtic, il devoit s'attacher à particulariſer les ſymptomes qui déſignent les diverſes eſpeces de fievres dont l'Auteur a aſſigné la curation.

Ce n'eſt pas ſeulement dans ſes deſcriptions que le nouveau Commentateur n'eſt pas heureux. Il me ſemble que

(1) *De febrib. contin.* Sect. III, pag. 9. *Febres continuæ incipiunt oſcitatione & pandiculatione, frigore, horrore & rigore... Antecedentia hæc ſymptomata, pede non claudo, plærumque ſequuntur nauſea, vomitus, dolor capitis, ſitis, calor pungens & acutus . . . pulſus velox, nunc fortis, &c.*

ſa pratique a quelque choſe qui pourroit n'être pas applaudi par ceux qui ont coutume de voir des malades. Après avoir fait l'énumération d'une partie des ſignes qui annoncent ce qu'on nomme communément *fievre maligne* ( *mali ominis* ), il veut qu'on ne perde pas un inſtant pour adminiſtrer des ſtimulants, des échauffants, des cardiaques, des alexipharmaques (1).

C'eſt néanmoins ce même Commentateur, qui, d'un ton de ſuffiſance, prononce que M. Méad eſt tombé dans l'obſcurité pour avoir voulu être trop concis dans ſon article des *fievres malignes*, & qu'il a mérité l'application du mot d'Horace : *Brevis eſſe laboro, obſcurus fio*. Si M. Clifton Wintringham péche par défaut de clarté dans l'ouvrage qu'il nous fait eſpérer, ce ne ſera probablement pas en vertu du laconiſme qu'il reproche à l'Auteur, dont il ſe propoſe de commenter le Traité de *Variolis & Morbillis*, ſi Dieu lui prête vie. » Je mettrai, dit il, à contribution

(1) *Si verò ſymptomata prædictis contraria ſupervenerint, ... febrem mali moris adeſſe oſtendunt. Idcircò ſtatim exhibenda ſunt ſtimulantia & calefacientia quædam, cardiaca & alexipharmaca dicta remedia, &c.* Ibid. pag 11.

» les anciens & les modernes, afin que » tout médecin curieux de lire des choſes » merveilleuſes trouve ici dans ces maté- » riaux que j'aurai raſſemblés de toutes » parts, de quoi raſſaſier ſon empreſſement » pour les compilations, *ad ſatietatem uſ-* » *que.* « C'eſt ſon mot, & il énonce d'une maniere ſi énergique la promeſſe contenue dans le programme du Commentateur, que c'eſt dommage de chercher à le traduire (1).

Il y a cependant des choſes qui paroîtront neuves, & peut-être même extraordinaires dans les notes dont je parle. M. Méad, à l'article de la *Pleuréſie*, conſeille l'application du véſicatoire ſur le côté, lorſque les ſaignées n'ont pas ſatisfait à l'indication d'enlever le point douloureux. » Mon expérience, ajoute M. Clifton Win- » tringham, m'a appris que la ſaignée ſeule » guérit cette maladie, & que tout ce qu'on » nous débite de la *réſolution*, des *efforts* » *ſalutaires* de la nature, ſont de *vérita-*

(1) *Si Deus det vitam .. tam de* veterum *quam* recentiorum *ſcriptis, quatenus ea ad hujuſmodi res pertineant, quæ etiam* nunc, *uti &* olim, *cuivis medico, legere quid* miri *appetenti*, nova quam plurima à quibuslibet *undequaque arceſſita*, ad ſatietatem *uſque præbebunt.* Sect. VI. pag. 17.

» *bles chimeres*, auxquelles il ne faut pas » plus donner de créance (*flocci facienda* » *ſunt*), qu'aux prétendus ſpécifiques ex« pectorants que vendent des Pharmaciens » avides & intéreſſés «. (1) Il paroît que ce Commentateur en veut beaucoup à la Pharmacie, à la Chirurgie.... Son humeur ne reſpecte pas même M. Méad; mais, d'après des expériences très-multipliées & ſuivies du meilleur ſuccès, j'oſe lui conſeiller, ſi jamais il eſt pris d'une pleuréſie, dont la douleur latérale n'ait pas cédé aux premieres ſaignées, d'avoir plus de confiance au véſicatoire qu'aux éclegmes, qui peuvent cependant encore contribuer à faciliter l'expectoration, ſans être préciſément ce qu'on appelle des expectorants.

Mais réellement, s'il y a quelque choſe de bon dans ce Commentaire, comme je n'en doute pas, j'ai eu le malheur de bien mal choiſir les chapitres que j'ai parcourus. Celui de l'hydropiſie n'a rien qui ne ſe trou-

(1) *Longa me docuit experientia alias quaſcumque exinanitiones . . . ſpes meas perpetuò feſelliſſe, niſi ſanguinis miſſio larga, &c. . . . Profecto igitur flocci facienda ſunt quæ de reſolutione beneficio naturæ, &c. Aliisve ejuſmodi nugis jactitent Pharmacopeæ ignari . . . quæſtu turpiſſimo paſti.* Sect. VII, pag. 21, 22.

ve en bien meilleur ordre dans Van-Swieten (1). A l'article des polypes (2), M. Clifton Wintringham donne, pour les reconnoître, des ſignes qui caractériſent dix autres maladies. Que trouvera-t-on dans l'article de la goutte (3)? Mais celui des écrouelles contient une groſſe ſortie injurieuſe contre nos Rois, au ſujet de la coutume de toucher les malades pour les guérir, *ſortie indécente en quelque pays que ce ſoit*, mais qui prouve qu'on a imprimé ce livre à Paris, ſans l'avoir lu (4). Nous avons à cet égard M. Clifton Wintringham & moi, une maniere de penſer bien différente (5).

Enfin, ſi quelque partie méritoit un Commentaire, c'étoit le premier chapitre ſur *le corps humain en général*; M. Clifton Wintringham ne l'a pas même cité : c'é-

(1) *Notat & obſerv. Clift. Wint.* Cap. VIII, pag. 131. *Comment. in aphor.* §. 1215, tom. IV, pag. 101.

(2) *Not. & obſ.* Cap. VI, pag. 98.

(3) *Ibid.* Cap. XI, pag. 160.

(4) *Minimè mirum eſt ut Galliæ Rex credulus, doloſâ juris divini larvâ ſuperbè donatus, non opinione ſolùm, ſed etiam ad veritatem ſibi perſuadeat ſe, &c. Ibid.* Cap. XIV, pag. 179.

(5) Voy. ci-après, pag. 327, la note.

toit ſur-tout le dernier qui traite des métaſtaſes, des maladies qui ſuccédent à d'autres, & de celles qui ſe terminent par d'autres, & il l'a fait de la maniere qu'on peut voir dans l'Ouvrage même (1); car il eſt tems de m'appercevoir qu'en pouſſant cet extrait plus loin, j'aurois preſque l'air d'avoir voulu faire la critique de ſon livre.

Une addition eſſentielle à cette Edition eſt un *Extrait des formules de la Pharmacopée de Londres*, dont l'Auteur conſeille l'uſage.

Quelques perſonnes auroient deſiré que j'euſſe rappellé dans ma premiere *Préface* toutes les Editions qui ont été données de chacune des parties de ces Œuvres. J'ai cru devoir faire mention des principales, qui ſont celles que j'ai conſultées, & comparées pour celle-ci. Je n'ai compris ni de quelle utilité, ni de quel agrément pourroient être des nomenclatures de titres de livres, de villes où ils ont été imprimés, de Libraires, de dates; &c. Ceux néanmoins que ces recherches intéreſſeroient, en trouveront une bonne partie dans le 2e. volume du *Studium medicum* de M. de Haller, où ce Médecin appelle M. Méad un hom-

(1) Not. & Obſ. pag. 225 & ſuiv.

me d'une érudition agréable & variée, & à qui ſes ſuccès dans l'art de guérir ont acquis, de ſon vivant, la plus grande autorité en Médecine (1).

---

(1) *Halleri Stud. Med.* Tom. II, pag. 922.

PRÉFACE



# *AVIS DE L'ÉDITEUR

## Sur le Discours suivant.

*Feu M. de la Mettrie, dont la plume sembloit oublier sa destination, lorsqu'elle se prêtoit à quelque éloge, avoit d'abord entrepris de faire celui de ce discours de M. Méad, dans le* Mercure de France, *du mois de Décembre* 1735. *Il en annonça l'extrait comme celui d'un* morceau rare & curieux *contenant les recherches les plus intéressantes sur les honneurs rendus en divers tems à ceux qui avoient exercé la Médecine avec distinction. Mais quittant bientôt le ton du panégyrique, il se sert d'une des propres phrases que la modestie seule de M. Méad avoit dictée, pour dire que cet Auteur,* plus Historien qu'Orateur, *trace comme dans un petit tableau toute la gloire de la Médecine. M. Méad fait preuve dans ce Discours de beaucoup d'érudition historique; mais, quoi qu'en dise M. de la Mettrie, il n'y découvre pas moins ses talents oratoires. Cette éloquence modeste qui naît du sentiment de l'Orateur & de la noblesse même du sujet qu'il traite, est étalée ici avec ses charmes naturels, & l'on y trouve les motifs les plus propres à exciter parmi les Médecins cette louable émulation qui tend à perfectionner l'art, & à augmenter la gloire de ceux qui le professent. Cette matiere est ordinairement le sujet des discours inauguraux de rentrée ou de prise de possession des chaires en Médecine. Mais si l'on veut comparer la maniere simple & nerveuse dont notre Auteur l'a*

*rendue à la triſte monotonie & à la ſéchereſſe de la plupart de ceux qui ont précédé le ſien, ou qui l'ont ſuivi, on verra qu'il n'avoit pas beſoin de modele, & que ceux à qui il en auroit dû ſervir, en ſont reſtés bien en deçà. Je n'ai pas rendu, à beaucoup près, toute l'élégance de ce diſcours, & l'intérêt que le ſtyle de mon Auteur y répand ; mais j'ai conſervé ſes penſées, & à ce titre il aura encore de quoi intéreſſer même dans ma traduction.*

*Perſonne n'a mieux vengé notre art de ſes détracteurs que M. Méad ; mais il ſavoit trop que l'honneur total de la Médecine ne peut réſulter que de l'honneur particulier de chacune des branches de cet art ſalutaire, & que ce n'eſt point en aviliſſant la Chirurgie qu'on honore la Médecine. Auſſi eſt-il loin des déclamations que M. de la Mettrie lui met dans la bouche, au ſujet de la Chirurgie cautériſante introduite à Rome, & qui révolta le Peuple par ſa nouveauté & l'aſpect terrible de ſes opérations. Au lieu de ce que lui fait dire M. de la Mettrie*, que la plupart de ceux qui confioient leur vie à ces Opérateurs périſſoient par le fer ou par le feu, *il ajoute ſeulement » que le Peuple ne » blâma pas toute eſpece de Médecine ; qu'il ſe re- » cria ſeulement contre la partie de cet art qui gué- » rit au moyen des inciſions & des cauteres, quoi- » que ces méthodes prennent ſouvent leurs ſources » dans la pitié & dans l'humanité «. Je n'approuve pas davantage la ſortie du Médecin retiré en Pruſſe ſur les Chirurgiens de nos jours. » Des gens ſans » éducation, ſans fortune, ſans naiſſance, attirés » par l'eſpoir du gain, non contents de pratiquer la » Chirurgie, oſoient même traiter les maux inter- » nes. Qu'arrivoit-il de-là ? ce qui arrive encore aux » Chirurgiens d'aujourd'hui. Ils oublioient leur pro- » feſſion, ſans qu'il leur fût poſſible d'apprendre la*

» *nôtre* «. *Mais tout cela ne peut s'appliquer qu'à des gens qui ne sont pas dignes du nom de Chirurgien ; & il n'y a pas moins d'injustice à faire refluer sur les vrais Chirurgiens le blâme que méritent ces ignorants, qu'à mettre sur le compte de la Médecine, les préjugés & les supercheries des empiriques. Estimons, honorons les vrais talents partout où ils se trouvent ; honorons-les en raison de leur utilité, & non en raison des institutions humaines. Si un grand Médecin est le premier ange tutélaire de l'humanité, un grand Chirurgien est le second, & celui-ci ne cherche jamais à empiéter sur les droits du premier ; mais dans combien de maladies fâcheuses leur concours n'est-il pas nécessaire ?* » *Un savant & habile Médecin, un Chirurgien ins-* » *truit & expérimenté, en se communiquant mu-* » *tuellement leurs lumieres dans les cas desespérés,* » *procurent souvent des guérisons miraculeuses. Mais* » *si l'accord & l'intelligence qui doivent regner en-* » *tr'eux viennent à cesser, le malade n'a plus que* » *la perspective de l'incurabilité, ou de la mort* (1) «. *C'est ainsi que pensent avec le savant & illustre M. Storck, tous ceux qui savent oublier ce qui ne tient qu'à l'opinion, pour ne se ressouvenir que de ce qui peut être le plus avantageux à l'humanité souffrante.*

*M. de la Mettrie a encore ajouté* » *que la fin de* » *la Dissertation de M. Méad n'est qu'un tissu d'é-* » *loges, quelquefois un peu outrés, des Médecins An-* » *glois ; qu'il sembleroit à l'entendre, que la Médecine* » *ne dût rien aux découvertes des autres nations* «.

---

(1) *Assiduus & judiciosus Medicus, bonus & expertus Chirurgus, si mutuam in desperatis morbis curam impendunt, sæpè numerò præstant miracula. Si autem hi dissentiant, æger aut moriatur, aut patiatur necesse est.* STORCK, *Tract. de Cicut.* cap. 3, p. 276.

*La lecture de ce Discours justifiera mon Auteur de cette imputation calomnieuse, que le ton d'impartialité qu'il a par-tout affecté ne méritoit guere. Il n'est pas étonnant qu'il n'ait fait que citer les facultés étrangeres : son objet principal dans ce discours anniversaire, appellé* Oratio Harveiana, *ayant été de faire l'éloge des fondateurs & des bienfaiteurs du College de Médecine de Londres ; & assurément l'Orateur trouvant parmi eux les Linacre & les Harvée, il avoit une assez belle matiere sans être obligé de venir chercher nos Riolan & nos Pecquet, qu'on a assez fêtés parmi nous. Dans le Discours de réception à l'Académie Françoise, on voit l'éloge de Louis XIV & celui du Cardinal de Richelieu. A-t-on jamais trouvé mauvais qu'on n'y eut pas fait mention de Léon X, ni même du bon François I, le restaurateur des Lettres ? On s'expose toujours à juger trop précipitamment, quand, avant de le faire, on ne se transporte pas aux lieux, & dans les circonstances où les pieces qu'on critique ont dû paroître.*

*Je finirai ces remarques par un trait de la lettre de M. de la Mettrie, qui me paroît mériter ici sa place. » (1) M. Méad ajoute avec raison, dit-il, qu'il » n'est pas de Peuple chez qui notre art ait été plus » honoré que chez les Anglois. En effet, la plupart » des Seigneurs de Londres s'appliquent à l'étude de » la Médecine : j'en ai connu plusieurs à Leyde, » au nombre desquels étoit un Milord qui se faisoit » un plaisir d'être confondu parmi tous les étudiants » pour entendre les leçons du grand Boerhaave, » l'oracle de la Médecine moderne. Un Médecin en » Angleterre porte l'épée, & a le titre d'Ecuyer ; ce » qui le distingue du Chirurgien, qui n'a ni l'un ni » l'autre «.*

(1) *Mercure de France*, Décemb. 1735, pag. 264.



# PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

LES hommes auroient rarement des manieres de penser si différentes sur la plupart des objets qui partagent leurs opinions, si ceux qui proposent un systême s'expliquoient d'une maniere plus précise ; si ceux qui refusent de l'adopter daignoient examiner les raisons, peser les probabilités, en un mot, si de part & d'autre l'on vouloit s'entendre.

La plupart des gens jugent d'un livre par son titre ; & d'après le discrédit où sont tombées les idées qui semblent appartenir à l'*Astrologie judiciaire* & aux rêveries de ceux qui la professent ; je ne serois pas étonné qu'une dissertation où l'on promet d'établir l'influence du Soleil & de la Lune sur nos corps, eût appellé peu de Lecteurs. La célébrité reconnue de M. Méad lui aura valu, peut-être, de n'être pas reléguée tout-à-fait dans la classe des avis salutaires que Matthieu Lænsberg lit dans les astres, & dont il a soin de gratifier le genre humain, au renouvellement de chaque année ; mais on aura regardé cette production comme l'effet d'une imagination échauffée, ou comme celui de l'envie de se singulariser, en renouvellant un systême proscrit, ou comme le fruit d'un de ces momens

nébuleux où les plus grands hommes sont au dessous d'eux-mêmes.

En accusant l'injustice de ces Lecteurs superficiels ou inattentifs, je ne dois pas taire l'idée que se sont faite de cet ouvrage plusieurs Médecins instruits, & qui savent avec quelle évidence l'action de ces astres sur nos corps y est démontrée. Il n'est pas question de cette influence dont l'assertion se fonde sur des moralités, ou sur des conjectures aussi frivoles qu'elles, quand on donne l'explication de quelques faits naturels. C'est une influence physique, démontrée par ses effets & par ses causes, avec toute la précision dont l'argument mathématique est susceptible. Ce sont l'astronomie, l'hydrostatique, les loix connues du mouvement qui régit l'univers, qui viennent ici rendre raison des phénomenes observés par les anciens Médecins, & aux observations desquels on peut ajouter d'autant plus de foi, qu'elles ont été faites dans des lieux très-distants, dans des tems très-éloignés, & par des gens qui ne songerent pas à les adapter à un systême préconçu & favori.

Il me semble qu'en physique les erreurs & les préjugés supposent toujours quelque vérité réelle, qui n'est pas suffisamment développée, ou qui, appuyée sur des faits dont les causes ne sont pas bien connues, laissent encore des prétextes à l'incrédulité. Pythagore & ses disciples crurent avoir trouvé dans la combinaison des nombres, l'explication du systême de l'univers. On sait combien ce Philosophe, aussi célebre que singulier, avoit de vénération pour le nombre sept, & combien il lui attribuoit de puissance pour le maintien de l'harmonie universelle. Est-ce l'effet du hasard, ou l'effet du caprice qui aura

engagé ce grand homme à adopter ce nombre de préférence à un autre ? Respectons assez sa mémoire, peut-être persuadés que les changements qu'il observoit à chaque septénaire, & dans les phases de la Lune, & dans les phénomenes que cette révolution produit sur ce qui végéte, & sur ce qui respire dans la nature, ont été la base raisonnable de son systême, très-simple en apparence, mais aussi majestueux que digne du génie qui l'avoit conçu. En effet, que l'Intelligence suprême ait créé tout, & disposé les ouvrages de ses mains avec un ordre admirable, qui en assure la conservation ; que ce soit en vertu de la science des nombres, possédée dans sa plus grande perfection, qu'elle ait exécuté ces merveilles. . . . je ne vois dans ces assertions rien qui soit indigne du respect dû à cet être souverainement bon. Oui, je ne peux m'empêcher d'adopter avec Pythagore, que l'ensemble de cet univers physique est le résultat de la combinaison des nombres la meilleure possible, des proportions de Mathématique les plus régulieres, le chef-d'œuvre, en un mot, de l'Eternel. Hippocrate, le pere de la Médecine, en plusieurs endroits de ses ouvrages, fait mention de la puissance des corps célestes, & des grands secours que l'art de guérir doit tirer de l'étude de l'Astronomie. » Ce ne sont pas seulement de » légers services que la science des astres peut » fournir à la Médecine ; mais elle est à celle-ci » de la plus grande utilité, parce que la diver- » sité des saisons produit des changements ana- » logues sur l'estomac des hommes". (1) C'est

(1) *Ad artem Medicam Astronomia ipsa non minimùm, sed plurimùm confert, quippè cum unâ cum anni temporibus, ho-*

ce qu'il dit au commencement de ſon fameux livre *de Aere, aquis & locis*, qui contient la baſe & le fondement de tout ce qu'on a publié depuis ſur l'air, ſur les différentes manieres dont nos corps peuvent être affectés, par les qualités abſolues ou relatives que lui communiquent l'expoſition des lieux, l'aſpect du Soleil, le changement des ſaiſons, le cours des vents, ſoit réglés, ſoit extraordinaires.

Perſonne n'a plus profité, parmi les anciens Médecins, de l'idée de Pythagore que Galien. C'eſt lui qui a le premier attribué à l'influence de la Lune l'ordre ſepténaire qu'on obſerve dans les criſes qui ſurviennent aux maladies. En effet, les fievres ſe terminent plus volontiers au 7, au 14, au 21, & la raiſon de ce phénomene ne pouvant guere ſe rapporter à la nature des maladies très-différentes entr'elles, ni aux tempéraments encore plus diſſemblables de ceux qui en étoient attaqués, il étoit néceſſaire de chercher une cauſe fixe & invariable d'un effet auſſi régulier. Ce ne fut probablement que l'analogie des nombres qui détermina Galien à cette explication.

Ceux qui le ſuivirent crurent que les aſtres influoient, en quelque choſe, ſur nos corps, mais ſans ſavoir de quelle maniere. Cette puiſſance étoit une des principales qualités occultes de la Philoſophie d'Ariſtote.

Le grand Fernel qui, avant Deſcartes, avoit déja oſé ſoulever le voile dont l'autorité ſcholaſtique couvroit la vérité, fait mention de cette influence, parmi les cauſes des maladies, dans

---

*minum ventriculi mutationem accipiant*. Lib. de aër. aq. & loc. init.

son Traité *de abditis rerum causis*. Il parle beaucoup des qualités, soit utiles, soit nuisibles de l'air & de l'atmosphere; mais le principe originaire de ces qualités est toujours le *to theion*, le *quid divinum* d'Hippocrate.

Sydenham, l'Auteur le plus exact dans la description des maladies épidémiques, celui de tous qui a le mieux fait sentir leur connexion avec la constitution de l'air correspondante, a fourni les observations les plus décisives en faveur de la doctrine de l'influence, mais sans reconnoître, ou au moins sans assigner la véritable cause premiere qui communique à l'atmosphere ces qualités. Pour un homme aussi éclairé que l'étoit cet Hippocrate du dernier siecle, il me paroît singulier qu'il ait toujours tant donné à des causes obscures.

Baglivi est de tous celui qui a le plus approché de la vérité. Il pense qu'il n'est pas impossible que les planetes produisent quelques changements dans l'air, selon leurs différentes positions & leurs diverses conjonctions, & qu'il est probable que la Lune agit avec plus d'efficacité qu'elles, s'il faut admettre toutefois qu'elle exerce sa pression sur les eaux de l'Océan; car il laisse dans l'indécision, savoir, si c'est en raison de leur pression, ou en raison de la propagation de la lumiere que ces astres agissent (1). Il croit qu'ils peuvent tantôt baisser, tantôt élever les corps hétérogenes qui voltigent dans l'atmosphere, & que c'est par la différence que ces changements apportent dans la pesanteur de ce fluide supérieur & ambiant, que nos corps en peuvent ressentir l'impression.

---

(1) BAGLIV. *De sang. & respir. de statice aëris & liquid.*

Je ne m'arrête pas à ce que Avicenne, Averroës, Paracelse, Ptolémée, Van-Helmont, J. B. Porta, ont pu dire sur cet objet. Ils ont péché par l'abus de la science, & le blâme n'en doit pas refluer sur elle : parce qu'il y a des fous qui cherchent la Pierre philosophale, les travaux utiles des vrais Chymistes n'en sont pas moins estimables. De même, on n'a pu tirer des horoscopes fondés en partie sur la dénomination de celui des signes du Zodiaque où le Soleil s'est trouvé au moment de la naissance, sur les différentes phases de la Lune, sur les divers cercles qu'elle décrit, dont ceux qui s'approchent des tropiques rendent les gens bossus & contrefaits, tandis que les personnes qui naissent au tems des équinoxes sont souvent boiteuses, & sujettes à la goutte (1); sur son degré de conjonction ou d'opposition avec l'astre du jour; sur l'ascendant supposé de telle planete sur une autre. On aura pu attribuer la mort de ceux qui, pour être pendant leur vie plus célebres ou plus puissants que les autres hommes, n'en sont pas moins sujets à la loi nécessaire de la Nature, qui nous fait tous naître, & mourir de même; on aura pu, dis-je, attribuer leur mort à quelque comete, à quelque météore extraordinaire; on aura pu faire du cours & du mouvement des astres une des branches de cette science aussi frivole que mensongere, connue sous le nom de *Magie*... Tout cela, je le répete, n'est que l'abus de la science, abus fondé sur quelque chose de réel, sur l'observation constante de tous les siecles, qui ont reconnu que dans telles ou telles circonstances de l'é-

(1) J. B. PORTÆ, *Phytognom.* Lib. 1, cap. IX.

tat du ciel nos corps & nos esprits, qui sont si étroitement unis avec eux, sont diversement affectés. Les Sages ont été révoltés par l'apparence de l'idolâtrie qui rapportoit ces effets purement & simplement à la puissance des astres, comme s'ils eussent été des êtres animés, des sortes de divinités subalternes; ce qui ne seroit pas arrivé, si l'on eût expliqué la maniere physique dont s'exerce cette puissance qu'on ne considéroit que comme un agent immédiat, & qui n'avoit aucun besoin du concours des causes secondes.

D'un autre côté, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, les Médecins ont fait de la considération de l'air, & sur-tout de celui qui étant le plus à notre portée, est connu sous le nom d'*Atmosphere*, un des objets les plus essentiels & du dogme & de la pratique. Son utilité dans l'économie animale l'a fait regarder avec raison, par les Physiologistes, comme le principal instrument dont la Nature s'est servie pour établir l'exercice de nos fonctions. Sa fluidité, sa gravité, son élasticité, sont les qualités au moyen desquelles non-seulement il s'introduit dans les vésicules du poumon pour les usages de la respiration si essentielle à la vie de l'animal, & dans le sang même & dans les humeurs qui en dérivent; mais encore en pressant sur toute la surface que nous lui offrons, il s'oppose, par son poids, aux raréfactions & aux expansions, qui ne manqueroient point de nous détruire. On sait que par les regles de l'Hydrostatique, on est parvenu à évaluer, à peu près à 30000 livres, le poids de l'atmosphere que chacun de nous soutient, & que les divers phénomenes qui peuvent changer la gravité de cet

élément, font que la différente pression qu'il opere sur nous, peut varier de 2000 livres. C'est à ces variations que les Praticiens rapportent quantité de maladies dont l'importance & le danger sont en raison directe & composée de la promptitude & du degré de contraste de ces variations. Ils se sont convaincus par l'expérience, que les maladies familieres à certains climats tiennent aux dispositions habituelles de l'atmosphere de ces lieux ; que la plupart des épidémies viennent ou directement du vice de l'air, ou médiatement encore de lui ; car celles qu'on attribue aux aliments, doivent être rapportées à l'air, puisque les qualités de ceux-ci tiennent si évidemment à la constitution de l'année dans laquelle ils ont été produits. La connoissance de ces causes directes a fourni à la Médecine des indications de curabilité : en conseillant dans bien des cas, à titre de remede, un air différent de celui dont les malades éprouvoient la mauvaise disposition dans les épidémies, on a quelquefois fait cesser le mal : quant à l'exemple d'Hippocrate, on s'est appliqué à corriger l'air lui-même.

D'une part donc, l'influence des astres est reconnue par la plus haute antiquité, & de l'autre, tous les Médecins conviennent de celle de l'atmosphere. Quel est donc le mérite du D. Méad, & qu'est-ce que son livre, à ce sujet, nous a appris de nouveau ? Son mérite ! Le sujet, quoique rebattu, étoit encore tout neuf quand il a daigné s'en occuper. De deux objets d'observations isolés, il a su former un corps de doctrine, en les réunissant, & démontrant l'un par l'autre ; en faisant connoître le milieu au moyen duquel les astres exercent sur nous leur

empire, il a rendu cette influence croyable, & en établiſſant la cauſe primitive des variations de l'atmoſphere, il a expliqué l'un des phénomenes de la Nature les plus intéreſſants pour l'humanité. C'eſt à lui qu'il étoit réſervé de traiter cette matiere d'une façon auſſi ſatisfaiſante que profonde, & qui ne demandoit rien moins que la réunion des connoiſſances de Mathématiques & de Médecine les plus étendues.

Quelque ſyſtême de phyſique qu'on adopte, impulſion ou attraction, on rapporte aſſez généralement à l'action de la Lune le mouvement alternatif de flux & de reflux dont la Mer eſt réguliérement agitée. N'étoit-il pas tout naturel de préſumer qu'un fluide beaucoup plus léger & plus mobile, plus immédiatement ſoumis à l'action de la même cauſe, devoit partager les mêmes effets ? Il eſt vrai que les phénomenes de l'air n'auront jamais été obſervés, & ne ſe trouveront jamais auſſi réguliérement conſéquents à l'état de la Lune, que les deux mouvements qu'elle imprime ſucceſſivement ſur l'Océan; le premier, en agiſſant ſur lui; & le ſecond, en ceſſant cette action, & la raiſon en eſt fort ſimple: c'eſt que la Lune n'eſt pas la ſeule des cauſes du flux & du reflux de l'atmoſphere. Ils réſultent de la combinaiſon de pluſieurs autres, parmi leſquelles on peut compter l'état actuel du mouvement, ſoit quotidien, ſoit annuel du Soleil, les exhalaiſons, les vapeurs de divers genres dont l'air ſe ſurcharge, les feux ſouterreins, les volcans, & ſur-tout les vents, la plupart ſi irréguliers dans leurs cours, ſi différents d'eux-mêmes par leur violence & leur durée. C'eſt ainſi qu'il eſt facile de concevoir comment la Lune même augmentant cette diſpoſition des

causes concomitantes qui l'emportent sur elle, peut tour-à-tour dans une même phase produire un effet dissemblable. Ainsi, une nouvelle & une pleine Lune ameneroit la pluie, ou le beau tems, selon les circonstances. Si l'air est embarrassé de nuages légers, la pression qu'elle opérera, communiquant une secousse aux vents propres à les dissiper, ils disparoîtront, & l'on aura un ciel pur & sérein. Si, au contraire, ces nuages sont formés de vapeurs épaisses & aqueuses, l'impulsion communiquée aux vents par la plus grande force de cet astre, tendra à les réunir, & à les faire tomber sous la forme de pluie.

Ce que je viens de dire fournit des données, pour résoudre quelques difficultés qu'on peut opposer au systême de l'influence des astres sur nos corps. Si elle est moins évidente qu'elle ne pourroit l'être, c'est qu'il y a aussi quantité d'autres circonstances dont l'effet peut contrarier ceux qu'ils tendroient à opérer sur notre machine. Et en y réfléchissant, je vois que par une fatalité attachée à la fureur que nous avons de nous écarter des loix de la nature, il arrive que plusieurs des moyens sagement établis, sans doute, par le Souverain bienfaiteur pour notre utilité, tournent à notre désavantage, en vertu de ceux que nous leur opposons. Notre maniere de vivre, de nous loger, de nous nourrir, de nous habiller, tout cela s'oppose au bien que nous pourrions retirer de la disposition admirable établie dans l'univers.

Je m'explique par quelques exemples. Les femmes des villes ne sont-elles pas souvent mal reglées au physique, parce qu'elles sont déréglées au moral, que la mollesse, l'oisiveté du corps, les passions de l'ame souvent aussi vives que

peu honnêtes dans leur objet, ne permettent pas qu'elles jouiſſent d'une des marques les moins équivoques de ſanté attachées à leur ſexe ? Eh ! comment les aſtres agiroient-ils ſur elles ? On diroit qu'elles fuient le ſpectacle raviſſant qu'ils offrent. Ne vivant pendant la nuit qu'à la triſte lueur des flambeaux, enſévelies dans les ténebres d'un ſommeil pénible pendant le jour, elles ignorent ce qui ſe paſſe dans la nature. Elles ſe ſont créé un monde hors de notre univers. A la campagne, au contraire, voyez la robuſte & gaie Villageoiſe, lire au firmament l'époque future du tribut qu'elle croit devoir à l'aſtre de la nuit, & dont la révolution ne fruſtre jamais ſon attente, à moins qu'un mal inopiné n'y mette des obſtacles, ou que le ſuperflu de ſes humeurs ne ſerve déja de nourriture au fruit de ſes chaſtes amours.

Nos habits, j'en ſuis convaincu, contrarient les bons effets de l'air, & ſouvent les rendent pernicieux pour nous. Ils diminuent, dira-t-on, la preſſion immédiate de l'atmoſphere. Oui; mais c'eſt un mal. Vous avez tranſpiré ſous la pelliſſe, dans un tems où l'intention de la nature n'étoit pas que vos pores fuſſent ſi ouverts. Cette excrétion contre nature vous a affoibli. Ce n'eſt pas tout ; le jour où vous quittez cet habillement deſtiné à d'autres climats, la nature prend ſa revenche. La température de l'air devenue moins rigoureuſe pour moi, l'eſt plus pour vous. Son impreſſion eſt trop vive ; la tranſpiration forcée précédemment par l'art, ſe ſupprime naturellement, & de-là toutes les maladies qui en peuvent être la ſuite.

On craint, on redoute le ſérein, & je ne dis pas qu'on ait tort juſqu'à un certain point. Au

reste, c'est sur-tout par son poids que cet air peut nuire. Mais la pression qu'il opére est égale, se fait en tout sens, & certainement l'économie animale en doit être bien moins affectée que des ligatures si multipliées dans nos habits, & qui forment des compressions si inégales.

Dans la plupart des grandes villes, l'atmosphere est toujours trop inquinée, trop surchargée de substances hétérogenes, pour qu'on puisse y participer aux avantages attachés à un air pur & sérein. L'air de ces cités est une espece de masse pesante & compliquée, au point que l'air tel qu'il existe communément ailleurs, n'en forme, peut-être, que la moindre partie; de-là le peu de prise que les vents ont sur elle, parce qu'elle résiste en vertu de son poids, en vertu des obstacles que la hauteur des bâtiments opposé aux secousses que l'air ambiant tâche de lui communiquer. Le Soleil ne pénétrant jamais dans des rues étroites, ne peut dissoudre ces nuages épais; & les maux qui en résultent, seroient bien plus considérables encore, si le luxe n'avoit multiplié le nombre des feux particuliers au point où ils sont. Je ne les considere pas comme un mal dans ce sens; je crois qu'ils contribuent plus que toute autre chose, à établir quelques courants d'air, à communiquer à cette masse atmosphérique un degré de mouvement propre à en empêcher la corruption. En cela, il faut soigneusement distinguer les avantages d'un feu ouvert, d'avec les inconvénients de ceux qui sont renfermés dans les poëles. Outre le mal que ceux-ci peuvent produire d'ailleurs, & qui n'est pas de mon objet présent, je conçois comment une fumée épaisse & rassemblée, se

mêlant à l'atmoſphere, peut en augmenter la denſité, & j'ai oui dire pluſieurs fois que c'étoit là une des principales cauſes des brouillards pernicieux qui nuiſent à la ſanté des habitants de Londres. Dans nos villes de France, les inconvénients des poëles ſont compenſés par l'avantage des cheminées. Mais combien d'accidents dus encore à cet air altéré, & ſi différent de celui dont la nature nous a deſtiné l'uſage ?

Le Docteur Méad a rapporté l'utilité de la preſſion que l'air opere ſur nos corps ; preſſion communiquée par celles du Soleil & de la Lune ſur cet élément ; il l'a rapportée, dis-je, à ce qu'elle balance, & modére l'action de notre air intérieur, qui tend à ſe mettre en liberté, à ſe dégager ; tendance qui n'iroit à rien moins qu'à produire une extrême raréfaction dans nos liqueurs, ainſi que la rupture & la dilacération des vaiſſeaux qui les contiennent. L'air trop raréfié d'une chambre, où il a preſque entiérement perdu ſon élaſticité & une grande partie de ſon poids, n'eſt plus en état d'opérer ce degré de preſſion ſi avantageux : de-là les apoplexies, les extravaſations, les épanchements quelconques. L'air des rues eſt nuiſible par une raiſon toute oppoſée. Celui-ci preſſe trop, il opprime, il diminue les ſecrétions, ſuſpend les évacuations néceſſaires à la ſanté, d'autant plus que le défaut d'activité & d'exercice concourt à augmenter l'intenſité de ſes effets. La circulation devient lente ; les humeurs s'accumulent. Comme on perd peu, on ſent moins le beſoin de réparer ; & ſi les attraits de la bonne chere n'étoient un aiguillon pour la gourmandiſe, on ne s'abuſeroit pas mê-

me ſur l'appétit qu'on ſe flatte encore d'éprouver.

Il faut avouer cependant que la nature même ſemble condeſcendre à nos inſtitutions perverſes, en ſubſtituant une partie de ſon pouvoir à ce que nous nommons une ſeconde nature, à l'habitude. Il n'eſt pas douteux qu'elle nous rende bien moins ſenſibles aux impreſſions de l'atmoſphere & à celles des aſtres. Le Citadin vit dans ſon air épais & ſurchargé; il y reſpire, tandis que le Villageois tranſporté, malgré lui, par ſes affaires, dans ce ſéjour nouveau, ne tarde pas à en être affecté. Le Payſan vêtu, à-peu-près, de la même maniere dans tous les temps, & accoutumé à tout, n'eſt incommodé de rien. Les ſaiſons ſe ſuccedent, ſans rien changer à la bonne ſanté dont il jouit. Il digere, avec facilité, ce que les valets même de la ville n'oſeroient goûter par eſſai. Il en eſt de même de la différence des climats. Celui dans lequel nous ſommes nés, ayant communément plus d'analogie à notre maniere d'être, qu'un autre, il n'eſt pas étonnant que l'air natal ait ſouvent contribué au rétabliſſement des malades, & qu'on ait compté des exemples de longévité dans des régions fort diſtantes les unes des autres, & ſur leſquelles l'impreſſion du Soleil & des cauſes qui peuvent varier les tempéraments des hommes, ſe font ſentir d'une maniere très-différente....

Il ne me paroît pas abſurde de penſer que le degré de force que le Soleil & la Lune exercent ſur l'air dans le moment de notre naiſſance, ne puiſſe être une des cauſes propres à fixer, en partie, le tempérament ſpécial de chaque individu. Il y a certainement bon nombre d'autres conditions dont le concours

contribue à le déterminer. Mais celle-ci ne doit pas être la moins efficace. S'il eſt vrai que l'air froid differe de l'air chaud, comme 4 de 5, & ſi d'après l'obſervation de Bayle, la plus grande condenſation dont ce fluide eſt ſuſceptible, eſt à ſa plus grande raréfaction, comme 1 eſt à 52000, ſe perſuadera-t-on qu'il ſoit indifférent de naître en Eté ou en Hiver, de jour ou de nuit, dans un temps ſérein, ou dans un jour nébuleux, à la ville, ou à la campagne? Et s'il faut que les angles aigus des véſicules pulmonaires, flaſques, & d'un tiſſu délicat, comme elles le ſont dans le fœtus, s'agrandiſſent tout-à-coup, dans la premiere inſpiration, importera-t-il peu quelle ſoit la force avec laquelle ce fluide aérien y pénétre? Importera-t-il peu, en quel degré, il poſſede les qualités qu'on lui connoît? Ce ſeroit s'abuſer que de penſer ainſi, & je ne fais aucune difficulté de croire que des circonſtances qui accompagnent la premiere inſpiration de notre vie, ne dépende, en très-grande partie, la perfection, ou l'imperfection d'un organe que nous apportons à-peu-près tous le même, en naiſſant. Telle eſt, n'en doutons pas, l'origine de la ſcience des horoſcopes, qui vue de cette maniere, pourroit encore établir certains pronoſtics dépendants de notre heure natale, & cela ſans avoir recours, ni à la fatalité, ni à des cauſes de l'influence deſquelles l'on ne puiſſe pas rendre raiſon.

L'air jouant un ſi grand rôle pour l'exercice de nos fonctions dans l'âge adulte, n'eſt-il pas évident que ſa premiere impreſſion au moment de notre naiſſance, doit être de la plus grande énergie, & ne ſeroit-ce point pour cela qu'on éprouve tant de difficultés à améliorer un tem-

pérament vicieux, & qu'un bon tempérament, à ſon tour, eſt preſque inacceſſible aux inconvénients qui tendent à le détériorer. Auſſi, en ſanté comme en maladie, ſi les grandes reſſources de la nature nous manquent, rarement ſont-elles ſuppléées par celles de l'art. L'art n'eſt cependant pas inutile. Quand il eſt appliqué à propos, il peut corriger en quelques points, mais jamais intervertir le fonds de nos diſpoſitions phyſiques. Le changement d'air eſt, en pareil cas, le ſecours qui promet le plus; mais pour être déterminé plus à propos, je voudrois qu'on ne ſe décidât au choix que d'après la conſidération des cauſes auxquelles on croit devoir attribuer le vice qu'on cherche à corriger... Projet d'une exécution aſſez peu facile actuellement, mais qui pourroit le devenir par la ſuite.

Quoique notre Auteur ait annoncé dans ſon titre, une diſſertation ſur *l'empire du Soleil & de la Lune*, il ſemble cependant, au premier coup d'œil, qu'il ſe ſoit uniquement occupé de celle-ci, ſans preſque parler de l'influence du Soleil. Il eſt vrai que les obſervations de Médecine qu'il cite, ne font gueres mention que de maladies dont les périodes étoient réciproques à ceux de la Lune; mais on ſait que cet aſtre n'emprunte ſa lumiere, ſa chaleur & ſon mouvement que de celui de l'aſtre par exellence. Les Egyptiens, les anciens Perſes, preſque tous les Orientaux, lui rendoient un culte de latrie, relatif, ſans doute, à l'idée qu'ils s'étoient faite de ſon importance dans le ſyſtême de l'univers. N'eſt-ce pas, en effet, la merveille la plus éclatante qui ſoit ſortie des mains du Créateur; il s'eſt plu à lui aſſigner une aſſiette immobile au centre de l'univers, pour répandre la chaleur, la lumiere

& la

& la vie ſur tous les êtres créés deſtinés à ſe préſenter ſucceſſivement à l'influence de ſes rayons bienfaiſants. Voyez quel air riant ſon lever imprime à la nature. Les oiſeaux par leurs concerts, les fleurs par leur épanouiſſement ; tout ce qui végéte, tout ce qui reſpire s'anime à ſon aſpect. L'homme ſeul, l'homme à qui ce ſpectacle raviſſant eſt deſtiné, y demeure inſenſible ! Mais une mélancolie involontaire le ſaiſit à l'approche des ténebres. L'image de la mort & de la deſtruction ſemblent avoir répandu ſur toute la nature un voile de triſteſſe. C'eſt ce que tous les animaux éprouvent dans le temps des éclipſes, dans celui des orages, ou lorſque l'exploſion violente de quelque météore annonce aux foibles mortels que la foudre ſe meut au gré du Tout-Puiſſant.

Quittons ce ſtyle, que la majeſté de l'objet doit excuſer. Il eſt des merveilles faites pour élever l'ame, & l'on ne peut exprimer de ſang froid ce qu'on ne peut ſentir ſans enthouſiaſme.

Peut-on douter qu'il n'y ait divers aſpects du Soleil, diverſes poſitions relatives à l'enſemble de l'univers, qui ne conviennent mieux à certains hommes qu'à d'autres. Les plantes, les arbres nous en fourniſſent mille exemples, & je ne vois pas que, relativement à des cauſes dont l'action nous eſt commune avec les végétaux, on ne puiſſe raiſonnablement tirer des inductions de ce qui arrive dans un regne, à ce qui peut arriver dans un autre.

Le Soleil étant le centre de la chaleur & la cauſe principale du développement des germes & de l'accroiſſement des eſpeces, on ne peut s'empêcher de croire qu'il ne contribue beaucoup à étendre les cauſes qui nous font croître. On

voit les enfants de la campagne souvent exposés à ses rayons, acquérir en bien moins de tems que ceux de la ville, une force, une vigueur, une grandeur bien plus considérables. C'est en fomentant la chaleur naturelle qu'il entretient une circulation libre, qu'il s'oppose aux stases & aux concrétions que le froid permettroit; qu'il tient les pores ouverts, sans produire un relâchement dans les solides, comme la chaleur artificielle. Quelle vertu n'a-t-il pas pour restaurer les malades dans leur convalescence? Les paysans manquant, d'ailleurs, des secours avec lesquels les riches ont bien de la peine à se remettre dans les villes, récuperent leurs forces avec bien plus de promptitude à la suite d'une longue maladie; & c'est une usage consacré parmi eux, d'exposer un convalescent, pendant quelques heures, aux rayons du Soleil. J'ai vu encore, il m'en souvient, des douleurs rhumatismales qui avoient résisté aux secours de la Médecine, se dissiper après avoir employé constamment celui-ci; & l'on se doute bien que ce n'est pas à la ville qu'on a pu faire une pareille observation.

Dans le systême économique de l'univers, il est impossible que ce qui est établi pour le bien général, n'ait quelquefois un effet pernicieux pour quelques particuliers, & le Soleil même n'est pas exempt de cet inconvénient.

D'abord, en tant que centre & principe de toute chaleur, sa plus ou moins grande activité, sa présence, ou son absence, contribuent à communiquer successivement à l'air & à l'athmosphere les excès de chaud, de froid, de sécheresse, & d'humidité dont ils sont susceptibles. C'est une de ces vérités dont l'évidence rendroit la

démonſtration ſuperflue. Quant aux maux qui en peuvent réſulter, on les trouve expoſés, avec le plus grand détail, dans pluſieurs livres de Phyſiologie, d'Hygiene, & de Pratique médicinale, & mon deſſein n'a pas été de copier ce que l'on trouve ailleurs.

Je n'ajouterai que deux mots ſur la maladie attribuée plus ſpécialement au Soleil, & qu'on nomme *coup de Soleil*, *inſolation* : elle attaque fréquemment les voyageurs, les ouvriers dans la campagne, ſoit dans les grandes chaleurs de l'Été, ſoit au Printems ou en Automne; au tems des équinoxes, parce que le cercle que le Soleil décrit alors, le rapproche davantage de la terre, & dans le premier cas, à raiſon de l'échauffement de l'athmoſphere & de la maniere perpendiculaire dont les rayons du Soleil frappent ſur nos têtes. Il me ſemble qu'on n'a pas bien ſaiſi la cauſe prochaine de cet accident, & qu'il eſt poſſible de le faire d'après la doctrine de notre Auteur.

Le Soleil, par la chaleur qu'il communique, raréfie l'athmoſphere, qui dès-lors, ayant moins de gravité, oppoſe une moindre réſiſtance à la dilatation & à l'expanſion des humeurs. La tête étant frappée plus verticalement qu'aucune autre partie, eſt celle qui doit être la plus ſujette à cet accident, dont le moindre degré reſſemble à une légere apoplexie, & dont le dernier tue, de la même maniere qu'une véritable apoplexie. L'ouverture du cadavre de ceux qui ſont morts de l'inſolation juſtifie ce ſentiment, & le traitement de l'apoplexie, qui réuſſit dans le coup de Soleil ſuſceptible de guériſon, ajoute encore à la même preuve.

N'a-t-on pas attribué ſouvent des morts ſubi-

tes à des causes occultes, & quelquefois à d'autres qui n'étoient pas moins gratuites que la supposition qui les leur attribuoit, faute d'avoir connu, ou considéré l'action que l'air différemment mu, ou altéré par l'influence des Astres, peut exercer sur nos corps. En effet, toutes les fois que l'air intérieur & l'air extérieur ne seront pas en équilibre, l'économie animale doit être dérangée; & quand l'excès de force dans l'un surpassera infiniment celle de l'autre, il est aisé de concevoir que les catastrophes les plus funestes & les moins attendues en pourront être la suite.

Concluons de toutes ces remarques & de quelques-unes de ces observations, que ce n'est pas à tort qu'Hippocrate a recommandé de faire attention dans les maladies, & pour la prescription des remedes, à l'état du ciel, & des puissances célestes, comme il dit. *Car souvent la nature de l'homme ne surpasse pas la puissance de l'univers* (1). En vain, quelques esprits superficiels accusent-ils d'inutilité, & cherchent-ils même à rendre ridicules les observations météorologiques. Les esprits sages en reconnoîtront l'importance, sur-tout si ceux qui s'y appliquent, s'attachent à faire voir la liaison qu'elles ont avec les maladies qui ont regné, ou qu'ils comparent celles qui naîtront dans la suite, aux variations qui ont précédé dans l'état du ciel, afin de voir si l'on y en reconnoîtra la cause. Le meilleur plan proposé pour ce travail, vraiment digne d'un Médecin jaloux de ce titre, est celui qui se trouve dans le premier volume

(1) *Plerumque enim hominis natura universi potestatem non superat.* Lib. *De dieb. jud.* N°. 1.

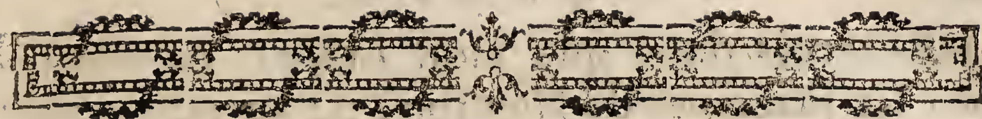
du *Recueil des Observations des Hôpitaux militaires* : par M. Richard. Je ne doute pas qu'un jour ces vérités de fait, rangées chacune à leur place par la main habile qui préside à leur rédaction, ne forment, par leur réunion, l'un des dépôts les plus précieux de l'art de guérir.



# AVERTISSEMENT.

*Il y a plus de quarante ans que je composai ce petit Traité, & que je le fis paroître pour la premiere fois. Quelques amis m'ayant engagé à le publier de nouveau, j'ai cru que je ne pouvois guere me dispenser de donner tous mes soins à cette derniere édition, & de l'augmenter un peu. En relisant quelques articles qui concernent les Mathématiques, je les ai exposés d'une maniere plus étendue ; & dans la partie qui a un trait plus direct à la pratique de la Médecine, j'ai ajouté plusieurs exemples, en confirmation de mes préceptes. On verra jusqu'où peut s'étendre l'application de cette doctrine dans l'exercice de notre art, quand on considérera les différens genres de maladies dont les progrès & les différentes périodes dépendent de celles du Soleil & de la Lune, comme nous le démontrerons. J'espere que ceux même qui n'entendent rien du tout aux calculs de Géométrie, ne s'en laisseront pas moins convaincre par des exemples si nombreux. Aussi ne voudrois-je pas appliquer ici le mot de Platon.*





# PRÉFACE.

De tout tems l'étude de la Médecine a été en raison des connoiſſances de la Philoſophie. Auſſi, je m'étonne que depuis les progrès que celle-ci a faits dans la recherche des cauſes naturelles, ceux de la Médecine n'ayent pas été en proportion de ce qu'on avoit lieu d'eſpérer d'un raiſonnement établi ſur de meilleurs principes. Perſonne n'ignore combien nos Philoſophes ont avancé en phyſique, depuis qu'ils ont aidé leurs recherches des découvertes géométriques, & de celles, ſur-tout, que nous devons aux célebres Galilée, Kepler, Toricelli & Newton. La Médecine cependant eſt encore pleine de conjectures, & mérite à peine le nom de *ſcience*. L'art lui-même ne peut-il avoir des principes certains, ou plutôt ne feroit-ce pas la faute des Médecins, qui s'étant détournés de la bonne voie, pour ſuivre un ſentier oblique, s'effrayent du travail qui les y rameneroit ? C'eſt ce que j'aurai, peut-être, occaſion d'examiner ailleurs. En attendant, pour prouver combien l'étude de la Géométrie feroit utile aux Médecins, dans la recherche des cauſes, & des remedes des différentes maladies, j'entreprends d'éclaircir une queſtion très-difficile, d'expliquer les périodes de certaines maladies, & cela ſans autre ſecours que celui de cette ſcience.

Je ſuis obligé, dans cette diſſertation, de ſuivre des calculs un peu plus précis que ceux dont la Médecine paroît exiger la connoiſſance. Je

ſouhaiterois donc que mon Lecteur connût un peu les principes de Newton, ou au moins qu'il fût au fait de cette partie de ſon ſyſtême que le ſavant Halles a développée avec tant de clarté, dans ſa diſſertation ſur les marées, inſérées dans les *Tranſactions philoſophiques.*

Ceux qui n'ont abſolument aucune teinture des Mathématiques, feront bien de négliger cette partie de notre ouvrage. Je ne chercherai jamais à tirer une vaine gloire de quelques calculs algébriques; je ſens trop le peu de diſpoſition que j'ai à ces opérations abſtraites. On trouvera dans cette diſſertation quelques faits & quelques conſeils qui pourront être utiles à ceux même qui, rejettant toute eſpece de raiſonnement, ne veulent admettre que l'expérience en Médecine; & l'avantage d'être utile, de quelque maniere que ce puiſſe être, eſt le ſeul but que je me ſuis propoſé dans cet ouvrage.

La carriere que nous ſuivons eſt vaſte, & ce n'eſt pas d'une ſeule maniere que nous pouvons remédier à chacun des maux innombrables qui nous environnent dans cette vie. La Médecine eſt appuyée ſur la théorie & ſur l'expérience; & celui qui néglige le premier de ces ſecours, croit avoir d'autant plus de droit à la confiance de ſes malades, qu'il a plus acquis du côté de l'expérience. Mais l'exercice de la Médecine exige l'un & l'autre, afin que ceux à qui l'obſervation manque, trouvent dans la ſcience de quoi y ſuppléer ſelon les cas qui ſe préſentent.

Je crois bien que les premiers hommes chez qui la frugalité & la ſobriété étoient en plus grande recommandation, trouvoient facilement la guériſon de leurs maux dans quelques remedes ſimples que le haſard avoit fait connoî-

tre, & que l'expérience avoit consacrés ensuite. Mais, par la succession des tems, la paresse & la débauche communiquerent aux corps diverses altérations, qui exigerent des traitemens variés, n'étant pas question seulement de rechercher la cause d'une maladie, mais encore la cause des variations qu'on observe dans sa nature, & son caractere primitif. Aussi Hippocrate a-t-il dit que dans le traitement, il faut & la méthode générale & la particuliere (1), parce que, comme Celse ajoute très-judicieusement, la même chose n'arrive pas de la même maniere chez tous; & souvent pour guérir une maladie, il suffit d'en connoître la cause (2).

C'est pour cela que la Médecine a été, comme dit Pline, ensévelie dans les plus épaisses ténebres pendant près de cinq cens ans, depuis la guerre de Troye, jusqu'à celle du Péloponnese (3). Il est vraisemblable que dès-lors il se présentoit, chaque jour, de nouveaux genres de maladies, dont la connoissance étoit au dessus de la portée de ceux que l'habitude seule avoit fait Médecins. Ce fut là, sans doute, ce qui engagea les Philosophes à se charger aussi de la Médecine, parce qu'ils reconnurent combien cet art salutaire est imparfait & défectueux, quand il n'est pas appuyé sur la connoissance des choses naturelles. Celse, en parlant de ce long intervalle, dit que la Médecine fut une branche de la Philosophie, en sorte que le traitement des maladies & la contemplation de la nature eurent la même origine (4).

---

(1) *Epidem.* Lib. 1.
(2) *In Præfat.*
(3) *Lib.* XXIX. *in proœmio.*
(4) *Loc. cit.*

Je ne dois pas oublier ici que ces grands Philosophes qui ont posé les premiers fondemens de notre art, furent réellement de très-grands Géometres. On pourroit citer, parmi les Sages de ces tems reculés, le fameux Pythagore, que ses connoissances en Médecine rendirent si célebre, qu'on disoit communément de lui, qu'il avoit voyagé de ville en ville, moins pour porter l'instruction, que la guérison des différentes maladies (1). Ce grand homme fut également très-versé dans les Mathématiques, & il y a de lui deux belles découvertes qui en sont la preuve. La premiere est le *quarré de l'hypothenuse*; la seconde, *l'aire de la parabole*, dont il a le premier donné la démonstration, au rapport de Proclus (2). Athénée (3), & Diogene de Laërce (4), appuyés de l'autorité d'Apollodore l'Arithméticien, disent qu'après avoir trouvé la solution du premier problême, il en témoigna sa reconnoissance aux Dieux, en immolant une hécatombe. Plutarque reste dans le doute sur celui des deux problêmes qui lui causa cette satisfaction (5); & il cite, pour autoriser son sentiment, un vers du même Apollodore.

Pythagore compte au nombre de ses disciples dans l'école de la secte italique, Empédocle, homme d'un génie presque divin, qui, après avoir pénétré dans le sanctuaire de la nature, enrichit la Médecine de découvertes, qu'on eût en vain espérées du secours de l'empirisme. Une

(1) ÆLIAN. *var. Hist.* Lib. IV, cap. 17.
(2) *Lib.* IV. *ad primum Euclid.*
(3) *Lib.* X, *pag.* 418.
(4) *In Vit. Pythag.* Lib. VIII, Segm. 12.
(5) Que les Sectateurs d'Epicure ne peuvent mener une vie agréable.

maladie peſtilentielle s'étoit déclarée à Agrigente, ſa patrie ; il en reconnut bientôt la cauſe, fit fermer quelques gorges de montagnes, par leſquelles des vents funeſtes avoient apporté la contagion, & en termina les progrès de cette maniere [1]. Il rendit le même ſervice aux habitans de Selinum, » qui étoient en proie à une » peſte qui n'avoit d'autre cauſe que la puan» teur & l'altération des eaux du fleuve qui » entouroit la ville. Empédocle fit détourner le » cours de deux autres fleuves qu'on amena dans » celui-ci, pour en entraîner les immondices ; » par ce moyen, les eaux récupérerent leur pre» miere ſalubrité, & la peſte ceſſa ſes rava» ges (2)". Ces faits méritent d'autant plus d'être cités, que l'antiquité reconnoiſſoit communément pour cauſe des maladies contagieuſes, la colere des Dieux ; & qu'en conſéquence de cette opinion, on les croyoit au deſſus des remedes. Dans l'un & l'autre cas, les méchaniques indiquerent le traitement ; & il y a bien des obſervations qui prouvent que ces maladies funeſtes reconnoiſſent ſouvent de ſemblables cauſes.

Démocrite, précepteur d'Hippocrate, comme on le croit, n'a pas été moins recommandable par l'étude de la Géométrie, que par celle de la Médecine. Car, indépendamment de ſes autres ouvrages, on cite auſſi-bien ſes livres ſur le contact du cercle & de la ſphere, ſur les lignes ſans proportions, ſur la Géométrie, que

(1) *Id. de Curioſit. & Lib. contra Coloten.*

(2) DIOGEN. LAERT. *Lib.* VIII, *Segm.* 70.

ceux qu'il a écrits sur la nature de l'homme, sur les humeurs, & sur la peste (1).

Ce fut parmi ces grands hommes & d'autres semblables, que notre profession se conserva jusqu'au tems d'Hippocrate. Il fut le premier, comme dit Celse, qui sépara la Médecine de la Philosophie (2); car voyant combien la superstition du vulgaire, l'audace des empiriques & la vaine ostentation des sophistes nuisoient aux progrès de l'art, il composa ses différens ouvrages, à dessein de débarrasser la Médecine de ces obstacles & de ces difficultés. Dans son petit livre, si précieux, sur *la maladie sacrée*, il s'éleve de toute sa force contre les vaines superstitions. Il n'omet rien, pour faire connoître en détail, les fraudes & les supercheries de ces charlatans qui, cherchant à couvrir leur ignorance d'un voile de religion, promettoient de dissiper, par des charmes & des lustrations, les maladies dont ils ne pouvoient trouver les remedes. Dans ses livres intitulés de *l'Art*, *de l'honneur de la profession & des prescriptions*, il ne déclame pas moins contre ceux qui, attachés à la seule expérience, prétendoient que la Médecine n'est pas un art, que contre ceux qui emploioyent une mauvaise méthode dans leur pratique. Il est bon de remarquer ici, puisque je vois des gens qui veulent mettre Hippocrate de leur côté, malgré lui; il est bon de remarquer, dis-je, que dans tous ces traités, ce divin maître de l'art admet & adopte la maniere de raisonner mathématique. » J'approuve, dit-il, le » raisonnement, pourvu qu'il soit fondé sur ce

(1) *Id. in Vit. Democrit.* Lib. IX, Segm. 46 & 47.
(2) *In Præfat.*

» qui tombe sous les sens, ou sur ce qui est dé-
» montré par l'expérience, & que les conclu-
» sions soient exactement déduites de leur point
» de comparaison. Mais on tombe dans un la-
» byrinthe de difficultés & d'embarras, quand
» le raisonnement, au lieu d'être fondé sur des
» inductions conséquentes, ne l'est que sur de
» vaines opinions (1).

Ceci est encore confirmé par ce qu'il dit lui-même dans son *Traité de l'ancienne Médecine*; car, après avoir dit, » que la plupart des Méde-
» cins sont semblables à de mauvais Pilotes, dont
» l'ignorance est à couvert tant que la tran-
» quillité de la Mer, & les vents favorables ne
» causent aucun trouble au vaisseau, mais dont
» le naufrage accuse l'impéritie après la tem-
» pête.... il ajoute qu'il faut s'attacher à con-
» noître les qualités des choses naturelles, non
» en les imaginant ou en les supposant, mais
» en découvrant quelle est l'action qu'elles exer-
» cent sur nos corps; & pour cela il est néces-
» saire de faire attention non-seulement à l'al-
» tération des humeurs, mais encore à la figure
» des parties lésées. Les unes, d'un diametre plus
» large, se terminent en une pointe plus étroite;
» d'autres sont plus épanouies, les unes rondes
» & d'une forme cylindrique; celles-ci denses,
» celles-là rares & lâches. « Telle est la Philosophie qu'il faut joindre à l'étude de la Médecine. C'est celle dont la possession rend *l'Artiste semblable aux Dieux*, comme s'exprime Hippocrate. (2)

Mais c'en est assez sur cet objet. Il est évi-

(1) *Lib. de Præcepto.*
(2) *Lib. de Decoro.*

dent qu'Hippocrate appelle *Sophistes*, ceux qui raisonnent d'après des causes imaginaires, & qu'il ne reconnoît pour *véritables Médecins*, que ceux dont le systême est appuyé sur la recherche des loix de la nature, jointe à la connoissance de la structure du corps animal. Je dis cela, en passant, pour ceux qui s'étant faussement persuadés qu'il n'y a pas de différence entre la vanité de la plupart des hypotheses des Philosophes, & la certitude des conclusions géométriques, méprisent une science si utile, & affectent de la tourner en ridicule devant un public ignorant. Ces gens-là cultivent la Médecine & la Philosophie, tellement quellement, pour ne pas dire, en dépit des génies qui président à ces sciences, sans s'appercevoir de la distance qu'il y a d'une opinion à une démonstration. Car celui qui bâtit une hypothese s'attache à la vraisemblance, & donne des préceptes capables de répondre aux événements, & de cadrer avec les phénomenes, autant qu'il est possible. La théorie méchanique, au contraire, résulte des démonstrations que la Géométrie tire de la figure des corps, ou des inductions relatives aux loix connues du mouvement.

Quelques exemples rendront la chose encore plus sensible. Descartes a consigné dans ses écrits, *ses soupçons & ses conjectures sur la gravité des corps*, & n'en a pas plus avancé pour cela dans la connoissance de la nature; tandis que notre grand Newton, à l'aide de ses procédés géométriques, est parvenu à exposer à nos yeux la structure de l'univers. Willis nous a donné ses idées sur les maladies soporiferes. On voit, après les avoir lues, que l'Auteur a dit beaucoup de choses, sans connoître leur nature;

mais que Bellini en faiſant leur hiſtoire, m'explique chaque ſymptome par ſes raiſons méchaniques; il m'ouvre une route certaine, non-ſeulement pour la connoiſſance parfaite de ces maladies, mais encore pour leur traitement. En voilà aſſez ſur cet objet.

Quand j'eus fait part à mon ami Pitcarin du deſſein où j'étois de publier cet ouvrage, ce Médecin, dont les talents ne ſont pas moins précieux à la ſociété, qu'à la ſcience qui s'en enrichit tous les jours, voulut bien tirer de ſon tréſor de pratique, pour me les communiquer, quelques hiſtoires de maladies ſujettes à des retours périodiques. Ces obſervations miſes, chacune à leur place, ne feront pas le moindre relief de mon ouvrage. J'ai eu une grande ſatisfaction de voir confirmer mon avis du témoignage d'un homme ſi verſé dans ce genre d'érudition, d'autant plus qu'il étoit aſſez à propos qu'une théorie comme celle que j'établis, ne fût pas appuyée ſur mes ſeules obſervations. Je dois encore ajouter ici que notre diſſertation ne contribue pas peu à faire éclater la ſageſſe du Tout-Puiſſant, & la bonté infinie qui l'accompagne. Son admirable providence ayant pourvu à tous les beſoins de ſes créatures, a bien voulu encore donner aux animaux raiſonnables cette prééminence ſur les brutes; c'eſt que participant également les uns & les autres aux bienfaits communs de la nature, notre jouiſſance eſt plus complette, par l'avantage que nous avons d'en connoître les cauſes & les effets, & de contempler l'art infini que le Créateur a employé dans la conſtruction de ce dédale immenſe. J'ai paſſé légérement ſur

l'article de la curation des différents cas dont je parle, parce que j'ai soin de recueillir ce qui me paroît de plus digne d'être remarqué dans ma pratique, & que mon intention est de le publier un jour, si j'en ai le courage & le tems. En attendant, je livre toujours cet ouvrage au Lecteur.

*A Londres, en* 1704.



DE

DE

# L'INFLUENCE DU SOLEIL ET DE LA LUNE

SUR LE

# CORPS HUMAIN,

ET DES MALADIES QUI EN DÊRIVENT.

## CINQUIEME PARTIE.



# DE L'INFLUENCE DU SOLEIL ET DE LA LUNE SUR LE CORPS HUMAIN, *ET DES MALADIES QUI EN DÉRIVENT.*

## *CINQUIEME PARTIE.*

### CHAPITRE PREMIER,

*Dans lequel on démontre que le Soleil & la Lune, dans leur cours, affectent différemment nos corps, & troublent le mouvement de nos fluides, à raison de leurs différentes stations.*

ON a cru de tout tems que les accès & les retours de certaines maladies dépendoient des forces de la Lune. Le témoignage des Anciens fait foi qu'ils en attribuoient d'autres au Soleil,

à la puiſſance des aſtres; car dans les Hiſtoires d'épidémies, nous voyons les premiers Ecrivains qui en ont donné la deſcription, n'être preſque occupés que du mouvement des corps céleſtes, & de l'énumération de leurs effets. C'eſt pour cela qu'Hippocrate avertit ſon fils Theſſalus de s'appliquer à l'Arithmétique & à la Géométrie (1), parce que le lever & le coucher des aſtres font beaucoup dans les maladies (2). La Médecine s'étant enſuite adaptée aux dogmes de la Philoſophie, il ne ſe trouva cependant aucun de ceux qui la cultiverent, qui tentât d'expliquer l'influence des aſtres ſur nos corps; de ſorte qu'ayant négligé inſenſiblement la véritable méthode d'obſervation, on n'attribua à ces cauſes céleſtes d'autre efficacité que celle qui ſe manifeſte dans les diſpoſitions de l'air qui nous environne. Il parut néanmoins, de tems à autre, quelques étincelles de vérité, mais qui furent toujours obſcurcies par les vaines & ridicules fictions de la plupart des Aſtrologues.

Pour pouvoir donc ſtatuer quelque choſe de certain dans une matiere ſi difficile & ſi peu connue, il eſt queſtion de faire voir en premier lieu, que le cours du Soleil & de la Lune, outre les phénomenes que produiſent les différentes ſaiſons de l'année, affecte encore nos corps, & trouble le mouvement de nos fluides, en raiſon de leurs diverſes ſtations. Nous rechercherons enſuite quelles ſont les maladies qui en dérivent, & quels ſont les ſymptomes de ces ma-

(1) *Epiſt. ad Theſſal.*

(2) *De aëre, aquis & locis.*

ladies. Nous tâcherons de démontrer enfin, de quelle utilité cette doctrine peut être dans l'exercice de la Médecine.

Tous les Auteurs qui ont écrit sur l'histoire de l'air, ont observé que le tems où les vents regnent le plus est vers l'équinoxe de Printems, & vers celui d'Automne. On sait encore que quelque sérénité qui existe dans l'athmosphere, c'est toujours en plein midi, ou en plein minuit que le vent souffle plus ou moins, c'est-à-dire, dans le moment où le Soleil est monté au méridien, ou descendu au point de la sphere qui lui est contraire. La même chose existe dans le tems des grandes marées, c'est-à-dire, quand la Lune est au point du ciel le plus élevé, ou qu'elle se trouve à l'opposite. C'est pour cela que les Laboureurs & les Pilotes observent ces périodes avec tant d'attention. Enfin, personne n'ignore que les vents qui s'élevent dans le tems de la nouvelle ou de la pleine Lune, amenent communément des changements de tems. Si l'on est curieux de détails plus amples à ce sujet, il n'y a qu'à parcourir l'*Astro-météorologie de J. Goad* (1). Comme cela arrive constamment & selon l'ordre invariable de la Nature, il est étonnant que les Philosophes ne se soient pas encore occupés à en rechercher les raisons. Quoiqu'il soit très-vrai que l'origine des vents reconnoisse diverses causes, il ne l'est pas moins aussi que leur retour constant & périodique à certains tems fixés, dépend nécessairement d'une cause unique, uniforme & invariable.

On sait déja que l'air qui environne notre globe, est un fluide subtil, pesant & élastique,

(1) *Edit. Londin.* M. DC. XC.

dont la partie supérieure exerce sa pression sur l'inférieure, & dont la force totale se répand également par-tout. C'est pour cela que si une cause quelconque vient à diminuer en quelque endroit la pesanteur de cet élément, l'air ambiant s'y porte avec promptitude de tous côtés, jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli, & l'on sait que tous les corps fluides sont sujets à la même loi. Tout effort pareil produira du vent, qui n'est autre chose qu'un mouvement de l'air accéléré, & déterminé à telle partie du monde. Voyons donc s'il n'existe pas quelque cause générale qui change la pression de l'air dans les tems dont nous avons parlé; car c'est à elle qu'il faudra attribuer le retour périodique des vents & les phénomenes qui en dépendent.

La régularité du flux & du reflux de la Mer, les avantages marqués qu'en retirent les animaux, ont souvent été l'objet de la contemplation des Physiciens. Mais leurs recherches ont été vaines, & ils n'ont fait que d'inutiles tentatives pour expliquer l'art infini avec lequel le Créateur a ménagé ces alternatives, jusqu'à ce que le grand Newton, en découvrant à l'univers des principes plus relevés, eut établi, pour en juger, des loix plus conformes à celles de la Nature. C'est de lui que nous avons appris que c'est aux forces du Soleil & de la Lune, réunies ou séparées, que sont dues les variétés qu'on observe dans les marées; mais les effets qu'ils produisent sont augmentés ou diminués, selon les lieux & selon d'autres circonstances qui peuvent varier. Les phénomenes de l'air dont nous avons fait mention, ont lieu dans le tems des marées; & comme l'eau de l'Océan & l'air qui nous environne sont des

corps fluides ſujets, en grande partie, aux mêmes loix du mouvement, il y a grande apparence que c'eſt ici le lieu de faire l'application d'une ſentence de notre célebre Philoſophe, qui nous avertit que les effets naturels du même genre doivent, autant qu'il eſt poſſible, être rapportés à la même cauſe (1).

Je dirai dans l'inſtant quelle eſt la différence qu'apporte ici l'élaſticité, cette propriété de l'air ſi connue, & dont l'eau ne jouit pas. Mais mettons pour un moment cette conſidération de côté. Il eſt certain que comme la mer s'éleve, de même l'air qui nous environne doit être élevé deux fois toutes les 25 heures, à une hauteur conſidérable, en vertu de l'attraction de la Lune qui gagne le haut du méridien ; en ſorte qu'au lieu de la figure ſphérique, elle prend celle d'un ſphéroïde, dont le grand diametre traverſe la Lune. L'air doit s'élever de même, toutes les fois que le Soleil atteint le méridien d'un lieu, ou au deſſus ou au deſſous de l'horizon; mais cette puiſſance de la Lune ſurpaſſe celle du Soleil, à-peu-près dans la proportion de quatre & demi à un. Or, cette élévation eſt plus conſidérable dans le tems de la nouvelle & de la pleine Lune, parce que les forces des deux aſtres ſont alors réunies. Elle eſt la plus petite quand la Lune eſt à moitié, parce que les deux aſtres tirant alors chacun de leur côté, le ſeul excès de l'une des forces ſur l'autre peut produire quelque effet. Elle eſt médiocre, enfin, au milieu de l'intervalle des quadratures, à la nouvelle ou à la pleine Lune. Cette force augmente encore, ou diminue ſelon que la Lune eſt dans ſon périgée ou dans ſon apogée. La diſtance

(1) *Newton. Princip.* page 387.

du Soleil à la terre, qui eſt moins grande en Hiver qu'en Eté, fait encore que la plus grande & la moindre élévation de l'air précedent plus ſouvent qu'elles ne ſuivent l'équinoxe de Printems, tandis qu'elles ſuivent plutôt celui d'Automne. Mais dans les lieux où la Lune s'éloigne de l'équateur, l'élévation eſt, tour-à-tour, plus ou moins conſidérable, à cauſe du mouvement journalier de la terre autour des poles de l'équateur.

Tout ce raiſonnement eſt fondé ſur la doctrine de Newton, au ſujet du flux & du reflux de la mer, adaptée à l'air autant qu'il eſt poſſible. Il ne ſera pas difficile, après celà, de comprendre pourquoi les vents dont nous avons parlé, reparoiſſent à un tems fixe, & offrent le retour néceſſaire des mêmes phénomenes. Il me reſte actuellement à montrer combien les eaux de l'Océan s'élevent, & pourquoi l'intumeſcence de l'éther cauſée par la Lune, ſurpaſſe encore celle des eaux de la mer, afin de faire mieux connoître combien elle peut contribuer à troubler les mouvemens de la machine animale.

Newton a démontré que la force par laquelle le Soleil produit le flux de la mer eſt en proportion de la force de gravité, comme 1 eſt à 12868200(1); delà cette proportion $S : G :: 1 : n$; ainſi $S = \frac{G}{n}$. De même les forces attractives de la Lune ſur la mer, ſont à la gravité dans la proportion d'1 à 2871400; de ſorte que nous aurons cette proportion $L : G :: 1 : s$. Donc $L = \frac{G}{s}$; & comme la force centrifuge qui naît du mouvement journalier des parties de la terre, eſt à la force de gravité comme 1 eſt à 289, ſoit cette

(1) *Princip.* Lib. 3, prop. 36 & 37.

proportion $C : G :: 1 : e$; ainsi $C = \frac{G}{e}$ : de $S +$ $L : C :: \frac{G}{n} + \frac{G}{s} : \frac{G}{e} :: \frac{1}{n} + \frac{1}{s} : \frac{1}{e} :: 1 : \frac{sn}{s+n e} :: 1 : 8123$.

Le même Philosophe nous a enseigné que la force centrifuge éleve les eaux de la mer sous l'équateur à 85472 pieds de plus qu'elle ne le fait vers les poles. Cela étant, puisque cette force qui est comme 8123, éleve cet élément à 85472 pieds, les forces attractives du Soleil & de la Lune jointes ensemble, éleveront le même élément à 10 pieds $\frac{1}{2}$; car $\frac{85472}{8123} =$, à-peu-près, $10 \frac{1}{2}$.

Il est certain que le flux & le reflux se feront avec d'autant plus de violence, que les eaux obéiront avec plus de promptitude & plus de facilité à la vertu d'attraction. Mais comme, selon le calcul du célebre Halles, la région de l'air s'étend à 44 milles, il est clair que l'espace occupé par la sphere aérienne, surpasse, à-peu-près de cent fois, le volume des eaux de l'Océan, lors même que le globe de la terre seroit tout couvert d'eau. Le liquide éthéré mu dans un plus grand espace, éprouvera donc une plus grande agitation. D'ailleurs, les rochers, les vagues, les inégalités des rivages apportent, tour-à-tour, divers obstacles au flux & reflux de la mer; mais l'air qui s'éleve n'en rencontre aucun, parce qu'à raison de sa ténuité & de sa fluidité qui surpasse de beaucoup celle de l'eau, il cede facilement aux impulsions qui lui sont communiquées, & se répand par-tout.

Ajoutons à ceci que c'est une loi reconnue dans les corps sujets à l'attraction, que la force de cette vertu s'exerce sur eux en raison réciproque du quarré de leurs distances; de sorte qu'à raison d'une bien plus grande proximité, l'influence du

Soleil & de la Lune eſt bien plus conſidérable ſur l'air que ſur l'eau. Qu'eſt-ce qui mérite encore plus d'attention dans l'air que ſa vertu élaſtique? Elle eſt de nature à augmenter en raiſon de la preſſion qu'elle éprouve. A quelle élévation ne ſe portera donc pas l'air inférieur, une fois délivré du poids énorme qui le preſſoit? Il eſt vrai que cette preſſion diminuant & décroiſſant petit-à-petit, peut-être eſt-elle inſenſible à une certaine diſtance de la terre; mais les plus légers changements ne laiſſent pas de produire ici un très-grand effet, parce qu'il en réſulte que la matiere en mouvement qui entoure notre globe, cede plus facilement à l'attraction.

De ces cauſes & de quelques autres du même genre, il réſulte que la Lune, avec la même force, produit un flux bien plus marqué ſur l'air que ſur les eaux. On pourroit ſpécifier l'influence de chaque agent particulier & ſon degré d'action; mais cela exigeroit des calculs pénibles, qui n'entrent pas dans le plan de cet ouvrage. Il ſuffit d'avoir montré qu'il exiſte dans la région de l'air certains mouvemens généraux, & dont le retour eſt fixé à des intervalles réglés.

Il eſt facile maintenant, d'après ce qu'on obſerve relativement aux marées, de conjecturer que l'air doit agir avec une impétuoſité réciproque. Après s'être élevées à 10 pieds & demi, nous voyons avec quelle force les eaux ſe portent au rivage dans le reflux. L'air porté à une hauteur bien plus conſidérable, au-delà d'un mille peut-être, doit exciter des tourbillons de vents, à moins que les cauſes qui forment des obſtacles n'agiſſent ſur le champ. On ne peut pas douter que l'Être-ſuprême n'ait eu le même deſſein dans le flux & le reflux de l'un & l'autre élément. Il a voulu par ces

par ces mouvements alternatifs, prévenir la ſtagnation & la corruption des eaux de l'Océan, qui auroient été ſi pernicieuſes aux différents animaux ; de même il a établi ce moyen pour renouveller l'air chaque jour, pour le purifier, & le rendre propre aux uſages de la vie qu'il nous conſerve. Nous jouiſſons, chaque jour, de cet artifice du Créateur ; mais je ne ſache perſonne juſqu'ici qui ait recherché comment. C'étoit néanmoins une attention qui n'auroit pas dû échapper à ceux qui ſe ſont apperçus que les malades recouvroient leur ſanté avec bien plus de facilité en plein air, tandis que les perſonnes les plus ſaines contractent fréquemment des maladies dans un air humide & renfermé.

Il y a cependant une objection à former contre notre raiſonnement ; car, dira-t-on, ſi ces phénomenes ſont dus aux cauſes mentionnées, puiſqu'elles ſont de nature à diminuer le poids de l'air, le mercure devroit s'affaiſſer dans le barometre juſqu'à un certain point, ſur-tout au tems de la nouvelle & de la pleine lune, & c'eſt ce que n'obſervent pas ceux qui marquent, chaque jour, les variations du barometre. Ramazzini, ſur-tout, en a témoigné ſa ſurpriſe. » Il lui » paroiſſoit naturel que comme dans ce tems » les marées ſont plus violentes que dans au- » cun autre jour du mois lunaire, ce que les Ma- » rins attribuent à l'empire de la lune ſur les » eaux, on dût auſſi obſerver, en même-tems, » quelque changement notable dans la peſan- » teur de l'athmoſphere. Mais ce qu'il y a de vrai, » ajoute-t-il, c'eſt que je n'ai rien obſervé qui » vaille la peine d'être cité ; car dans les nou- » velles & pleines lunes de chaque mois, je n'ai

» presque apperçu aucune différence dans la » hauteur du mercure du barometre, comparée » à celle des jours précédents & des jours suivants. Je n'ai rien observé non plus de remarquable dans ceux où il n'y avoit point de » lune «. (1)

Pour lever cette difficulté, il n'est pas inutile de rechercher la véritable cause des différents degrés de pesanteur du mercure dans le barometre de Toricelli, cause que n'ont pas toujours reconnue ceux qui ont écrit sur cette matiere.

Il est certain d'abord que c'est la pression de l'air sur ce liquide pesant, qui le fait élever, & que la force de pression de l'air est en raison de la pesanteur de cet élément; & comme elle sera d'autant plus grande, qu'il y aura une plus grande quantité d'air dans le cylindre qui surmonte le mercure, tout ce qui sera capable d'augmenter ou de diminuer cette masse, élevera ou abaissera le liquide suspendu. C'est pour cela que les vents apportent ici de si grandes variations, parce qu'ils divisent & relâchent, ou bien resserrent, & mettent, pour ainsi dire, en bloc ce cylindre aérien. Aussi, entre les tropiques où un vent modéré souffle toujours du même côté, Halles a observé que le baromêtre n'éprouve presque pas de variations. (2) Elles sont plus sensibles dans les climats du Nord que dans les pays Méridionnaux, parce que dans les premiers, les tourbillons de vents sont beaucoup plus fréquents, & dans les tems où les vents regnent, la hauteur du mercure

(1) *Ephemerid. Barom. Mutin.* An. 1694, p. 19.
(2) *Act. Philos.* N°. 181, p. 3.

change presque sur le champ, comme Ramazzini l'a observé dans les équinoxes. » Car dans » ces tems, dit-il, j'ai observé des variétés » étonnantes, le mercure montant & descen- » dant dans le même jour, de plusieurs lignes, » tandis que dans les solstices, il restoit pré- » cisément à la même hauteur à laquelle il avoit » été observé (1) «. Les choses étant ainsi, à quelque hauteur que l'air s'éleve, il n'est pas possible qu'à chaque nouvelle & pleine Lune, le mercure du barometre s'affaisse dans tous les climats, parce qu'il est de la nature des vents, quand ils régnent, de disperser & d'étendre l'air dans un pays, tandis qu'ils le rassemblent & le condensent dans un autre.

Après cette exposition, il ne sera pas hors de propos, sans doute, de résoudre ici une question difficile, sur laquelle les plus grands Philosophes n'ont jamais été d'accord. Comment se peut-il faire que l'eau surpassant de huit cent fois la pesanteur de l'air, celui-ci cependant éleve toujours moins le mercure dans le barometre, lorsqu'il est plein de vapeurs aqueuses, de maniere même que son affaissement annonce une pluie prochaine ? Je crois qu'on trouvera la raison de ce phénomene dans les causes suivantes. L'eau est tellement destituée de vertu élastique, qu'il n'est aucune force connue qui puisse la réduire en un moindre volume; cependant la chaleur qui la fait bouillir, la divise en tant de petites parties, qu'elle occupe alors un espace quatorze mille fois plus considérable que celui

(1) *Lib. cit.* pag. 20.

qu'elle occupe naturellement (1). Cette vapeur, dont la densité est seize fois moindre que celle de notre air, est si subtile, qu'elle se mêle facilement aux particules d'air, se joint à elles, leur demeure unie, à peu près comme les plus petites parties des métaux restent suspendues dans les liqueurs acides qui les ont séparées. Car il est certain que plus les corps sont divisés, plus ils acquiérent de surface relativement à leur volume. L'air donc, que nous respirons est composé pour la plus grande partie, de corpuscules plus pesants que l'eau, à cause des différentes émanations minérales, végétales & animales dont il est surchargé. Mais ce qui mérite le plus d'attention encore, c'est la qualité des exhalaisons qui s'élevent de la terre, & qui sont la plupart du tems sulphureuses. Or, il y a plusieurs expériences qui prouvent que la fumée du soufre est tellement contraire à la vertu élastique de l'air, qu'elle la détruit entiérement (2). Le grand Newton a démontré que cette masse minérale existe dans presque tous les corps, & que les phénomenes fréquents que nous présentent la foudre & le tonnerre sont des preuves évidentes de la quantité qui en existe dans les airs. Il s'ensuit de tout ceci que l'air humide agit avec bien moins d'efficacité que l'air sec. Mais après que cette légere vapeur aqueuse s'est réunie en gouttes, en vertu de ces particules que les Philosophes connoissent sous le nom d'*attractives* & de *répulsives*, ces gouttes réunies forment une masse plus pesante que l'air,

(1) *Desaguliers course of experimental philosophy*. Vol. II, Lect. x.

(2) *Hale's Statical Essays*. Vol. I, pag. 230 & 299.

& qui retombe ſous la forme de pluie ; & enſuite plus l'air en eſt purifié, plus il a de force pour exercer ſa vertu de preſſion : c'eſt alors qu'il éleve la liqueur du barometre, & à raiſon de ſa mobilité, & à raiſon de ſa peſanteur. (1)

Mais revenons à notre ſujet, & occupons-nous des vents. Il y en a qui ont une origine très-différente les uns des autres, de ſorte que celui qui voudroit les rapporter à la même cauſe, ſe tromperoit néceſſairement dans ſon calcul.

---

(1) *Note de l'Editeur.* * M. Leibnitz donne une raiſon très-ingénieuſe des différents degrés de la peſanteur de l'air. Il prétend qu'un corps étranger qui nage dans un liquide, peſe avec lui, & fait partie de ſon poids total, tant qu'il y eſt ſoutenu ; mais que s'il ceſſe de l'être, & qu'il tombe, dès-lors ſon poids ne fait plus partie du liquide, qui par-là vient à peſer moins. Cela s'applique de ſoi-même aux vapeurs aqueuſes & aux exhalaiſons : elles augmentent le poids de l'air, s'il les ſoutient ; il diminue, s'il les laiſſe tomber ; & comme il peut arriver que les vapeurs les plus élevées s'abaiſſent long-tems avant que de ſe joindre aux inférieures la peſanteur de l'air diminue avant qu'il ne pleuve, & l'abaiſſement du mercure dans le barometre l'annonce. [*Mém. de l'Acad. des Sciences*, an. 1711, pag. 3 & ſuiv.] Quand même il ne pleuvroit pas, le barometre ne rendroit pas, en ce cas, une raiſon moins exacte de l'état de l'air, parce que des vents fort bas peuvent entraîner dans leurs cours les vapeurs raſſemblées dans la région inférieure de l'atmoſphere, les diſſiper, ou les porter plus loin, & empêcher que la pluie annoncée ne tombe. Ainſi on peut rendre quelques raiſons d'un phénomene aſſez difficile à expliquer, des variations de l'air ſur le barômetre. Au reſte, les obſervations que l'on peut faire à ce ſujet, ſont plus conjecturales que certaines, d'autant plus que rarement elles ſe correſpondent, & que toutes les poſitions, quelque ſemblables qu'elles paroiſſent, ne ſont pas également favorables pour les faire de maniere à y pouvoir compter.
*Hiſt. de l'air & des météor.* Tom. II, p. 40.

Ajoutons aux raiſons précédentes la cauſe conſtante de la fluidité de l'air, qui eſt la chaleur du Soleil; car comme c'eſt elle qui excite réguliérement certains vents ſur mer, entre les tropiques (1) & ſous la zone torride, ainſi que Halles l'a démontré; je crois de même, qu'elle peut produire de grandes variations dans les vents qui courent ſur la terre. Nous ſavons, d'ailleurs, que très-ſouvent le haut du ciel eſt agité par l'orage, tandis que l'air qui approche le plus de la terre, eſt tranquille & ſérein. Dans pluſieurs endroits le ſommet des montagnes eſt très-ſujet à la violence des vents. Il y a une quantité de circonſtances qui empêchent que les phénomenes du ciel qui dépendent de l'action de la Lune, ne ſuivent par-tout le même ordre. Mais voici les cauſes de ces vents extraordinaires dont le retour n'a aucune période certaine. D'abord les vapeurs élaſtiques que les feux ſouterreins élevent, & qui ſe condenſent dans l'air, ſont une des principales. Enſuite ce qui y contribue encore, c'eſt le concours des différentes émanations ſorties de divers corps, propres à produire des raréfactions & des fermentations à peu près ſemblables à celles que produit le mêlange de diverſes liqueurs chymiques. Les météores & la foudre nous fourniſſent des exemples de ces phénomenes. Outre cela, les montagnes ſujettes à des éruptions de feu, & les tremblements de terre qui propagent le flux de l'air juſqu'aux régions les plus éloignées, ont encore la même puiſſance, ainſi que les cometes & les autres aſtres qui ont le pouvoir

(1) *Tranſact. Philoſ.* Num. 183.

d'apporter

d'apporter des variétés dans l'influence du Soleil & de la Lune.

Il est question maintenant de démontrer pourquoi ces mouvements de l'air, qui ont lieu lorsque la mer s'éleve, dans les tems de nouvelle & pleine Lune, & dans les équinoxes, produisent des changements sur le corps animal. Pour cela, il faut faire attention aux choses suivantes.

D'abord tous les animaux, pour que la respiration leur soit avantageuse, & qu'elle se fasse avec aisance, ont besoin d'un air qui ait un certain degré de pesanteur ; car c'est à raison de son poids & de sa force élastique que ce fluide s'introduit dans les vésicules pulmonaires ; c'est pour cela que dans les tems dont nous avons parlé, l'air ambiant ayant diminué de poids, il en entrera dans le poumon une portion moindre que de coutume : ayant moins de force pour diviser le sang, & pour le pousser dans le ventricule gauche du cœur, celui-ci circulera plus lentement, & la secrétion du fluide nerveux en diminuera d'autant.

Ensuite l'air, pour être propre aux usages de la respiration, non-seulement doit avoir de la pesanteur, mais encore un certain degré de force élastique. Car de même que c'est par la force de son poids qu'il entre dans la trachée-artere, au tems de l'inspiration, de même dans l'expiration, il est poussé jusques dans ses dernieres ramifications par le secours des muscles de la poitrine & de ceux du bas-ventre, parce que le défaut de pression lui donne la liberté de se dilater ; qu'alors les particules élastiques sont poussées de tous côtés dans les parois des vésicules, & que pressant, de toutes parts, les plus petits vaisseaux sanguins, la liqueur qu'ils contiennent est ren-

due ainſi plus propre au mouvement ; de ſorte que les cauſes dont nous avons fait mention, en apportant quelque changement dans cette faculté de l'air, troubleront auſſi le mouvement de la machine animale. Ceux qui montent ſur des endroits très-élevés, éprouvent la néceſſité de ces conditions ; car ils ont beaucoup de peine à reſpirer, & éprouvent même un léger ſentiment de ſuffocation, par la ſeule raiſon que cet air eſt trop léger & trop pur, c'eſt-à-dire, qu'il n'a ni aſſez de poids, ni aſſez d'élaſticité, & qu'à peine peut-on en inſpirer une portion ſuffiſante pour faire gonfler le poumon.

D'ailleurs, toutes les liqueurs du corps animal contiennent un certain air élaſtique, dont le propre eſt de chercher à ſe répandre, dès qu'il eſt degagé de ſes liens ; & telle eſt la cauſe de ces mouvements inteſtins que nous obſervons dans le ſang & dans les autres fluides vitaux. L'air ambiant qui preſſe à la ſuperficie du corps, en réprime l'impétuoſité tant qu'ils ſont contenus dans leurs vaiſſeaux. Mais dès que celui-ci a perdu de ſon poids, l'air intérieur qui ceſſe d'en éprouver la preſſion, obtient ſur le champ la liberté de ſe dilater ; de-là, les humeurs entrent en fermentation ; ce qui déſunit les petites particules qui étoient cohérentes, & produit la rupture des vaiſſeaux capillaires, qui ne peuvent réſiſter à une tenſion pareille. Cela ſe fait par la même raiſon préciſément qu'on prive quelques animaux de la vie, en pompant l'air de la machine pneumatique où on les enferme. Ils commencent d'abord à perdre haleine ; enſuite l'air étant inſenſiblement ſoutiré, leur corps ſe tuméfie ; & enfin, dans les approches de la mort le poumon s'affaiſſe au point qu'on a

peine à le retrouver, dans la diſſection des petits animaux ſur-tout (1).

Si quelqu'un eſt curieux de ſavoir quelle eſt la peſanteur, & quel eſt le degré de preſſion avec lequel l'air qui nous environne agit ſur notre corps, il peut ſe ſatisfaire au moyen de ce calcul. Il eſt certain que ce poids peut être évalué par la force avec laquelle le mercure eſt élevé dans le barometre. La ſuperficie d'un corps humain ordinaire eſt de 15 pieds quarrés, ou de 2160 pouces. Un pouce cube de mercure peſe huit onces. Voici donc quelle ſera la preſſion de l'air ſur chaque pouce du corps, en raiſon du poids du mercure dans le barometre. Une colonne quarrée de mercure, d'un pouce de large, peut s'élever dans le barometre à 30 pouces, quand l'air eſt très-peſant, & s'abaiſſer à 28 pouces, quand l'air eſt très-léger. C'eſt pour cela que, lorſque l'air ſera très-peſant, il opérera ſur chaque pouce de la ſuperficie de notre corps une preſſion de 15 livres & 9 onces; & quand il ſera très-léger, cette preſſion ne ſera que de quatorze livres & deux onces: de ſorte que dans un air très-peſant, notre corps ſoutient un poids d'environ 33684 livres, & de 30622 dans un air très-léger. D'où il ſuit que la différence de cette preſſion obſervée en différents tems, eſt à peu près de 3000 livres. Notre air intérieur réſiſte à la preſſion du premier, & ſe trouve en équilibre avec lui. Il eſt impoſſible cependant qu'une variation ſi conſidérable ſoit ſans conſéquence, ſur-tout ſi les humeurs auxquelles l'air intérieur ſe trouve mêlé, ſont atta-

(1) Voy. *Eſperienze dell'Acad. del Cimento.* p. m. 118.

quées de quelque vice qui en augmente, ou en diminue la force.

Il eſt à propos, avant de paſſer plus loin, de donner ici deux avertiſſements.

Le premier, que l'effet des cauſes dont nous avons parlé eſt bien plus ſenſible chez les perſonnes foibles & valétudinaires. Car ceux dont les humeurs circulent avec plus d'aiſance, & dont les fibres ſont plus fortes, réſiſtent mieux à leurs influences; de ſorte que les inconvénients qui en réſultent pour quelques-uns, ne doivent point diminuer les louanges qui ſont dues à l'art avec lequel le Créateur a établi dans l'air, les loix du mouvement. Souvent la Providence a pourvu à l'avantage de tous les animaux, de maniere cependant que les loix établies s'exercent quelquefois au détriment d'un petit nombre. Qui peut douter que la ſituation du Soleil & la diſtance de la terre n'aient été réglées de maniere à répandre par-tout la lumiere & la chaleur? Néanmoins les trop grandes chaleurs ſont quelquefois nuiſibles dans certains climats; dans d'autres, la rigueur du froid en Hiver, eſt telle qu'elle eſt intolérable pour ceux à qui la Nature a refuſé un tempérament robuſte; enfin, les viciſſitudes des ſaiſons même peuvent procurer des maladies aux perſonnes les plus fortes. Cependant ces loix ont été établies pour l'avantage du genre-humain, & tout le monde en convient. D'ailleurs, de même que les cas dont nous avons déja parlé ont chacun des ſecours qui leur ſont propres, de même auſſi ces influences de l'air rencontrent tant d'obſtacles, il y a tant de manieres de remédier aux inconvénients qui en réſultent, qu'ils ne doivent preſque pas entrer en conſidération, comparés aux

grands avantages que cet arrangement procure à tous les animaux qui couvrent la surface de la terre.

Le second avertissement que j'ai à donner, c'est que chacune des autres planetes a aussi sa force particuliere, qui n'égale pas, à la vérité, l'action du Soleil & de la Lune, mais qui ne laisse pas de contribuer de différentes manieres, à augmenter ou à diminuer la puissance que ces deux astres ont sur nos corps, & ce concours, est d'une telle importance, que je suis très-persuadé que c'est à lui qu'il faut rapporter la violence de ces maladies inopinées dont on ignore la cause, & qui font quelquefois de si grands ravages dans tout l'univers. Hippocrate n'entend pas autre chose par le *quelque chose de divin* (1), auquel il veut qu'on fasse tant d'attention dans les maladies, que l'état de l'air qui nous environne, & qui dépend de l'empire des astres, ou de quelqu'autre cause extraordinaire & inconnue, comme nous l'avons dit ailleurs plus au long. (2)



## CHAPITRE II.

### *Des especes de maladies causées par l'influence du Soleil & de la Lune, & de leurs symptomes.*

APRÈS ces préliminaires, nous rechercherons quelles sont les actions de nos corps qui sont principalement lésées par ces *raréfactions pé-*

(1) *Prognost.* Lib. I.
(2) *Essais sur les poisons.* Ess. VI.

*riodiques* des liqueurs contenues dans leurs vaisseaux : nous ne nous contenterons pas d'alléguer nos propres observations ; nous ferons usage aussi des exemples cités dans les livres des autres Médecins, & qui sont propres à confirmer notre sentiment. Car on peut ajouter foi à ce que les Auteurs rapportent à ce sujet, puisque l'esprit de système, qui altere ordinairement les relations, n'a pu avoir lieu ici, & que la vérité résulte de certains faits qui n'ont aucun trait aux raisonnements des Philosophes de ces temslà. La premiere chose qui paroît assez constante, c'est que la puissance lunaire s'exerce avec beaucoup plus d'énergie sur cette liqueur qui circule dans nos nerfs, & qu'on appelle les esprits animaux, que sur le sang, & sur telle autre des humeurs vitales que ce soit. Car étant composée de parties très-déliées, & comme je l'ai démontré ailleurs (1), très-élastiques, elle cede plus facilement qu'aucune autre à l'action des causes externes ; de sorte que l'influence de la Lune sera beaucoup plus marquée dans les maladies qui dérivent du vice de cette liqueur subtile.

Il n'en est point, je crois, parmi elles de plus remarquables que l'épilepsie qui, outre la difficulté de la guérir, a encore excité l'étonnement des Médecins, par ses retours plus fréquents, au tems de la nouvelle & de la pleine Lune. La Lune, dit Galien, régle les périodes des accès épileptiques (2) ; c'est pour cela que les Auteurs Grecs donnent quelquefois à ceux qui éprouvent ce mal, le nom de *lunatiques* (3) ;

(1) *Introd. à l'Essai sur les poisons.*

(2) *De dieb. critic.* Lib. 3.

(3) *Alex. Trallian.* Lib. 1, cap. 15. σεληνιακοι.

ils sont dits attaqués d'une maladie dont les accès sont réciproques aux mouvements de la Lune. C'est l'expression du Nouveau Testament (1) & par les différents Auteurs latins (2), ils sont appellés *lunatiques*. Je me souviens que dans le tems de la derniere guerre avec la France, tandis que j'étois Médecin de l'Hôpital de St. Thomas, j'eus à traiter de cette maladie plusieurs de nos Matelots, dont la plupart étoient des jeunes gens sans expérience, & qui avoient contracté ce mal dans la frayeur du combat, ou dans celle que leur avoit communiquée la tempête. La puissance de la Lune se faisoit tellement sentir sur eux, qu'il m'étoit facile de prédire le retour de leurs accès aux approches de la nouvelle ou de la pleine Lune. Thomas Bartholin a vu aussi une jeune fille épileptique, qui avoit sur le visage des taches, dont la couleur & les dimensions augmentoient, ou diminuoient, selon les différentes phases de la Lune. Telle est, ajoute-t-il, l'étendue de notre correspondance avec les corps célestes (3).

Archambauld Pitcarn, ce Médecin si distingué, m'a raconté le fait suivant, dont il avoit été le témoin. Le sujet étoit un homme de trente ans, assez maigre, & d'un tempérament tirant sur le mélancolique. Avant l'âge de neuf ans, après une hémorrhagie considérable par le nez, il sentit tout à coup, comme le mouvement d'une humeur qui se feroit portée de sa main au haut du bras; il se plaignit d'une douleur vive, & tomba sans connoissance. Revenu à lui, il sentit

(1) *Matth.* Cap. XVII, v. 15. σεληνιαζόμενοι.
(2) APULEIUS, *de virt. Herbar.* Cap. 9 & 65.
(3) *Histor. anat.* Cent. II, hist. 72.

sa main tellement engourdie, que les doigts resterent privés de mouvement; son bras droit fut agité violemment en tous sens, pendant près de quatre minutes, après lesquelles il perdit l'usage de sa langue. Ce mal, depuis sa premiere invasion, revenoit réguliérement chaque année, au mois de Mars, & au mois de Septembre, au tems de la nouvelle Lune qui approche de l'équinoxe de printems & de celui d'automne. Voici ce qu'il y avoit encore de plus remarquable. D'abord le paroxysme avoit lieu plutôt la nuit que le jour; ensuite jamais le mal n'attaqua ni les pieds, ni le bras gauche. Troisiémement, l'engourdissement qui resta dans les attaques qui suivirent la premiere, ne lui ôta pas le sentiment, puisque, malgré cela, il se promenoit, ou se faisoit porter à cheval. Quatriémement, l'humeur étant encore fixée à la main, les doigts conserverent leur mouvement; mais quand elle fut parvenue au bras, le mouvement & le sentiment se perdirent; & gagnant ensuite le côté droit de la tête, le bras éprouva de violentes convulsions pendant trois ou quatre minutes. Cinquiémement, dans les tems de l'année où la maladie revenoit, l'engourdissement avoit quelquefois deux ou trois recidives en une heure, & d'autres fois le malade n'en éprouvoit qu'une seule attaque dans l'espace de deux ou trois jours. Sixiémement, l'usage des bains chauds aggrava son infirmité; car les paroxysmes qui les suivirent, furent beaucoup plus violents que les autres. Enfin, il étoit sujet à perdre la mémoire vers le tems des accès.

Le même Médecin m'a dit avoir connu plusieurs femmes qui éprouvoient des symptomes épileptiques aux changements de Lune, sur-tout

des femmes enceintes, & de celles qui ayant cessé de faire des enfants de bonne heure, avoient perdu leurs regles avant le terme ordinaire. Les paroxysmes les attaquoient souvent pendant le sommeil, & quelquefois aussi dans le jour. Il se ressouvenoit d'avoir guéri deux jeunes filles, à qui les retours de la Lune amenoient des mouvements épileptiques : je dis, ces mouvements ridicules que le vulgaire appelle *la danse de St. Vit.* Leurs gestes étoient équivoques, & presque composés comme ceux d'une danse, & elles perdoient la parole pendant le paroxysme. C'est en vain qu'en employant les remedes conseillés par Sydenham (1), les Médecins ont tenté de guérir ces paroxysmes, quand ils n'ont pas fait attention à leurs périodismes menstruels.

Il n'y a pas long-tems que j'eus occasion d'observer une correspondance singuliere de cette maladie avec les phases de la Lune, dans une petite fille qui en étoit attaquée. Elle avoit à peu près cinq ans, & cette petite malheureuse étoit tourmentée quelquefois de convulsions si horribles, qu'elle restoit comme morte. La maladie céda enfin aux remedes, mais avec beaucoup de difficultés. La pleine Lune survint quelques jours après, & les paroxysmes suivirent si réguliérement les périodes de cet astre, qu'ils répondoient parfaitement aux marées. Elle perdoit toujours la parole & la connoissance dans le tems du flux, & ne revenoit à elle-même que dans le tems du reflux. Son pere, qui étoit le maître d'un bâtiment de charge, s'en apperçut ; il demeuroit sur le bord de la Tamise ; ce qui

(1) *In Schedul. monitor.*

l'engagea à examiner attentivement le cours du fleuve. Mais l'état du mal étoit tellement réciproque à celui des eaux, que cet homme s'éveilloit souvent aux cris de sa fille, lorsqu'elle reprenoit connoissance, & ne doutoit jamais alors du reflux. La malade resta dans cet état pendant quatorze jours, jusqu'au tems de la nouvelle Lune. On lui avoit appliqué, au commencement, un emplâtre épispastique à l'occipital, comme cela se pratique assez volontiers. L'espece de gale qu'il avoit formée s'enleva tout-à-coup à cette période, & il en sortit avec abondance une humeur séreuse & limpide. Cette éruption soulageoit considérablement la malade ; aussi je ne négligeai rien pour la faire durer long-tems, & j'y réussis, en appliquant des cataplasmes propres à empêcher la régénération des chairs. Comme ce traitement ennuya un peu ses parents, on laissa cicatriser l'ulcere; & après avoir purgé la malade trois ou quatre fois, aux approches de la nouvelle & de la pleine Lune, avec du mercure doux & d'autres remedes pareils, on lui ouvrit un cautere au bras, pour prévenir le retour de la maladie. Il eût bien mieux valu pour elle le faire à la nuque; mais sa famille ne voulut pas le permettre. Cependant elle fut délivrée de tous les symptomes graves qu'elle avoit éprouvés, & n'a pas laissé de grandir avec les apparences d'un bon tempérament.

On croira, & l'on aura, sans doute, raison de croire que c'est l'ignorance des causes dont nous parlons, qui fait qu'on ne trouve aucune relation pareille dans les immenses volumes qu'on a publiés sur la Médecine. Mais il est probable que dès qu'on y aura donné le degré d'attention

qui convient, on obſervera fréquemment des exemples de cette ſympathie : ce qui fait que quelques-uns des Anciens, ſelon Aretée (1), ont rapporté cette maladie à l'action de la Lune, c'eſt qu'ils étoient dans l'opinion que cet aſtre envoyoit cette maladie aux ſcélérats, en punition de leurs crimes; & c'eſt pour cela qu'ils l'avoient appellée *maladie ſacrée.*

N'oublions pas de remarquer que ces *fureurs maniaques* qui reparoiſſent aux différentes périodes de la Lune, ſont mêlées de ſymptomes épileptiques ; & le ſavant Edouard Tyſon m'a dit ſouvent en avoir eu l'expérience dans l'hôpital des Foux, à Londres, dont il étoit le Médecin. Auſſi avoit-il coutume de déſigner ces maladies ſous le nom de *folies épileptiques.*

Galien a dit que le vertige approchoit de l'épilepſie (2), & toute l'antiquité, au rapport de Cœlius-Aurélianus, connoiſſoit cette maladie ſous le nom de *petite épilepſie* (3) : ces deux maux ont au moins cette convenance, que l'un & l'autre obſervent les périodes lunaires, & l'on en trouve la preuve dans pluſieurs exemples cités par Pitcarn.

Enfin, il faut rapporter à l'épilepſie ce qu'on nomme communément *affection hyſtérique*, & l'on réuſſira d'autant mieux dans ſon traitement, qu'on fera plus d'attention à ces périodes. Pitcarn rapporte l'hiſtoire d'une jeune femme qu'il avoit connue. Elle étoit aſſez replete, avoit les cheveux rouges, & avoit toujours éprouvé ſes régles en très-petite quantité. Depuis quatre ans

(1) *De Diuturn. morb.* Lib. 1, cap. 4.
(2) *In aph. Hippocr.* Comment. 3, aph. 17.
(3) *De morb. Chron.* Lib. 2, c. 2.

elle ſe plaignoit d'un ſentiment incommode de compreſſion ſur le haut de la tête : il lui ſembloit ſentir deſcendre juſques ſur les bras une humeur glacée ; elle avoit des vertiges, & éprouvoit une ſorte de ſuffocation à la gorge. Le matin, elle étoit ſujette à rejetter de l'eſtomac une pituite âcre ; elle reſſentoit des douleurs d'entrailles, des anxiétés, & le matin, en ſe levant, une grande difficulté de reſpirer, & tout cela, elle l'éprouvoit très-réguliérement à la nouvelle & à la pleine Lune.

Charles Piſon, cet Auteur qui ne le cede à aucun autre pour la deſcription des maladies, rapporte le cas d'une femme de qualité, » qui » éprouvoit un ſentiment de ſuffocation aux ap» proches de la nouvelle Lune, & dont la joue » gauche formoit alors avec le même côté du » cou, une tumeur manifeſte (1), & il dit avoir » vu une fille, qui, chaque Printems, étoit priſe » aux environs de la pleine Lune, de ſympto» mes hyſtériques ſi opiniâtres, qu'ils duroient » pendant tout le quartier de la Lune ; car après » avoir été agitée, dans les premieres vingt» quatre heures, de mouvemens aſſez vifs, elle » perdoit la parole, & tomboit pendant deux » jours dans un état ſoporeux ; & le reſte du » quartier elle le paſſoit à ſe plaindre, à ne ſa» voir que faire, dans un léger délire, & ſans » pouvoir repoſer (2) «.

Les Médecins ont ſouvent obſervé des paralyſies périodiques. Le même Auteur rapporte qu'un homme, d'un certain âge, fut pris d'envie de dormir, avec un ſentiment de laſſitude ex-

(1) *De morb. à ſeroſ. colluv.* Obſ. 27.
(1) *Obſerv.* 28.

trême, & à cet état se joignirent ensuite l'affaissement nerveux, la stupeur, la perte de mémoire, & une sorte de folie, accompagnée de fievre. » Ces accidens reparurent pendant deux ans, à » chaque nouvelle Lune, & s'adoucirent insen- » siblement, de sorte que les dernieres périodes » ne présenterent que l'ombre & l'image seule- » ment de ce qui s'étoit passé dans les premieres".

Nicolas Tulpius nous fournit un exemple remarquable, d'un tremblement de membres, relatif au mouvement des astres. Cet écrivain, dont la conduite & le jugement sont reconnus, dit avoir vu, pendant trois ans entiers, une fille pâle, & d'un tempérament phlegmatique, qui en éprouvoit de vives secousses, non pas continuelles, mais par intermissions, & dont chaque accès duroit près de deux heures, avec une voix rauque & la perte de la parole. » Et l'ordre des » paroxysmes, ce sont les propres paroles de l'Au- » teur, se rapportoit manifestement, tantôt au » mouvement de la Mer, tantôt à ceux du So- » leil ou de la Lune; car en raison de leurs va- » riétés, cette fille éprouvoit une accélération » ou un retard réciproque dans le retour pério- » dique de ses tremblemens (2)".

Ce n'est pas en vertu d'une vaine opinion, mais d'après une observation constante, que toute l'antiquité a reconnu l'influence de la Lune, sur cette évacuation périodique des femmes, à laquelle son retour réglé a fait donner le nom de *menstrues*. Il n'est pas douteux que cette purgation ne fût fixée chez toutes les femmes, par une loi conforme, si d'autres causes plus effica-

---

(1) *Observ.* 16.
(2) *Observ. Medic.* Lib. 1, cap. 12.

ces ne mettoient obstacle à cette régularité ; comme, par exemple, la différente maniere de vivre, la variété infinie des tempéramens, & enfin l'influence de mille circonstances difficiles à déterminer. Il est certain que dans les régions les plus prochaines de l'équateur, où l'action de la Lune est beaucoup plus sensible, ainsi que nous l'avons montré dans le chapitre précédent, les regles sont plus abondantes, & qu'elles coulent en moindre quantité dans les climats qui avoisinent les poles, parce que l'influence de cet astre y est beaucoup moindre. Hippocrate avoit déja fait cette observation (1) dans les pays du Nord ; & si les femmes des Scythes étoient stériles, il n'en rend pas d'autre raison (2).

Puisque les menstrues des femmes reconnoissent ces causes, il n'est pas étonnant que les hommes éprouvent aussi quelquefois des *hémorrhagies périodiques*. Car (pour abréger un peu), de même qu'une plus grande quantité de sang surabondant dans les femmes que dans les hommes, est cause qu'à certains intervalles, elles en rendent, par des conduits particuliers destinés à cette évacuation, sur-tout si la pression de l'air extérieur ayant diminué, l'air intérieur se dilate avec plus de facilité ; de même dans

(1) *De aëre, loc. & aq.*

[2] *Note de l'Editeur.* * La principale cause du flux menstruel est la pléthore, tant absolue que relative à l'état de raréfaction du sang ; & comme cette derniere-ci sur-tout est beaucoup plus naturelle dans les pays chauds que dans les climats septentrionaux, je suis très-persuadé que la différence qu'on observe dans l'abondance des regles dépend, pour la plus grande partie, de cette circonstance.

les hommes, ſur-tout dans ceux qui ont un tempérament moins robuſte, & les fibres plus délicates, lorſque leurs vaiſſeaux ſont diſtendus par la pléthôre, il n'eſt pas étonnant qu'ils viennent à ſe rompre, principalement dans ces tems où l'air extérieur réſiſte avec moins de force à leur diſtenſion (1).

Je fus conſulté un jour, pour un jeune Gentilhomme d'un tempérament délicat, bien portant d'ailleurs, qui avoit éprouvé pendant ſix mois un crachement de ſang à chaque nouvelle Lune. Il duroit chaque fois quatre à cinq jours, & diminuoit inſenſiblement enſuite. Mais il avoit obſervé qu'il en étoit toujours plus incommodé, en proportion de la quantité de ſang que lui avoit procuré le régime ou l'exercice.

Ce qui arriva à Pitcarn, mérite d'être cité, ſoit à cauſe de la maladie, ſoit à raiſon des événemens qui l'accompagnoient. Etant en Ecoſſe, dans une campagne voiſine d'Edimbourg, au mois de Février de l'an 1687, le tems étant plus ſérein que de coutume, il éprouva dans l'inſtant même de la conjonction du Soleil avec la Lune, un ſaignement de nez, que rien n'avoit annoncé, & qui n'avoit été précédé que d'un

[2] *Note de l'Editeur.* * L'expérience confirme cette théorie : c'eſt moins en raiſon de la ſurabondance du ſang que les hémorrhagies ont lieu, qu'en raiſon de la délicateſſe des fibres. Un homme eſt communément plus pléthorique, paſſé l'âge de 25 ans, que dans celui qui le précede, & où une partie du ſang eſt employée à ſon accroiſſement. Cependant, il eſt moins ſujet aux ſaignements de nez, parce que les fibres vaſculaires, qui ont acquis plus de force, plus de ſolidité, oppoſent une plus grande réſiſtance aux efforts que fait le liquide qu'ils contiennent, pour en opérer la rupture ou la dilatation.

ſentiment de laſſitude & de foibleſſe extraordinaire. Trois jours après, quand il fut de retour à la ville, il reconnut qu'au même moment où cela lui étoit arrivé (c'étoit ſur les neuf heures du matin), le mercure étoit deſcendu plus bas dans le barometre, qu'il ne l'avoit jamais vu deſcendre, ni lui, ni ſon ami Grégoire, chez qui il étoit. Un autre de ſes amis, Cockburn, Profeſſeur de Philoſophie, mourut en même tems ſubitement, d'un crachement de ſang; & cinq à ſix autres de ſes amis, qui avoient coutume de le conſulter pour les moindres incommodités qui leur arrivoient, lui firent part de diverſes évacuations qu'ils avoient éprouvées dans le même tems préciſément où il avoit été incommodé de ſa grande laſſitude.

Nous trouvons deux exemples analogues à ceux-ci dans les *Tranſactions philoſophiques*. C'eſt le célebre Muſgrave qui rapporte le premier, à peu près de cette maniere (1). Un homme, dès ſa plus tendre enfance, avoit éprouvé juſqu'à l'âge de vingt-quatre ans, à chaque pleine Lune, une hémorrhagie du pouce gauche. La quantité de ſang avoit d'abord été de quatre onces; & depuis l'âge de ſeize ans, elle avoit été d'une demi-livre. Il voulut s'aviſer en cautériſant la partie avec un fer rouge, d'arrêter ce flux; il s'enſuivit une hémoptiſie très-conſidérable, qui exigea beaucoup de ſaignées & beaucoup de remedes, au moyen deſquels il réchappa avec aſſez de peine.

Voici le précis du ſecond exemple: un cabaretier Irlandois, depuis l'âge de quarante ans, juſqu'à celui de cinquante-cinq, éprouva régu-

[1] *Philoſ. Tranſact.* Num. 277.

liérement,

liérement, tous les mois, une perte de ſang, dont il ſortoit par le doigt indicateur droit juſqu'à près de quatre livres; & lorſqu'on l'arrêtoit artificiellement, il reſſentoit dans tout le bras une douleur brûlante. Ce dernier mal ſuivoit moins dans ſes périodes les mouvements lunaires que le premier, à cauſe, ſans doute, de l'extrême dérangement qu'une évacuation auſſi exceſſive avoit cauſé à la ſanté du malade. Mais ce qu'il y a de plus ſingulier dans cette hiſtoire, c'eſt que l'hémorrhagie parut, pour la premiere fois, le jour de Pâques même; c'eſt-à-dire, à la pleine Lune la plus prochaine de l'équinoxe de Printems, qui eſt, comme nous l'avons dit, le tems de l'année le plus propre à produire ces maladies.

Il ne faut pas oublier ici ce que Sanctorius, l'inventeur de la Médecine *italienne*, dit avoir appris dans les expériences qu'il avoit faites avec ſa machine. Il aſſure que » le corps d'un homme » ſain, & qui mene une vie réglée, devient cha- » que mois plus peſant d'environ deux livres, » & qu'il revient enſuite, à la fin du mois, à ſon » degré de peſanteur ordinaire, à peu près » comme les femmes, mais après qu'il s'eſt fait » une criſe par des urines plus abondantes & plus » troubles qu'à l'ordinaire (1) «. C'eſt pour cela que chacun doit être ſujet à ces dérangements de ſanté menſtruels qui viennent de replétion; que le plus grand danger conſiſte alors dans la diminution du poids de l'air qui nous environne, & qui ne s'oppoſe plus aſſez à la dilatation des vaiſſeaux (1). Enfin, la nouvelle & la pleine Lune

(1) *Medic. ſtat.* Sect. 1, Aphor. 65.

[2] *Note de l'Editeur.* * C'eſt, ſans doute, là la cauſe

ayant un pareil degré d'action, il est nécessaire que les retours de ces maladies aient lieu à l'une ou à l'autre de ces phases, selon que le corps sera plus disposé à l'une ou à l'autre attraction, & que la pléthôre des humeurs aura plus ou moins de relation avec telle ou telle période de cet astre.

C'est une maladie commune, & cependant d'un traitement difficile que cette maladie des femmes que les Médecins nomment *fleurs blanches*. Pitcarn en a observé, pendant quatre ans, dont le flux reparoissoit réguliérement tous les mois à la nouvelle Lune, & duroit huit jours à chaque fois.

Le flux des ulceres est incertain, & dépend de bien des circonstances; cependant il y a encore quelques périodismes auxquels les humeurs ulcérées sont sujettes. » Baglivi rapporte d'un » jeune homme très-savant, & d'un esprit peu » commun, qu'attaqué d'une fistule à l'intestin » colon, près de la région du foie, il sortoit de » sa fistule beaucoup de matieres stercorales & » d'humeurs pendant l'accroissement de la Lune, » & que la quantité de cette excrétion dimi- » nuoit insensiblement avec cet astre. Ce mala- » de, ajoute Baglivi, avoit là-dessus une expé- » rience si certaine, qu'il jugeoit très-bien des

---

de ces foiblesses, de ces défaillances qui arrivent dans un air trop raréfié. Je ne crois pas non plus qu'il soit possible d'expliquer d'une maniere plus naturelle pourquoi on redonne de la force & de la vigueur, en faisant passer au grand air ceux à qui ces sortes d'accidents sont arrivés. Quelle est la principale cause des variations, en bien ou en mal, que produit sur nos corps le changement d'air? N'est-il pas évident qu'elles sont relatives aux différents degrés de pression qu'il exerce sur eux, & à l'équilibre plus ou moins parfait qui existe entre cette pression & la résistance que nous lui opposons.

» quartiers & des périodes de la Lune, par la » seule observation de la quantité de matieres » qu'il rendoit par la fistule (1) «. Ce récit me rappelle le cas malheureux d'un jeune homme qui, après un commerce impur, sentit d'abord une douleur dorsale, ensuite une pesanteur & une foiblesse étonnante dans les cuisses, qui dura quatre jours ; il lui survint après cela, un petit ulcere au gland, d'où il sortoit du pus d'une très-mauvaise odeur. Au bout de 7 jours, ce flux s'arrêta de lui-même ; mais il reparoissoit à la nouvelle Lune, & cela pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'il eut été traité d'une maniere convenable.

Quiconque examinera attentivement quels sont les intervalles que laissent entr'elles les douleurs de reins, verra que leurs retours répondent assez bien aux périodes lunaires. N. Tulpius décrit ainsi la maladie de Henri Ainsworth, Théologien Anglois, qui demeuroit à Amsterdam. » Il éprouvoit à chaque pleine Lune une » suppression d'urine, accompagnée de beaucoup » d'anxiétés, de chaleurs par tout le corps, » qui duroient pendant quatre jours, & les uri- » nes ne couloient qu'au déclin de la Lune, ou » après que le malade avoit été saigné (2)". Le même Auteur dit aussi avoir vu un homme qui rendoit par les urines une matiere semblable à des cheveux. Cette excrétion reparoissoit tous les quatorze jours, accompagnée d'une très-grande difficulté d'uriner, & d'une telle agitation du corps, que le malade pouvoit à peine être retenu dans son lit (3).

(1) *De experim. circà sanguin.* P. m. 242.
(2) *Observ. Medic.* Lib. 2, cap. 43.
(3) *Ibid.* cap. XLII.

Thomas Bartholin rapporte un fait presque contraire. Il se trouva en consultation avec plusieurs Médecins de Copenhague chez Bullichius, alors Président en cette ville. A la suite d'une néphrétique violente, il étoit incommodé, depuis quelques années, d'un faux diabete, qui reparoissoit chaque mois; & ce qui nous parut fort étonnant, ajoute Bartholin, c'est qu'aux approches de la pleine Lune il rendit douze mesures, ou vingt-quatre livres d'urine, quoiqu'il n'eut pas bu le tiers d'une mesure [1].

Je me trouvai derniérement à l'ouverture du cadavre d'un enfant de cinq ans, qui étoit mort de quelques violents accès de néphrétique, accompagnée de vomissement & de diarrhée. Les reins & les ureteres étoient remplis d'une matiere calculeuse, qu'on distinguoit çà & là sous une forme concrete. Le principe du mal avoit consisté en une humeur aqueuse & limpide, qui, devenant peu à peu laiteuse, avoit d'abord formé de petits crystaux rameux, dont la réunion avoit acquis la dureté de la pierre. Grœnvelt, qui avoit servi de Médecin à ce petit malheureux pendant tout le cours de sa maladie, & qui étoit fort en état d'en juger, m'assura qu'il avoit remarqué, pendant plusieurs mois, que chaque nouvelle Lune procuroit au malade des douleurs excessives, dont il n'étoit soulagé qu'après qu'il avoit rendu une ou deux petites pierres par la voie des urines.

Puisque nous en sommes sur l'article des reins, je rapporterai ici le cas malheureux d'une jeune fille que j'ai connue. Elle avoit quatorze ans, & une assez jolie figure. Dès sa plus tendre enfance,

(3) *Act. Med. & Phil. Hafniens.* v. 1, obs. 3

elle avoit été ſujette à être incommodée un ou deux jours avant la pleine Lune. Elle devenoit alors pâle, abattue, mélancolique ; & en dormant elle rendoit ſes urines en aſſez grande quantité, ſans s'en appercevoir. Ce flux duroit cinq à ſix nuits, au bout deſquelles elle reprenoit ſes couleurs & ſa gaieté. Aucun aſtringent ne réuſſiſſoit, à moins qu'elle ne prévînt l'influence de la Lune, en faiſant précéder ſon retour d'une diete de deux ou trois jours.

L'ingénieux Van-Helmont avoit ſouvent reconnu par expérience, que la difficulté de reſpirer eſt ſujette à des retours périodiques. » Les » paroxyſmes de l'aſthme, dit-il, ſont plus violens, » ſelon les phaſes de la Lune, & ſelon l'état du » ciel ; auſſi ſervent-ils à les faire préſager (1)". Le ſavant Chevalier Floyer confirme cette opinion dans l'hiſtoire qu'il a publiée de cette maladie, qui eſt la plus exacte de toutes les deſcriptions qu'on en a. Il a obſervé que ces anxiétés reviennent ordinairement au bout de quatorze jours, & que leurs retours répondent aux révolutions lunaires (2).

Un Auteur auſſi recommandable par ſa ſcience que par ſon exactitude, rapporte un exemple frappant & extraordinaire de l'influence de la Lune ». J'ai connu, dit Kerchringius, une » Dame Françoiſe, d'un viſage rond, & très-jo- » li dans la pleine Lune ; mais au dernier quar- » tier, ſes yeux, ſon nez & ſa bouche ſembloient » confondus, & elle étoit défigurée au point de » n'oſer ſe montrer en public, juſqu'à ce que ſa » phyſionomie revenant avec la nouvelle Lune,

(1) *Aſthm. & Tuſſ.* §. 22.

(2) *Treatiſe of the aſthm.* p. 17.

» ſa beauté parvint auſſi inſenſiblement à ſon » plein (1). Si ceci paroît tenir du merveilleux, le témoignage de l'Auteur eſt confirmé par pluſieurs exemples ſemblables que nous fourniſſent les coquilliages, & diverſes autres eſpeces d'animaux. Car, comme l'a chanté autrefois le ſage Poëte Lucilius (2) :

*C'eſt l'aſtre de la nuit, dont la Toute-Puiſſance,*
*Sur l'huître qui végete en ſa dure priſon,*
*Sur la ſouris timide & ſur le hériſſon,*
*Fait ſentir, en croiſſant, ſon active influence.*

Et après lui Manilius (3).

*La Lune étend ſes loix ſur tout ce qui reſpire;*
*Ses mouvemens divers affectent les troupeaux;*
*L'huître dans ſa priſon, le poiſſon ſous les eaux,*
*Sont ſujets à changer au gré de ſon empire.*

La doctrine des criſes dans les maladies aiguës eſt une matiere difficile, & qui exige bien des recherches. Voyons donc ſi celle que nous établiſſons fournit quelques données pour expliquer la premiere. Les Anciens ont toujours penſé que la conſidération des jours critiques étoit d'une très-grande importance en Médecine; & c'eſt à raiſon de cette opinion qu'ils diſtinguerent les différentes périodes de la fievre. On

---

(1) *Obſ.* Anat. 92.

(2) *Luna alit oſtrea & implet Echinos*
*muribus fibras*
*& pecui addit.* Ap. Aul. Gell. *Lib.* XX, *c.* 8.

(3) *Si ſubmerſa fretis, concharum & carcere clauſa,*
*Ad Lunæ motum variant animalia corpus.*
Aſtronom. *Lib.* 2, *v.* 93.

a abandonné cette étude; on en a plaisanté, & le commun des Médecins regarde, au moins, cette question comme fort inutile, & cela pour deux raisons, autant que je le peux conjecturer.

D'abord, les premieres observations en ce genre furent faites dans l'Orient & dans les pays les plus chauds; de sorte que quand on voulut les répéter dans le Nord & dans d'autres climats froids, sans faire attention à la différence des lieux, il n'est pas étonnant que les idées que les Médecins s'en étoient faites ne se soient pas vérifiées, & que l'événement n'ait pas répondu à leurs expériences. Ensuite les Anciens faisoient la Médecine avec très-peu de remedes; & l'on n'admettoit guere d'autre méthode dans le traitement des fievres, qu'une diete modérée, propre à diminuer jusqu'à un certain point la violence de la maladie. Les Médecins servoient de Ministres à la nature; ils la suivoient en tout, & dirigeoient leur attention aux différents mouvements des humeurs dans le corps. Mais depuis que les différentes sectes de Philosophie se furent introduites dans notre art; & que la Médecine dépendit plus des opinions que de l'expérience, ces anciens préceptes ne trouverent plus leur application. Les malades commencerent à n'être plus tourmentés d'une seule maniere, & souvent l'on fut embarrassé de décider si telle ou telle douleur dut son origine à la maladie, ou aux remedes administrés à contretems.

Pour montrer donc, d'une maniere plus certaine, sur quels fondements étoit appuyée cette doctrine des Anciens, & le modele sur lequel doit régler ses observations celui qui desirera de les imiter en cette partie, il n'est pas inutile de joindre ici certaines remarques à ce sujet,

après les avoir fait précéder de quelques préliminaires.

Il eſt aſſuré que les fievres épidémiques reconnoiſſent pour cauſe le vice de l'athmoſphere; & comme on ſait quelle eſt l'influence de la Lune ſur elle, il paroît aſſez probable que ces maladies s'en reſſentent dans leurs périodes. Cette matiere s'éclaircira par la lecture des ouvrages du célebre Ramazzini que nous avons déja cité. Il faut conſulter ſon *Journal des conſtitutions épidémiques* des années 1692, 1693 & 1694, dans la ville & l'Etat de Modene, imprimé à Modene. Pendant ces trois années, on fut expoſé aux ravages d'une fievre peſtilentielle, du genre de celles dans leſquelles la peau eſt couverte de taches pourprées. » Mais il faut ſur-tout remar-
» quer, dit-il, que cette fievre, dont la vio-
» lence augmentoit après la pleine Lune, ou
» plutôt au dernier quartier, s'adouciſſoit au
» croiſſant de la Lune ſuivante; & je ne ſuis pas
» le ſeul qui ait fait cette obſervation. Tous
» les autres Profeſſeurs l'ont faite, & elle n'a
» pas peu contribué à décider le pronoſtic &
» le traitement de cette fievre. «

On ſait que le Soleil & la Lune ſont en conjonction, lorſque le Soleil ne paroît pas, & en oppoſition, quand la Lune manque. Il ne faut donc pas trouver ſi étonnant ce qui paroiſſoit tel à cet écrivain, dont voici les propres paroles: » il arriva quelque choſe de fort ſingulier le
» 21 Janvier 1693. Il y eut dans la nuit une éclipſe
» de Lune. La plupart des malades moururent
» pendant l'éclipſe, & il y eut même des gens
» qui périrent alors de mort ſubite". Il y a encore un fait qui revient très-bien à ce propos. C'eſt le ſavant Ballonius qui le rapporte. » Pluſieurs

» Médecins de Paris, dit-il, s'étoient aſſemblés » pour délibérer ſur l'état d'une femme de con» dition. La conſultation ſe faiſoit au Soleil cou» chant ; ils quittent la malade pour contempler » l'état du ciel, ſans prévoir, ſans ſe douter » même qu'elle courût aucun danger. On les » rappelle ſur le champ auprès d'elle, parce » qu'elle venoit de tomber ſans connoiſſance, au » moment même du coucher du Soleil, & ils » virent tous, avec étonnement, qu'elle ne re» vint à elle-même que lorſque cet aſtre eut » repris ſa ſplendeur (1) «.

Je ne doute en aucune maniere que ſi tout ce que nous venons de rapporter étoit connu des Médecins, on ne trouvât beaucoup plus d'exemples analogues à ceux-ci dans les hiſtoires des maladies épidémiques, que nous n'en trouvons aujourd'hui. J'en rapporterai encore un, que la dignité de celui qui en fait le ſujet ſemble rendre encore plus remarquable. C'eſt François Bacon, Baron de Vérulam, homme d'un génie & d'une habileté reconnus, qui a ouvert le premier parmi nous la route de la véritable Philoſophie. La Nature, en le douant de toutes les qualités de l'eſprit les plus eſſentielles, lui avoit départi une ſanté ſi délicate, qu'il tomboit ſubitement en foibleſſe toutes les fois que la Lune ſe couchoit, & cela lui arrivoit conſtamment, ſans aucune cauſe manifeſte, ſans qu'il y ſongeât même, & il ne revenoit à lui que quand cet aſtre avoit recouvré ſa ſplendeur (2).

(1) *Epidem.* Lib. p. 48.

(2) *Rawley's life of the R. H. Francis. Bacon, Lord of Verulam, &c.*

Le jour de cette mémorable éclipse de Soleil du 22 Avril 1715, pendant laquelle Londres fut couvert de ténebres l'espace de trois minutes & vingt-trois secondes, on observa que tous les malades s'étoient trouvés beaucoup plus mal; cela parut merveilleux, & il m'étoit facile d'en rendre raison. J'étois monté, le matin, à l'observatoire de notre Société Royale avec Halles & d'autres Astronomes, pour examiner avec plus d'attention ce qui se passeroit tant au firmament que dans notre athmosphere. Je vis une aurore très-lumineuse, & un ciel très-sérein. Mais lorsque la Lune nous eût privés de la lumiere du Soleil, le jour se changea subitement en nuit, & les ténebres apporterent un froid humide & extraordinaire que nous sentîmes tous, & qui nous fit frissonner. On eût dit qu'un voile de tristesse s'étoit répandu sur la nature entiere; les oiseaux épouvantés voltigeoient çà & là, & les bestiaux restoient tout interdits au milieu des campagnes. Mais on ne peut exprimer quelle joie subite éclata de toutes parts, lorsque les rayons victorieux du Soleil eurent dissipé ces ténebres, & rendu un jour inespéré. On vit les citoyens courir confusément dans les Places, & se féliciter avec empressement de la résurrection de la nature, qui avoit paru au moment de sa destruction prochaine. Je ne sache pas avoir éprouvé jusques-là de sensation plus agréable, & je doute que jamais il puisse s'offrir à ma vue de spectacle plus intéressant pour l'esprit & les yeux.

Mais pour en revenir aux fievres, il est certain que ces changements subits qui arrivent dans l'air, & qui affectent les gens mêmes en santé, doivent nuire aux infirmes & à ceux

qui ſont actuellement détenus par quelque maladie aiguë. J'en aurai dit ſuffiſamment à ce ſujet, quand j'aurai ajouté que la peſte même, qui de toutes les fievres eſt la plus cruelle, eſt ſoumiſe auſſi à cette puiſſance lunaire. Diemerbroeck, cet Auteur ſi expérimenté, & qui a décrit, avec une ſi grande exactitude, la nature & les progrès de la peſte qui regna, en 1636, à Noyon, obſerve que cette maladie fit toujours de plus grands ravages aux approches de la nouvelle & de la pleine Lune; qu'un plus grand nombre de perſonnes en fut attaqué dans ce tems, & que celles-là mouroient preſque toutes. (1) On pourroit ajouter pluſieurs autres exemples à ceux-ci; mais comme ils ſeroient ſuperflus dans une matiere auſſi évidente, je vais achever ce qui me reſte à dire ſur les criſes.

En premier lieu, toutes les maladies épidémiques, celles qui ſe répandent ſur le peuple, ont leurs différentes périodes, diſtribuées en certains tems, pendant leſquels elles croiſſent, reſtent dans leur état, & décroiſſent enfin. Or, ces loix ſont tellement conſtantes & immuables, que toutes les fois qu'il y a des maladies épidémiques qui dépendent de la conſtitution de l'air, la plupart de ceux qui en ſont attaqués ont une fievre continue, & quelques-uns une intermittente; mais chez ceux-ci les intervalles de relâche ſont compenſés par le nombre des paroxyſmes, de ſorte que la durée totale de la maladie eſt la même pour les uns & pour les autres. Sydenham, ce Médecin ſi fidele dans l'hiſtoire des maladies, s'étoit convaincu de cette

---

(1) *De peſte*, p. 9. *Edit. Londin.*

vérité par la ſeule expérience. (1) Il remarque judicieuſement que les fievres quartes d'Automne durent ſix mois ; par cette raiſon, que ſi l'on calcule bien la ſomme totale des accès qui ont lieu pendant ce tems, elle eſt de 336 heures, c'eſt-à-dire de 14 jours, qui eſt le terme ordinaire des fievres continues qui prennent dans cette ſaiſon. Galien n'eſt pas éloigné de cette ſupputation, quand il dit que la tierce exquiſe a ſept accès, parce que la fievre continue ſe termine en ſept jours, & que chaque accès occupe ſon jour (2), c'eſt-à-dire que, quoiqu'il y ait de la différence entre l'une & l'autre de ces maladies, cependant l'eſpace de leur durée eſt le même. (3)

En ſecond lieu, dans ces ſortes de maladies le ſang entre en fermentation, & ne ceſſe d'y être, que lorſque l'humeur s'eſt portée aux organes ſecrétoires avec leſquels elle a le plus d'analogie, & que la majeure partie de la matiere morbifique a été expulſée au dehors.

Troiſiémement, comme les liqueurs qui fermentent ont leurs tems de dépuration marquée,

---

(1) *De morb. acut.* P. m. 95.

(2) *Comment. in aph. Hippocr.* Lib. VI, aph. 591, & *de Criſib.* Lib. 2, c. 6.

(3) *Note de l'Editeur.* * Ces obſervations ſont très-curieuſes, ſans doute, & très-intéreſſantes ; mais jamais on ne les complettera au point d'en former un corps de doctrine. Quand les Médecins deviendroient aſſez raiſonnables pour ne pas dénaturer les maladies qui nous affligent, en y ajoutant des épiphénomenes, avec leurs prétendus remedes, encore le public les forceroit-il à ſubſtituer une médecine ſouvent imprudente, preſque toujours équivoque, & quelquefois meurtriere, à la ſageſſe de l'expectation. *Vulgus vult decipi.*

de même, au bout d'un certain tems, le fluide vital eſt purifié, & débarraſſé des humeurs qui l'ont mis en fermentation.

Quatriémement, les ſymptomes qui accompagnent cette efferveſcence du ſang, ne ſe ſoutiennent pas au même degré dans tout le cours de la maladie; mais leur condition eſt telle, que dans les premiers jours ſur-tout, le mal ſe déclare d'une maniere ſi manifeſte, qu'il n'eſt pas difficile de juger ſi l'iſſue en ſera heureuſe ou funeſte. Les Anciens qui avoient obſervé cette marche de la fievre, donnerent le nom de *jours critiques* à ceux où la maladie ſe terminoit par la guériſon, ou par la mort du malade, & celui *d'indicateurs de criſe* à ceux où l'on appercevoit des marques évidentes d'eſpérance ou de danger.

Juſques-là cette ſcience n'étoit pas une affaire de conjecture. Ce ſont les mauvais raiſonnements qu'on a ajoutés aux obſervations, qui ont rempli cette matiere de doutes. Hippocrate ſavoit qu'il étoit de la nature d'une maladie aiguë de ſe terminer en ſept, en quatorze ou en vingt-un jours; mais il en ignoroit la cauſe. L'école de Pythagore, fameuſe parmi celles de ce tems-là, faiſoit conſiſter ſa plus grande ſcience dans l'harmonie & dans les combinaiſons myſtérieuſes des nombres. Les impairs avoient beaucoup plus d'efficacité que les pairs: on attribuoit ſur-tout, beaucoup de vertu au ſepténaire.

Hippocrate ſuivoit ſi ſtrictement en ce point la doctrine de ce Philoſophe, qu'il craignoit toujours une récidive, quand la fievre quittoit dans un jour pair (1); il attendoit la guériſon

(1) *Aphor.* Sect. 4, 36.

au quatorzieme, ou au vingt-unieme, lorſque la maladie ne s'étoitpas terminée au ſeptieme, parce que le nombre de ſept a beaucoup d'influence & ſur les maladies & ſur les accouchements. (1) Mais après qu'on ſe fut aſſuré par l'expérience, que les fievres pouvoient ceſſer au ſixieme ou au huitieme jour, ſans crainte de récidive; Aſclépiade rejetta ce calcul comme vain (2), & Celſe dit que les nombres pythagoriciens avoient fait tomber dans l'erreur les Médecins les plus célebres parmi les anciens (3) : Galien s'en appaperçut, & fut plus heureux que les autres dans cette expoſition; car ce ne fut point à l'efficacité des nombres impairs qu'il rapporta les accès des fievres & leurs criſes, mais à l'influence de la Lune, & à ſon empire ſur le globe terreſtre; empire plus conſidérable que celui d'aucun des autres aſtres, & qui vient moins d'une puiſſance particuliere que de ce que cet aſtre eſt plus près de nous. (4) Si donc nous voulons nous en rapporter à lui, » les maladies aiguës » ont leurs périodes de ſept jours, pour leurs » paroxyſmes & pour leurs terminaiſons, & qui » dépendent du cours de la Lune, qui chaque » ſemaine a beaucoup d'influence, ſavoir, dans » ſon accroiſſement, à ſon premier quartier, & » à ſon plein «. [5] Il eſt clair d'après ce paſſage, que Galien a ſaiſi la cauſe qui change les périodes des fievres, mais qu'il n'en a pas même ſoupçonné la maniere d'agir. Voici ce qui en eſt.

---

(1) *De Septimeſtri partu.*
(2) CELS. *Lib.* 3, *cap.* 4.
(3) *Ibid.*
(4) *De dieb. decretor.* Lib. 3.
(5) *Ibid.*

La crise n'est autre chose que l'expulsion de la matiere morbifique hors du corps, d'un côté ou d'un autre ; & pour qu'elle puisse se faire à l'avantage du malade, cette matiere doit être digérée & atténuée au point de pouvoir passer par les petits couloirs des glandes auxquelles elles se portent. C'est pour cela que, comme il n'est point de meilleure crise des fievres que celle qui se fait par les sueurs, d'abord parce que les glandes de la peau sécernent plus d'humeurs que celles du reste du corps, ensuite parceque leurs canaux excrétoires ayant peu de capacité ne peuvent guere donner issue qu'à une matiere atténuée, & bien digérée; de même, une maladie qui se juge par un flux de sang doit toujours être regardée comme très-grave ; car c'est une preuve que le sang ne pouvant se purifier par aucune autre voie, entre dans une effervescence propre à causer la rupture des vaisseaux qui le contiennent. La crise moyenne se fait par ces abcès qui se forment dans des parties propres à donner issue aux sucs les plus épais & les plus tenaces.

Il est donc certain que si c'est dans le tems de la nouvelle ou de la pleine Lune que l'humeur peccante cherche à se séparer du sang en fermentation, ou que les vaisseaux sanguins dilatés outre mesure, menacent d'une rupture prochaine ; la crise se fera d'une maniere d'autant plus facile & plus complette, que l'air ambiant pressera moins sur la superficie du corps, & opposera une moindre résistance à l'impétuosité des liqueurs. Il peut arriver même, qu'en raison des variétés dont cette cause est susceptible, une fievre soit jugée la veille du jour où elle devoit l'être, en ne consultant que sa nature,

ou au contraire, que sa terminaison n'ait lieu que le lendemain du jour où l'on auroit pu l'espérer, la Lune ayant le pouvoir d'accélérer les mouvements de la nature, qui a souvent besoin de ce secours pour s'opposer aux obstacles qu'elle rencontre du côté de l'athmosphere. C'est ainsi, comme l'a observé Hippocrate, qu'une maladie qui se termine ordinairement au septieme jour, le fait quelquefois au sixieme, & ne le fait d'autres fois qu'au huitieme.

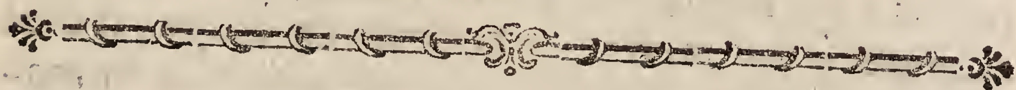
Il est donc question, pour s'assurer du degré d'influence de la Lune dans ces cas, de remarquer exactement le jour de l'invasion de la maladie ; d'en bien constater la nature ; de savoir quel genre de secrétions en délivre ordinairement ; quelles humeurs ont coutume d'être mises en mouvement, à son déclin sur-tout, & d'examiner enfin, quel est le degré de forces du malade. Si quelqu'un observe exactement ces regles dans sa pratique, il s'assurera par expérience, que ce n'est pas seulement la nouvelle, ni la pleine Lune qui opere des changements dans nos corps, mais encore que cet astre agit sur nous, lorsqu'il s'est élevé au haut du méridien, ou qu'il est descendu au lieu opposé.

Enfin, ce ne sont pas les Philosophes seuls, & ceux qui s'appliquent à l'histoire naturelle, qui ont reconnu dans plusieurs circonstances cette influence de la Lune ; le vulgaire même est depuis long-tems en possession de l'observer. Aristote avoit dit autrefois, au rapport de Pline, qu'aucun animal n'expire qu'au coucher du Soleil (1). Les femmes même n'ignorent pas que les hommes naissent, & meurent plutôt à la nou-

(2) *Hist. Nat.* Lib. 2, cap. 98.

velle

velle & à la pleine Lune que dans tout autre tems. Les Laboureurs n'oublient pas de consulter les périodes de la Lune pour la plantation des arbres, & pour plusieurs autres articles d'agriculture. Tel est, & sur terre & sur mer, l'empire reconnu de cet astre.



## CHAPITRE III.

*Combien les observations de ce genre sont importantes dans la pratique de la Médecine.*

PASSONS maintenant à l'usage qu'on peut faire en Médecine de ces recherches. Elles ont, au moins, leur utilité pour le pronostic des paroxysmes & la prédiction des crises; car il n'y a rien qui fasse plus d'honneur à un Médecin, & qui soit plus propre à lui concilier la confiance de son malade, & à soutenir l'espérance de celui-ci; mais on en peut retirer un plus grand avantage encore, & je vais faire voir que ces observations conduisent à des regles de pratique dans le traitement des maladies. Je commencerai par les remarques les plus générales, afin qu'elles servent de préliminaire à ce que nous aurons à dire de quelques maladies en particulier.

Je crois qu'on peut rapporter à la réplétion toutes les maladies dont les périodes répondent à celles de la Lune; car l'action de cet astre ne manifestant ses effets que par la distension des vaisseaux, il est évident que son influence doit augmenter en raison de la plénitude, soit qu'elle

ſoit dûe à la maſſe des fluides, ou ſeulement à leur raréfaction ; de ſorte que dans toute maladie ſujette à revenir une ou deux fois le mois, & qui eſt augmentée par l'empire de la Lune, la diete ſera toujours avantageuſe ; & ſi elle ne procure pas la guériſon de la maladie, elle apportera au moins un grand ſoulagement. Mais, comme pour mettre ce remede en uſage, il faut faire attention, ſur-tout, au caractere de la maladie, aux bornes que doit avoir la diete, & au tems où on doit la preſcrire, établiſſons à ce ſujet quelques préceptes.

Il faut examiner en premier lieu, ſi la cauſe de la maladie eſt dans les arteres, ou ſi étant dûe au vice des liqueurs qui dérivent du ſang, elle ne ſe porte point ſur quelque organe eſſentiel. Dans le premier cas, on inſiſtera davantage ſur la ſaignée ; dans le ſecond, ſur les remedes propres à corriger le vice des liqueurs. Enfin, étant aſſuré par expérience que les évacuations ne ſe font jamais avec plus d'avantage que par les voies que la nature indique, il faut obſerver avec ſoin, quels ſont chez chaque malade les couloirs par leſquels ſe font dans leurs maladies ordinaires les évacuations ſpontanées. Enſuite dans la plupart des circonſtances, l'inſtant le plus favorable pour placer une évacuation, eſt celui qui précede un peu le paroxyſme, parce que de cette maniere non-ſeulement on prévient la fievre à venir ; mais on facilite encore, & l'on rend plus copieuſe l'éruption de la matiere morbifique. Au reſte, l'on jugera mieux de ces objets, après que nous aurons rapporté en abrégé & dans le même ordre, ce qui concerne la cure des maladies dont nous avons fait mention.

Je commencerai par l'épilepſie, qu'on guérit

avec beaucoup de peine chez les adultes, mais dont on délivre les enfants assez facilement. Ici le meilleur moyen de déplétion, sont, sans contredit, les vésicatoires appliqués à la nuque. L'humeur séreuse qui en découle sort à l'avantage du malade. On en a un exemple évident dans le cas que j'ai déjà rapporté (1); il est confirmé par Panarolle, » qui assure avoir guéri » parfaitement au moyen d'un vésicatoire ap- » pliqué sur la suture coronale, un enfant de » sept ans, tout hébêté, qui ne parloit point, » & qui étoit sujet à des accès d'épilepsie (2) «. Celse donne un conseil à peu près semblable, » en prescrivant de faire pour cette maladie une » incision à l'occiput, d'y appliquer des ven- » touses, & même le fer chaud, non-seulement » à l'occiput, mais encore à la nuque, afin de » donner issue à l'humeur qui cause la mala- » die (3) «. Car dans la plupart de ces maux, c'est le cerveau qui en est le siege chez les enfants, à raison de l'abondance du sang, de la lenteur de la circulation entretenue par le défaut d'exercice & le peu d'action du poumon, & dans un âge plus avancé, à raison de la pléthôre, des chûtes, des frayeurs subites. Si les remedes propres à corriger le vice des fluides peuvent quelque chose dans une maladie aussi grave, il faut l'attendre du cinabre naturel, & sur-tout de la racine de valériane sauvage, ramassée avant que la tige soit formée, mise en poudre, & donnée très-fréquemment. J'ai éprouvé plus d'une fois les vertus admirables de l'un & de

(1) Chap. 1.
(2) *Observ. Medic.* Pentecost. IV. Obs. 30.
(3) *Lib.* 3, *cap.* 23.

l'autre. Mais pour celles de la valériane, on peut consulter ce qu'en disent Panarole & Fabius-Columna, un des Auteurs les plus versés dans la connoissance des plantes. Il ne faut pas oublier qu'une maladie qui reconnoît des causes si variées, & qui peut attaquer des tempéraments si différents les uns des autres, peut céder dans un sujet à un remede auquel elle résistera dans un autre. Il convient donc assez d'éprouver l'un & l'autre, sur-tout pour les adultes; il est important aussi de remarquer exactement le tems auquel le mal a coutume de revenir, afin d'administrer le remede à propos.

Le vertige cede aux mêmes secours. Mais il est assez à propos de faire quelquefois vomir le malade, & de lui appliquer sur la tête ou à la nuque des emplâtres épispastiques propres à attirer au dehors l'humeur nuisible. Cette maladie appartient aux yeux; & selon la théorie de Bellini, elle tire, la plupart du tems, son origine de la tension des extrêmités arterielles; de sorte qu'il est moins étonnant que ses retours aient du rapport avec les périodes de la Lune.

Le traitement des affections hystériques n'est pas bien différent encore; mais ces maux s'accommodent mal de la saignée, & ne s'accommodent guere mieux des purgatifs. Les vomitifs sont plus utiles, sur-tout quand ils précedent l'invasion; & dans le tems même du paroxysme, rien de plus propre à le faire cesser que des pilules faites avec la gomme ammoniac, le castoreum, le sel de succin, & de semblables remedes qui réveillent les esprits. Dans la plupart de ces cas néanmoins, il faut, autant qu'on le peut, accommoder la Médecine aux habitudes des femmes & aux passions de l'ame.

La paralysie est sujette à revenir tous les mois, parce que c'est souvent par la tête que commence cette maladie, à raison de l'extravasation de la sérosité, qui, selon la différence des lieux où elle s'arrête, produit le relâchement de tel ou tel nerf. De-là vient que cette maladie suit souvent l'apoplexie, & qu'elle attaque tantôt les deux côtés du corps, & tantôt un seul. Mais si la paralysie vient de la blessure d'un nerf, ou de quelque autre cause interne, elle n'est pas sujette à des retours périodiques. Après la diete, il sera très-à-propos de prévenir le retour de cette maladie, en évacuant par le bas la pituite qui surabonde, & cela non-seulement avec les remedes qui atténuent les humeurs froides & tenaces, tels que la racine de raifort sauvage, de valériane sauvage, la semence de moutarde, & autres semblables; mais en plongeant fréquemment le corps dans l'eau à la glace, si les forces le permettent. Car ce secours est aussi avantageux aux vieillards décrépits qu'aux jeunes gens, parce qu'en resserrant les fibres relâchées, & excitant l'urine, il convient à cet état à ce double titre. C'est pour cela que les anciens, au rapport de Cœlius-Aurelianus (1), plongeoient ces malades dans la mer, ou leur faisoient recevoir la douche sur les parties affectées. L'eau de la mer, parce qu'elle a plus de pesanteur que l'eau douce, méritoit la préférence, & l'eau courante étoit préférée à celle qui est en stagnation, parce qu'elle est ordinairement plus froide.

La maladie à laquelle le vulgaire a donné le nom de *danse de S. Vit*, est regardée par la plu-

(1) *Chronic.* Lib. 2, cap. 1.

part des Médecins comme une forte de convulfion. Elle me paroît plutôt à moi une affection paralytique, qui prend fa fource dans le relâchement des mufcles, qui ne pouvant obéir à la volonté, lorfqu'il eft queftion de faire mouvoir quelque membre, le fecouent alors, & l'agitent par leurs efforts impuiffants. Ce mal, la plupart du tems, eft léger. Il n'attaque guere que les imbécilles & ceux d'un tempérament très-délicat; les petites filles plutôt que les enfants, & très-rarement les adultes. Auffi je n'ai jamais éprouvé de grandes difficultés à le guérir par des immerfions fréquentes dans l'eau froide & les remedes chalibés.

Le flux menftruel des femmes mérite une attention férieufe; & comme fouvent l'acrimonie du fang eft la caufe des pertes trop abondantes, de-même le retard des regles eft fouvent dû à fa vifcofité. Leur fuppreffion vient rarement de ce qu'il n'y a pas affez de fang; car le Créateur, dont l'art admirable n'a rien oublié de ce qui pouvoit contribuer à la fanté de chaque femme & à la propagation du genre-humain, a pourvu auffi à la néceffité de leurs purgations menftruelles.

Il faut examiner attentivement dans le flux immodéré, quel eft le tems où le fang en fermentation eft difpofé, comme nous l'avons dit, à rompre fes vaiffeaux, afin qu'à fon approche, on puiffe prévenir la perte, en tirant du fang dans une partie la plus éloignée qu'il fera poffible de celle où il fe porte. De même, toutes les fois qu'on fera obligé d'employer la faignée pour le défaut de regles, on le fera avec la précaution que Lindanus a indiquée, qu'Etmul-

ler (1) a recommandée, & dont le ſavant Freind a donné une démonſtration ingénieuſe (2). Comme le quinquina arrête avec efficacité l'effervefcence du ſang artériel, qui tend à diſtendre les vaiſſeaux; un uſage fréquent & réitéré de ce grand remede, quelques jours avant la perte, ſera très-propre à la prévenir.

Il faut ſuivre la même route dans toutes les hémorrhagies qui reviennent à certains intervalles, en inſiſtant principalement ſur les remedes propres à reſtreindre, & à reſſerrer les fibres trop dilatés, & j'ai éprouvé pluſieurs fois qu'il n'en eſt pas de meilleur que l'alun liquéfié au feu, & mêlé avec une quatrieme partie de ſang de dragon.

Il eſt bon de prévenir ici que dans ces cas, l'influence de la Lune eſt ſi grande, que lorſque le flux de ſang a été ſupprimé d'un côté, il ſe porte d'un autre, & rompt l'extrêmité des petits vaiſſeaux. C'eſt ce qui arriva au jeune Gentilhomme dont j'ai rapporté précédemment la maladie. Car après que les remedes dont nous avons parlé eurent arrêté le crachement de ſang qui avoit lieu tous les mois, il éprouva aux mêmes périodes un ſaignement de nez qui n'eut rien de dangereux, dès que le poumon fut à l'abri du mal.

C'eſt par une ſemblable raiſon que la même choſe arrive aux quadrupedes, dont les femelles ſont ſujettes à la purgation menſtruelle; car elles l'éprouvent ordinairement à la nouvelle ou à la pleine Lune. C'eſt ce qu'on voit principalement dans les juments & dans les guenons,

---

(1) Tom. II, pag. 1017. *Edit. ultim.*
(2) *Emmenol.* p. 103.

& cela d'une maniere si constante; » que les » Egyptiens, au rapport d'Orus-Apollon, non-» seulement représentoient la Lune sous l'emblê-» me d'un cynocephale, à cause de la sympathie » qu'il y a entre la conjonction du Soleil & de » la Lune, & l'évacuation menstruelle des fe-» melles de cette espece, mais encore nourris-» soient des guenons dans les Temples, pour » mieux connoître les tems de conjonction du » Soleil & de la Lune (1) (2). On voit donc » dans tous les genres d'animaux, des indices certains de l'empire de la Lune, pourvu que leur maniere de vivre constante & uniforme dispose le corps à éprouver l'influence de cet astre.

D'après tout ceci, on n'aura pas de peine à comprendre pourquoi les fleurs blanches suivent les mêmes périodes, sur-tout si cette humeur vient des vaisseaux utérins; car quelquefois elle provient des glandes du vagin. Dans ce dernier cas ce flux se supprime pendant que les regles

(1) *Hieroglyph.* V. GESNER, *de simus.*

(2) *Note de l'Editeur.* * L'utilité physique ne sera jamais si intéressante pour le vulgaire, que ce qui présente l'aspect d'un culte religieux. Une guenon destinée à des observations météorologiques par les Sages de l'Egypte, dut être présentée au peuple comme un être sacré qui méritoit son adoration; sans cela, jamais il ne l'eût soufferte dans le Temple. Si le Législateur Juif n'eût fait autant d'articles de Religion des ablutions & des autres cérémonies légales relatives à la santé du peuple d'Israël, la lepre eût fait parmi eux de bien plus grands ravages, &c. En tous tems & en tous lieux, les Sages, qui ont composé le plus petit nombre, & qui ont été destinés à gouverner le plus grand, ont été obligés de condescendre aux foiblesses de la multitude, & de donner aux choses les plus utiles aux hommes, le manteau de la Religion ou celui de l'agrément, pour les leur faire adopter.

coulent; dans l'autre, il a lieu pendant les regles, & même dans le tems de groſſeſſe.

Il en eſt à peu près de même des ulceres. Lorſque la ſanie en découle inceſſamment, il n'eſt pas étonnant que les cauſes dont nous avons fait mention, en procurent un écoulement plus conſidérable, & ſur-tout dans ces parties du corps dont la texture lâche cede facilement, & dont les vaiſſeaux réſiſtent à peine à leur diſtenſion. C'eſt pour cela que les plaies de la tête, comme on ſait, ſont beaucoup plus dangereuſes à la nouvelle & à la pleine Lune.

On n'a pas de meilleur moyen d'adoucir les douleurs de la néphrétique, qu'en débutant par la ſaignée, & ceux qui y ſont ſujets feront très-bien d'obſerver quels ſont les intervalles après leſquels reviennent leurs paroxyſmes, afin de déſemplir les vaiſſeaux dans le même tems où ils en ſont menacés. Car il eſt conſtant que la plénitude des artérioles forme dans cette maladie, ſur les petits conduits urinaires une compreſſion déſavantageuſe, qui augmente toujours à la nouvelle & à la pleine Lune. J'ai été ſouvent étonné de voir tous les Ecrivains en Médecine ne faire mention que de précipiter, comme ils diſent, les petits graviers, dans les tuyaux des reins, puiſque l'ouverture des cadavres m'apprend, comme je l'ai déja dit, que la premiere origine du calcul eſt une féroſité limpide qui s'accumule dans les caroncules par leſquelles coule l'urine, & acquiert enſuite la dureté de la pierre; ce qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui connoiſſent la vertu d'attraction qui réſide dans les ſels fluides, & les effets du défaut du mouvement qu'ils éprouvent dans les plus petits canaux. De-là vient qu'en donnant quel-

quefois le mercure doux au commencement de cette maladie, on fait plus de bien que d'administrer quelque diurétique que ce puisse être, parce que cet excellent remede résout l'obstruction des petits vaisseaux, & empêche ainsi la cohésion des humeurs salines qui en est ordinairement la suite. On voit même tous les jours par expérience, qu'un usage trop fréquent des remedes diurétiques est nuisible à ceux qui ont les reins affectés : & c'est à quoi ne font sûrement pas assez d'attention ces Médecins qui permettent à leurs malades ces remedes de bonnes femmes pour le calcul, sans s'appercevoir combien l'estomac, les reins & la vessie en doivent être affectés.

Ce sont les asthmatiques, sur-tout, qui sont les plus incommodés de l'influence lunaire; soit à raison de la moindre quantité d'air qu'admet le poumon, soit à raison de la plus grande dilatation des vaisseaux sanguins. Il ne faut négliger aucun des secours propres à les soulager. Tels sont la saignée, les vomitifs modérés, les laxatifs, les purgatifs même. Il faut se précautionner soigneusement vers le tems des retours périodiques, contre tout ce qui est capable de donner plus de chaleur & d'impétuosité au sang; car cet état est toujours accompagné d'une petite fievre, que les aliments & les médicaments chauds ne peuvent qu'augmenter. Aussi Hippocrate a-t-il recommandé aux asthmatiques d'éviter les clameurs & les occasions de se mettre en colere (1); & Van-Helmont a observé que les accès d'asthme sont plus vifs & plus

(1) *Epidem.* Lib. VI, sect. 4.

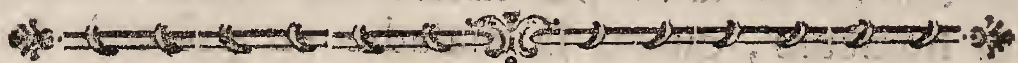
fréquents en Hiver qu'en Été (1). C'eſt pour cela qu'outre ce que je viens d'indiquer, les remedes propres à rafraîchir le ſang, & à ſolliciter les urines ſont ici d'un très-grand ſecours; tels ſont le vinaigre ſcillitique, l'eſprit de nître, l'eau ſaturée de la fumée de ſoufre, que les Chymiſtes appellent *gas de ſoufre*, & pluſieurs autres du même genre dont Floyer fait mention.

Enfin, il nous reſte encore une choſe à ajouter à ce que nous avons dit ci-devant ſur les criſes dans les maladies aiguës. Car, quoiqu'en général, il ne faille pas exciter du trouble dans les humeurs, quand la maladie eſt prête à ſe juger, il peut ſe faire qu'il devienne néceſſaire de produire quelque évacuation, même dans ce tems, ſur-tout s'il y a une grande chaleur dans le corps, qui, en excitant de trop grandes agitations, trouble tout, & mette un obſtacle aux différentes ſecrétions qui doivent avoir lieu. Il ne faut pas croire que la ſaignée en pareil cas, ſoit toujours nuiſible : au contraire, elle peut aider la criſe; & ſi cela ſe fait par la même raiſon que lorſque l'éruption ſe prépare dans la petite-vérole & la rougeole, & que les vaiſſeaux ſont extrêmement pleins, rien n'eſt plus propre à l'accélérer que la ſaignée.

Il en eſt à peu près de même des abcès critiques, qui, pour parvenir à maturité, exigent quelquefois, lorſque le ſang eſt chaud & ſurabondant, de petites ſaignées & des purgations modérées. Car ſi les Anciens ont condamné l'uſage des purgatifs pendant les fievres, c'eſt que la plupart de ceux qu'on employoit alors étoient

(1) *Aſthm. & Tuſſ.*

très-violents ; tels que la ſcammonée, l'ellébore noir, le ſuc de tithymale, & d'autres remedes âcres de cette eſpece : auſſi ſe contentoient-ils d'en donner les infuſions en lavements, pour tenir le ventre libre. Mais pour nous, qui avons ſous la main des laxatifs les plus doux, il n'eſt aucun jour de la maladie où il ne ſoit poſſible de vuider les inteſtins, & cela ſans qu'on ait à craindre d'augmenter l'inflammation, ſur-tout ſi la nature, comme cela arrive quelquefois, indique elle-même cette route.



## COROLLAIRE,

*Dans lequel on prouve que ces raiſonnements ſont fondés ſur la Nature.*

NOUS avons vu juſqu'ici que les mouvements céleſtes propres à ramener les périodes des maladies ſont les mêmes que ceux qui excitent les vents, & que nous en éprouvons d'autant plus l'influence, que d'autres cauſes concourent avec eux à agiter l'air : il n'eſt pas inutile de prouver, au moins en abrégé, combien ces raiſonnements ſont confirmés par la nature.

Le 26 Novembre 1703, il s'éleva vers le milieu de la nuit, un orage violent & ſi extraordinaire, qu'il ſurprit tout le monde. Les vents déchaînés avec fureur ſe combattirent pendant ſix heures. Je n'aurois pas le tems de développer l'hiſtoire & les cauſes de cet événement ſingulier ; & d'ailleurs cela n'entre point dans le plan de cet ouvrage. C'eſt une tâche qui regarde le ſavant Halles, & dont il s'acquittera bien

mieux que moi. J'en dirai ici deux mots, autant que mon ſujet ſemble l'exiger.

La Lune étoit alors à ſon périgée, & près du tems où elle ne paroît point. C'eſt dans l'un & l'autre de ces cas que l'air eſt porté en haut, & que les vents regnent, comme nous l'avons déjà démontré. Auſſi les marées qui ſuivirent furent très-violentes, & parurent extraordinaires; & le mercure deſcendit conſidérablement, au moins dans pluſieurs endroits (1). Je ſuis perſuadé qu'à ces cauſes il s'en joignit d'autres que nous aurions peut-être de la peine à bien développer toutes; mais il ſuffit qu'on reconnoiſſe combien l'état du Ciel a contribué à cet événement. Car dans les lieux où les vents ſe déchaînerent avec cette violence, il étoit tombé beaucoup de pluies pendant l'Été & pendant l'Automne, & l'Hiver parut beaucoup plus court, & moins froid qu'à l'ordinaire; de maniere que juſqu'à la fin de Novembre, la liqueur d'un thermometre, dont le terme de la glace eſt marqué par le 84e. degré, ne ſe trouva jamais deſcendue au deſſous du 100e (1). Il eſt probable que la chaleur excitant les exhalaiſons de la terre, avoit fait élever une quantité prodigieuſe d'atômes ſalins & ſulfureux dans la moyenne région de l'athmoſphere, où différemment combinés & agités, l'influence de l'air a pu donner lieu à ces mouvements impétueux. Rien ne prouve mieux ce que je dis, que les éclairs qui accompagnerent ce terrible orage, & le goût ſalé que les feuilles des arbres & les herbes avoient contracté à une

(1) *Tranſact. Philoſ.* Num. 289.

(2) *Tranſact. Philoſ.* Loc. cit.

certaine diſtance de la Mer, & qui ſe faiſoit encore ſentir le lendemain, de maniere que les beſtiaux refuſerent de paître, après en avoir voulu goûter.

Mais il eſt inutile de ſuivre ceci dans un plus grand détail. Ajoutons ſeulement que ſi la nouvelle & la pleine Lune ſont une cauſe ſuffiſante pour opérer des changements ſur nos corps, l'effet en ſera bien plus marqué, s'il vient à s'y joindre quelque violente agitation de l'air. Je me ſouviens que dans cette même nuit dont j'ai parlé, pluſieurs perſonnes furent incommodées de peſanteurs de tête ſur-tout. Je me rappelle, particuliérement, le malheur d'une femme de condition de ma connoiſſance, qui perdit ſubitement avec la vue la plus grande conſolation de ſa vie. Elle fut frappée de cet aveuglemeut que les Médecins Grecs connoiſſoient ſous le nom d'*amauroſis*, & que les modernes ont appellé improprement *goutte-ſéreine*. J'expoſerai en deux mots la nature de cette maladie, qui n'eſt pas encore bien connue des Médecins.

Elle naît, la plupart du tems, de l'obſtruction & de la diſtenſion des petites arteres, qui fourniſſent à cette tunique de l'œil qu'on appelle *la rétine*, ou de la léſion des nerfs qui ſervent à la viſion. Dans le premier cas, qui eſt le plus fréquent, les yeux s'affoibliſſent inſenſiblement; dans le ſecond, cet effet a lieu plutôt ou plus tard en proportion de la cauſe, & quelquefois même l'aveuglement eſt ſubit. C'eſt de plus d'une maniere que ces nerfs ſont ſujets à être léſés du côté de leur fonction organique. Car un coup, une chûte, une fracture; l'ébranlement même du crâne ſuffiſent pour les ſerrer; dans les convulſions, ils ſont quelquefois com-

primés par l'humeur qui s'épanche des membres du crâne, & souvent ils tombent dans un relâchement complet & subit. Car j'ai vu dans le cadavre d'anciens épileptiques ces nerfs affaissés dans l'endroit, où après avoir été réunis, ils se séparent pour se rendre aux yeux, affaissés, dis-je, par le poids d'une masse d'eau qui s'y étoit accumulée, & dans les affections paralytiques j'ai vu, au même endroit, ces fibres toutes ratatinées & desséchées.

Je trouve dans différents Auteurs de Médecine des observations qui me fournissent beaucoup d'exemples, dont je pourrois tirer parti ici. Je me contenterai d'en rapporter quelques-uns. » Platerus rencontra dans un cadavre une » tumeur semblable à une glande, qui appuyoit » sur les nerfs optiques, & interceptoit le passage » de l'esprit animal qui avoit dû se porter aux » yeux (1)". Guernerus Rolfincius a observé l'un & l'autre nerf optique très-aminci (2). » Jean » Scultet, très-habile Chirurgien, trouva dans le » cadavre d'une femme qui avoit été affligée de » la goutte-séreine, pendant vingt ans, les nerfs » optiques amincis, & plus petits de moitié » qu'ils ne le sont communément (3)". On lit dans les *Ephémérides d'Allemagne*, » qu'une » fille, après avoir reçu un coup au côté gauche » de la tête, fut d'abord prise de fievre & de déli- » re; qu'elle perdit ensuite la vue, & peu de tems » après la vie. On trouva, à l'ouverture de son » cadavre, un épanchement limphatique sur les » ventricules du cerveau, & sur-tout sur le sin-

(1) *Observ.* Lib.
(2) *Dissert. anatom.* Lib. IV, cap. 31.
(3) *Armamentar. Chirurg.* Obs. 36.

» ciput, qui comprimoit entiérement les nerfs
» optiques (1) «.

Les chofes étant ainfi, il eft évident dans le cas que j'ai cité, que l'influence de la Lune, augmentée par la force de l'orage, aura abfolument intercepté dans un corps délicat le cours du fluide nerveux qui fe porte aux yeux, & aura produit l'aveuglement, à peu près comme fi l'on eût coupé ces deux nerfs.

On ne pourra révoquer en doute l'utilité de ces recherches, quand j'aurai dit qu'au moyen de cette théorie, j'ai trouvé la maniere de guérir une maladie qui paffoit pour incurable, & que j'en ai vérifié l'efficacité par plufieurs expériences; car en Médecine la connoiffance des caufes eft le motif de certitude le mieux fondé. Lors donc que le mal a fon fiege dans les petites artérioles des yeux, il faut ufer de remèdes propres à attaquer l'épaiffiffement du fang, & à le faire circuler jufques dans les plus petits conduits: tels font principalement ceux que les Chymiftes retirent du mercure; mais il eft néceffaire d'infifter pendant quelque tems fur leur ufage, & fouvent jufqu'à ce qu'ils aient produit, pendant vingt ou trente jours, une falivation abondante.

Quant à cet affoibliffement de la vue qui reconnoît pour caufe la léfion des nerfs, il exige un tout autre traitement, & qui doit être relatif à la caufe qui la produit. Mais fouvent la guérifon eft impoffible; car fi les nerfs des yeux font comprimés & refferrés par une humeur épaiffe & pefante; s'ils font languiffants, fecs & arides, qui eft-ce qui fe chargera de les

(1) *Mifcell. curiof.* Ann. M. DC. LXXXVI.

rétablir dans leur intégrité ? S'ils sont relâchés au point d'intercepter le passage des esprits vitaux, qui est-ce qui leur communiquera la force & l'activité dont ils manquent ? Personne, sans doute, si ce n'est l'artiste divin qui a présidé à la structure de notre machine. Mais s'il reste encore quelques espérances, c'est dans les commencements, & lorsque le mal n'est pas encore bien confirmé qu'il est question d'appliquer un caustique sur la tête, à l'endroit de réunion de la suture coronale à la sagittale, & de l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait produit une érosion suffisante, pour qu'on puisse ouvrir avec le scalpel, la membrane qui revêt le crâne, afin de procurer par cette sorte de cautere un égoût à l'humeur nuisible. Il sera avantageux d'entretenir cet écoulement purulent pendant un certain tems; ce qu'on obtiendra en plaçant dans l'ouverture un pois ou une feve, qui s'opposent à la cicatrisation. On fera prendre au malade, pendant ce tems, les remedes propres aux convulsions & aux tremblements de nerfs, comme la racine de valériane sauvage, le castoréum de Russie, la gomme ammoniac, l'assa-fœtida ; enfin, tous les sels & les esprits chymiques tirés du regne animal.

Mais j'en reviens aux orages. Il y eut du tems de nos peres une tempête violente qui eut, peut-être, beaucoup de ressemblance avec celle dont nous venons de parler, & dont les annales de ce tems font néanmoins un récit prodigieux. Elle eut lieu le 2 7bre. 1658, le jour même de la mort d'Olivier Cromwel, surnommé le *Protecteur*. Je ne connois aucunes éphémérides dans lesquelles on puisse voir quels furent dans le cours de cette année l'état & les variations de

l'athmosphere. Mais si l'on fait attention que ce fut la pleine Lune qui précede l'équinoxe d'Automne qui apporta cette tempête, on sera moins étonné des grandes agitations dont l'air fut alors attaqué. Quoiqu'il en soit, la maladie de ce grand homme fut du nombre de celles dans lesquelles l'influence de la Lune est très sensible; car on prétend que la fievre dont il mourut, fut accompagné d'ennuis & d'inquiétudes sur l'état de ses affaires domestiques; & il est certain que le chagrin rend les esprits animaux très susceptibles de ces sortes d'attaques.

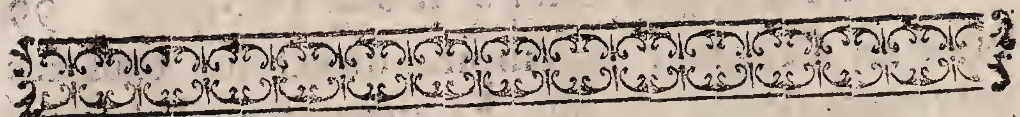
Avant de terminer ce petit ouvrage, remarquons que dans les pays où les inondations sont fréquentes, elles arrivent dans les tems où la Lune a le plus de force; ensorte que le savant Baccius a conjecturé avec assez de vraisemblance, que la principale cause de ces malheurs vient des marées considérables, & de la faculté attractive de tels ou tels astres, qui vient malheureusement à s'y joindre. [1]

Telles sont les causes naturelles des orages & des tempêtes. Car nous n'entamerons pas cette question qui concerne la puissance divine; savoir, si ces malheurs n'arrivent pas par un ordre exprès de Dieu, qui se plaît ainsi à exercer sa vengeance. Ce n'est pas nous qui voulons resserrer les bornes de la religion. Car, quoique je sois certain que cet univers immense est régi en vertu des loix constantes établies par le Créateur, & que je sache que cette disposition générale a ses inconvénients nécessaires dans quelques parties du tout à l'harmonie duquel elle préside, je crois qu'il n'en faut pas moins attri-

(1) *Del Tevere*, Lib. 3, p. 228.

buer au Créateur un empire direct ſur tous les ouvrages de ſes mains. Et peut-être eſt-il entré dans le plan de l'Intelligence ſuprême, que les inconvénients qui réſultent de l'ordre général ſe fiſſent quelquefois ſentir ſur la tête des mortels, parce qu'il y en a pluſieurs que la crainte des prodiges & de la foudre peut ſeule contenir dans le devoir.





# TABLE

## *DES MATIERES*

Qui font traitées dans ces différents Chapitres.

# MÉDECINE SACRÉE,

OU

# TRAITÉ DES MALADIES LES PLUS REMARQUABLES

*Dont il est fait mention dans les Livres saints.*

## SIXIEME PARTIE.



# PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

CETTE partie des Œuvres de M. Méad, après avoir d'abord piqué la curiosité des Lecteurs par son titre, leur paroîtra, sans doute, la moins intéressante. Ce n'est pas qu'elle ne contienne d'excellentes choses, des recherches savantes, des réflexions judicieuses, des vues utiles ; mais il s'en faut de beaucoup que tous les objets y soient traités avec autant d'étendue que plusieurs d'entr'eux l'auroient exigé. Le chapitres des Démoniaques, celui des Lunatiques, celui de la Lepre, auront de quoi satisfaire l'attente des savants & celle des Médecins. Quelques autres, & sur-tout les chapitres où l'Auteur donne un commentaire à l'allégorie, sous laquelle Salomon a décrit la vieillesse, semblent se ressentir un peu de cet âge où les facultés de l'ame tiennent quelque chose de la dégénérescence de celles du corps. Qu'on ne s'imagine pas que je m'érige ici en censeur d'un homme pour les lumieres duquel je suis pénétré du plus profond respect. A Dieu ne plaise que je veuille imiter le mauvais procédé de ceux qui se rendent Éditeurs d'un ouvrage, pour s'arroger le droit d'en faire une critique amere. Je le répéte, personne n'est autant que moi l'admira-

teur, je dirois presque l'enthousiaste de M. Méad; & cette maniere de penser sur son compte aura plus d'approbateurs que si j'en avois une contraire. Mais, sans vouloir jouer le rôle d'Aristarque, qui ne me conviendroit pas, il m'est permis, au moins, d'avouer que ce traité est inférieur aux autres productions de notre Auteur; qu'il se ressent même du froid de l'âge dans lequel il le composa.

On espere trouver une explication physique des maladies dont il est fait mention dans les Livres saints, & l'on est frustré de cette espérance, & puis, il en faut convenir, cette matiere étoit extrêmement délicate. Une explication de ce genre pouvoit s'adapter aux maladies décrites dans l'Ancien Testament, mais non pas à celles du Nouveau, dont les guérisons ont été opérées par le Christ d'une maniere tout-à-fait miraculeuse & surnaturelle. Ce seroit bien à tort qu'on prêteroit à M. Méad l'envie d'avoir voulu diminuer en quelque chose le degré de croyance que la foi exige du Chrétien à cet égard. La seule Préface qu'il a mise à la tête de ce Traité, le justifieroit de cette imputation calomnieuse. Il n'est pas possible de parler de ces vérités fondamentales de la Religion d'un ton plus respectueux, plus soumis, plus persuadé qu'il ne l'a fait. Il n'est aucun endroit de ses Œuvres qui n'annonce le Philosophe aussi Chrétien que savant: je dis Chrétien, car à la petite sortie qu'il fait sur la coutume des exorcismes admis parmi nous, on reconnoîtra aisément le Chrétien séparé de la Communion romaine; & ce qui seroit une hérésie pour un Catholique, doit être excusé dans la bouche d'un Médecin Anglois, comme on a excusé dans la bouche du

Docteur Young, une déclamation à peu-près semblable, sur le refus qu'on fit à Montplelier, de rendre les honneurs funebres à sa fille. N'adoptons point de maximes dangereuses ; soyons inébranlables dans la foi de nos Peres; mais pour juger nos freres errants avec moins de sévérité, transportons-nous aux lieux & aux tems où ils ont écrit.

Sans entrer ici dans une discussion qui appartient plus à la Théologie qu'à la Médecine, on convient généralement aujourd'hui que la possession réelle est une chose très-extraordinaire; & quoique notre Jurisprudence n'ait, je crois, encore rien statué de positif sur le fait des sortileges & de la magie, cependant dans l'exercice actuel de la Justice, nos Tribunaux ne connoissent plus guere de ces sortes de crimes, à moins que le maléfice, le poison, ou quelqu'autre plus évident n'y soit joint. On sait que ces accusations n'ont été que trop souvent l'instrument de la haine & de la jalousie; les aveux, l'effet de la foiblesse, & de la timidité; & les condamnations, le témoignage de la crédulité, & de l'ignorance, quelquefois peut-être de la méchanceté de ceux qui les prononcerent. Ils sont heureusement passés ces tems de barbarie, où un innocent, sur le simple soupçon de magie, étoit appliqué à la question, & livré aux supplices. L'immortel Galilée dans les prisons de l'Inquisition, l'aimable Urbain Grandier au milieu des flammes, l'héroïne d'Orléans sur le bûcher... traits affreux, qui ne se présentent jamais à ma mémoire, sans émouvoir ma sensibilité, sans me faire frémir à la vue des excès auxquels l'ignorance & la méchanceté de concert, peuvent conduire les hommes. Un ami m'a procuré

un exemplaire de la *Démonolatrie de Nicolas Remi*, citée par notre Auteur (1). Ce livre très-rare, en Lorraine ſur-tout, où fut le théatre des horreurs qui y ſont rapportées, ne peut ſe lire ſans indignation ; que dans ce ſeul Duché, un Procureur-Général, armé d'un zele plus actif & plus outré qu'il n'étoit réfléchi, ait, en quinze ans de tems, inſtruit le procès de plus de neuf cent perſonnes accuſées de ſortileges, & qu'il les ait fait condamner à la mort ſur l'aveu de crimes impoſſibles, cela révolte ſans doute : mais que ces informations juridiques ayent eu lieu ſous le regne d'un Charles III, Duc de Lorraine... Que l'ouvrage où l'on en fait trophée, ſoit dédié au fameux Cardinal du même nom, le Mécene de ſon ſiecle... que ces abominations réelles, ou ſuppoſées ayent ſervi d'Apollon à cet Inquiſiteur infatigable ; qu'elles lui ayent fourni le ſujet d'un Poëme latin .... ce ſont de ces excès de dépravation, je dirois preſque de fatalité, dont il faut avoir la preuve ſous les yeux pour ne pas les révoquer en doute. J'ai eu la curioſité de parcourir quelques chapitres : celui, ſur-tout, où il eſt queſtion des commerces d'impureté avec les eſprits infernaux ſous la forme de corps humains, feroit propre à émouvoir la bile du Lecteur le plus phlegmatique. Ce qu'un Diable a reçu comme *ſuccube*, qu'il le rende au ſexe oppoſé en qualité *d'incube*.... que les mo-

(1) *Nicolai Remigii, Sereniſſ. Ducis Lotharing. à Conſil. inter. & in ejus Ditione Lotharing. cognit. publ. Dæmonolatreiæ libri tres. Ex judiciis capitalibus nongentorum plus minus hominum, qui ſortilegii crimen intra annos quindecim in Lotharingiâ capite luerunt. Ad illuſtriſſ. Princip. ampliſſimumque Cardinalem Carolum à Lotharingiâ.* Lugduni, in Officinâ Vicentii. M. D. XCV.

ments de jouiſſance ne ſoient marqués que par la douleur, due tantôt à des diſproportions étonnantes, tantôt au froid glacial qui les accompagne.... & qu'un Magiſtrat revêtu d'une charge honorable, dépoſitaire de la confiance du Prince & de la ſécurité des Citoyens, examine de ſang-froid, les raiſons de ces phénomenes; qu'il allégue des autorités, qu'il cite tour-à-tour, & l'Écriture Sainte, & Juſtinien, & Hippocrate, & Averrhoës, & Cardan... qu'il cherche dans une diſſertation auſſi ridicule que lugubre, des raiſons pour juſtifier ſes horribles proſcriptions.... l'expreſſion manque au ſentiment que j'éprouve. La lecture d'un pareil livre eſt faite pour rendre miſanthrope. J'ai payé cher la curioſité que j'ai eue d'y jetter les yeux. Je ne conſeille à perſonne d'en être tenté; il y prendroit une trop mauvaiſe idée du genre humain.

M. Méad a admiré la deſcription allégorique de la vieilleſſe qui ſe trouve dans l'Eccléſiaſte, & il n'eſt pas le ſeul. Je l'ai vûe citée avec éloge par le génie de notre ſiecle. C'eſt une affaire de goût, indépendante de la foi qui doit être une, & rien n'eſt plus arbitraire que le goût. Je ne peux donc m'empêcher de dire que, quelque fonds que je faſſe ſur celui des deux Juges reſpectables que je viens de nommer (1), je n'ai pas éprouvé la même ſenſation; & le commentaire de mon Auteur eſt fait, ſi je ne me trompe, pour donner des partiſans à ma maniere de penſer à ce ſujet; il s'en faut de beaucoup que

(1) Annoncer le *Génie de notre ſiecle*, n'eſt-ce pas nommer l'Auteur de la *Henriade*, le Poëte de la France, l'Apollon, le Mécene, le Neſtor de notre Littérature?

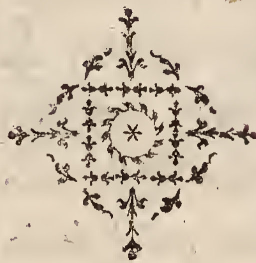
l'explication de chaque partie de l'allégorie m'ait paru naturelle. Je ne fais si la langue hébraïque est aussi chaste que M. Méad l'annonce ; elle a beaucoup de figures, de similitudes, & en ce sens elle me paroît l'être bien moins. Je veux croire que c'est la faute des interpretes ; mais ces sortes d'allégories ont encore l'inconvénient d'être inintelligibles quelquefois. Qui s'avisera jamais, sans une inspiration particuliere, de prendre une sauterelle pour un membre viril, & pour un scrotum gonflé par une hernie ? Je ne vois pas qu'il y ait beaucoup de modestie dans ces similitudes. Les mots n'ayant qu'une signification arbitraire, ce n'est point dans le mot lui-même, c'est dans le chose signifiée que doit être l'honnêteté. Il résulte peut-être beaucoup d'indécence dans notre langue françoise, du défaut de termes destinés à exprimer les parties sexuelles. Les Grecs avoient des mots propres, les Latins aussi. Nous en avons à la vérité ; mais hors l'instant voluptueux de la jouissance dans laquelle le Roi & le Berger s'en servent également, notre fausse délicatesse les a relégués dans le langage ordurier des halles, où à peine les trouvons-nous supportables. Cependant il est quelquefois besoin de rendre les idées qui répondent à ces mots, exclus, pour ainsi dire, de la bonne société ; & de-là ces périphrases, ces métaphores, ces allégories, la plupart si déshonnêtes, si révoltantes. Je ne fais pas si à Lacédémone la maniere de rendre les idées que nous donnent ces parties étoit fort décente ; mais au moins avoit-on banni de la société ces fausses délicatesses qui ne servent qu'à pallier les mauvaises mœurs. Les Spartiates en avoient de très-pures ; & s'il en revenoit un parmi nous,

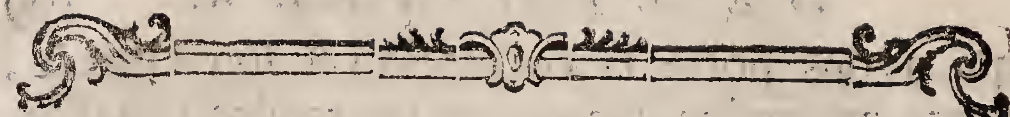
qui avons porté la corruption à ſon comble, notre prétendue décence ne les rendroit pas ſupportables. *O tempora! ô mores!*

*Cinctutis non exaudita Cethegis!*

Ces réflexions m'entraînent inſenſiblement un peu loin de mon ſujet: j'y reviens. J'avoue que je n'ai pas goûté le Commentaire du Chap. 6. Un Médecin d'eſprit, & de mes amis, me conſeilloit de le ſupprimer; mais pour avoir traduit un ouvrage, on n'en a pas acquis la propriété, & je n'ai pas dû prendre cette ſouſtraction ſur moi: d'ailleurs, ce n'eſt qu'en mettant ſous les yeux du Lecteur ce morceau, que je peux le rendre juge de l'idée que j'en ai.

D'après ces aveux, on me tiendra quitte, ſans doute, de quelques notes que j'avois d'abord eu intention d'ajouter à chaque article. Ce n'a été que pour completter le *Recueil des Œuvres* de mon Auteur, que j'ai joint cette partie à mon Édition; & comme dans leurs ouvrages les moins parfaits, les hommes d'un mérite ſupérieur laiſſent toujours échapper des choſes précieuſes, j'aurois craint de déſobliger mes Lecteurs en leur dérobant la plus petite partie de celles qui ſont ſorties de la plume de M. Méad.





# ÉPITRE DÉDICATOIRE

## DE L'ÉDITION

## *Du* P. MORTIER, *d'Amsterdam*,

Au très-illustre & très-habile Rodolphe SCHOMBERG, Docteur en Médecine.

D*ANS le dessein de donner au Public un excellent Livre du Docteur Méad, intitulé la* Médecine sacrée, *j'ai cru ne pouvoir en faire la dédicace à personne à qui il convînt mieux de l'offrir qu'à vous. Je vous le dois, à plus d'un titre ; d'abord, parce que c'est à votre générosité que je suis redevable de l'exemplaire que vous avez bien voulu me communiquer, & dont il n'y avoit en Hollande qu'un bien petit nombre ; ensuite parce que vous connoissez, autant que vous appréciez, les Œuvres de ce savant Médecin ; de sorte que j'ai cru ne pouvoir saisir d'occasion plus favorable pour vous témoigner toute ma reconnoissance. La célébrité du Docteur Méad est si grande, que son nom suffit, sans doute, pour recommander son ouvrage, & votre modestie vous persuadera qu'il étoit inutile de lui chercher un autre patron. Si c'est une faute, la crainte de manquer à mon devoir, ou de paroître ingrat, me*

*servira d'excuse, d'autant plus que je n'avois personne à qui il convînt mieux d'offrir cet Ouvrage. J'ai voulu prouver par-là à nos compatriotes combien leurs intérêts vous sont à cœur. Vous ne vous êtes pas contenté de donner une traduction exacte & élégante du Livre de Barker, dans lequel on trouve la comparaison de la méthode de traiter les maladies aiguës de deux anciens Médecins des plus célebres, avec celle qu'ont proposée, en dernier lieu, deux illustres modernes. Vous nous faites généreusement part des productions de votre Angleterre, si fertile en grands écrivains, & c'est ainsi que vous augmentez le trésor de nos connoissances, des nouvelles lumieres dont ils enrichissent, chaque jour, l'art de guérir. Daignez me continuer vos bontés, & recevez ce témoignage public de ma reconnoissance.*

P. MORTIER, Libraire.

A Amsterdam, le 1er. Septembre 1749.





# PRÉFACE
## DE
# *L'AUTEUR.*

MON grand âge commençant à m'éloigner de la pratique de la Médecine que j'ai exercée pendant environ cinquante ans, à la satisfaction du Public, comme je l'espere, j'ai résolu de passer le reste de ma carriere dans une tranquillité qui ne fut ni à charge à moi-même, ni inutile aux autres. Les honnêtes gens prétendent qu'on doit rendre compte, même de ses heures de loisir, & ils veulent qu'il soit toujours décent de le faire.

J'aimai les Belles-Lettres dès ma plus tendre jeunesse; & quoique je me fut appliqué à la Médecine, je ne les négligeai jamais: elles m'ont servi, dans tous les tems, de délassement. Après des affaires plus importantes, elles ont charmé l'ennui des occupations plus sérieuses. L'Écriture Sainte n'a point été oubliée dans mes lectures; c'en est une qui convient à un Chrétien. Après les préceptes qui ont trait à la piété & à la vie éternelle, je donnois une attention particuliere à l'histoire des maladies & des différentes incommodités qui y sont rapportées, comparant les descriptions qui y sont faites avec ce que j'avois lu dans les livres de Médecine, ou appris d'après ma propre expérience.

Ce

Ce que j'ai fait d'autant plus volontiers, que le peu de connoiſſances que les Théologiens ont en Médecine, eſt cauſe de la diverſité de leurs opinions ſur cette matiere, ſur-tout quand il eſt queſtion du démoniaque dont N. S. J. C. opéra la guériſon. La plupart d'entr'eux prétendent que ces gens furent vraiment poſſédés du diable, & que c'eſt en cela que brilla davantage la grande puiſſance du Sauveur. Mon deſſein n'eſt sûrement pas de renverſer les fondements de la Religion Chrétienne, ni de priver le fils de Dieu de ſa divinité, en détournant le ſens des oracles les plus ſacrés. Il y a trop de miracles au deſſus de l'ordre naturel qui la prouvent d'une maniere inconteſtable ; mais la vérité n'a pas plus beſoin du ſecours de l'erreur, qu'un beau viſage n'en a beſoin de fard. Il eſt certain que ce préjugé de la puiſſance qu'on attribue aux diables ſur nos eſprits & ſur nos corps, a donné lieu, depuis pluſieurs ſiecles, aux preſtiges de gens ruſés & de divers charlatans, à la honte & au détriment du Chriſtianiſme.

Qui eſt-ce qui ne ſe moqueroit, à bon droit, de ces cérémonies du Rituel romain dont on ſe ſert pour exorciſer, comme on dit, les démoniaques ? Qui ne riroit de voir des gens ſtylés à imiter les fureurs & les geſtes de ceux qu'on ſuppoſe poſſédés par de mauvais génies, après quelques prieres & quelques aſperſions d'eau luſtrale, devenir tout-à-coup maîtres d'eux-mêmes, & feindre qu'ils viennent, comme par enchantement, d'être délivrés des démons qui les obſédoient ? Ces preſtiges ne peuvent faire illuſion qu'aux yeux d'une populace ignorante ; ils offuſquent ceux qui ont un peu plus de lumieres, & leur font un tort réel. La découverte de ces

fupercheries eft le premier pas vers l'impiété; on confond les chofes facrées avec les fuperftitions; & après avoir appris, comme dit Lucrece, à tenir ferme contre les vains fcrupules & les menaces des Prêtres (1), on va plus loin, & l'on s'efforce d'arracher de fon ame tout fentiment & toute crainte de l'Être fuprême. On reffemble en cela à celui qui voudroit élever des doutes fur l'exiftence des Indes, parce que les voyageurs rapportent mille fables & mille fauffetés fur ces climats. Delà vient que dans les pays trop adonnés aux fuperftitions, l'on voit tant d'athées, même parmi les Gens de Lettres, à qui leurs connoiffances & leur favoir auroient dû épargner cette erreur de l'efprit. Le premier pas vers la fageffe eft de n'avoir pas été fufceptible de cette folie; le fecond, de ne point chercher à obfcurcir la vérité par de vains fyftêmes.

J'ai de la peine à concevoir pourquoi les Apôtres de notre foi amenent fi fouvent des démons fur la fcene, pour faire triompher la divinité de J. C. par les victoires qu'il remporte fur les efprits infernaux. Eft-ce que la puiffance du Chrift fe manifefte moins par la guérifon fubite des maladies les plus graves qui cédent à fes ordres, que par l'expulfion des mauvais génies du corps des poffédés? Sans doute tous les miracles qu'il a opérés en faveur du genre humain, en rendant la vue aux aveugles, la force aux paralytiques, la flexibilité aux membres qui l'avoient perdue, en reffufcitant les morts, en changeant les propriétés des éléments & d'autres femblables, font autant de preuves de fa toute-puiffance & de démonftrations de fa divinité. Lui feul commande à la

(1) LUCRET. *Lib.* 1, *v.* 110.

Nature; à lui seul appartient de changer & d'intervertir, à son gré, l'ordre des loix qu'il lui a plu d'établir. On ne peut pas douter que celui qui a pu toutes ces choses, n'ait eu aussi une puissance absolue sur les démons, pour les empêcher de mettre obstacle à ses intentions bienfaisantes sur hommes, & les à la correction des mœurs, qui entroit dans le plan de la volonté éternelle de son pere.

Mais pour en revenir aux démoniaques, le sentiment que j'expose ici ne m'appartient pas à moi seul, il a été celui de gens très-savants & très-pieux. Dans le dernier siecle, il fut soutenu par Joseph Méad, l'un de nos plus grands Théologiens, dans une très-bonne dissertation, qu'il donna sur ce sujet (1). Comme je me fais honneur d'être originaire de la même famille, ayant eu pour pere Matthieu Méad, qui fut un très-grand Théologien, j'ai cru avoir une sorte de droit héréditaire de m'occuper aussi de ces recherches.

Je sais les difficultés qu'on éprouve à déraciner des erreurs, & sur-tout celles qui tiennent à la Religion. Nous connoissons tous combien sont durables les premieres impressions que nous avons reçues dans notre enfance, & quelle peine on a à les détruire dans un âge plus avancé. Dans l'enfance, on craint pendant la nuit les revenants & les esprits folets; c'est peut-être une cause pour les craindre toute la vie. Pourquoi donc nous étonner s'il y a des erreurs, de fausses opinions dont nous ne pouvons nous défaire même dans la vieillesse. Ceci ne paroîtra pas

(1) *Works of Jos. Mad.* Lond. 1677. *Disc.* 6.

d'une légere conséquence à ceux qui réfléchiront aux maux sérieux qui peuvent résulter de ce que la plupart ne considerent que comme des épouventails d'enfants & de femmelettes. J'ai horreur quand je me rappelle la multitude d'innocents qui, depuis la naissance de J. C., ont été condamnés aux flammes sur le simple soupçon de sortilege, ou parce que ceux qui les condamnerent furent imbus de ce préjugé, ou parce qu'ils craignirent, en les renvoyant absous, de soulever une populace mutinée qui les avoit déja déclarés coupables. Soupçonnera-t-on que ce soit un homme sage qui ait pu se vanter d'avoir, en quinze ans de tems, condamné à mort environ neuf cens prétendus sorciers dans la seule Province de Lorraine (1)? Et cependant il résulte de la plupart des relations données par le même Auteur, que ceux qui furent suppliciés, au-lieu d'avoir eu commerce avec le diable, étoient de vrais fous, au point qu'ils avouerent des crimes que la nature des choses rend impossibles. Mais s'il arrive que l'erreur enfante la superstition, la superstition, à son tour, enfante la cruauté. C'est donc une grande satisfaction pour moi, de voir qu'on ait déjà, depuis plusieurs années, aboli, parmi nous, les loix qui portoient peine de mort contre les sorciers & les devins, tandis que les étrangers ont conservé cette coutume barbare, & la retiennent avec d'autant plus d'opiniâtreté, qu'ils sont moins au fait des véritables causes de ces prestiges. Il est certain que ce qui concerne les démons est pris par le peuple, de maniere qu'il considere le diable

---

(1) *Nicol. Remigii Dæmonolatrejæam.*

comme une forte de divinité, ou au moins la crainte qu'il en a contribue beaucoup à le rendre religieux, quoique l'Apôtre ait dit que le fils de Dieu ne s'eft manifefté que pour anéantir les œuvres du diable (1).

Il n'eft pas inutile d'avertir le Lecteur que j'ai fuivi prefque par-tout l'interprétation de la Bible de Sébaftien de Châtillon, parce qu'après l'avoir comparée, non-feulement je l'ai trouvée très-latine & très-exacte; mais encore, pour la lettre & l'efprit des paroles, très-conforme aux textes, foit Grecs, foit Hébreux.

Je n'ai point écrit ceci pour les foibles, mais pour ceux qui font initiés dans les matieres de Théologie ou de Médecine; c'eft une des raifons principales pour lefquelles j'ai employé la langue Latine, parce que c'eft celle qui a fervi depuis plufieurs fiecles aux Savants, pour fe communiquer entr'eux leurs découvertes, & ce qui fe trouve au-deffus de la portée du vulgaire. Si quelqu'un entreprend une traduction Angloife de ce Livre, non-feulement ce fera malgré moi; mais encore il ira directement contre le droit des gens, qui permet à chacun d'ufer de fon bien comme bon lui femble. (2)

---

(1) *Joann.* Epift. 1, cap. III, v. 8.

(2) *Note de l'Editeur.* * Il y a beaucoup de diftance, fans doute, d'un homme de génie à un homme inepte; mais dans la claffe mitoyenne, compofée du plus grand nombre, je crois qu'il y a une fomme d'efprit & de bon fens répartie d'une maniere affez uniforme; & ceux qui difent fans ceffe que le peuple ne doit pas être inftruit, ne s'apperçoivent pas qu'il ne l'eft quelquefois que

Mais, pour finir cette Préface, la Religion Chrétienne exige ſur-tout de ſes ſectateurs, qu'ils ſe donnent entr'eux toutes ſortes de preuves de prévenance & d'humanité. Il faut donc prendre garde de ne point laiſſer corrompre ces diſpoſitions bienfaiſantes, & rien n'eſt plus propre à les altérer qu'un partage d'opinions ſur la bonté divine. Comme dans ces tems malheureux, non-ſeulement on ſe permet, mais encore on ſe fait une gloire d'attaquer la foi, & l'autorité de la Religion Chrétienne pour la rabaiſſer; perſonne ne trouvera mauvais qu'on explique les faits miraculeux qui ſont rapportés dans l'Ecriture, pourvu que cette explication ſoit vraiſemblable, & qu'elle convienne à la nature des choſes.

Mon deſſein, au reſte, n'a pas été de donner la deſcription de toutes les maladies citées dans la Bible, mais de celles ſeulement dont la nature eſt moins connue, ou au moins celles contre leſquelles j'aurois quelque remède à propoſer. J'en traiterai dans le même ordre qu'elles y ſont rapportées, excepté toutefois la maladie de Job, à laquelle j'ai cru devoir donner la première place à raiſon de ſa haute antiquité.

Le Fils de Dieu procura la guériſon de bien d'autres maladies tant du corps que de l'eſprit, pour manifeſter aux hommes ſa puiſſance divine,

trop. J'aimerois à répéter le propos que le veillard Achorée tient à Céſar dans la Pharſale, Lib. X.

*Sit pietas aliis miracula tanta ſilere:*
*Aſt ego Cœlicolis gratum reor, ire per omnes*
*Hoc opus, & ſacras populis noteſcere leges.*

& il faudroit un cours complet de Médecine pour développer la nature & les causes de chacune d'elles; ce n'étoit pas mon objet présent. Mais si le froid de la vieillesse ne met aucun obstacle à l'envie que j'ai de m'en occuper dans un plus grand détail, c'est un service que je rendrai un jour à la Médecine. Cependant, mon cher Lecteur, recevez ce Traité avec indulgence; il suffit pour ma satisfaction de croire qu'en l'écrivant, je n'ai pas absolument employé mon tems envain.



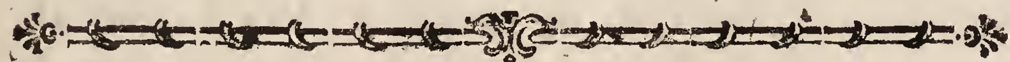


# MÉDECINE SACRÉE, OU TRAITÉ DES MALADIES LES PLUS REMARQUABLES

*DONT il eſt fait mention dans les Livres-ſaints.*



## SIXIEME PARTIE.



### CHAPITRE PREMIER.

*Maladie de Job.*

LA maladie de Job eſt remarquable par ſes circonſtances & par ſes ſuites : telles ſont la dignité de cet homme, ſa décadence ſubite, une adverſité ſans exemple, une patience incroyable dans ſes malheurs, ſon retour à une proſpérité plus brillante encore que celle qui avoit

précédé, enfin, le caractere singulier de la maladie dont il fut attaqué.

Il habitoit le Pays d'Husa, que le Savant Frederic Spanheim pense avoir été situé dans la partie septentrionale de l'Arabie déserte, près de l'Euphrate & de la Mésopotamie (1); il fut un homme illustre, considérable par ses richesses, qui surpasserent celles de tous les Orientaux; il jouissoit de toutes sortes de satisfaction au milieu de sa famille qui étoit nombreuse; enfin, une vie pure & religieuse l'avoit rendu agréable aux yeux de Dieu. Cependant le très-Haut, pour mettre sa sainteté à l'épreuve, permit à satan de l'affliger de toutes les manieres possibles, mais » sans attenter à sa vie. » Celui-ci donc l'acca-» bla de calamités; les Sabéens enlevent les » bœufs & les ânes de Job; la foudre du Ciel » consume ses troupeaux & ses domestiques; » ses chameaux sont volés; un ouragan renverse » la maison dans laquelle ses fils & ses filles se » divertissoient à un festin, & ils sont écrasés » sous les ruines. Enfin, lui-même est attaqué » de la galle; son corps est couvert d'ulceres » dégoutants; il est réduit à les racler avec des » morceaux de pots cassés, au milieu de la » boue qui lui sert de siege. « Voila donc un homme qui, du sein des richesses tombe dans la plus affreuse pauvreté, du faîte du bonheur dans la misere la plus complette. Aucun de ces malheurs n'est capable d'émouvoir sa constance, ni de le détourner de la piété (2): aussi le Tout-

(1) *Hist. Job.* Chap. IV.

(2) *Hist. Job.* Cap. 1 & 2.

Puissant, touché de ses prieres, le rend à son premier état, & double toutes ses richesses (1).

Il est certain que le livre de Job est le plus ancien que nous connoissions. Quelques Auteurs veulent qu'il ait été écrit du tems des Patriarches ; plusieurs le rapportent à celui de Moïse, & prétendent même que c'est lui qui l'a composé. Un très-petit nombre enfin en fixe la date à un tems postérieur (2). J'aime assez la conjecture du savant Lightfoot, qui l'attribue à Elihu, l'un des Interlocuteurs, & il se fonde sur ce que ce personnage parle toujours de lui-même, comme étant l'Ecrivain de cette histoire (3) : s'il en étoit ainsi, elle seroit antérieure à Moïse. Quoi qu'il en soit, ce livre présente tous les indices de l'antiquité la plus reculée, & j'en rapporterai ici les principaux. Il n'y est fait aucune mention de la sortie d'Egypte des Israélites ; il n'y est parlé ni de Moïse ni de sa loi. Job, à la maniere des Patriarches, comme chef de sa famille, immoloit lui-même dans sa maison des hosties expiatoires pour les péchés de ses enfants (4) ; en déclarant son innocence, il ne fait mention que d'une seule espece d'idolâtrie qui étoit la plus ancienne de toutes, savoir le culte du Soleil & de la Lune (5), qui avoit commencé chez les Chaldéens & les Phéniciens, voisins des Juifs, & qu'on sait avoir existé de toute antiquité. Enfin, un âge beaucoup plus avancé que celui auquel étoit bornée la

(1) *Dissert. Spanheim.* Lib. cit. cap. VIII & IX.
(2) *Oper.* Tom. I, pag. 24.
(3) *Job.* Cap. I, v. 5.
(4) *Ibid.* Cap. XXXI, v. 26, 27.
(5) *Job.* Cap. XXXII, v. 6.

vie des hommes, du tems de Moïse, est encore une preuve que l'Auteur de ce livre est très-ancien : car il a vécu cent quarante ans depuis son rétablissement, de sorte qu'il n'y a pas d'exagération à lui supposer une vie de deux cens ans ; car il étoit déja vieux quand les malheurs l'assaillirent ; & ce qui l'insinue, c'est que quoique l'Auteur fasse des vieillards des trois amis, (1) cependant il ne paroît pas qu'Elihu leur rende aucun honneur à raison de leur âge. Pour couper court, je crois, avec Spanheim, que ce livre a été écrit dans le tems de la captivité des Israëlites en Egypte, de sorte qu'il n'est ni antérieur à leur servitude, ni postérieur à leur délivrance.

Mais ce récit est-il une histoire ou un roman ? C'est une question sur laquelle des Auteurs très-graves ne sont point d'accord. S'il m'étoit permis d'exposer mon sentiment, je dirois que je ne crois pas que ce soit une pure fiction, une fable dont on ait fait un Poëme dramatique, dans l'intention peut-être d'encourager les Israélites à supporter avec résignation les maux de leur captivité en Egypte, à l'exemple d'un homme illustre, innocent & cependant malheureux. Il est certain que ce livre est un Poëme, ainsi que les *Pseaumes de David*, les *Proverbes*, *l'Ecclésiaste*, & le *Cantique des Cantiques*. Les personnages & les interlocuteurs produits sur la scene, sont Dieu, Satan, Job, sa Femme, ses trois amis & Elihu. C'est donc, dit Hugues Grotius, un fait réel, mais traité poétiquement (2) ; la poésie est le genre d'écrire le plus

(1) *Job.* Cap. XXXII, v. 6.
(2) *In loc.*

ancien, & les Poëtes avoient coutume d'embellir à leur maniere, les hiſtoires qu'ils traitoient, comme ont fait les Anciens parmi les Grecs & les Romains, & long-tems après, parmi les Juifs même; l'hiſtoire de la ſortie d'Egypte fut traitée par Ezéchiel en Poëme Dramatique; ce qui l'a fait appeller, par Clément d'Alexandrie, le Poëte des Tragedies Juives (1): je ne crois pas du moins, autant que j'en peux juger, que pour l'élévation & l'élégance du ſtyle, la ſolidité & la ſageſſe du diſcours, la beauté des deſcriptions, le caractere ſoutenu de chaque perſonnage, toutes circonſtances eſſentielles dans un Poëme, on puiſſe trouver quelque choſe dans ce genre, de plus admirable & de plus propre à émouvoir. Plus cela eſt vu de près, & plus la ſenſibilité eſt excitée.

Mais pour finir ſur cet article, propoſons quelques conjectures ſur la maladie de ce perſonnage illuſtre. Remarquons d'abord que ce n'eſt ni Job, ni aucun de ſes amis, mais l'Auteur même du livre, qui rapporte à Satan la cauſe de cette calamité. On ſait que ce monde eſt gouverné par la providence de l'Etre-Suprême; & comme il ſe ſert du miniſtere des ſaints Anges pour la diſpenſation de ſes bienfaits aux hommes, de même il permet quelquefois que Satan leur faſſe du mal, & l'Auteur en a voulu donner un exemple remarquable. Alors les Anges s'étant aſſemblés & aſſiſtant au Conſeil de Dieu, Satan y aſſiſte auſſi; mais, comme l'a obſervé le Rabbin Moïſe Majemonide (2), aſſiſter, c'eſt être prêt à exécuter les ordres du

(1) *Stromat.* Lib. 1, p. 414. *Edit. Oxon.* 1715.
(2) *More Nevochim*, Part. 3, cap. XXII.

très-Haut, & c'est en ce sens que Satan y assista; mais ce fut de lui-même & sans mission qu'il se mêla parmi les Anges du ciel.

Quant à la maladie de Job, il me paroît qu'elle fut causée par un vice de la peau. Il est certain d'abord que, de tout tems, les Juifs furent très-sujets à de petits ulceres cutanés, & que c'est pour cela, selon le sentiment des savants, que la chair du porc leur fut interdite, parce qu'elle fournit une nourriture visqueuse, qui transpire difficilement quand on en a fait usage, & que dès-lors elle convient moins à ces sortes de températments. Or, cette disposition a dû être toujours plus grave en raison directe de la chaleur du climat, comme dans l'Arabie déserte; par exemple, c'est pour cela que les Ecrivains des autres nations, qui haïssoient & méprisoient le peuple Juif, rapportent qu'il fut chassé d'Egypte, dans la crainte qu'il ne communiquât à d'autres, la galle & la lepre qui lui étoient si familieres (1). Mais il est une autre maladie bien plus grave encore & si fréquente en Egypte, qu'elle y est endémique (2); elle a pu naître aussi dans ce climat brûlant; je veux dire l'éléphantiase. Elle a beaucoup d'analogie avec la lepre, & peut-être est-ce ce mal qui avoit corrompu le sang de cet homme in-

---

(1) *Justin. Hist.* Lib. XXXVI, cap. 2, & *Tacit.* Lib. V ab initio.

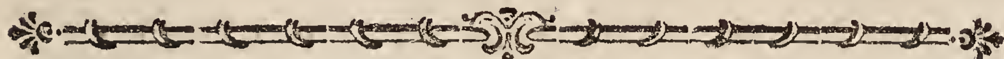
(2) LUCRET. *Lib.* VI, *v.* 1112.

*Est Elephas morbus qui propter flumina Nili*
*Gignitur Egypto in mediâ. . . .*

C'est sur les bords du Nil, au milieu de l'Egypte, que naît l'éléphantiase. . . .

tegre. Nous nous en occuperons dans le Chapitre suivant.

Enfin le Tout-Puiſſant, toujours bienfaiſant & miſéricordieux, voulut récompenſer la conſtance de ſon ſerviteur & ſa patience dans les épreuves qu'il lui avoit envoyées. Il augmenta conſidérablement ſes richeſſes, & lui accorda une famille nombreuſe, qu'il combla de bonheur.



# CHAPITRE II.

## *La Lepre.*

LA lèpre eſt une maladie terrible, dont les Juifs étoient fréquemment infectés. Voici les ſignes ſous leſquels les livres ſaints la déſignent (1). » Il s'élevoit des boutons ſur la » peau ; les cheveux blanchiſſoient ; la peau du » viſage s'affaiſſoit. Quand la maladie étoit in» vétérée, il s'élevoit une tumeur blanche ſur » la chair vive ; le mal faiſoit des progrès, & » ſe répandoit ſur tout le corps. Et ce n'é» toit pas ſeulement aux perſonnes que cette » contagion s'attachoit ; elle gagnoit les habits, » les peaux, & même les murailles des apparte» ments. « C'eſt pour cela que dans le *Lévitique* on trouve des préceptes de purifications.

Les Médecins ne ſont point d'accord ſur la contagion de cette maladie, parce que les Auteurs Grecs & Arabes qui ont beaucoup écrit ſur la lepre, ne l'ont jamais taxée de cette virulence peſtilentielle, au moyen de laquelle elle

(1) *Levitic.* Cap. XIII & XIV.

s'attacheroit aux habits & aux murailles, ensorte que les Docteurs Hébreux prétendent que la lepre qui infectoit les Juifs, étoit absolument différente de la lepre ordinaire; & l'on convient que, » dans le monde entier on n'a jamais rencontré cette lepre qui s'attache aux habits & » aux murailles, excepté en Judée & chez le » seul peuple d'Israël. (1)

Je vais proposer ce qui me paroît le plus vraisemblable à ce sujet. Il est des contagions plus subtiles que d'autres : il en est qui s'introduisent dans le corps par la seule voie de la respiration, comme on le voit dans la peste, la petite vérole, les fievres malignes... D'autres produisent leur effet par le contact, ou plus intime, comme la vérole, ou externe seulement, comme la galle, que le seul attouchement des habits ou des linges d'un galleux peut procurer. La lepre, qui est une sorte de galle, a donc pu, de cette maniere, passer chez un homme sain. Elle a pu aussi se contracter par la cohabitation, ainsi que la phtysie, qui, selon la remarque de Fracastor, peut se communiquer d'un homme qui en est affecté à un homme sain, lorsque la pituite corrompue du premier passera dans le poumon de celui-ci (2); c'est ce que pensoit Aretée de l'éléphantiase, qui est une sorte de lepre : car il avertit d'éviter tout commerce avec ceux qui en sont attaqués, avec autant de soin qu'on fuiroit des pestiférés, parce que cette contagion se communique par la voie de la respiration. (3)

Mais voici une difficulté à résoudre. Car Moïse

(1) *Leg. Critic. sacr. ad Levit.* Cap. XII.
(2) *De morb. contag.* Lib. 2, cap. IX.
(3) *De caus. diut. morb. & cur.* Lib. 2, cap. XIII.

dit

dit : » si dans la lepre on apperçoit une tumeur » blanche sur la peau, que les poils blanchissent, » & qu'il y ait sous la peau une chair vive, la » lepre est invétérée. Mais si la lepre ne forme » point d'élévations; qu'elle occupe, d'une ma- » niere égale, toute la peau du lépreux, depuis » les pieds jusqu'à la tête, on dira qu'il est at- » taqué de cette maladie purement & simple- » ment. « (1) Il est donc manifeste, à ce qu'il me semble, qu'on a voulu désigner ici deux especes de la même maladie; l'une dans laquelle l'exulcération de la peau laissoit paroître dessous la chair vive; l'autre plus superficielle, & qui rendoit la peau comme écailleuse. De cette différence, il arrivoit que la premiere étoit contagieuse, & non la seconde. Car ces écailles farineuses, arides & superficielles ne pénetrent pas la peau; mais la matiere purulente, qui découle des ulceres est propre à corrompre tout le corps. Au reste, il est à propos de lire sur la variété des maladies cutanées, l'ouvrage de Jean Manard, aussi savant Médecin qu'Ecrivain élégant (2).

Cette maladie fut connue de tout tems; mais elle fut toujours plus terrible en Syrie & en Egypte, à cause de la chaleur de ces climats, qu'en Grece, & dans les autres parties de l'Europe : elle est même encore plus fréquente aujourd'hui parmi les mêmes nations; car il y a encore à Damas, comme je l'ai oui rapporter à des voyageurs, deux hôpitaux pour les lépreux. Il y a à Edesse, une fontaine où on les lave chaque jour, comme cela se pratiquoit anciennement.

Nous voyons les principaux caracteres de la

(1) *Levit.* Cap. XIII, v. 10, &c.
(2) *Epist. Medicin.* Lib. VII, Epist. 2.

lepre décrite par Moïse, rappellés par les Médecins Grecs, excepté toutefois la souillure des habits & des maisons. Hippocrate appelle *le Leuce*, une maladie commune en Phénicie, & dans les autres régions orientales: (1) car selon l'explication de Galien, il faut lire φοινικίη, au lieu de φδινικὴ & φοίνικίηνσσ. (2) J'ai dit dans le chapitre précédent que le leuce & l'éléphantiase avoient beaucoup d'analogie; d'où il arrive, comme l'observe le même Galien, que ces maladies se succedent alternativement. (3) Au reste, aucun Auteur ne nous instruira mieux du caractere de l'une & de l'autre de ces affections que Celse, qui vécut vers le tems du regne de l'Empereur Auguste. Il mit en ordre, & rédigea en latin très-élégant tout ce que les Médecins & Chirurgiens Grecs avoient écrit sur l'art de guérir. Voici ce qu'il dit du leuce : » il y a trois especes » de gales. On nomme *Alphos* celle dans laquelle » la couleur de la peau est blanche, non pas uni- » formément, mais ensorte que celle-ci est rude » & comme tachetée. Quelquefois la galle est » plus étendue, & laisse quelques intervalles. Le » *Mélas* differe de la premiere espece, parce qu'il » est d'une couleur noire & ombrée. Du reste, » il lui ressemble entiérement. Le leuce a quel- » que chose de semblable à l'alphos; mais la » couleur de la peau est plus blanche, & pénetre davantage, & dans cette espece les poils » blanchissent, & ressemblent à une sorte de du-

(1) *Prorrhetic.* Lib. 2, sub fin.

(2) Voyez le Chapitre précédent.

(3) *De simplic. Medic. Facult.* Cap. XI.

» vet. Tous ces maux gagnent insensiblement » plus vîte chez les uns, plus lentement chez » les autres. L'alphos & le mélas paroissent, & dis- » paroissent chez quelques-uns à différents tems. » Le leuce cede difficilement; (1) mais dans » l'éléphantiase tout le corps est tellement en- » trepris, que les os mêmes en sont affectés. La » surface du corps est pleine de taches & de » tumeurs d'abord rouges, & qui prennent en- » suite un aspect livide. L'épiderme est inéga- » lement épais, aminci, dur, lâche, écailleux » dans certains endroits; le corps maigrit, le » visage, les jambes & les pieds enflent. Quand » la maladie est invétérée, la tuméfaction est au » point, qu'on ne distingue plus les doigts des » pieds ni des mains «.

Ce qu'on lit sur cette maladie dans les Médecins Arabes se rapporte très-bien avec cette description. Avicenne, un des principaux d'entr'eux, dit que la lepre est une espece de chancre universel (3). Il est donc évident d'après tout ceci, que la lepre de Syrie, & celle que les Grecs ont appellée *Leuce*, ne different pas en nature, mais par leur degré seulement; & que chez les Grecs, & plus souvent encore chez les Arabes, cette maladie a eu beaucoup d'affinité avec l'éléphantiase; car le régime & l'état de l'athmosphere contribuent à empirer toutes les maladies de la peau.

Pour ce qui est de la contagion qui se propage au moyen des habits, il est démontré par l'expérience, que ce n'est pas seulement dans

(1) *De Medic.* Lib. V, cap. XXVIII, §. 19.
(2) Lib. 3, cap. XXV.
(3) *Canon.* Lib. IV, fen. 3, cap. 1.

la peste, & quelques autres fievres qui poussent des pustules à la peau, comme la petite-vérole & la rougeole, que la matiere de la maladie peut infecter les habits. Nous voyons dans la gale ordinaire qu'elle s'attache aux pellisses, aux laines, aux linges, aux soieries, qu'elle y demeure très-long-tems, & se communique ainsi aux corps sains. Il peut se faire que le virus de la lepre ait passé, au moyen de quelques-unes de ces matieres, du corps de ceux qui les avoient touchées dans des corps sains, en y portant les semences de la maladie, & corrompant la peau d'une maniere particuliere. Car sa surface, quelque belle & égale qu'elle paroisse, est cependant percée de plusieurs petits trous, où se nichent des particules sanieuses très-fines, mais très-actives. Nous avons exposé ceci dans un plus grand détail dans le Traité de la peste (1). Ce germe contagieux se mêle à une humeur âcre & salée qui dérive du sang, & qui destinée en partie à nourrir la peau, en partie à s'échapper par ses pores, ne sert qu'à en corrompre les petites écailles, qui deviennent arides, quelquefois blanches comme neige, se détachent de la peau, & tombent ensuite comme du son. Quoique cette maladie soit rare & extraordinaire parmi nous, à raison de la froideur du climat, je me rappelle néanmoins d'avoir vu un paysan qui en étoit attaqué au point que sa peau brilloit, comme si elle eût été couverte de neige. A force de se gratter, il en faisoit tomber les écailles farineuses, dont la chûte laissoit appercevoir la chair vive. Ce malheureux avoit passé presque toute sa vie dans un lieu maré-

(1) Chap. I.

cageux, n'ufant que de très-mauvais aliments, & d'eau corrompue.

La queftion qui concerne l'infection des maifons eft beaucoup plus difficile ; car paroît-il naturel que les taches de la lepre aient pu naître, & fe répandre fur des murailles feches, & compofées de matieres fi dures ? J'imagine qu'il a pufe faire que des murs dans lefquels il entre tant de fubftances différentes, de la chaux, des pierres, de la terre bitumineufe, des poils d'animaux mêlés enfemble ; qu'il a pu fe faire, dis-je, que toutes ces matieres, en s'échauffant, aient produit à la fuperficie des murailles des crevaffes vertes, ou rouffes (1), reffemblantes tellement quellement à la galle du corps humain, & c'eft probablement là ce qu'on aura appellé *Lepre des maifons.* Les fubftances de différente nature s'échauffent facilement, quand elles font mêlées enfemble. Une humeur pareille a pu gagner infenfiblement toute une muraille, &, fans être vraiment contagieufe, avoir incommodé les habitans de la maifon de vapeurs fétides & défagréables. Nous voyons fouvent quelque chofe d'à peu près femblable fur nos murailles lorfqu'elles font recrépies avec de mauvais plâtre : les fels calcaires & nitreux brillent comme la neige. Les Prêtres Juifs étoient autorifés à faire la vifite dans ces maifons, & quand ils trouvoient les murailles inquinées de cette forte, ils commençoient par les faire gratter : fi le vice fubfiftoit encore après cette cérémonie, on démoliffoit la maifon, & on en tranfportoit tous les décombres hors de la ville, dans un lieu immonde deftiné à les contenir.

---

(1) *Levitic.* Cap. XIV, v. 37.

Je sais que tout ceci est énoncé dans l'écriture, comme si ç'eut été Dieu lui-même qui eût affligé la maison de cette peste. Mais on sait que c'est une maniere de parler familiere parmi les Juifs ; que toutes les calamités & les maux qui arrivoient inopinément, & qui imprimoient la terreur, étoient rapportés à Dieu, quoiqu'ils fussent fondés sur des causes naturelles. Je ne me persuaderai pas facilement que Dieu, qui avoit prescrit à son Peuple tant de préceptes propres à le préserver de toutes sortes d'impuretés corporelles, eût pris plaisir à faire un miracle exprès pour l'accabler de ce mal hideux. Il est indubitable que la Loi de Moïse n'a été écrite que pour détourner le Peuple de l'idolâtrie & du culte des faux Dieux, & en même tems pour le préserver des maladies (2) : de-là ces défenses de manger du sang.

Mais pour ajouter quelque chose de médicinal à ces vues théologiques, l'expérience m'a appris que cette maladie dégoûtante n'a pas de remede qui lui soit plus approprié que la *teinture de Cantharides*, telle qu'elle est énoncée dans la *Pharmacopée* de Londres. Sa vertu consiste dans la qualité diurétique de ces insectes. Il y a une très-grande analogie entre les reins & les glandes de la peau, ensorte que les humeurs qui se portent à celle-ci, s'ouvrent facilement un passage par les reins, & s'évacuent par les urines, de même aussi que lorsque les reins, par quelque cause que ce soit, refusent leur service, l'urine sort par les pores de la peau. Il sera bon

---

(1) *Mos. Majemon. more Nevochim.* Part. 3, cap. XXXIII, & XLIIX.

cependant d'entremêler à ces remedes quelques catharctiques propres à chasser du corps les humeurs les plus âcres & les plus épaisses.



## CHAPITRE III.

### *Maladie du Roi Saül.*

» LE Roi Saül ayant été privé de l'Esprit de » Dieu, Dieu permit qu'il fut tourmenté par un » esprit malin. Ses Courtisans lui conseillerent de » faire chercher quelque habile Joueur de harpe, » qui pût le soulager par l'harmonie de cet ins- » trument, lorsqu'il seroit vexé par cet esprit » malin, envoyé de Dieu. On trouva David, & » toutes les fois que cet esprit envoyé de Dieu » s'emparoit de Saül, David touchoit de la har- » pe, Saül étoit soulagé, l'esprit malin se retiroit » de lui, & il pouvoit respirer « (1).

Il me paroît évident que la maladie de ce Roi fut une véritable folie, du genre de celles qui consistent dans la tristesse, & que les anciens Médecins ont rapportées à l'atrabile; elle lui revenoit à des périodes irréguliers, comme il arrive ordinairement dans ces sortes de maux. La cause en étoit assez manifeste; il venoit d'être dépouillé de son Royaume par l'ordre de Dieu. Rien ne convenoit mieux que le remede qu'on employoit, l'harmonie de la harpe; car ce n'est pas d'aujourd'hui que les Médecins ont vanté l'utilité de la symphonie & du bruit des

(1) Vid. *Reg.* Lib. 1, cap. XVI.

timbales, pour diſſiper les idées ſombres (1); & nous avons expoſé ailleurs, d'une maniere géométrique, leur façon d'agir (2). Ce qui prouve encore clairement que ce mal reconnoiſſoit des cauſes naturelles, c'eſt que la muſique lui ſervoit de remede. Le conſeil & la prudence dans l'homme répond à l'Eſprit de Dieu; enſorte que celui qui en eſt privé, eſt en proie à l'eſprit malin, c'eſt-à-dire, ſuivant l'uſage de la langue hébraïque, qu'il eſt fou, qu'il a perdu l'eſprit.

Je ſais bien que les Juifs dans leur façon de parler ordinaire, rapportoient ces ſortes de maladies au pouvoir des mauvais Anges, miniſtres de l'Etre Suprême, & je n'ignore pas que c'eſt encore maintenant l'opinion de bien des Savants. Mais pour dire librement ce que j'en penſe, il me ſemble qu'on ne doit pas attribuer à la colere divine des maladies auxquelles on peut aſſigner des cauſes naturelles, à moins qu'on ne faſſe voir clairement qu'elles ſont envoyées par la Divinité. Car ſi on les ſuppoſe deſtinées à punir les pécheurs, ce ſeroit en vain que Dieu ſe ſerviroit de ce moyen, n'ayant établi aucune marque à laquelle on pût diſtinguer l'effet de ſes vengeances des événements ordinaires, puiſque les innocents ſont expoſés à ces ſortes de dangers auſſi bien que les coupables. Il paroîtroit, d'ailleurs, conforme à la raiſon, que les maux envoyés à titre de châtiment par le ſouverain Juge, fuſſent ou incurables, ou que lui ſeul ſe fût réſervé le droit d'y remédier, afin de faire éclater encore plus ſa ſouve-

(2) CELS. *Lib.* 3, *cap.* XVIII.
(1) *Eſſais ſur les poiſons.* Eſſ. 2.

raine puiſſance jointe à ſa bonté ſuprême. C'eſt par cette différence qu'on pourroit diſtinguer un miracle, d'une choſe naturelle. Car il n'eſt pas probable que Dieu veuille que ſes ouvrages ſoient faits en vain. Auſſi remarquez, en liſant *l'Ecriture Sainte*, que dans tous ces cas extraordinaires, on n'omet rien de ce qui peut manifeſter la Puiſſance divine aux yeux d'un chacun. C'eſt ainſi que lorſque Dieu eut affligé de la lepre Marie, à cauſe de ſon péché, & qu'il voulut bien lui en accorder la guériſon, à la priere de Moïſe, cela ne ſe fit qu'au bout de ſept jours [1]. La lepre de Gihezi ſe propagea à perpétuité, à tous ſes deſcendants (2). Le Roi Azarias, pour n'avoir pas détruit les hauts lieux, fut atteint d'une lepre qui dura toute ſa vie (3). Ananias & ſa femme, à la priere de Pierre, ſont ſubitement privés de la vie (4); Paul frappe d'aveuglement pour un tems le magicien Elymas, en punition de ſa fraude & de ſon crime (5): de ſorte que les maladies extraordinaires étant toujours annoncées par des menaces, & par des marques particulieres, pourquoi ne pas ranger dans la claſſe des maladies naturelles celles à qui ces caracteres manquent? & diſons-en autant de toutes les autres eſpeces de calamités.

---

(1) *Numer.* cap. XII, v. 14.
(2) *Reg.* Lib. IV, cap. V, v. 27.
(3) *Reg.* Lib. IV, cap. XV. 5.
(4) *Act. Apoſt.* Cap. V.
(5) *Ibid.* Cap. XIII, v. 12.



# CHAPITRE IV.

## *Maladie du Roi Joram.*

On raconte de Joram, Roi de Juda, » qu'ayant » grièvement offensé Dieu, il l'affligea d'une terrible maladie d'intestins, qui dura l'espace de » deux ans, pendant lesquels il rendit ses intes- » tins, & mourut misérablement ensuite (1) «. Deux autres Rois impies éprouverent le même sort ; le grand Antiochus & Agrippa, desquels on a dit qu'ils étoient morts rongés par les vers.

Cette maladie ne fut autre chose, à ce qu'il me semble, qu'une violente dysenterie. Car dans cette maladie, les intestins sont sujets à s'exulcérer, les déjections sont sanguinolentes, liquides & muqueuses ; souvent aussi les malades rendent quelques carnosités filamenteuses ; de sorte qu'on croiroit que ce sont leurs intestins mêmes.

(1) *Paralip.* Lib. 2, cap. XXI, v. 18.
(2) Voy. *Grot. not. ad hunc loc.*



# CHAPITRE V.

## *Maladie du Roi Ezéchias.*

» LE Prophete Isaïe ayant annoncé, de la part » de Dieu, au Roi Ezéchias, dangereusement » malade, qu'il mourroit, & qu'il n'en réchap- » peroit pas; ce Roi invoqua le Seigneur, qui, » touché de sa priere, renvoya auprès de lui le » Prophete, pour lui annoncer qu'il seroit guéri » dans trois jours. Isaïe fit appliquer sur son ul- » cere une masse de figues, & il fut guéri promp- » tement (1)".

La maladie de ce Roi, selon toutes les apparences, fut une fievre qui se terminoit par abcès. Dans ces cas, les remedes qui aident la suppuration conviennent toujours; sur-tout les cataplâmes digestifs & résolutifs, & il n'en est guere de meilleur que celui qu'on fait avec les figues seches. Ainsi, le Tout-puissant, qui pouvoit guérir ce Roi d'une seule parole, aima mieux employer le secours des remedes naturels; ce qui nous apprend à ne point négliger de l'implorer dans nos adversités, afin qu'il daigne seconder nos efforts, & bénir l'usage des remedes que nous tenons de sa bienfaisance.

---

(1) *Reg.* Lib. IV, cap. XX.



# CHAPITRE VI.

## *Maladie de vieillesse.*

LA vieillesse elle-même, comme l'a très-bien dit un Poëte, est une maladie (1). J'ai lu souvent avec grand plaisir, l'élégante description qu'en fait Salomon, le plus sage des Rois ; & je ne crois pas hors de propos de l'étendre, & de l'exposer d'une maniere un peu détaillée, parce que le ton allégorique qu'il a pris ne laisse pas de rendre quelques endroits un peu difficiles à entendre. Je commencerai donc par exposer le texte même aux yeux du Lecteur.

» Ressouviens-toi de ton Créateur pendant » que tu es jeune, avant que les mauvais tems » arrivent, que le poids des années t'accable, » & que tu ne ne sois plus propre à goûter les » plaisirs, avant que le Soleil, la Lune & les » Étoiles refusent leur lumiere, & que les nua- » ges succedent à la pluie ; lors que les gar- » diens de la maison trembleront ; que ses sol- » dats seront chancelants, & que les meules du » moulin usées cesseront leur office ; que ceux » qui regardent par les trous seront obscurcis ; » que les portes extérieures se fermeront ; que » le son de la meule aura diminué ; qu'on se le- » vera à la voix de l'oiseau, & que toutes les » musiciennes auront perdu leurs voix ; lorsque » les moindres élévations & les moindres chocs

(1) *Terent. Phorm.* Act. IV, Sc. 1, v. 9.

» se feront craindre dans le chemin ; que l'aman-
» dier fleurira ; que les cigales s'assembleront ;
» que l'appétit se perdra ; lorsque l'homme ira
» prendre possession de sa demeure éternelle, en-
» vironné des pleurs de son quartier ; avant que
» la chaîne d'or soit rompue ; que la burette d'or
» soit rompue ; que l'urne se casse à la source
» d'eau ; que le char soit renversé dans la fosse ;
» que la poussiere soit rendue à la terre, d'où elle
» vient, & que l'esprit retourne à Dieu son
» Créateur (1) ".

C'est par les erreurs de l'esprit que commence l'énumération de ces maux. » Le Soleil, la Lu-
» miere, la Lune & les Astres, dit-il, s'obscur-
» ciront ". Les appréhensions de l'esprit sont moins vives chez les vieillards. La représentation des choses, les différentes idées se confondent dans leur imagination ; la mémoire se perd, d'où il suit nécessairement que l'intelligence doit baisser d'une maniere sensible. La sagesse & l'intelligence sont souvent désignées dans l'Écriture sainte, sous le nom de *Lumiere* (2), & ceux à qui la connoissance des choses échappe, sont dans *les ténebres*, sont aveugles (3). Car, ainsi que Cicéron l'a très-bien dit, la raison est la clarté, la lumiere de la vie (4) ; c'est de-là aussi que Dieu est appellé le *Pere des lumieres* (5) : le défaut de force d'esprit ressemble donc à l'obscurcissement des astres. Je sais bien que cette explication ne

(1) *Ecclesiast.* Ch. XII, v. 1, 7.
(2) *Job.* Cap. XVIII, v. 5, 6, 7.
(3) *Matth.* Cap. VI, v. 23, & *Joann.* Cap. 2, v. 2.
(4) *Academ.* IV, 8.
(5) *Jacob.* Epist. I, 7.

s'accorde pas avec celle de plusieurs Savants interpretes, qui prétendent qu'il faut prendre cet obscurcissement de la lumiere dans le sens propre & littéral, & qu'il ne signifie autre chose que la perte de la vue. Mais je suis étonné qu'ils n'aient pas fait attention que dans ce chapitre tout est allégorigue, jusqu'aux moindres détails. Car, en peignant les calamités des vieillards, la lésion des fonctions de l'esprit, qui est une des plus graves, ne devoit pas être oubliée; & il n'étoit guere possible de l'expliquer plus clairement que par l'obscurcissement des corps lumineux qui éclairent l'univers, & sont la cause des vicissitudes des saisons; & ce qu'il ne faut pas oublier de remarquer encore, c'est qu'un moment après, l'affoiblissement de la vue est compté au nombre des maux de la vieillesse, & qu'il n'est guere probable que Salomon ait voulu se répéter.

Mais il continue, & ce qu'il ajoute se rapporte, on ne peut mieux, à ce qui précede. Les nuages reparoissent après la pluie, c'est-à-dire, les soucis, les incommodités se suivent, & accablent les vieillards. De même que dans les régions humides & sujettes aux orages, quoique les nuées semblent devoir être épuisées, il en reparoît après la pluie, & l'on éprouve perpétuellement de nouveaux orages. Ces différentes incommodités sont d'autant plus graves à cet âge, qu'il n'y a plus cette même force d'esprit qui eût servi autrefois à les dissiper, ou à les rendre tolérables.

Des inconvénients de l'esprit, le Roi passe à ceux du corps. » Les gardiens de la maison tremblent, les soldats chancelent; les meules du » moulin diminuent, & refusent leur service «.

Les membres ſe reſſentent du poids des années, & la force du corps diminue. L'affoibliſſement des nerfs ſe porte ſur les mains & ſur les genoux. Les premieres ne ſont plus propres à repouſſer les injures, & ne ſe prêtent qu'avec peine aux différents uſages de la vie. Ceux-ci ont de la difficulté à ſoutenir le poids du corps, ils perdent leur agilité ; les jambes fléchiſſent, & le corps vacille. Les dents molaires tombent, ou ſe carient ; de ſorte qu'il n'en reſte qu'un très-petit nombre, pour broyer les aliments ſolides. J'ai ſuivi, en traduiſant le mot hébreu, la verſion d'Abias Montanus, qui l'explique par *dents molaires*, & qui me paroît la meilleure. Car l'Auteur parle d'abord au pluriel, puis au ſingulier; mais dans un ſens tout différent, quand il eſt queſtion de l'organe du goût, comme je le ferai voir dans un inſtant, quand nous en ſerons là. Car je ne doute point du tout que Salomon n'ait voulu décrire ici l'altération qui ſurvient à chacun des ſens dans la vieilleſſe.

Il commence l'énumération par les yeux. Ceux qui regardent *par les trous*, dit-il, *ſeront obſcurcis*. Il a entendu par-là l'affoibliſſement de la vue, & tous les gens un peu âgés le reſſentent par leur propre expérience.

Suit l'altération du goût, qu'il décrit ainſi. Les portes ſe fermeront au dehors, & les meules ne feront entendre qu'un bruit léger. Comme les vieillards, à cauſe de la diminution de leur appétit, ouvrent les levres moins ſouvent qu'auparavant, de même auſſi le défaut de dents eſt cauſe qu'ils font moins de bruit lorſqu'ils mangent. Il me paroît que cette derniere incommodité de la vieilleſſe eſt décrite, on ne peut pas plus élégamment, par ce *petit bruit de la meule*. Car par le

mot hébreu qui répond à *meule*, & qui eſt pris au ſingulier : on peut entendre le *broyement des aliments* que les vieillards opérent toujours avec moins de bruit, parce qu'il ne ſe fait plus avec les dents qui leur manquent, mais à l'aide des gencives.

Le ſommeil délaſſe du travail, & répare les forces. La perte d'appétit & le dégoût en privent ordinairement : c'eſt pour cela que Salomon faiſant mention de ce déſagrément de la vieilleſſe dit, *il ſe levera à la voix de l'oiſeau*, c'eſt-à-dire, que le vieillard s'éleve au premier chant du coq, de ſorte que tandis que ſon corps foible auroit beſoin d'un plus long ſommeil, celui qu'il éprouve eſt court & interrompu.

Mais il revient aux ſens, parmi leſquels il fait mention en troiſieme lieu de l'ouïe à laquelle le Créateur a deſtiné nos oreilles. Non-ſeulement l'ouïe diminue; mais elle ſe perd quelquefois entiérement dans un âge avancé; ce que Salomon a voulu indiquer par ces paroles : *les filles de la muſique ne ſerviront plus à rien.* C'eſt ainſi qu'il appelle les oreilles, qui, dans ce tems, non-ſeulement ſont inſenſibles aux accords de l'harmonie, mais quelquefois même aux diſcours de ceux qui tiennent la converſation, & c'eſt ainſi que s'évanouit un des plus grands agréments & des plus grands avantages de la vie. Auſſi dans l'Hiſtoire Juive, Berzellaus ſe plaint, à l'âge de quatre-vingt ans, de ne plus entendre les accords des Muſiciens & des joueuſes d'inſtruments (1).

Après les inconvénients de l'ouïe, viennent

(1) *Reg.* Lib. 2, cap. XIX, v. 35.

ceux

ceux du toucher. » Or le tact, comme dit Ci-
» céron, est répandu d'une maniere uniforme
» dans tout le corps, afin que nous puissions
» sentir l'approche de chaque objet « (1). Ce sens donc, outre ses autres avantages, a celui de préserver le corps de la plupart des accidents auxquels il est perpétuellement exposé, & c'est ce que l'Auteur a voulu dire en ajoutant : *il craindra dans son chemin les chocs & les éminences.* Car les vieillards qui dans un chemin uni ne laissent pas de former des pas peu assurés, ne sauroient être assez sur leurs gardes dans un chemin raboteux, dont les petits enfoncements peuvent les faire chanceler, & dont les inégalités prominentes leur servent d'achoppement, & les peuvent faire tomber. Salomon a donc eu raison de les représenter ici avec cette crainte.

Il reste *l'odorat*, dont on fait le dernier des sens, & sa diminution n'est pas décrite ici avec moins d'élégance que de briéveté : *l'amandier fleurira*, pour indiquer que les vieillards sont comme dans un Hiver perpétuel, & qu'ils ne sentent plus les odeurs agréables du Printems & de l'Automne. Pline nous apprend que l'amandier fleurit en Hiver. L'amandier, dit-il, est le premier des arbres qui donne ses fleurs au mois de Janvier (2). Je sais que plusieurs interpretes ont entendu par-là la chevelure blanche, qu'ils prétendent être désignée par les fleurs de l'amandier, comme un signe assuré de vieillesse. Mais ce sage écrivain ayant décrit jusqu'ici, d'une maniere si claire & si précise, le dépérisse-

(1) *De natur. Deor.* 2, 56.
(2) *Liv.* XVI, *ch.* 42.

ment des autres ſens, il n'eſt pas probable qu'il ait eu intention de paſſer le cinquieme ſous ſilence. Les cheveux blancs ſont un ſigne de vieilleſſe ſi équivoque, qu'il n'eſt pas rare de trouver des gens à qui ils blanchiſſent au milieu de leur carriere, & dans un tems où ils jouiſſent encore de toutes leurs forces. Ce qu'on ajoute enſuite ſur les fleurs de l'amandier n'eſt pas exact; car, au lieu d'être blanches, elles ont une couleur purpurine. Mais après avoir expliqué ce qui concerne les ſens, voyons le reſte de la deſcription.

Ceux qui ſont avancés en âge ſont ſujets aux hernies, tant à celle qui ſe fait par la chûte de l'inteſtin ou de l'épiploon dans le ſcrotum, qu'à celle qui reconnoît pour cauſe une humeur extravaſée. Salomon a comparé cette incommodité à la ſauterelle. *La ſauterelle*, dit-il, *commencera à faire ſentir ſon poids.* Car c'eſt ainſi que le ſavant de Chatillon traduit cet endroit, & la phraſe hébraïque eſt bien mieux rendue, mot à mot, de cette maniere que de cette autre: *les cigales s'aſſembleront.* La Vulgate traduit *la ſauterelle* s'engraiſſera. Les Septante Παχυνθῇ ἡ ἀκρίς. La verſion arabe rendue en Latin, ſignifie *la ſauterelle s'engraiſſera*, en Anglois, *The graskapper shall be a burden.* Nous ſavons que la langue hébraïque eſt très-modeſte, & que les Auteurs ſacrés, pour exprimer tout ce qui a trait aux parties naturelles, évitent toujours les mots obſcenes, & employent différentes ſimilitudes pour ne point offenſer les oreilles chaſtes. C'eſt ce qu'on peut obſerver, ſur-tout, dans le *Cantique des Cantiques.* La ſauterelle eſt un petit animal difforme, qui eſt tout en ventre; & lorſque cet inſecte porte ſes

œufs, il repréſente, en quelque ſorte, un ſcrotum tuméfié par une hernie, & le membre viril.

Ces parties étant ainſi affectées, le texte ajoute que *l'appétit ſe perdra*, & c'eſt moins de l'appétit relativement à la nourriture qu'il eſt ici queſtion, que des appétits ſenſuels qu'on ne reſſent plus à un certain âge. Car, comme l'a dit le Maître de l'art d'aimer, *l'amour eſt honteux dans un vieillard* (1).

Le vieillard courbé ſous le poids de ces maux eſt forcé d'aller habiter ſa *maiſon éternelle*; c'eſt le lieu de ſa ſépulture, & ce n'eſt pas à ces calamités ſeules qu'il eſt condamné pendant ſa vie : la ſuite nous avertit qu'il y en a encore d'autres auxquelles il eſt expoſé.

Car ce n'eſt pas ſeulement la force des membres que l'âge diminue; mais l'épine du dos perd chaque jour quelque choſe de ſa fermeté par la foibleſſe des muſcles & des ligaments. C'eſt pour cela que l'homme âgé ne ſe peut tenir droit, & eſt preſque toujours courbé vers la terre qui doit bien tôt le couvrir. L'épine du dos eſt ici comparée à une chaîne d'argent qu'on dit être rompue. Car les vertebres qui la forment ne reſſemblent pas mal à des anneaux, & prominent par derriere, quand le corps eſt courbé. La moëlle allongée qu'elle contient, eſt blanche, & conſéquemment de couleur argentée.

Ce que nous avons vu juſqu'ici n'a pas été difficile à expliquer, mais il reſte dans cette deſcription trois véritables énigmes aſſez difficiles à réſoudre ; il faudroit un Œdipe pour en trouver le mot : cependant, comme on n'en

(1) *Ovid. Amor.* Lib. I, Eleg. IX, v. 4.

a pas encore donné l'explication, je hasarderai la mienne. *La burette d'or se cassera, l'urne se brisera à la source, & le char se mettra en pieces dans le fossé.* Les vieillards sont incommodés d'une pituite abondante qui distille par le nez, par le gosier & le poumon. Elle flue continuellement, & est comparée à l'eau qui se répand d'une ampoule, ou d'une burette cassée. Cette burette est appellée *burette d'or*, à cause de la dignité de la tête.

Ce n'est pas de la tête seulement qu'il découle de la pituite. Les autres parties n'y sont pas moins sujettes ; car la partie des reins à laquelle les Anatomistes ont donné le nom de bassinet, sécerne les eaux du sang, & les porte ensuite à la vessie, qui, à cause du relâchement de son sphincter, ne peut les contenir assez longtems, & c'est en quoi elle ressemble à l'urne qui se rompt à la source des eaux. Aussi les vieillards sont-ils sujets à un flux d'urine presque continuel & fort incommode.

Tels sont les inconvénients spéciaux de chaque partie. Le dernier, qui est rapporté ici, est aussi celui par lequel se terminent les maux de la vieillesse ; c'est l'affliction de tout le corps. Le cours du sang même est interrompu ; de là, la difficulté de respirer ; l'apoplexie ou la léthargie qui les accable si souvent; le cœur, principe & source de la vie, succombe sous ses propres efforts, & c'est ainsi *que le char se brise dans le fossé.* Les Anciens ignoroient la circulation du sang ; mais ils ne pouvoient ignorer que cette liqueur vitale se meut çà & là dans le corps ; que sa chaleur entretient celle des membres & des visceres, & enfin, que le froid qui précede la mort, le glace autour du cœur.

Mais n'oublions point, ſur-tout, la ſentence par laquelle le plus ſage des Rois termine cette deſcription. *La pouſſiere*, dit il, *retourne à la terre, telle qu'elle en étoit ſortie, & l'eſprit retourne à Dieu, ſon Créateur.* Ces mots ſont une aſſertion de l'immortalité de l'ame, & ſont contraires au ſyſtême des ignorants qui prétendent qu'elle meurt avec le corps.



# CHAPITRE VII.

## *Maladie du Roi Nabuchodonoſor.*

CE qui eſt rapporté dans l'Ecriture au ſujet de Nabuchodonoſor, Roi de Babylonne, eſt ſi merveilleux & ſi extraordinaire, que pluſieurs interpretes ſe ſont imaginés qu'il a réellement été changé en bête : voici ce qui lui arriva. » Chaſſé de la ſociété des hommes, il reſta » ſept ans parmi les bêtes, & paiſſoit comme » elles; la roſée du ciel avoit teint ſon corps; » ſes poils & ſes ongles crûrent comme celles » des oiſeaux. Au bout de ce tems, il revint à » lui-même ; il reprit les rênes de ſon empire, & » le gouverna avec la majeſté digne du trône. » Or, ſon crime avoit été l'orgueil & le mépris » de Dieu « (1).

Tout ceci convient ſi fort à un fou & à un mélancolique, que je ſuis pleinement perſuadé que ce Roi, après avoir perdu l'eſprit, ſe mit à courir les champs ; & comme il s'imagina avoir

(1) *Dan. Prophet.* Cap. IV & V.

été changé en bœuf, il brouta l'herbe comme ces animaux ; car, ainsi que je me propose de le démontrer (1), il n'est pas de folie dans laquelle l'imagination ne soit lésée. La sienne le fut pendant sept ans, & durant cet espace, il traîna une vie malheureuse. Comme il se négligea, ses cheveux & ses ongles devinrent d'une longueur prodigieuse. Ses ongles s'épaissirent, se recourberent, & ressemblerent aux serres des oiseaux de proie. Les anciens Médecins ont appellé cette maladie *lycantropie* ou *cynantropie*, parce que ceux qui en étoient affectés couroient pendant la nuit, imitant dans leurs cris les hurlements des loups, ou l'aboiement des chiens ; ils se plaisoient à fouiller dans les tombeaux, & leurs jambes étoient très-sujettes à être ulcérées, à cause des chûtes fréquentes & des morsures de chiens auxquelles ils étoient exposés (2). Les filles de Prætus furent attaquées de la même maladie. Elles remplissoient l'air de leurs faux gémissements, dit Virgile (3) ; Junon, selon la remarque de Servius, leur avoit communiqué cette fureur, afin que s'imaginant être des vaches, elles allassent se réfugier dans les forêts, qu'elles mugissent presque toujours, & craignissent qu'on ne les fît labourer ; mais Melampe, leur Médecin, les délivra de ces fureurs avec quelques simples & quelques charmes (4).

Cette affection mélancolique n'a pas été inconnue de nos jours. Schenckius en cite un

(1) Voyez ci-après le Chap. des *Démoniaques*.

(2) *Ætii lib. Medicin.* Lib. VI, cap. 2, & *Paul. Æginet.* Lib. 3, cap. XVI.

(3) *Eclog.* VI, 48.

(4) *Metam.* XV, 325.

exemple mémorable d'un Laboureur de Padoue, qui s'imaginant être loup, se jetta sur plusieurs personnes dans la campagne, & les maltraita. Etant pris, il assura constamment qu'il étoit un vrai loup, & que toute la différence étoit dans sa peau, qu'il avoit renversée, & dont les poils étoient en dedans (1). Mais ce qui sembleroit contredire notre opinion, c'est que ce malheur avoit été prédit à ce Roi, & qu'il eût pu le prévenir en corrigeant ses mœurs; de sorte qu'il ne seroit pas vraisemblable qu'il fût arrivé dans l'ordre de la nature; mais nous savons que Dieu, pour exercer ses vengeances, se sert souvent du secours des causes naturelles. C'est ainsi qu'ayant menacé de mort le Roi Ezéchias, il se laissa toucher par ses prieres & lui rendit la vie, par le moyen du remede que le Prophete appliqua sur son ulcere (2). L'orgueil du Roi Hérode força Dieu de le punir, & il fut consumé par les vers (3). Enfin, la peste qu'on rapporte communément à la colere divine, est presque toujours due à la corruption de l'athmosphere.

---

(1) *Observ. rarior. Med. de lycantr.* Obs.
(2) Voyez ci-devant Chap 5.
(3) Voyez ci-après Chap. 15.





# CHAPITRE VIII.

## *Paralysie.*

ON compte dans l'Evangile trois paralytiques guéris par J. C. (1) ; je rapporterai spécialement la maladie du troisieme, parce qu'elle présente des singularités. S. Jean raconte donc qu'il y avoit à Jérusalem, autour de la piscine où l'on abreuvoit les troupeaux, une multitude étonnante de malades de toute espece, des aveugles, des boiteux, des languissants, qui attendoient que l'eau eût été troublée. Car l'Ange du Seigneur descendoit de tems en tems, mettoit l'eau de la piscine en mouvement, & celui qui y étoit jetté le premier, immédiatement après, y trouvoit la guérison de son mal, quel qu'il fût. Or, il se trouva là un homme malade depuis quarante deux ans. Jesus l'ayant vu couché, & sachant qu'il étoit là depuis longtems, lui dit : *Voulez-vous être guéri ?* » Seigneur, » lui répondit ce malade, je n'ai personne » pour me jetter dans la piscine, après que l'eau » est troublée ; & tandis que je m'y traîne, un » autre y descend avant moi. Jesus lui dit, » *levez vous, & marchez*, & aussi-tôt cet homme » se leva, marcha, & emporta lui-même son » grabat «.

Les habitants du pays montrent encore aujourd'hui aux pélerins cette mare, ou du moins

(1) *Matth.* Cap. VIII & IX, & *Joann.* Cap. IV.

une autre à ſa place (1) ; mais ce qui importe le plus ici, c'eſt qu'Euſebe rapporte que, de ſon tems, cette piſcine exiſtoit encore ; qu'elle étoit diviſée en deux baſſins, dont l'un & l'autre ſe rempliſſoient chaque année par les pluies, & dont l'une offroit une eau rouge (2). Il attribue cette couleur, ſelon l'opinion commune, aux chairs des animaux qu'on y lavoit autrefois pour les ſacrifices. Mais je ne doute point du tout que cette couleur ne vînt d'une terre pleine d'ocre, ou de minium, telles qu'on en rencontre ſouvent dans les bains, lorſque la chûte des pluies fait monter ce limon à la ſurface de l'eau, à laquelle il communique cette couleur, en ſe mêlant avec elle.

Les interpretes ne laiſſent pas d'être ici fort embarraſſés; car ils recherchent, en premier lieu, quelle étoit la nature de cette eau ; pourquoi elle ne produiſoit ſon effet qu'après avoir été troublée ; en quoi conſiſtoit ce trouble ? Enfin, quel étoit cet Ange ? Ils ne s'accordent pas ſur ces différents articles. Je vais expoſer en peu de mots ce que j'ai à dire ſur chacun.

D'abord les Anciens regardoient comme très-utile l'uſage tant extérieur qu'intérieur des eaux minérales, dans un très-grand nombre de maladies ; & ſelon la nature du minéral dont elles étoient impregnées, il les adaptoient à telles ou à telles autres incommodités. C'eſt pour cela que dans les relâchements des nerfs, Celſe conſeille de *nager dans l'eau de la mer*, ou dans quelque autre eau ſalée, naturelle autant qu'on

---

(1) *Cotovici itiner. Hieroſolim.* Lib. 2, cap. 2, & *Maundrell's Journey from Aleppo to Jeruſalem.* pag. m. 107.

(2) *Onomaſt. urb. & loc. ſacr. Script. in voce* Βηζαθα.

le pourra, mais au moins artificielle (1). L'eau soufrée, dit Pline, est utile à ceux qui sont attaqués des nerfs; l'eau alumineuse aux paralytiques, & à ceux qui ont quelque maladie pareille. Et il ajoute, on se sert encore avec avantage de la boue de ces fontaines, sur-tout si l'on reste au Soleil, après s'en être enduit (2). Le même auteur rapporte des choses merveilleuses touchant l'origine de certaines fontaines: il y a, dit-il, en Béotie deux fontaines, dont l'une rend la mémoire, & l'autre la fait perdre (3). On trouve en Macédoine deux ruisseaux, dont l'un fournit une boisson très-salutaire, & l'autre en fournit une mortelle (4); & d'autres histoires pareilles. Ajoutons à ceci ce que Lucien rapporte comme témoin oculaire, du fleuve Adonis, en Phénicie: » il change chaque année de couleur; il paroît teint » de sang, & donne une couleur de pourpre à la » mer même dans laquelle il se jette, & il dit » que cela vient de ce qu'il passe par le Mont » Liban, dont la terre abonde en minium (5) «. Il est bon d'observer qu'on trouve dans certains endroits des sources d'eaux admirables. A Connach en Irlande, il y a une fontaine d'eau douce placée au sommet d'une haute montagne, qui imite le flux & le reflux de la mer, s'abbaissant, & s'élevant réguliérement deux fois par jour (6). En Hongrie, dans le Comté de Saros, on trouve une fontaine sur laquelle les

(1) *Lib.* 3, *cap.* XXVII.
(2) *Lib.* XXXI, §. 52.
(3) *Ibid.* §. 11.
(4) *Lib.* XXXI, §. 19.
(5) *De Deâ Syriâ.*
(6) *Ortellii Theatr. orbis terrarum.*

influences de la Lune sont très-marquées; elle augmente avec la Lune, diminue avec elle, & au dernier quartier, se trouve presque à sec (1). Enfin, il ne manquoit pas en Palestine d'eaux minérales & médicamenteuses. Un homme très-versé dans les langues orientales, Hadrien Roland, en a recueilli les différentes histoires (2).

Cependant ceux qui en sont ici pour le miracle, prétendent qu'on ne trouve point de bains qui servent à toutes les maladies, & qui n'aient de vertu que dans un seul mois de l'année. Ils ajoutent, enfin, que cette eau étoit salutaire chaque fois que l'Ange l'avoit remuée. Ceux du sentiment contraire font mention de plusieurs eaux minérales qui abondent en sels métalliques dans certains tems de l'année, & qui sont toujours plus avantageuses lorsque le limon s'éleve, & se mêle à l'eau. Ils trouvent mauvais de rapporter à des causes surnaturelles ce qui peut s'expliquer naturellement : je serai d'un avis moyen entre ces deux extrêmes.

Je crois donc que la vertu médicinale de cette eau étoit due à la boue minérale qui étoit au fond de la piscine, & qui étoit, peut-être, ou sulfureuse, ou alumineuse, ou nitreuse. Quand par l'effet de la chaleur souterreine, ou par celui de la pluie, ce limon venoit à s'élever, & à troubler l'eau, ceux qui s'y plongeoient avant que les particules métalliques eussent eu le tems de se précipiter au fond, en retiroient plus d'avantages. Il n'est donc pas étonnant qu'il y eût toujours dans les portiques de ce bain, qui étoient au nombre de cinq, une multitude de malades qui attendoient l'instant où l'eau se-

(1) V. *Geo. Vuernherum*, *de adm. Hung. aq.*
(2) *Palestina ex monum. veter. illustr.* Pag. 300, &c.

roit troublée, fur-tout de ces malades aux incommodités defquels cette eau étoit plus appropriée, comme les languiffants, les aveugles, les paralytiques, &c. Il eft certain qu'ils devoient être très-empreffés d'être jettés les premiers, afin de ne pas perdre l'inftant favorable, parce que celui qui defcendoit immédiatement après que l'eau avoit été troublée, en avoit tout le profit.

Il faut fe reffouvenir que ceci arriva au tems de la fête des Juifs, c'eft-à-dire, à la Pentecôte. Eufebe dit que cette guérifon ne s'opéroit que tous les ans (1). Or, on fait que cette fête fe célébroit au mois de Mai, ou vers le commencement de Juin, qui eft le tems où les eaux minérales ont le plus de vertu. C'eft pour cela que les malades, qui ne pouvoient profiter de ces bains que dans cette faifon de l'année, y venoient alors en plus grand nombre.

Enfin, quant à l'Ange qui venoit troubler l'eau, c'eft à lui qu'en attribuent toute la vertu ceux qui plaident en faveur du miracle. Or, nous avons obfervé précédemment que les Juifs, toutes les fois qu'ils voyoient quelque chofe d'extraordinaire, & dont ils ne favoient pas rendre raifon, avoient coutume de l'attribuer à l'*Ange du Seigneur*. Au refte, Dieu a pu ajouter ce miracle à l'effet naturel de ces eaux; afin que, dans ce tems de folemnité fur-tout, qui attiroit la multitude, ce bain ne fût falutaire qu'à celui qui y defcendoit le premier. Et la raifon de ce miracle auroit pu être, autant qu'on peut former des conjectures fur les deffeins de Dieu, de faire voir au peuple choifi qu'il ne l'abandonneroit

(1) *Loc. citat.*

point, en attendant la venue du Meſſie qu'il lui avoit promis.

Enfin, cette fontaine médicinale de ſa nature, pouvoit avoir été diſpoſée par Dieu de maniere à ſervir au peuple Juif de témoignage de ſa préſence; mais la parole toute-puiſſante de J. C. opéra ici un miracle plus évident, parce que ce mal invétéré ayant reſiſté juſques-là au ſecours des remedes naturels, ne pouvoit céder qu'au prodige qui manifeſta ſa vertu divine.



# CHAPITRE IX.

## *Des Démoniaques.*

LEs Démoniaques dont il eſt queſtion dans l'Evangile, étoient attaqués réellement d'une maladie naturelle & très-grave, comme leur hiſtoire me le perſuade. Ils en étoient diverſement affectés. Quelquefois, après avoir déchiré leurs vêtements, ils couroient tout nuds, imprimant la terreur de toutes parts, & ſe bleſſant ſouvent eux-mêmes. Ils étoient furieux au point qu'ils briſoient les chaînes qu'on leur mettoit, & s'échappoient de nouveau, errant dans les déſerts, & parmi les ſépulcres. Ils ſe diſoient poſſédés de pluſieurs démons, & croyoient qu'ils pouvoient abandonner leurs corps pour paſſer dans d'autres (1). Les uns jettoient les hauts cris, comme s'ils euſſent été battus (2);

(1) *Matth.* Cap. VIII, v. 28. *Marc.* Cap. V, v. 2, & *Luc.* Cap. VIII, v. 27.

(2) *Marc.* Cap. I, v. 23, 26.

d'autres étoient renversés au moment que le démon sortoit d'eux, mais sans leur faire de mal [1].

Tout cela sont des symptomes de folie; mais on dispute s'ils étoient dûs aux démons, ou à la force de la maladie? Il est certain que dans ce tems-là les Juifs étoient dans l'opinion, que les mauvais génies s'emparoient souvent des hommes, pour les tourmenter, & les agiter de diverses manieres. De toutes les maladies, en effet, qui attaquent le genre-humain, je n'en vois point qui paroisse davantage au dessus des forces de la nature, puisque l'esprit & le corps éprouvent tout à la fois des mouvements si violents & si involontaires : mais il n'y a rien de sacré, rien qui ne puisse dériver du dérangement de la santé. Pour rendre la chose plus évidente, il est bon de dire deux mots de la folie, non pas de celle qui accompagne la fievre aiguë, & qui finit avec le redoublement; c'est celle qu'on nomme *frénésie*; elle est de peu de durée; mais de celle qui est plus tenace, & qu'on peut considérer comme une maladie chronique.

Toute folie est une maladie de l'imagination. Elle a sa source dans la trop grande attention que l'esprit donne à un seul objet : de-là les soucis & les inquiétudes sur l'avenir; & plus les choses qui occupent les fous sont importantes, plus ils sont troublés; c'est ainsi que dans les manies qui ont trait à l'amour ou à la religion, l'espérance, la crainte, le désespoir, toutes les passions contraires auxquelles ces malheureux

---

(1) *Luc.* Cap. IV, v. 33, 35.

ſont en proie, les agitent tour-à-tour. On ſe perſuadera aiſément que cette maladie eſt naturelle, ſi l'on fait attention que très-ſouvent les fous conſervent la mémoire; qu'à part les vaines apparences dont ils ſont les dupes, ils conduiſent leurs affaires avec aſſez de prudence, & même avec plus d'adreſſe qu'à l'ordinaire; qu'enfin, lorſqu'à l'aide des ſecours appropriés, ces vaines imaginations ſont diſſipées, ils reviennent à eux-mêmes, & menent une vie auſſi tranquille qu'auparavant. Dans cette maladie, donc il ſe préſente à l'imagination des objets terribles, qui produiſent bientôt la colere, la fureur & l'anxiété; auſſi celui qui en eſt attaqué menace tous ceux qu'il rencontre, ſouvent effectue ſes menaces, & ſe frappe lui-même dans le trouble dont il eſt agité. Peu après, il devient mort & taciturne; la rage & l'abattement ſe ſuccedent à l'alternative. Le plus ſouvent, quand la maladie eſt invétérée, il s'enfuit ſeul dans les déſerts, & évite la ſociété des autres hommes. *Il déchire ſon propre cœur, en fuyant les traces des humains* (1). Les fous ne laiſſent pas de pouſſer aſſez loin leur carriere. Ils ſupportent preſque tous, avec une force incroyable, la diete, le froid, l'intempérie des ſaiſons, enfin tous les inconvénients auxquels ils ſont expoſés. Il arrive encore, qu'après un certain tems l'épilepſie ſuccede à la folie; car ces deux maladies ont beaucoup d'affinité, & dans ce cas l'expérience a prouvé qu'il n'y a aucune reſſource. Il faut obſerver, enfin, que ſelon les accidents auxquels le corps eſt plus

(1) *Cicer. Tuſcul. Diſput.* Lib. 3, 26.

ou moins diſpoſé, la folie tourne davantage à la fureur, ou à la mélancolie.

Bien des gens ont cru qu'en guériſſant la folie, on avoit chaſſé les démons, parce que ce qui arrive à ces malades paroît ſurnaturel. Mais c'eſt faute de connoiſſances en Médecine, & faute auſſi d'avoir fait attention à des choſes non moins étonnantes qui arrivent tous les jours dans la guériſon des autres maladies. Ne voyons-nous pas de violentes paſſions de l'ame mettre, tout-à-coup, un homme dans un très-mauvais état ? Bien des gens ont été tués par une frayeur ſubite, & il y en a beaucoup d'autres à qui une trop grande joie a été nuiſible. Les maladies les plus dangereuſes paſſent quelquefois, en un clin d'œil, d'une partie du corps dans une autre; le venin introduit par la morſure du chien enragé, reſte long-tems avant de ſe manifeſter : lorſqu'au bout de quelques ſemaines, & même de quelques mois, il vient à exercer ſa furie, les maux qu'il produit ſont quelquefois auſſi terribles que ceux qu'on rapportoit à la poſſeſſion des diables. Quoi de plus admirable que ce que nous voyons aſſez ſouvent arriver dans les groſſeſſes ? Une femme enceinte qui a des envies qu'elle ne peut ſatisfaire, imprime ſouvent l'image, la reſſemblance de ce qu'elle a deſiré ſur telle ou telle partie du corps du fœtus qu'elle porte. Mais quelque choſe de plus fort encore, & qui tient du prodige, ſi la mere eſt tout-à-coup effrayée par la léſion de quelqu'une de ſes parties, la partie analogue de l'enfant en eſt ſur le champ offenſée auſſi, & dépérit faute de nourriture. Je ſais bien qu'il y a pluſieurs Médecins qui ne pouvant expliquer la maniere dont cela arrive,

aiment

aiment mieux révoquer ces ſortes d'hiſtoires en doute ; mais j'en ai aſſez vu ſur ces objets, pour m'ôter toute ſorte de ſcrupule à cet égard : d'ailleurs, la force de l'imagination eſt telle, que les illuſions n'impriment pas des traces moins profondes que les objets réels, dès que l'eſprit s'en occupe fortement.

C'eſt ce que nous voyons dans les prétendues ſorcieres, qui donnant dans de pareils écarts d'imagination, non-ſeulement ſe perſuadent qu'elles ont commercé avec les Diables, mais encore qu'elles ont fait des pactes avec eux, & ſoutiennent cela avec tant d'opiniâtreté, qu'elles avouent en Juſtice des crimes qu'elles n'ont jamais pu commettre, & pour leſquels elles ſont prêtes à ſubir les derniers ſupplices. Tout le monde ſait de combien de manieres différentes l'eſprit eſt ſujet à être troublé dans ceux qui ſont attaqués de mélancolie : l'un s'imagine que ſa tête eſt de verre, & n'oſe ſortir crainte de la caſſer ; l'autre ſe croit mort, veut habiter avec les morts, & refuſe de manger. On cite mille autres exemples ſemblables. Je me rappelle d'avoir connu un homme de Lettres qui aſſuroit avoir un enfant dans ſon ventre, & qui étoit fort inquiet de la maniere dont il le mettroit au jour. J'en ai vu deux autres qui, lorſqu'ils étoient ſeuls, s'imaginoient entendre parler à leurs oreilles. Il en eſt de même, je crois, de ceux qui ſe perſuadent voir des ſpectres, des revenants ; car le délire eſt le rêve de ceux qui veillent ; & dans l'un & l'autre l'eſprit agite diverſement le corps, ſelon la nature des objets qui lui ſont repréſentés.

Il réſulte de ce que nous avons dit, que l'imagination peut être bleſſée de bien des manieres,

& que pour peu qu'elle reſte affectée pendant quelque tems, cela peut faire tourner la tête à un homme. Or, il n'y a rien de plus propre à troubler nos eſprits que la crainte : elle a ſa ſource dans l'amour inné que nous avons pour nous-mêmes ; & comme, ſelon la judicieuſe remarque de Cicéron, il n'eſt aucune nation ſi féroce, ſi peu inſtruite, qui ne ſoit imbue d'une idée quelconque de la Divinité (1) ; il n'eſt pas étonnant que des hommes coupables aient été troublés de la crainte des Dieux, dont ils reconnoiſſoient le ſouverain domaine ſur toutes les créatures ; car de même qu'on rapportoit aux Dieux tous les biens & tous les avantages de la vie, de même on regardoit les calamités comme un effet de leur vengeance. Or, l'idolâtrie, comme je l'ai dit (2), avoit commencé chez les Chaldéens par le culte du Soleil & de la Lune, & avoit, après cela, conſiſté à adorer les Démons (3) ; on les regardoit comme les Miniſtres des Dieux, & primitivement c'étoient les ames des grands Hommes & des Héros qui avoient illuſtré leur patrie, ou qui en avoient bien mérité, à qui l'on rendoit ce culte. Cette Religion paſſa des Chaldéens aux Phéniciens, de ceux-ci aux Egyptiens, des Egyptiens aux Grecs, puis aux Romains, & ainſi ſucceſſivement aux autres nations.

Les Juifs, qui avoient coûtume de rapporter aux Anges, Miniſtres du Dieu vivant les divers phénomenes de la Nature, ſe perſuaderent facile-

---

(1) *Tuſcul. Quæſt.* Lib. 1, 13.
(2) Chap. 1.
(3) *Iſaac. Newton Chronolog.* p. 160.

ment que ces maladies terribles qui affectoient tout à la fois le corps & l'ame, étoient dues au pouvoir des mauvais anges. Car nous apprenons du Juif Philon (1), & Flavius Josephe nous le confirme, » que les Israélites croyoient aux » bons & aux mauvais Anges; les premiers irré» préhensibles, bienfaisants, dispensateurs des » graces du Seigneur aux hommes; les autres » exécrables, & qui ne cherchoient qu'à leur » nuire (2) «. On en trouve un témoignage évident dans l'histoire du Roi Saül (3), dont j'ai fait mention précédemment (4); ce n'étoit pas seulement la manie & l'épilepsie qu'on rapportoit aux Démons, mais beaucoup d'autres maladies encore. J. C. ayant guéri un homme muet & furieux, il est dit qu'il le délivra en chassant le Démon dont il étoit possédé [5]; & quand il eut guéri un autre furieux, aveugle & muet, les Pharisiens le calomnierent, en disant: *C'est par Beelzebuth, Prince des Démons, qu'il chasse les Démons* (6). J. C. ayant guéri une femme qui étoit, depuis dix-huit ans, dans un état de foiblesse si extraordinaire, qu'elle étoit toute courbée, & ne pouvoit se relever, dit lui-même que Satan l'avoit possédée pendant dix-huit ans (7).

Ce ne sont pas les Juifs seuls, les autres nations étoient aussi dans l'usage de regarder les fous comme possédés du diable. Aussi est-il dit

---

(1) *Lib. de Gigantib.*
(2) *De bello Judaïco*, Lib. VII, cap. 6.
(3) *Reg.* Lib. I, cap. XVI.
(4) Voyez ci-devant Chap. 3.
(5) *Matth.* Cap. IX, v. 32.
(6) *Matth.* Cap. XII, v. 22.
(7) *Luc.* Cap. XIII, v. 16.

dans Hérodote, du Roi Cléomenes, que ce n'étoit par le pouvoir du diable qui l'avoit réduit à la folie, mais que l'habitude de s'enivrer avec des Scythes l'avoit rendu furieux (1); & comme démoniaque signifie celui qui est agité d'un démon, c'est pour cela que Xénophon emploie ce mot pour désigner la fureur (2). Aristophane parlant de la même maladie, se sert du mot de *cacodémoniaque*, n'appellant pas *manie* le dernier dégré de folie, mais *cacodémonie* (3). C'est pour cela, remarque Aretée, qu'ils avoient donné à cette maladie le nom de *sacrée*, parce qu'ils croyoient qu'il étoit entré un démon dans celui qui en étoit attaqué [4]. Les Médecins furent obligés de s'opposer vivement à cette fausse opinion, parce que le peuple persuadé que ces maladies dérivoient des mauvais génies, employoit plutôt des exorcismes & des cérémonies religieuses, que le secours de la Médecine pour s'en débarrasser. Aussi Hippocrate, le Prince des Médecins, ou aumoins quelqu'un de ses disciples, dans un ouvrage très-utile (5), a enseigné qu'il n'y a aucune maladie surnaturelle, & qu'il faut regarder comme des magiciens & des charlatans, ceux qui répandent de pareilles fables parmi le peuple, afin de cacher leur ignorance sous le masque de la piété.

Quant à cette puissance que les autres nations,

(1) *Lib.* VI, *cap.* 84.

(2) *Memorabil.* Lib. 1.

(3) *Plutus*, Act. 2, Sc. 3, v. 38, & Act. 2, Sc. 5.

(4) *De caus. morbor. diut.* Lib. 1, cap. 4.

(5) *De morbo sacro.*

aussi bien que les Juifs, ont attribuée aux démons sur le corps humain, j'ai déja dit que quand on peut rapporter les maladies à des causes naturelles, on ne doit point faire intervenir la divinité, à moins qu'il ne soit évidemment prouvé qu'elles ont une origine céleste. Car de toutes celles qui attaquent les malheureux mortels, il n'en est point de si étonnante, ni de si terrible qui ne puisse prendre sa source dans le vice des humeurs. Si l'Etre suprême le vouloit, il pourroit se servir pour affliger le genre-humain, autant du secours des causes naturelles que de celui des bons Anges, & l'on ne se persuadera jamais, je crois, qu'il ait accordé aux diables le pouvoir de tourmenter les hommes à leur gré; mais il me paroît inutile d'en dire davantage sur cet article, parce que deux savants Théologiens s'en sont déja occupés parmi nous, dans le détail le plus profond (1).

Pour finir donc ce qui concerne ces maladies des démoniaques, disons en peu de mots de quelle maniere il est à propos de les traiter. La premiere chose à laquelle on doit faire attention, c'est d'occuper l'esprit à des idées contraires à celles dont il avoit été précédemment agité; car un objet fait place à un autre; & quand on en a changé, l'esprit cesse de s'y appliquer, & c'est à quoi la plupart des Médecins ne font pas assez d'attention. Quand on peut réussir dans ce premier point, on soulage assez promptement; mais lorsque la maladie a traîné en longueur, ou qu'il y a quelqu'autre cause qui

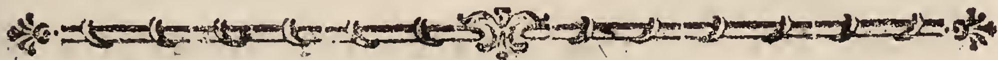
(2) *Works of Jos. Mede*, Edit. 1677, disc. VI, & *Enquiry into the meaning of demoniacs*, &c.

s'y oppose, il faut s'appliquer alors à diminuer par toutes sortes de moyens l'idée dominante. Il faut lever les terreurs paniques, dissiper les idées noires: il y en a dont il faut modérer l'audace en les menaçant & en les grondant: des frayeurs subites, en procurant à l'ame une agitation différente de celle qu'elle éprouvoit, ont quelquefois réussi, du moins pour un tems. Les Anciens faisoient de tems en tems lier les fous, & les faisoient battre (1); il est effectivement quelquefois nécessaire d'enchaîner les plus furieux, afin qu'ils ne nuisent ni aux autres, ni à eux mêmes, mais je crois qu'on a tort de les frapper, parce qu'ils sont tous pusillanimes, & que lorsqu'on les a une fois attachés, ils deviennent peureux, & craignent toujours qu'on ne les lie de nouveau; ce qui les rend un peu plus circonspects à ne faire de mal à personne.

Ce qu'un Médecin a à faire, c'est d'atténuer les humeurs épaisses, & d'arrêter le mouvement désordonné des esprits. Il faut donc mettre en usage les saignées, les vomitifs, les purgatifs, les vésicatoires, les sétons & les applications d'eau fraîche sur la tête. Ajoutez à cela les drogues qui ont une odeur forte, & sur-tout l'assa-fœtida, la myrrhe & le galbanum. Le camphre a souvent servi à calmer l'insomnie, & les mouvements désordonnés. Mais si la chaleur fébrile est de la partie, le nitre fera beaucoup de bien, souvent répété autant que l'estomac le permettra. Enfin, on tirera encore de l'avantage d'une diette légere, & de l'exercice du corps. Il faut cependant modérer toutes ces évacuations, de

(1) CELS. *Lib.* 3, *cap.* XVIII.

telle ſorte qu'on ne faſſe point tomber dans la maladie contraire à la folie, que les Anciens ont appellée *cardiaque* (1), & qui eſt une foibleſſe univerſelle. Car lorſque cette extrême proſtration de forces a lieu, il n'y a plus de reſſources, & un malheureux paſſe dans la langueur le reſte d'une vie, hélas! ſouvent trop longue.



# CHAPITRE X.

## *Des Lunatiques.*

LES anciens Médecins qui avoient attribué l'épilepſie à une puiſſance divine, attribuerent la folie à l'action de la Lune. Cependant le lunatique dont la maladie eſt décrite dans l'Evangile étoit attaqué d'épilepſie (2). Or, celui-là (car c'eſt le ſeul dont on faſſe mention), étoit tout à la fois fou & épileptique; ce qui arrive aſſez ſouvent, ou bien ſes accès épileptiques étoient ſujets aux périodes lunaires; ce qui eſt encore aſſez fréquent. Car il eſt dit de lui qu'il tomboit ſouvent dans le feu, & ſouvent dans l'eau. Dans cette eſpece de maladie, on tombe tout-à-coup, & l'on reſte comme mort, ou bien tous les nerfs du corps étant en ſpaſme, les yeux ſe renverſent; le malade s'agite, & il lui ſort de l'écume de la bouche. Au bout d'un certain tems, il revient à lui-même, n'ayant

[1] CELS. *Lib.* 3, *cap.* XIX.

[2] *Matth.* Cap. XVII, cap. 15 & 18.

pas plus de ſentiment de ce qui s'eſt paſſé que s'il ne lui étoit rien arrivé. Mais il eſt dit que J. C. menaça ce démon ; qu'il ſortit, & que l'enfant fut guéri. Mais dans l'Evangéliſte qui étoit Médecin, cette maladie eſt mieux décrite ; & il paroît évidemment que c'étoit l'épilepſie, puiſqu'il dit que dès que l'eſprit s'étoit emparé du malade, il crioit, écumoit, & ſe déchiroit les membres (1).

Mais pour ce qui regarde ces lunatiques & démoniaques que J. C. a guéris (2), ils étoient foux, ou bien foux & épileptiques tout à la fois ; ce qui arrive aſſez ſouvent. Nous avons déja aſſez parlé des démons. Pour ce qui eſt des lunatiques, je ne ſuis pas étonné que leurs accès revenant à certains périodes de mois, on les ait rapportés à l'influence de la Lune ; & effectivement cet aſtre a une telle puiſſance ſur les paroxyſmes de cette maladie, qu'ils arrivent fréquemment à la nouvelle & à la pleine Lune, parce que cette planete ajoute alors aux cauſes propres à les produire. J'en ai donné ailleurs les raiſons, en démontrant que notre athmoſphere eſt ſujette, comme la Mer, à s'élever, & à s'abaiſſer à des périodes réglés.

Le grand Hippocrate a déja fait voir autrefois que cette maladie n'a rien de divin, & qu'elle reconnoît des cauſes naturelles (3) ; car, quoique dans ces tems-là, on ne connut pas encore bien parfaitement l'intérieur du corps humain, ni les propriétés du ſang & des li-

---

[1] *Luc.* Cap. IX, v. 39 & ſeq.
[2] *Matth.* Cap. IV, v. 24.
[3] *Lib. de morbo ſacro.*

queurs ; & ſur-tout de celle qui circule dans nos nerfs, la ſagacité de ſon génie & ſa grande expérience l'avoient néanmoins mis dans le cas de bien connoître la nature de cette terrible maladie, & de propoſer d'excellentes vues pour ſon traitement. Car ce grand Médecin fait voir que cette maladie dérivoit de la ſurcharge des humeurs ſur le cerveau, & que ſans le ſecours des enchantements & de la magie, il étoit poſſible d'y remédier par un régime ſec, & en diminuant la matiere qui ſurabonde.

Mais lorſque dans les ſiecles ſuivants, on eut mis un plus grand nombre de remedes en uſage, on en imagina contre cette terrible maladie, & la plupart furent dégoûtants & horribles. On conſeilla d'avaler le ſang d'un gladiateur à qui l'on venoit de couper la gorge ; la chair humaine, celle de chéval, les teſticules & les membres ſexuels de certains animaux (1), dans l'idée, ſans doute, que plus ces ſubſtances étoient répugnantes à la nature, plus elles devoient remédier à une ſemblable maladie, & c'eſt ainſi que ſouvent, lorſqu'on n'a pas de méthode fondée en raiſon, on met en uſage la Médecine la plus inepte & la plus téméraire. Mais ces ſortes d'épreuves ne conviennent qu'à des charlatans & à de vieilles femmes à ſecrets. Je trouve qu'actuellement même notre pratique, dans ces cas-là, n'eſt pas aſſez purgée de toutes ces vilainies, puiſqu'on preſcrit encore familiérement à ces malades, & la matiere fécale de certains oiſeaux, & des ongles de quadrupedes. Je ſuis toujours

(1) CELS, *Lib.* 3, *cap.* XXIII, & *Cæl. Aurel.* Lib. 1, cap. 4.

ſurpris que depuis que la Chymie a trouvé l'art d'extraire de tous les corps les ſels & les principes actifs qu'ils contiennent, les Médecins aient conſervé l'habitude d'adminiſtrer ces matieres groſſieres, enveloppées encore de la terre qui leur ſert de baſe, & qui peſe toujours plus ou moins à l'eſtomac, tandis qu'ils ſont les maîtres de les donner ſous une forme plus pure. Mais cette maladie, difficile à vaincre, exige de bien plus grands ſecours, qui ne ſont pas les mêmes dans toutes les occaſions, mais qui doivent être proportionnés aux tempéraments. Je dirai ici, en peu de mots, quels ſont ceux qui réuſſiſſent le mieux.

Il faut faire quelques ſaignées, & en proportionner le nombre aux forces du malade : c'eſt un moyen d'arrêter l'impétuoſité du ſang. Le vomiſſement & la purgation doivent être d'un fréquent uſage. Il eſt à propos ſur-tout de détourner l'abondance de la matiere qui ſe porte à la tête, & c'eſt à quoi ſont employés les emplâtres véſicatoires ; mais on obtiendra le même effet plus commodément encore, en ouvrant avec le cauſtique un cautere à l'occiput, pour donner une iſſue continuelle aux mauvaiſes humeurs.

Ces moyens diminuent la violence des paroxyſmes ; mais il faut d'autres ſecours, pour enlever la cauſe du mal, quand la choſe eſt poſſible, ce qui n'arrive pas toujours ; car il eſt évident qu'il a ſon ſiege dans cette liqueur qui arroſe nos nerfs, & qu'on appelle *les eſprits animaux*. Je crois qu'on eſſayeroit en vain de déterminer la maniere dont ils ſont affectés dans cette maladie. J'ai démontré ailleurs qu'ils ſont formés d'une ſubſtance très-déliée qui ſe ſépare

du ſang dans le cerveau, & qui contient une portion conſidérable de cette matiere élaſtique répandue dans tout l'univers, de ſorte que cette humeur altérée par quelque vice du corps ou de l'eſprit que ce puiſſe être, devient moins propre aux uſages de la vie ; alors les mouvements de la machine animale, au lieu d'être réglés par la volonté, ne ſont plus déterminés que par un flux impétueux & extraordinaire. Or, les remedes qui conviennent le mieux pour corriger cette diſpoſition perverſe des eſprits animaux, ſont ceux qui ſont propres à atténuer les humeurs, & a déterminer des ſueurs abondantes. Les principaux ſont la racine de Valériane Sauvage, le Caſtoréum de Ruſſie, les gommes fétides & le cinnabre naturel, donné tous les jours & à doſe aſſez forte, ayant attention néanmoins d'entremêler quelque purgatif, & je n'en vois pas de meilleur dans ces cas, que l'antidote hiera picra, dont on tire la teinture avec le vin. Je me ſuis aſſuré par l'expérience, que le *Gui de chéne*, ſi célébre autrefois, n'a aucune ſorte de vertu. Je n'en ſuis pas étonné, puiſqu'on n'y découvre rien de particulier, ni par le goût, ni par l'odorat, & que ce remede n'a dû ſa réputation qu'aux anciens Druides, dont la religion l'avoit conſacré. Comptons le donc au nombre de ces ſecrets frivoles que la ſuperſtition a introduits en Médecine, à moins qu'on ne veuille compter pour des circonſtances qui aient dû lui donner beaucoup de vertu, la faux d'or qui ſervoit à le cueillir, la tunique blanche du Prêtre, les ſacrifices des taureaux blancs, & mille autres inepties pareilles (1).

(1) PLIN. *Hiſt. Nat.* Lib. XVI.



# CHAPITRE XI.

## *L'Hémorrhoïsse.*

SAINT Matthieu rapporte que J. C. guérit d'une seule parole, une femme qui éprouvoit une perte de sang qui duroit depuis douze ans (1).

On demande quelle fut la maladie de cette femme. Car étant appellée *hémorrhoïsse*, j'imagine que le sang qu'elle perdoit, couloit des parties naturelles. C'est la maladie à laquelle Hippocrate donne le nom d'Hémorragie utérine, & qu'il dit être toujours fort longue (2). De sorte que cette malheureuse qui en étoit attaquée depuis douze ans, pouvoit passer pour incurable.

(1) *Cap.* IX, *v.* 20.
(2) *De morb.* Lib. 1, Sect. 3.



# CHAPITRE XII.

## *Foiblesse dorsale, & rigidité de l'épine.*

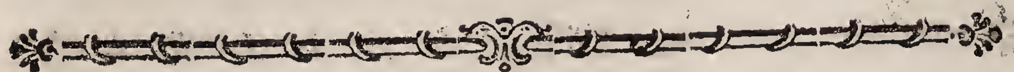
» IL y avoit une femme, qui, depuis dix-
» huit ans, étoit possédée de l'esprit de foi-
» blesse, & qui étoit tellement courbée, qu'elle
» ne pouvoit se relever. Jesus n'eut pas plutôt
» imposé les mains sur elle, qu'elle se redressa, &
» fut guérie de son infirmité (1) «.

Cette femme avoit la tête courbée en devant, & ne pouvoit la relever. Or, cet esprit étoit satan, selon la maniere de parler des Juifs. Car J. C. dit au Prince des Prêtres qui étoit indigné qu'il l'eut guérie le jour du sabbat, *qu'il y avoit déja dix-huit ans que satan s'étoit emparé d'elle*, & c'est dans le même sens que Marc l'Evangéliste, parle de *l'esprit, qui étoit la faculté de parler* (2).

Ce mal arrive souvent à ceux chez qui, après des douleurs lombaires, les fibres des muscles restent dans un état de contraction & de rigidité, & il est vraisemblable que cette cause ayant rendu déja la maladie si longue, il n'y avoit qu'un secours divin qui pût y remédier.

(1) *Luc.* Cap. XIII, *v.* 2 *& seq.*

(2) *Cap.* IX, *v.* 19.



# CHAPITRE XIII.

## *Sueur du ſang du Chriſt.*

SAINT Luc dit, que J. C. dans la » ferveur de » ſon oraiſon, rendit une ſueur dont les gout» tes coulerent à terre, ſemblables à des gout» tes de ſang (1) «.

Ceci ſe prend communément, comme ſi le Sauveur du monde eût réellement éprouvé une ſueur de ſang, & ce n'eſt pas ce qui eſt rapporté. Car la ſueur étoit comme des gouttes de ſang, c'eſt-à-dire, que les gouttes de ſueur étoient ſi épaiſſes, ſi viſqueuſes, qu'on les vit tomber à terre, comme des gouttes de ſang. C'eſt ainſi que ce paſſage a été expliqué par Juſtin Martyr, Théophilacte, & Euthyme. Cependant Galien a obſervé qu'il arrive quelquefois, que l'abondance, ou l'effervéſcence du ſang dilate les pores, au point qu'ils lui donnent iſſue, & produiſent auſſi une ſueur ſanguine (2).

(1) *Luc.* Cap. XXII, v. 44.
(2) *Lib. de utilit. reſpir.*



# CHAPITRE XIV.

## *Maladie de Judas.*

JE compte au nombre des maladies ; la mort de ce perfide Judas qui trahit J. C., & j'en dirai d'autant plus volontiers mon sentiment, que celui des savants qui ont expliqué l'Ecriture Sainte, est très-partagé à cet égard. Il y a environ cinquante ans, que deux fameux proffesseurs d'histoire en l'université de Leyde, Jacques Gronovius & Jacques Périzonius, agiterent cette question avec trop d'acharnement de part & d'autre, & publierent beaucoup d'écrits sur cette matiere ; car les belles-lettres ne communiquent pas toujours à ceux qui les cultivent, la politesse qu'elles supposent.

Voici quelle fut l'origine de cette controverse. Périzonius donna une édition des *diverses histoires d'Ælien*, avec ses notes & celles de quelques autres ; & ayant pris occasion de ce qu'Ælien dit de Poliagre (1), il examina avec soin, la signification de ce mot ἀπάγχεσθαι, (il fut étranglé) dont S. Matthieu se sert pour rapporter la mort de Judas (2), & il prétendit qu'il désignoit non-seulement l'étranglement, mais encore une douleur intérieure de l'ame, capable de faire mourir, & d'engager ceux qui en sont attaqués à attenter à leur vie. Gronovius,

(1) *Lib.* V, *cap.* 8.

(2) *Cap.* XXIII, *v.* 6.

qui avoit publié auparavant un petit livre ſur la mort de Judas, dans lequel il diſoit qu'il s'étoit pendu volontairement, vit celui de Périzonius avec peine. Il prit ſur le champ la plume, réfuta avec beaucoup d'humeur le ſentiment de ſon adverſaire, & donna de nouvelles raiſons en faveur du ſien. Il ne fut pas même d'accord avec Périzonius ſur le πρηνὴς γενόμενος (ſuſpendu) de S. Matthieu, prétendant que cela n'avoit pas été dit de Judas à l'agonie, mais de ſon cadavre jetté là après ſa mort. Car S. Matthieu dit ſimplement *ſuſpendu*, au-lieu que S. Luc dit poſitivement : *Ayant été ſuſpendu*, *il tomba à terre*, *créva par le milieu*, & ſes viſceres ſortirent. Il eſt donc évident que ſi le mot ἀπάγχεσθαι ne ſignifie que l'étranglement qui ſe fait avec une corde, les deux Evangéliſtes ſeroient ici peu d'accord, à moins que nous ne diſions avec le ſavant Caſaubon, que Judas s'étant pendu, & la corde s'étant caſſée, le cadavre tomba à terre. Mais il n'expoſe pas le genre de ſa mort, ce que St. Luc paroît avoir voulu faire. Au reſte, il n'ajoute qu'une circonſtance peu importante, qui eut lieu au moment de ſa mort, ou après. Il eſt certain que ce mot ſignifie non-ſeulement la ſuffocation, qui eſt l'effet de la ſuſpenſion, mais encore la violente douleur qui engage les ſuicides à ſe défaire. Car *la douleur intérieure étrangle*, comme dit Ovide. C'eſt ce que Périzonius prouva évidemment, par pluſieurs exemples & pluſieurs autorités (1), & il n'en eſt pas moins vrai que cette phraſe peut s'entendre autant de celui qui ſe précipite lui-même,

(1) *Diſſert. de morte Judæ, &c.*

que

que de celui qui tombe par accident ; ce que ce Savant démontre d'une maniere très-prolixe.

Cette querelle ne fut pas l'objet d'une seule dissertation. Après avoir pesé les raisons de part & d'autre, je crois que le passage de St. Matthieu peut se concilier ainsi avec ce que St. Pierre dit dans St. Luc : dès que ce traître vit J. C. condamné à mort, il commença à se repentir de sa trahison. Affecté de douleur & de désespoir, le vertige s'empara de lui ; il tomba de sa hauteur, ou plutôt se précipitant de quelque lieu élevé, il se heurta contre quelque rocher ou quelque tronc d'arbre qui lui creva le ventre, & il mourut. St. Matthieu fait mention de la douleur extrême qui l'avoit porté à se donner la mort ; & St. Luc rapporte, d'une maniere plus précise, le genre de cette mort. C'est donc avec raison qu'on doit le ranger au nombre des maladies, puisque c'étoit une vraie maladie de l'esprit.





# CHAPITRE XV.

## *Maladie du Roi Hérode.*

C'EST une maladie très-remarquable que celle dont périt Hérode-Agrippa, en punition de son orgueil. Car il mourut rongé de vers ; & c'est ainsi que l'Historien sacré le rapporte : » Un certain jour, le Roi Hérode étant sur son » trône, revêtu de ses habits royaux, haran- » guoit son peuple, qui s'écria que ce n'étoit pas » la voix d'un homme, mais celle d'un Dieu, » & sur le champ l'Ange du Seigneur le frappa, » parce qu'il n'en avoit pas rapporté la gloire à » Dieu, & il mourut rongé par les vers (1) «. Josephe racontant la même histoire ne fait pas mention des vers ; mais il dit que ce Roi fut pris subitement de coliques terribles, qui le tourmenterent pendant cinq jours, au bout desquels il périt (2). Or, St. Luc nous apprend que les vers qui lui rongerent les intestins furent la cause des douleurs de ventre qu'il éprouva.

Ce que la maladie de ce Roi eut de particulier, c'est qu'elle lui fut envoyée subitement de la part de Dieu ; ce qu'il reconnut lui-même, dit Josephe (3). Car d'ailleurs, on ne manque pas d'exemples de putridité vermineuse dans le corps vivant. Car l'aïeul de ce Roi, Hérode

(1) *Act. Apost.* Cap. XII, v. 23.

(2) *Antiq. Jud.* Lib. XIX, cap. VIII, §. 2.

(3) *Ub. supr.*

surnommé le *Grand*, en fut attaqué pendant long-tems, & en mourut à la fin (1). Hérodote rapporte aussi de Phérétime, mere d'Arcésilas, Roi de Cyrene, que les vers la firent pourrir de son vivant (2). L'Empereur Romain, Galere-Maximien, périt, dit-on, de cette dégoûtante maladie, ayant les parties génitales absolument rongées (3). Il est donc impossible qu'il n'y eût quelque Médecin Juif qui eut observé un cas semblable. C'est pour cela que Galien propose des remedes contre les ulceres produits par les vers (4). Dans les abcès, dit-il, on trouve souvent des vers semblables à ceux que produit la pourriture (5). Et Philoxene raconte dans Ætius, qu'il a quelquefois trouvé dans des athéremes de petits animaux semblables à des cousins, ou à de petites mouches (6). Enfin, Paul d'Egine enseigne aussi la maniere de s'en débarrasser (7).

Il est assez inutile de citer ici un plus grand nombre de témoignages des Anciens dans une matiere si claire, puisque les observations des Médecins modernes sont très-multipliées en ce genre. Marcellus-Donatus rapporte le cas d'un homme de très-haute condition & fort replet, dont tout le ventre se trouva rongé & corrompu par de petits vers, semblables à ceux

---

(1) *Joseph. ant. J.* Lib. XVII, c. VI.

(2) *Hist.* Lib. IV in fine Ζωσα.

(3) *Sext. Aurel. vict. Epist. & Pompon. læti Rom. Hist. compend.*

(4) *De comp. med. per genera.* L. IV, c. 10.

(5) *Lib. de tumorib. præter nat.* C. 4.

(6) Lib. XV, c. 7.

(7) Lib. IV, c. 42.

qu'on voit dans le vieux fromage, & qui avoient pris naissance dans le tissu cellulaire de sa peau, extrêmement dilatée par la graisse & les humeurs (1). Nicolas Tulpius, observateur aussi habile que savant, dit avoir vu de pareils vermisseaux, qui sortoient avec l'urine, du corps d'un très-grand Médecin (2). Les savants rédacteurs des Ephémérides médico-physiques d'Allemagne, font mention d'un Gentilhomme François qui avoit le sang tellement corrompu, qu'il lui sortoit de petits animaux roux par toutes les ouvertures de la peau, les yeux, le nez, les oreilles, la bouche, la vessie. Il en souffroit horriblement nuit & jour, & enfin il en mourut (3). On lit dans le même Recueil, qu'on vit sortir d'un abcès à la jambe d'une jeune fille, des vers noirs, semblables à des scarabées (4). Il y est dit encore qu'à la suite d'une couche, une femme rendit avec le lait, beaucoup de petits vers blancs (5). N'oublions pas ici deux histoires semblables, dont l'une est rapportée par Lapoterie; l'autre, par Fréderic Hoffmann, son illustre Commentateur. Le premier donnoit ses soins à un Laboureur à qui il sortit d'une tumeur au genou droit, beaucoup de petits vers, qui lui avoient causé, par leurs picottements, des douleurs atroces dans cette partie. Le second voyoit un artisan qui ayant été fort incommodé d'une tumeur dure autour des veines du podex, n'a-

(1) *De Hist. Medic. mirab.* Lib. 1, c. 5.

(2) *Observ. Medic.* Lib. 2, cap. 50.

(3) *Decur.* 2, *ann.* 5, *append. articl.* 38.

(4) *Ibid.* art. 52.

(5) *Ibid.* artic. 109.

voit reçu aucun ſoulagement des ſcarifications que le Chirurgien y avoit faites, & ne fut guéri que lorſque l'ulcere s'étant formé dans cette partie, il en ſortit une grande quantité de vermiſſeaux noirs & pointus (1).

Quelque ſingulieres que paroiſſent ces hiſtoires, ce n'eſt pas une raiſon de les révoquer en doute. Il y a dans toute la nature un plus grand nombre d'animaux que nous ne le croyons. L'air que nous reſpirons, les animaux dont nous faiſons notre nourriture, les liquides même qui nous ſervent de boiſſon, ſont pleins d'animalcules de divers genres, & il peut très-bien ſe faire qu'introduits dans nos corps & nichés dans les interſtices des parties molles, ils y croiſſent comme les vers dans les inteſtins; qu'en acquérant un certain volume, ils obſtruent les petits vaiſſeaux, & forment des tumeurs, qui, venant à abcéder, livrent paſſage à cette pépiniere de vermiſſeaux.

Je ne ſuis point du tout de l'avis des interpretes qui ont prétendu qu'Hérode étoit mort de la phtiriaſe, ou maladie pédiculaire. Les poux & les vers ſont deux animaux très-différents; les uns rongent la ſuperficie de la peau; les autres, l'intérieur du corps; & il eſt certain que St. Luc, qui étoit Médecin, a parfaitement bien diſtingué le ſens de l'une & de l'autre expreſſion; je ſais cependant que plusieurs Savants confondent la maladie vermineuſe avec la maladie pédiculaire, & que Phérecyde le Syrien (2) & L.

(1) *Poter. opera cum annot. Frid. Hoffmann.* Edit. Francof. 1698, pag. 72.

(2) ÆLIAN. *Var Hiſt.* Lib. IV, c. 28.

Sylla (1) périrent de la premiere. C'eſt pour cela que le ſavant Kühnius dit *rongé de vers* (2), dans S. Luc, ou *rongé de poux* (3), dans Héſychius (4): cela me préſente le même ſens, parce que les poux ſont de véritables vers.

(1) Plutarch. *in ejus vit.*

(2) σκωληκοβωτος.

(3) φθειροβρωτος.

(4) *Lib. de vit Philoph.*





# TABLE.

# CONSEILS

ET

# *PRÉCEPTES*

# DE MÉDECINE.

## SEPTIEME PARTIE.



# *AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

*VOICI la partie des Œuvres de M. Méad, qui intéresse le plus la Médecine pratique en général. C'est le résultat de ce qu'une longue expérience lui avoit montré de plus utile dans l'art de guérir.*

*Ce n'est point ici, à beaucoup près, un traité complet de maladies. L'Auteur n'ignoroit pas que la Médecine s'est enrichie, dans ce siecle, du chef-d'œuvre de l'immortel Boerrhaave, son illustre ami. Aussi n'est-il entré dans son plan, que d'ajouter quelques ornements à ce grand tableau. Tantôt, ce sont des vues particulieres, qui avoient échappé aux Auteurs, qui aiment souvent mieux peindre d'après les livres, que d'après la nature. Telle est la cause qu'il assigne au diabete, qui certainement, comme il le prouve très-bien, prend le plus souvent sa source dans le vice du foie, quoiqu'on se soit généralement accordé à en placer le siege dans les reins. Tantôt, ce sont des remedes dont il a éprouvé plusieurs fois les succès; ici des observations neuves & intéressantes, soit sur l'effet de certaines méthodes, soit sur les phénomenes qu'a présenté l'ouverture des cadavres. Quelques objets, ou négligés, ou mal vus par les Auteurs,*

*font exposés ici avec plus d'étendue.* La folie, *par exemple*, l'hydropisie, *& quelques autres articles, ont été travaillés avec plus de soin, & paroissent plus complets ; non que ceux qui le sont moins, laissent plus à desirer, parce que, comme l'Auteur le dit lui-même, son dessein n'a pas été d'écrire un cours de pratique, mais seulement d'offrir aux Médecins quelques remarques ou quelques observations qui lui étoient spéciales.*

*Je n'ai pas besoin d'excuser ce Laconisme de M. Méad, auprès des vrais Médecins, qui forment tous des vœux pour que ceux d'entre nous qui écrivent, se bornent enfin à ne donner que ce qui leur appartient, & nous fassent grace de ces généralités qu'on retrouve par-tout, & parmi lesquelles on a souvent bien de la peine à rencontrer quelque chose qu'on n'ait pas vu ailleurs. Il m'eût été facile d'ajouter beaucoup de pages à cette partie des Œuvres de M. Méad. Mais j'ai suivi son exemple, & le silence m'a paru préférable à la triste ressource des Compilateurs, qui m'eût fourni de volumineux Commentaires. Que resteroit-il à bien des livres de Médecine publiés dans ce siecle, si l'on en ôtoit tout ce qui n'est que copié ? Souvent des choses fort* origi-nales, *& qui le paroîtroient bien plus encore, isolées de cette maniere. Ce seroit la plupart du tems, un extrait bien méchant que celui où l'on se contenteroit, pour rendre compte d'un de ces chefs-d'œuvre, d'imprimer tout uniment à part ce qui n'appartiendroit qu'à l'Auteur.*

*M. Méad a approfondi la matiere des poiſſons, qui n'avoit pas été traitée en grand par ceux qui l'avoient précédé. Il a vu en détail ce qui n'avoit pas été rendu d'une façon ſatisfaiſante avant lui. Mais pour ce qui eſt des maladies ordinaires, dont les caracteres & le traitement ſont conſignés dans les ouvrages des Médecins, il s'eſt contenté d'ajouter ce que les autres n'avoient pas dit. On verra, ſans doute, avec cette ſatisfaction qui fait l'éloge des ſentiments de ceux qui la reſſentent, que notre Auteur ſemble n'avoir, pour ainſi dire, fait un titre ſur les maladies vénériennes, que pour rendre, du ton le plus énergique, le tribut d'éloges dû à l'ouvrage achevé que le ſavant M. Aſtruc a publié ſur cet objet. Heureux ſi cette maniere de penſer & d'écrire, plus conforme au vœu de l'humanité, pouvoit faire des proſélytes, & avoir des imitateurs !*





# PRÉFACE.

JE fais part au Public des fecours que le raifonnement m'a fournis, contre la plupart des maladies, & de ceux dont ma longue expérience m'a démontré l'efficacité. J'ai cru en cela me rendre utile, & ne point m'écarter des devoirs de la profeffion que j'ai embraffée. Mon deffein eft plutôt de donner quelques préceptes de l'art, & d'indiquer une route de pratique, que de m'arrêter à des définitions, ou à des defcriptions de maladies. J'abandonnerai toutes les conjectures qui n'ont de fondement que dans l'imagination, pour ne propofer que des remedes affurés, & dont les épreuves réitérées aient confacré l'ufage; & comme mon deffein n'eft pas d'écrire des differtations fur chaque point de Médecine, je ne m'aftreindrai pas à l'ordre ufité dans les livres des Médecins; car j'ai tiré de mes obfervations particulieres, à mes heures de loifir, ce qui m'a paru de quelque utilité, & j'ai tâché en même tems de me rappeller, du mieux qu'il m'a été poffible, tout ce qui m'a paru avantageux ou nuifible dans les différentes maladies pendant le cours de ma pratique. » C'eft ainfi que la Médecine eft née du falut » des uns, & de la perte des autres, & que » l'art a appris à difcerner ce qui eft pernicieux, » de ce qui eft falutaire « (1). C'eft pourquoi je ne dirai rien de l'état de la Médecine elle-mê-

---

(1) CELS. *de Med. in Præfat.*

me, & je ne chercherai pas à déterminer jusqu'à quel point elle eſt ou rationnelle ou empirique. Les Médecins qui s'occupent de ces recherches, & dont les uns veulent qu'elle doive plus au ſyſtême, les autres à l'uſage, n'ont qu'à lire Celſe, qui expoſe ſon ſentiment ſur cette matiere, de la façon la plus ſage & la plus ſatisfaiſante (1). J'ai écrit tout ceci, ſouvent fort à la hâte. Auſſi n'eſt-ce pas un peu de vaine gloire que je recherche en le publiant. Car le fameux Hippocrate a déja dit depuis long-tems, *que le ſort des Médecins eſt d'être plus critiqués qu'honorés* [2]. Les hommes, en effet, ſont naturellement plus portés à blâmer qu'à louer. Mais ces inconvénients de la Médecine paroîtront légers ; la plainte qu'il fait ailleurs eſt plus grave : le *Médecin*, dit-il, *voit des choſes terribles, n'a que des malheurs ſous ſes mains, & la calamité des autres eſt pour lui une ſource intariſſable de déſagréments* (3). Quels ſentimens d'humanité plus digne d'un Chrétien même que celui qui nous rend propre le malheur d'autrui ?

Il entroit dans le plan de cet ouvrage, de relever les erreurs de quelques Médecins ; mais j'ai toujours tâché de le faire avec cette modération dont je voudrois qu'on fit uſage en relevant les miennes. Notre art eſt ſouvent fondé ſur des conjectures, & il ne faut pas eſpérer qu'un homme ne ſoit jamais dans le cas de ſe tromper. Auſſi n'ai-je jamais rougi de reconnoître & d'avertir des fautes qui ont pu m'échap-

(1) CELS. *de Med. in Præfat.*

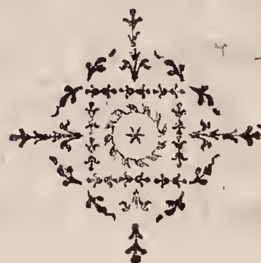
(2) *In Epiſt. ad Democritum.*

(3) *Lib. de flatibus.*

per par ignorance. *Car*, comme dit Celſe, *il eſt à propos d'avouer ſes erreurs, ſur-tout dans les matieres qu'on publie à deſſein d'être utile à la poſtérité* (1). Le Lecteur s'appercevra aiſément que ce n'eſt pas ſeulement le ſens de Celſe que j'ai eu deſſein de rendre, mais que j'ai taché encore de me ſervir de ſes propres paroles, & plût à Dieu que je l'euſſe pu faire ſouvent! Car, quel eſt l'Auteur que je pourrois préférer à celui qui, imbu de la lecture des Médecins & des Chirurgiens Grecs, a recueilli avec toute l'élégance dont la Langue Latine eſt ſuſceptible, tout ce que leurs ouvrages contenoient de plus précieux pour notre art? Il eſt bon d'avertir enfin, que les remedes compoſés que j'indique, ſont ſelon la formule de la nouvelle pharmacopée de Londres, à moins qu'ils ne ſoient annoncés différemment. Quoi qu'il en ſoit, cet ouvrage eſt un legs que j'offre à mes concitoyens, dans l'eſpérance qu'ils daigneront l'accueillir, & qu'ils en retireront quelque avantage.

---

(1) Cels. *Lib.* VIII, *cap.* IV.





# INTRODUCTION SUR LE CORPS HUMAIN EN GÉNÉRAL.

AVANT d'entreprendre l'exposition des maladies auxquelles notre corps est sujet, il n'est pas inutile de faire précéder quelques recherches sur sa maniere d'être dans l'état sain.

Si quelqu'un donc veut se former une idée de sa structure, il n'a qu'à concevoir une machine hydraulique, composée avec l'art le plus exquis, & dans laquelle sont distribués avec ordre, une multitude infinie de canaux, destinés à la circulation des différentes humeurs qu'elle contient. La principale est le sang; c'est de lui que dérivent les diverses liqueurs qui servent aux usages de la vie, & sur-tout celle à laquelle on a donné le nom d'*esprits animaux*. Ils tirent leur origine du cerveau, sont doués d'une grande force élastique, & sont les organes du mouvement & des sensations. Ils ne pourroient opérer ni l'un ni l'autre, si le mouvement & le sentiment n'étoient inhérents à cette matiere analogue. C'est pour cela que le Créateur a donné pour réservoirs à cette liqueur des fibres de deux especes, charnues & nerveuses; les unes concourent à la formation des membranes du corps

dans lesquelles elles sont entrelassées; les autres, ramassées en paquets, sont attachées aux différents membres, & contribuent à les faire mouvoir au moyen des os.

Cette structure admirable exige encore un premier moteur, & c'est l'ame qui lui en sert. Elle préside au corps, & c'est elle qui est la cause efficiente du mouvement & du sentiment, soit qu'elle ait son siege dans la tête, soit que n'habitant aucun endroit particulier du corps, elle soit également répandue par-tout, comme l'a prétendu Xénocrate, disciple de Platon (1). C'est elle qui domine chez nous, & qui regle nos individus. Or, nos mouvements, de même que nos sensations, sont internes & externes. Les internes comptent dans leur district, non-seulement le cœur, le poumon, l'estomac & les intestins, mais encore toutes les membranes nerveuses.

Au reste, les Auteurs en Médecine ont ordinairement distingué les mouvements des parties essentielles à la vie, de ceux qui agitent les autres parties, en ce que les premiers ont commencé à notre naissance, & durent jusqu'à la mort, sans notre participation & notre consentement; au lieu que c'est la volonté qui influe sur les autres, & qui les dirige selon le besoin & les circonstances. Ce qui a fait prendre le change à cet égard, c'est que ces fonctions naturelles paroissent s'exercer pendant tout le cours de la vie, sans que nous y prenions part, & sans que nous nous appercevions de leur interruption. Et cependant si l'on y fait une attention

(1) LACTANT. *de opif. Dei*, c. 16.

ſérieuſe, on verra qu'on n'a eu d'autre motif pour croire que ces mouvements vitaux ne dépendoient en aucune ſorte de l'empire de l'ame, que parce que, ſans que nous y participions, ils ſe font ſi promptement, que lorſque nous voulons les arrêter ou les ſuſpendre pour quelque tems, nous ne ſommes pas les maîtres de continuer même nos tentatives. Mais n'éprouvons-nous pas quelque choſe de ſemblable, ou du moins un clignottement volontaire quand nous voulons fixer les rayons du Soleil, & cependant perſonne ne doute que ce ne ſoit par l'ordre de l'ame que ces mouvements s'exécutent. Je pourrois alléguer encore en preuve pluſieurs autres exemples ; mais, crainte d'être trop long, j'aime mieux renvoyer le lecteur au ſavant Traité qu'a donné depuis peu le Docteur Porterfield, dans lequel il a mis la choſe hors de doute, & répandu le plus grand jour ſur cette matiere.

Or, il n'eſt aucune occaſion où la puiſſance de l'ame ſe faſſe mieux ſentir, que dans ces fievres qu'on nomme *peſtilentielles* ; car on obſerve alors que l'ame porte un ſecours prompt à la machine ; qu'elle cherche à combattre l'ennemi, & qu'à l'aide des eſprits animaux, & ſans que nous y faſſions attention, elle excite dans le corps de nouveaux mouvements propres à chaſſer par tous les couloirs, le venin qui réſide dans les humeurs. C'eſt pour cela que d'habiles Médecins ont conſidéré l'état de maladie, comme un effort de la nature qui combat en ſa propre faveur.

De cette maniere il eſt pourvu à l'univerſalité de la machine qui periclite ; mais il eſt quelquefois queſtion de pourvoir à une partie ſpéciale, & l'ame alors ne reſte pas en défaut. Si, par

exemple, il arrive un accident à quelque partie ; la nature, pour prévenir la douleur & les inconvénients de la surcharge qui pourroit s'y faire, livre passage au sang & aux humeurs par les vaisseaux voisins. Cela a lieu en conséquence de cette admirable disposition du corps par laquelle nos vaisseaux sont entrelassés, & dispersés en tous sens, de maniere que le sang ne passe pas seulement des veines dans les veines, mais encore des artérioles dans d'autres artérioles. Cette structure admirable a, sur-tout, l'avantage de prévenir les obstructions, comme dans la tête, le bas-ventre, & ces longs détours des conduits spermatiques.

Cet art avec lequel notre machine est construite est d'autant plus nécessaire, que lors même qu'il n'y a pas de maladie, les humeurs qui dans l'état naturel, ont pris l'habitude d'être charriées d'un côté plutôt que d'un autre, contribuent par cette disposition à un exercice plus libre des actions du corps qui en dépendent.

C'est pour cela que les mêmes vaisseaux sanguins n'ont pas le même calibre dans les différents sujets, étant plus larges, ou plus étroits, selon que le mouvement des liquides qu'ils contiennent les a plus ou moins dilatés. C'est ainsi que les ivrognes ont les arteres de la tête plus grosses que les gens sobres, & que celles des parties génitales sont bien plus considérables chez ceux qui s'adonnent au libertinage, que chez ceux qui ne font point usage des plaisirs de l'amour.

Je pourrois encore ajouter que, quelque conformité que puisse avoir avec nos besoins & les usages de la vie la structure des parties anima-

les, dans bien des cas néanmoins elle a ses inconvénients, de même que, malgré l'ordre établi dans l'arrangement de l'univers, il y a nécessairement certains endroits exposés à la foudre, aux orages, aux inondations, aux pestes & aux autres calamités. Mais le Créateur qui a prévu, & pourvu à ces inconvénients selon la nature de chacun d'eux, a établi aussi des secours propres à obvier aux dérangements qui surviennent dans notre machine, qui est un monde en abrégé.

Les Géometres se sont souvent exercés à imaginer une machine qui persistât toujours dans le mouvement qui lui auroit été une fois imprimé, ce qu'ils ont appellé *mouvement perpétuel*; mais leurs efforts ont été inutiles. Car dans ces sortes d'ouvrages la force efficiente du mouvement perd quelque chose à chaque instant, à cause des frottements; de sorte qu'il est besoin de la renouveller continuellement. Il n'appartient qu'au souverain Créateur de réussir dans cette entreprise, en donnant à notre corps une telle structure, disposant ses forces motrices de maniere qu'elles se prêtassent un secours mutuel dans l'exécution des divers mouvements auxquels elles sont destinées dans ce petit univers.

D'après ceci, il est manifeste que ce n'est pas par parties, mais tout à la fois que se forme l'ensemble duquel résulte la machine animale, parce qu'il n'est pas possible qu'une chaîne de mouvements qui dépendent les uns des autres, puisse avoir lieu sans l'existence de chacun des instruments destinés à y concourir; car, par exemple, comment le cœur se contractera-t il pour pousser le sang à toutes les parties, sans le secours des esprits animaux qui dépendent,

à leur tour, du cerveau. Il en est de même des autres parties principales. Ces animalcules que nous découvrons dans la semence de l'homme, à l'aide du microscope, sont réellement de petits hommes, qui reçus dans la matrice comme dans un nid qui leur est propre, s'y maintiennent, & y croissent jusqu'au tems où ils en doivent sortir. C'est donc avec raison qu'Hippocrate a dit autrefois : » le corps n'a point de commencement; mais toutes ses parties sont également le commencement & la fin «.

J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les parties qui constituent la machine animale sont en nombre infini; de sorte qu'elles peuvent se diviser en petits filaments d'une délicatesse qui échappe à nos yeux, aidés même du microscope. Cette disposition étoit nécessaire pour la distribution de la nourriture dans tout le corps, & pour l'exercice des différentes fonctions de la vie.

Enfin, la santé résulte du juste mouvement des humeurs & de l'état convenable des solides. Tout ce qui s'en éloigne produit une maladie. C'est pour cela qu'elles sont innombrables; que l'une enfante souvent l'autre, de sorte que c'est presque un miracle que notre corps puisse durer autant qu'il le fait. On voit par-là aussi quelle est l'étendue du domaine de la Médecine, & la préférence qu'elle mérite sur les autres arts.

Or, l'Eternel géometre a formé cette machine, qui seule jouit d'un mouvement perpétuel, pour durer plus ou moins; car notre corps ne peut subsister toujours, & il n'est pas difficile d'en rendre raison; car les fibres membraneuses des canaux qui charrient le sang, & qui

ont, ainſi que nous l'avons dit, une force élaſtique qui en accélere le cours, ſe roidiſſent, & ſe durciſſent ; ce qui les rend moins propres aux uſages de la vie; de ſorte que la ſecrétion des humeurs dans chaque organe eſt diminuée inſenſiblement. La tranſpiration, ſi néceſſaire à la vie, ſe fait mal dans la vieilleſſe, à raiſon du petit calibre des pores, & c'eſt ce qu'on voit dans le cadavre de ceux qui ſont morts âgés : la partie interne des arteres eſt enduite çà & là d'une matiere oſſeuſe qui leur a fait perdre preſque toute leur élaſticité. On trouve même quelquefois chez eux l'embouchure des vaiſſeaux abſolument cartilagineuſe.

Je citerai à ce ſujet deux exemples frappants, dont le premier ſe trouve dans nos annales. Un pauvre Laboureur, nommé Thomas Parr, né dans le Shroſpsphire, où l'air eſt ſi ſalubre, y paſſa juſqu'à cent trente ans, dans l'exercice continuel des travaux de la campagne. Ayant perdu la vue à cet âge, on l'amena à Londres, où il pouſſa ſa carriere juſqu'à 152 ans & neuf mois, & mourut en 1635. Le grand Harvée, cet inventeur immortel de la circulation du ſang, fit lui-même l'ouverture de ce cadavre. Il trouva toutes les autres parties ſaines, mais le cerveau durci & ferme au toucher (1). Tous les vaiſſeaux de cette partie avoient acquis de la dureté dans l'eſpace d'une ſi longue vie.

Le ſecond exemple ſe trouve dans les *Tranſactions philoſophiques*. C'eſt le ſavant J. J. Scheuchzer, de Zurich, qui rapporte l'hiſtoire d'un homme employé aux mines, qui vécut cent neuf ans &

(1) *Anat. Thomæ Parri ad fin, lib. J. Betti de ortu & nat. ſang. adjunctum.*

trois mois, & mourut en 1723. A l'ouverture de son cadavre, » la membrane extérieure du » foie parut tachetée de marques blanches qui, » au premier aspect, ressembloient à des boutons » de petite-vérole; elles avoient une dureté car- » tilagineuse, & s'élevoient un peu au dessus » de la surface du reste de la membrane; les » prominences du sternum étoient continues » avec les côtes, & absolument osseuses. Le ten- » don du cœur, qui sert à l'insertion des arte- » res, étoit osseux, ou au moins cartilagineux. » Les valvules semi-lunaires de l'aorte sur-tout » avoient absolument dégénérée en cartilage; » & la dure-mere, trois fois plus épaisse qu'à » l'ordinaire, paroissoit tout-à-fait coriace (1).

Mais voyons quels sont les inconvénients propres à troubler & à intervertir l'ordre des mouvements de cette machine.

(1) *Philosophical Transactions*, Numb. 376.





# CONSEILS ET PRÉCEPTES DE MÉDECINE.

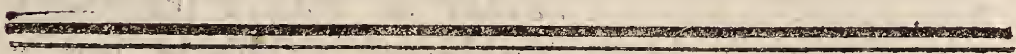


## SEPTIEME PARTIE.



## CHAPITRE PREMIER.

*Des Fievres.*



### SECTION I.

*Des Fievres en général.*

DANS toute fievre, de quelque espece qu'elle soit, le degré de chaleur du sang & des humeurs est au dessus de l'état naturel : les forces du corps & les actions vitales en sont lésées. C'est pour cela que la nature fait ses efforts pour combattre cet hôte dangereux ; & lorsqu'elle remporte la victoire, la matiere du mal est expulsée d'un côté, ou d'un autre. C'est là

ce que les Médecins nomment la crise de la maladie. J'ai exposé ailleurs (1) ce qu'on doit entendre ici par le mot de *nature*, ainsi que plusieurs autres choses qui appartiennent à la distinction des fievres, & j'ai indiqué en même tems dans quel sens les Médecins, & sur-tout Sydenham, ont dit que la maladie n'est autre chose qu'un effort salutaire de la nature qui cherche tous les moyens de se débarrasser de la matiere morbifique pour l'avantage du malade (1). Je commencerai donc par dire quelque chose sur les crises.

## SECTION II.

### *Des crises des fievres.*

PUisqu'aucune fievre ne se guérit sans quelque évacuation insigne, naturelle ou artificielle, le devoir du Médecin est d'examiner de quel côté la nature prépare l'expulsion de la matiere morbifique, afin de l'aider de toutes les manieres possibles. Mais quelquefois elle se fait en même tems par plusieurs couloirs du corps, & alors une évacuation contrarie l'autre; c'est ainsi que le cours de ventre met obstacle aux sueurs, & réciproquement. Il faut donc examiner quelle doit être l'évacuation la plus avantageuse, tâcher de la solliciter, en interrompant les autres le moins qu'il est possible; car la même ne convient pas indifféremment à tous, soit

(2) *Traité de la Petite-vérole.* Chap. 2.
(2) *Observ. Med. circà acut. morb. hist. in principio.*

à raiſon du différent tempérament des malades, ſoit à raiſon de la diverſité des maladies, & quelquefois néanmoins il eſt utile qu'elle ait lieu de tous les côtés, comme nous le voyons dans les fievres qu'on nomme malignes.

La terminaiſon la plus avantageuſe des maladies eſt celle qui ſe fait par les ſueurs, enſuite par les ſelles & les urines. L'hémorrhagie eſt la pire, ſoit qu'elle ſe faſſe par le nez, ſoit par un autre endroit; car c'eſt une preuve que le ſang eſt vicié au point qu'il ne ſe fait aucune ſecrétion (1).

Enfin, dans certaines fievres, les ſuppurations qui ſe font dans les glandes rétabliſſent entiérement le corps, pourvu qu'elles ſe faſſent à la fin de la maladie, & qu'elles ſoient parfaites. Il eſt queſtion alors de hâter la maturité au moyen de quelques cataplaſmes, de quelques emplâtres & de ventouſes même, appliquées ſur la tumeur; & ſi la matiere en fluctuation ne ſort d'elle même, il ſera néceſſaire de lui fournir une iſſue avec le cauſtique ou le biſtouri.

On conſeille alors avec raiſon de n'exciter aucune autre évacuation qui affoibliſſe le malade; quelquefois cependant ſon état exige une petite

(1) *Note du Traducteur.* * Il me ſemble qu'il ne faudroit pas prendre à la lettre le texte de l'Auteur. Il regarde l'hémorrhagie comme la plus funeſte des criſes, ſans doute lorſqu'elle annonce la diſſolution entiere du ſang; mais alors n'eſt-elle pas plutôt un ſymptome de la maladie qu'une véritable criſe? Il eſt certain que chez un jeune homme, d'ailleurs ſain & bien conſtitué, les maux de tête, la peſanteur, l'accablement de la machine, céderont plutôt au ſaignement de nez qu'à tous les remedes poſſibles.

ſaignée, s'il y a pléthore, & que le malade ſoit incommodé d'une vive chaleur. C'eſt un moyen de conduire l'abcès à maturité, parce que la nature repugne toujours à tout ce qui eſt capable de la troubler.

## SECTION III.

### *Des fievres continuës.*

IL n'eſt aucune maladie dans laquelle ce précepte, *principiis obſta, apportez remede dès le principe*, convienne mieux que dans les fievres : car il eſt fort aiſé de ſoulager le malade dans les commencements; mais quand une fois le mal a gagné, on éprouve bien plus de difficulté à le guérir; car l'occaſion eſt preſſante (1), & ſouvent des ſecours qui auroient ſuffi au commencement, pour tirer un homme d'affaire, ne ſont plus d'aucune utilité, quand la maladie a fait un certain ſéjour, & que le malade a perdu ſes forces. Ce n'eſt pas cependant qu'il faille abandonner à ſon mauvais ſort celui qui demande du ſecours un peu tard (2). On croyoit autrefois que les maladies étoient dues à la colere des Dieux (3); aujourd'hui il arrive ſouvent

(1) HIPPOCR. *Aph.* S. 1, aph. 2.

(2) *Note du Traducteur.* * Il y a moins d'inconvénient à appeller le Médecin un peu tard, qu'il n'y en a à appeller un peu trop tôt celui qui ne l'eſt pas. Ce n'eſt pas entre les mains de ce dernier que la Médecine peut paſſer pour un don de Dieu : on lui donneroit une toute autre origine.

(3) *V.* CELS. *in Præfat.*

que notre art, qui eſt un don de Dieu même, en guérit qui ne laiſſoient plus d'eſpérances. Un Médecin doit donc tenter toutes les reſſources, s'il eſt jaloux de ne point manquer à ſes devoirs.

Comme la ſaignée eſt, la plupart du tems, un des meilleurs ſecours au commencement des fievres ; ſi elle a été omiſe mal à propos, il faudra examiner s'il eſt encore tems de la mettre en uſage.

Si le malade ſe plaint d'une douleur intolérable, quel qu'en ſoit le ſiege, s'il éprouve une grande difficulté de reſpirer, ou ſi le délire ſurvient, il ſera à propos de lui tirer du ſang en raiſon de ſes forces ; avec la lancette, ſi elles ſont dans leur entier ; au moyen des ventouſes, ſi elles ſont moindres, & enfin à l'aide des ſangſues, ſi le malade eſt très-foible. Si ce ſecours doit être mis en uſage dans le fort de la maladie, à plus forte raiſon encore doit-on l'employer au commencement. Les ſangſues, pour le dire en paſſant, ſont très-avantageuſes dans le délire. J'ai vu quelquefois la frénéſie appaiſée par l'application de quelques pieces de poumon d'agneau encore chaudes ſur la tête, parce qu'elles excitoient la tranſpiration de l'humeur qui la ſurcharge alors.

Pour expoſer d'une maniere plus préciſe, ce que j'ai à dire ſur cette maladie, j'en parcourrai les principaux genres ; je renvoie pour tout ce qui concerne la maniere de gouverner le malade, ſon régime, & autres choſes ſemblables, aux Auteurs qui en ont ſpécialement traité, & ſur-tout à Celſe & à Lommius, ſon émule.

## SECTION IV.

*De la fievre accompagnée d'exanthêmes.*

LES fievres accompagnées d'exanthêmes exigent une attention particuliere. Nous avons déja exposé ailleurs dans des traités particuliers ce qui concerne la petite vérole, la rougeole & la peste. La principale fievre exanthématique après celle-ci est la miliaire.

### *De la fievre miliaire.*

Il n'en est aucune qui se présente d'une maniere plus variée. Il sort par-tout le corps de petits boutons rudes ; l'éruption se fait plutôt ou plus tard ; ces petits boutons sont tantôt rouges, tantôt blancs, & quelquefois mêlés des deux couleurs, tantôt plus petits, d'autres fois plus élevés, d'une mauvaise odeur. Le malade soupire, éprouve des anxiétés précordiales ; enfin, il survient souvent le délire & des convulsions. La maladie traîne la plupart du tems en longueur ; que si, par hazard, elle cesse plutôt sans avoir été entierement jugée, il reste au malade un mal-aise qui le fatigue. Les boutons rouges sont moins dangereux que les blancs, & plus ils sont enflammés, moins ils sont dangereux encore. Il est évident d'après cela, que cette fievre tire plutôt son origine du vice des humeurs & de l'affection des esprits animaux que de l'altération de l'air ; elle exige pour le traitement différente méthode selon les circonstances.

De quelque genre que soient les boutons, il

faut saigner au commencement, pourvu que les forces le permettent. Si le corps est tout en sueur, il faut s'abstenir de la saignée, la remettre au lendemain, ou à un tems plus favorable. Les pustules rouges s'accommodent mieux de ce secours que les blanches, & les vésicatoires qu'on met en usage dans l'une & dans l'autre espece, conviennent beaucoup mieux dans la derniere. On les applique à la nuque, à la tête & sur tous les membres, à différents intervalles. Mais ce qu'il est essentiel de ne pas oublier, c'est que d'ordinaire moins on a saigné, plus sûrement la maladie se termine; car les forces manquant dans les derniers tems, les pustules rentrent, & le malade meurt.

Il faut aider l'éruption avec des remedes propres à dépouiller le sang des humeurs. Les plus convenables seront la poudre de bézoart, ou la poudre de contrayerva composée, ou la confection cardiaque, auxquels on ajoutera le nitre, si l'inflammation est vive; & dans presque toutes les fievres malignes, du moins au commencement, il sera toujours assez utile de l'associer aux remedes cordiaux. A la fin de la maladie on prescrira un bain tiede pour donner issue au reste de la matiere exanthématique.

Si c'est au milieu de la maladie, ou sur sa fin qu'il s'éleve sur la peau un grand nombre de petites vessies transparentes, presque imperceptibles, il ne faut pas insister long-tems sur ces remedes internes, à moins que l'épuisement des forces du malade n'exige les plus actifs; car ces petites aspérités humides de la peau n'ont pas le pouvoir de dissiper la fievre; elles indiquent seulement une maladie longue & difficile; c'est pour cela que, sans négliger l'usage des vésica-

toires, il sera à propos d'évacuer le foyer de la maladie par quelqu'autre endroit & sur-tout par la voie des intestins ; ce qu'on obtiendra facilement avec la rhubarbe ou la manne, auxquelles on ajoute le sel de Glauber.

Cette maladie n'a pas coutume de se terminer d'une seule maniere, mais tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, & quelquefois de plusieurs, comme il arrive dans les fievres qu'on appelle *malignes*. C'est ainsi que souvent la matiere de la maladie prenant une autre route, le palais & toute la bouche sont couverts d'aphtes qui s'étendent jusqu'à la luette & au gosier. Elles commencent presque toujours avec le hoquet, si elles sont blanches & pleines de matiere, & que leur éruption soit accompagnée d'un flux de salive abondant, loin d'être dangereuses elles sont d'un très-bon pronostic, & terminent la maladie : si au contraire, elles paroissent noires, & que la matiere sorte difficilement, c'est la plupart du tems un symptome mortel, parce que la quantité de pituite dont les branches sont gorgées, produit la suffocation. Dans tous ces cas il est eonvenable d'user de gargarismes faits avec la décoction d'orge, à laquelle on ajoute le sirop de mûres, ou quelqu'autre, ou bien avec la décoction pectorale ; car ce ne sont pas des répercussifs dont il faut faire usage.

Quelqu'un sera peut-être étonné de ce que Sydenham conseille l'usage du quinquina & pour cette fievre & pour les petits ulceres qui l'accompagnent, & qu'il assure s'en être toujours bien trouvé (1). Ce n'est pas sans raison que cet habile Médecin en a agit de la sorte, car souvent cette fievre est intermittente, quand les aphtes ne paroissent point ; & souvent aussi elle finit

finit quand elles viennent à se dessécher. Dans l'un & l'autre cas, ce souverain antidote doit être de la plus grande utilité. Ce grand homme, qui, à l'exemple d'Hippocrate, observoit les retours périodiques des maladies ordinaires qu'il a vu varier dans les mêmes saisons, selon les différents états du Ciel, est le premier qui ait donné, parmi nous, la description de cette fievre, qui parut au mois de Février 1685, après un hiver très-long & très-rigoureux; de sorte qu'il y a tout lieu de croire que les fibres du corps trop resserrées par le froid excessif qu'on éprouve, s'opposerent à une transpiration aisée, du défaut de laquelle résulta l'âcreté des humeurs (1).

(1) *Note du Traducteur.* * Je croirois volontiers que la fievre miliaire *essentielle* est une maladie assez rare, mais que l'éruption miliaire est assez souvent symptomatique dans différentes maladies; & il me semble, avec M. de Haën, que ce symptome tient, la plupart du tems, à la méthode de curation adaptée par celui qui conduit la maladie. En suivant Sydenham, on la voit bien rarement, quand on a soin d'évacuer de bonne heure, & sur-tout de placer l'émétique à propos au commencement des maladies aiguës; qu'on n'accable point le malade sous le poids des couvertures; qu'on renouvelle l'air qu'il respire, & qu'on évite les remedes chauds & incendiaires. On est presque sûr par un procédé opposé, de voir paroître des pétéchies du millet, ou au moins des pustules sudorales; & ce qu'il y de plus abusif, c'est qu'un pareil pronostic, vérifié par l'événement, donne encore de la considération à celui qui devroit être blâmé, s'il avoit des connoisseurs pour juges. Combien de fievres prétendues malignes dont tout le danger apparent consiste dans de petits accidents ménagés avec art!..

## SECTION V.

*De la Fievre pétéchiale.*

LES pétéchies, d'où vient le nom de cette espece de fievre, sont des taches larges, rouges, semblables à des morsures de puces, & qui ne s'élevent pas au dessus de l'épiderme. Elles marquent un très-grand danger quand elles sont livides ou noires, comme il arrive quelquefois; car alors elles ont un caractere gangreneux, & le danger de la maladie est en raison de leur nombre.

Les Médecins commettent presque toujours une faute au commencement de ces maladies, en excitant les sueurs au moyen de remedes qui échauffent le sang & les humeurs. Il est bien plus expédient, comme je le proposois tout à l'heure, d'arrêter les progrès de la gangrene avec de la poudre de bézoart, ou plutôt avec celle de contrayerva composée, auxquelles il faut toujours ajouter le nitre, ou bien d'aider la nature avec la confection cardiaque délayée dans l'eau alexitere simple, à laquelle on ajoute le vinaigre. On mêle à la boisson quelques gouttes d'esprit de vitriol dulcifié. On soutient les forces avec le vin du Rhin; enfin, la boisson qui convient le mieux, c'est l'eau d'orge mêlée au suc de limons. Toutes ces liqueurs doivent être bues en grande quantité. Il ne sera pas inutile, pour exciter la sueur, de donner, à différents intervalles, la chaux d'antimoine, mêlée à la poudre de bézoart; mais cette chaux ne doit pas être trop lessivée. Il faut observer qu'il

arrive assez souvent, à la fin de la maladie surtout, que l'affaissement du malade demande des remedes chauds, propres à redonner des forces; tels sont les racines de serpentaire de Virginie, de contrayerva, de valériane sauvage, le safran, & d'autres semblables. Il est bien plus commode de donner ces remedes en infusion qu'en poudre. C'est dans l'eau qu'on les fera infuser, & l'on y ajoutera un peu de vinaigre distillé.

---

## SECTION VI.

### *De l'Eréſipelle.*

LA fievre qui accompagne l'éréſipelle mérite une certaine attention; car non-seulement le malade est fatigué de douleur, de soif & d'inquiétude; mais encore les pustules répandues en diverses parties du corps deviennent quelquefois gangreneuses.

Il faudra saigner au commencement, & même assez copieusement, ensuite purger une ou deux fois. Les purgatifs qui conviennent ici sont des minoratifs convenables à l'état de la fievre, comme l'infusion de senné & la manne. Il n'y a aucune maladie aiguë dans laquelle une purgation réitérée soit plus avantageuse, sur-tout lorsque la tumeur se joint à l'inflammation de la tête; car l'humeur qui la cause fait des progrès rapides, & attaque bientôt les parties voisines.

Il est dangereux cependant d'user de fomentations chaudes, à titre de discussifs, & bien plus encore, de se servir d'onguents & de liniments froids, qui agiroient comme répercussifs. Mais s'il y a quelque marque de gangrene en

quelque endroit du corps que ce ſoit, il faudra y faire des fomentations avec la décoction des plantes ameres, à laquelle on ajoutera l'eſprit-de-vin camphré ; enſuite on ſe ſervira des cataplaſmes de farine d'avoine, cuite dans la biere forte, qu'on appliquera tout chauds, & qu'on renouvellera au beſoin.

Et, pour le dire une fois au moins, ce n'eſt pas dans les maladies aiguës ſeulement, mais encore dans les chroniques où il paroît des puſtules qui ſuppurent, qu'il eſt beaucoup plus ſûr & plus ſain, à moins que le mal ne ſoit que très-ſuperficiel, d'aider la ſortie de la matiere, ou au moins de n'y mettre aucun obſtacle, autant que le malade le pourra ſupporter. Cette méthode ſera toujours plus prudente que celle qui conſiſteroit à répercuter l'humeur, ou à chercher à la détourner par quelqu'autre voie. Car les humeurs vicieuſes ont chacune leur nature ; & comme elles ſont la plupart du tems expulſées du corps d'une maniere critique, c'eſt preſque toujours au déſavantage du malade qu'elles prennent une autre route que celle que la nature indiquoit.

Les remedes propoſés pour les exanthêmes ſont ceux qui conviennent ici.

Je finirai ce que j'ai à dire ſur les fievres malignes, en indiquant encore deux ou trois remedes, outre ceux dont j'ai déja fait mention ; mais ce qui mérite le plus d'être obſervé, c'eſt qu'ils ont tous une très-grande vertu ſudorifique.

Le camphre, ſur-tout, eſt conſeillé par bien des Auteurs ; & pour n'en pas citer un grand nombre, on trouvera dans Riviere, une ou deux obſervations, qui font foi des grands avantages

qu'on en a retirés (1) ; mais remarquez bien que le camphre alors étoit associé à des rafraîchissants, ainsi que je les ai recommandés dans les fievres pétéchiales, lorsqu'on donne des remedes chauds ; car le camphre l'est beaucoup. C'est pour cela qu'il sera très-commode de le donner sous la forme suivante : on en prend une dragme, qu'on dissout avec un peu d'esprit-de-vin ; on y mêle exactement une demi-once de sucre, & l'on ajoute ensuite, petit à petit, une livre de vinaigre chaud. De cette maniere, ce remede, qui, d'ailleurs, est propre à donner des nausées, est plus agréable, & l'estomac s'en accommode mieux.

C'est par la même raison que l'esprit de mindereri est si avantageux dans toutes les fievres putrides (2).

Enfin, il m'est arrivé plusieurs fois d'éprouver les bons effets du musc, sur-tout dans les cas de convulsions. J'ai donné, à différentes fois, un bol fait avec parties égales de cette drogue, de confection cardiaque & de cinabre d'antimoine, à la dose d'un demi-scrupule de chaque.

(1) *Observ. medic.* Cent. II. Obs. 18.

(2) Pharmac. d'Edimbourg.



## SECTION VII.

### *Des Fievres particulieres.*

LES fievres qui accompagnent l'inflammation de quelques parties n'exigent pas d'autre traitement que celui de la maladie principale. Donnons-en un exemple.

### *La Pleurésie.*

Dans cette maladie, on tire d'abord autant de sang qu'il est nécessaire pour appaiser la toux; on donne des potions faites avec l'huile de lin, récemment exprimée; on rafraîchit avec le nître; le sang de bouquetin & les sels volatils sont employés à dissoudre le sang arrêté dans ses canaux. Enfin, pour attirer au dehors l'humeur peccante, on applique un vésicatoire sur le côté. Ce sont là les secours qui réussissent le mieux. C'est du savant Mayerne que j'ai appris l'usage de ce dernier remede externe, dont j'ai souvent éprouvé l'efficacité (1). A la fin de la maladie, lorsque l'inflammation a baissé, on purge le malade.

Il ne faut pas oublier qu'il arrive souvent dans cette maladie, & plus fréquemment encore dans la péripneumonie, que l'inflammation de l'enveloppe extérieure du poumon & de la plevre à laquelle elle adhere, se termine par

(1) *De morbis intern. Syntagma primum. Caput V. De pleuritide.*

un abcès purulent, qu'on nomme *empyeme.* Dans ce cas, si l'humeur se montre au dehors, il faudra appliquer un caustique pour lui donner issue, & laisser cet ulcere ouvert toute la vie; car j'ai vu, à la suite de la cicatrice formée & de la suppression du flux purulent, le malade périr en très-peu de tems.

---

## SECTION VIII.

### *Des Fievres intermittentes.*

On sait assez que le quinquina ne guérit parfaitement ces sortes de fievres, à moins qu'on n'ait fait précéder un vomitif & quelques purgatifs; mais il paroîtra, sans doute, nouveau d'associer à ce remede quelque léger cathartique, puisque nos Médecins pensent que ce spécifique a moins de vertu, & même n'en a aucune, si pendant son usage le ventre n'est pas resserré; mais une longue expérience m'a prouvé qu'il est absolument nécessaire de joindre à ce remede une petite dose de rhubarbe, qui procure au moins deux selles par jour. Je ne me suis jamais apperçu que cette maniere de faire ait diminué les vertus du quinquina; je puis même assurer que je l'ai toujours vu l'augmenter. Il est vrai que les purgatifs irritants, en troublant le sang & les humeurs, s'opposent aux succès des autres remedes; mais il ne l'est pas moins qu'une purgation modérée facilite la digestion, soit des remedes, soit des aliments, & contribue à faire passer dans les veines la portion la plus légere, la plus utile au corps.

Ce qui m'engagea à adopter cette méthode,

il y a une vingtaine d'années, c'eſt que je m'apperçus que les fievres intermittentes qui couroient alors épidémiquement, finiſſoient ſouvent par une ſorte de cachexie, & même dégénéroient en hydropiſie, & que je crus qu'il n'étoit pas de meilleur moyen de prévenir ces maux. Mes eſpérances ne furent pas vaines; & dès que je me fus aſſuré du ſuccès de cette méthode, je l'employai toutes les fois que j'eus affaire à un corps accablé ſous le poids des humeurs épaiſſes. J'avois attention cependant de ne pas trop purger; auſſi, après avoir fait prendre une ou deux dragmes de rhubarbe, je ceſſe d'en donner, & j'inſiſte ſur l'uſage du quinquina tout ſeul; & outre les avantages qui réſultent de cette conduite, & dont j'ai déja parlé, le malade eſt toujours bien moins ſujet à récidive.

Il me reſte un avertiſſement à donner au ſujet de ce remede célebre, c'eſt qu'il ne convient qu'aux ſeules fievres intermittentes. Car dans les continues ſon uſage eſt déſavantageux, & il eſt nuiſible dans les fievres étiques accompagnées de l'exulcération de quelque partie interne, quoiqu'elles ſoient certaines fois périodiques, & que leurs retours reſſemblent à ceux de l'intermittente quotidienne, ou de la tierce (1); d'où il s'enſuit peut-être que c'eſt ſur la bile ſeulement que ce remede exerce ſon action; car je crois que c'eſt cette humeur qui peche

(1) *Note du Traducteur.* * En aſſociant le lait au quinquina, on obtient un des remedes les plus efficaces contre les ulcérations internes. La vertu anti-putride du quinquina eſt trop reconnue aujourd'hui, pour qu'il ſoit néceſſaire d'en dire ici davantage à ce ſujet.

principalement dans les fievres intermittentes.

Il arrive quelquefois que ce bienfait de la Providence n'eſt pas ſuivi de tout le ſuccès qu'on en eſpéroit dans la fievre vraiment intermittente ; ce qui vient de la mauvaiſe diſpoſition du corps. Il faut donc examiner attentivement quel eſt le ſiege du mal, qui eſt ordinairement dans les viſceres & les glandes du bas-ventre. Il eſt donc néceſſaire d'employer des purgatifs & même des vomitifs, parmi leſquels il faut entre-mêler les remedes propres à lever les obſtructions, & à faciliter la coction des aliments, à la tête deſquels je place les amers aromatiques & les martiaux. C'eſt pour cette raiſon là sûrement que les fievres quartes ſont de toutes les intermittentes les plus difficiles à guérir. Elles ſont ordinairement accompagnées de beaucoup d'épaiſſiſſement dans le ſang & les humeurs ; de ſorte qu'il y a un double mal à combattre, & la mauvaiſe diſpoſition du corps & la fievre. Auſſi, en joignant au quinquina la racine de ſerpentaire de Virginie & l'acier, on réuſſit communément. Il n'eſt cependant pas inutile d'obſerver ici, que ſouvent le quinquina ne répondant pas à mes vœux, j'ai diſſipé des fievres intermittentes avec une poudre compoſée de fleurs de camomille, de myrrhe & de ſel d'abſynthe, auxquelles on ajoute un peu d'alun.

La plus dangereuſe des fievres intermittentes eſt celle à laquelle les Grecs ont donné le nom d'*hémitrite*, & que nous connoiſſons ſous celui de ſémi-tierce. Elle revient le troiſieme jour, & de quarante-huit heures, l'accès en occupe trente-ſix : elle diminue plus ou moins, & ne fait jamais une rémiſſion bien complette ; elle

eſt ſeulement moins vive. Auſſi Galien a-t-il eu raiſon de dire qu'elle eſt compoſée d'une quotidienne continue & d'une tierce intermittente (1).

Cette maladie exige donc une attention particuliere. Elle paroît avoir ſa ſource dans l'inflammation des parties internes & dans l'obſtruction cauſée par la viſcoſité de la lymphe & de la bile. Il eſt avantageux d'évacuer par le bas, mais avec les remedes les plus doux, tels que le ſel diurétique, la manne, le ſel cathartique de Glauber, & d'autres ſemblables. Il ne faut pas mettre trop tôt à l'uſage du quinquina ; car il ſeroit à craindre qu'en obſtruant encore plus les couloirs des viſceres, il ne vînt à augmenter l'inflammation, & à faire dégénérer le mal en fievre étique. Il ſera bien plus sûr de donner ſouvent au malade des potions faites avec le ſuc de limons mêlé au ſel d'abſynthe, auxquels on ajoute un peu de cannelle ſimple.

(1) *De different. Febr. Lib. II. Cap. 7.*



## SECTION IX.

*Des Fievres ordinaires, & qui courent épidémiquement.*

LES fievres ordinaires ſont dues aux altérations de l'air qui nous environne. Elles dépendent des différentes températures du ciel, du chaud, du froid, du ſec, de l'humide, lorſque l'une de ces qualités domine trop les autres, ou qu'elles ſe ſuccedent trop précipitamment.

Dans la Grece, & même dans toute l'Aſie, où les ſaiſons de l'année ſont preſques égales, & où certains vents ont leurs retours marqués dans les mois qui leur ſont deſtinés, il étoit fort aiſé aux Philoſophes d'en obſerver les variations & les avantages, ou les inconvénients qui en réſultoient. Cette obſervation donna naiſſance à l'art de prédire les maladies; art dans lequel excella Hippocrate, le pere de la Médecine.

Mais dans nos climats, l'état du ciel eſt ſi inconſtant, & les cauſes qui ſuſcitent des vents contraires, ſont en ſi grand nombre, qu'il eſt impoſſible d'avoir à cet égard des obſervations bien exactes. C'eſt pour cela que notre Sydenham, qui marchant ſur les traces d'Hippocrate, a tenté de décrire les fievres anniverſaires, & d'en rapporter les différentes eſpeces aux dif-
» férentes ſaiſons, avoua enfin qu'il n'avoit fait
» aucun progrès dans la connoiſſance des cau-
» ſes des maladies épidémiques, en obſervant
» les qualités manifeſtes de l'air; qu'il avoit vu
» dans des ſaiſons dont la température de l'air

» étoit fort analogue, des maladies très-différentes, & réciproquement; qu'il y a même des années dont la constitution ne dépend ni du chaud, ni du froid, ni du sec, ni de l'humide, mais plutôt de quelque altération occulte & inexpliquable, qui se fait dans le sein même de la terre « (1).

Voici ce qui en est, du moins selon mon idée. Il n'est pas douteux que les qualités visibles de l'air ne contribuent beaucoup à la naissance des maladies populaires; mais il s'y joint d'autres causes propres à changer ces qualités, en augmentant, ou en diminuant leur action. Ces secondes causes viennent de la terre, surtout, *lorsque*, comme dit Lucrece, *elle a contracté une putridité humide, frappée à contre-tems des rayons du Soleil & de pluies alternatives* (1). Cette putridité prend ordinairement sa source dans la corruption des végétaux, quelquefois aussi dans celle des cadavres des animaux, & quelquefois même elle vient des minéraux. C'est ainsi que les eaux stagnantes & marécageuses, qui nourrissent les plantes & les animaux qui leur sont propres, alterent souvent l'air d'alentour de la même maniere, par leurs exhalaisons empoisonnées. Il ne faut pas encore oublier de mettre au nombre des causes celles-ci, qui arrivent cependant assez rarement dans nos régions, les inondations de la Mer & des fleuves, les tremblements de terre, les éruptions des volcans, & tous les autres phénomenes qui peuvent survenir dans la nature, & répan-

---

(1) *De morb. epidemic. Cap. II.*

(1) *Lib.* VI, *v.* 1099.

être dans l'air que nous respirons des corpuscules nuisibles à notre vie. Car nos corps en sont affectés, & ces altérations les rendent beaucoup plus sujets aux maladies.

---

## SECTION X.

### *Des Fievres lentes ou étiques.*

Les fievres lentes, qu'on nomme vulgairement *étiques*, ont tant de causes & si diverses entre elles, qu'il semble que ce soit moins la même maladie, que plusieurs maladies très-différentes. Mais les plus pernicieuses sont celles qui dépendent de l'ulcération de quelque organe intérieur, & du poumon sur-tout, parce que la matiere purulente qui se mêle alors au sang, jette le trouble & l'irrégularité dans le mouvement de ce fluide.

Il est essentiel de remarquer que ces ulcérations du poumon arrivent plus fréquemment à ceux qui, dans leur enfance ou dans leur jeunesse, ont été attaqués des écrouelles, & je me rappelle d'avoir oui dire autrefois au célebre Radclivius, que dans nos climats froids, les phthisiques sont la plupart du tems écrouelleuses. Nous voyons souvent dans les cadavres de ceux qui sont morts étiques, le poumon garni de tubercules & de glandes endurcies qui avoient fourni du pus, tandis qu'ils étoient en suppuration.

Les Médecins ont donné des descriptions assez exactes des divers degrés de cette maladie, & de la maniere dont ils se succedent ; mais ils n'ont pas donné assez d'attention, ce me sem-

ble, au périodiſme de quelques-unes de ſes cauſes eſſentielles. Il ſeroit néanmoins très-important d'obvier à leurs retours autant qu'il eſt poſſible. Nous voyons, en effet, que les phthiſiques ſont attaqués en certains tems, les uns de crachement de ſang, les autres d'une pituite tenue qui charge le poumon, que d'autres même rejettent de la bile. Le quinquina remédiera à tout cela. Il convient d'y ajouter ce qui convient au poumon, & de l'adminiſtrer avant le tems où le mal doit reparoître, & c'eſt une attention qu'il faut avoir dans toutes les autres eſpeces d'hémorrhagies. Mais cet excellent antidote deviendroit nuiſible, ſi le poumon étoit ulcéré, comme je le dirai dans un moment.

Dans l'ulcere du poumon, les Médecins recommandent, ſur-tout, l'uſage du lait, parce qu'il réunit la double qualité de remede & d'aliment. Il y a néanmoins encore quelques précautions à prendre à cet égard, parce qu'il y a des gens qui ne peuvent s'accommoder du lait. Il y a quelque choſe de plus, c'eſt que dans les grands maux de tête, dans les fievres aiguës accompagnées d'une ſoif conſidérable, dans les gonflements de poitrine, lorſqu'il y a des déjections bilieuſes ou ſanguinolentes, on doit dans tous ces cas conſidérer le lait comme un vrai poiſon (1). On donne parmi nous la préférence à celui d'âneſſe, parce que, quoiqu'il nourriſſe moins que les autres, il eſt plus rafraîchiſſant & plus déterſif. Quand il eſt difficile de s'en procurer, on y ſubſtitue le petit lait de vache, ou celui de chevre, ſur-tout lorſque ces animaux

(1) HIPPOCR. Aph. Sect. 5. A. 64.

ſe nourriſſent d'herbes aromatiques. Pour le lait de vache, il convient rarement, lors même qu'on le coupe, comme on a coutume, avec une décoction d'orge. Il ne ſera pas déſavantageux de rendre ce petit lait plus efficace encore pour cette maladie, en y faiſant infuſer quelques herbes ſtomachiques & carminatives. Mais, par malheur, il arrive ſouvent, que lorſque le lait conviendroit le mieux au corps, le relâchement des inteſtins s'oppoſe à ſon uſage. Quand il en eſt ainſi, on peut le préparer de cette maniere : prenez roſes rouges deſſéchées, balauſtes, écorce de grenades, canelle, de chaque une dragme : faites bouillir dans une livre de lait de vache : quand il commencera à bouillir, on arrêtera l'ébullition, en verſant deſſus un peu d'eau froide ; on recommencera la même choſe juſqu'à ce que d'une livre de lait & d'autant d'eau, il ne reſte qu'une ſeule livre. On coulera enſuite la liqueur, dont le malade prendra chaque jour cette quantité diviſée en différentes priſes, à chacune deſquelles on ajoutera du ſucre à volonté. De cette maniere, on nourrit le malade, & l'on modere les évacuations, & ce régime ne met aucun obſtacle à l'uſage d'autres aliments, ni d'autres remedes.

Il eſt de la plus grande importance d'obvier de bonne heure à cette cruelle maladie, & quand elle a ſa ſource dans l'inflammation, la ſaignée eſt néceſſaire, & il eſt ſouvent beſoin de la réitérer. Si le ſang eſt épais, noir & glutineux, il eſt vicieux, & il eſt utile d'en tirer ; au contraire, s'il eſt rouge & tranſparent, il paſſe pour être d'une bonne qualité, & l'on s'abſtient d'en tirer davantage. Mais il eſt facile en pareille matiere de pouvoir être induit en erreur.

Car ſouvent le ſang étant en grande efferveſcence, il paroît, au ſortir de la veine, d'un rouge foncé, épais & glutineux, & dans cet état il en faut tirer juſqu'à ce qu'il paroiſſe moins rouge & moins glutineux ; ce qui ſe fait ſans danger. On trouvera, peut-être, un conſeil de cette nature téméraire, lorſque le malade eſt dans le maraſme, & que ſes forces ſont épuiſées. Mais il vaut mieux tenter un remede douteux, que de n'en donner aucun, & c'eſt à l'avantage du malade qu'on diminue ſes forces, lorſqu'on remédie par-là au vice qui tend à l'affoiblir de plus en plus. De ſorte que ſi le poumon étant ulcéré, le malade éprouve une fievre vive ; la ſaignée telle qu'il la pourra ſupporter, lui ſera avantageuſe, ſur-tout en la diviſant de maniere à laiſſer les intervalles néceſſaires pour nourrir le corps. J'ai vu cette méthode ſuivie d'un aſſez bon ſuccès, dans des cas qui n'étoient pas tout-à-fait déſeſpérés : dans les autres, on n'accuſera jamais un Médecin d'avoir tué un malade qu'il étoit impoſſible de conſerver, les viſceres étant déja corrompus.

Je finirai ceci en avertiſſant que dans certains cas, les balſamiques, comme l'encens, le ſtyrax, le ſuccin, le benjoin, ſont utiles, & très-propres à adoucir, & à tempérer l'âcreté des humeurs. Il faut les jetter ſur des charbons ardents pour les faire évaporer, & en faire recevoir au malade la fumée, par un tuyau propre à la conduire dans la trachée-artere, & le poumon (1). Je ſais que cette méthode eſt

(1) *Chriſtophori Benedicti Theatr. tabidor. ſub. fin. Londini.* 1656.

très-

très-négligée, & que la plupart en regardent l'usage comme fort inutile. Mais quiconque réfléchira sur la longueur du trajet que ces substances ont à parcourir avant de parvenir au poumon (car il faut qu'elles suivent toutes les routes de la circulation, & il ne peut en arriver au lieu destiné, qu'une bien petite portion), quiconque, dis-je, donnera quelque attention à cet objet, s'appercevra facilement que si ces remedes ont quelque vertu, ce n'est que de cette maniere qu'ils peuvent l'exercer.

C'est par la même raison que le baume de tolut fumé en guise de tabac, arrive au poumon avec assez de facilité, & produit beaucoup de bien dans le crachement de sang.

Après avoir parlé de ces petites suppurations, il n'en faut pas omettre une beaucoup plus considérable ; c'est l'abcès de ce même viscere, connu sous le nom de vomique. Quoique ce soit un mal très-grave, & qui conduit fréquemment à l'éthisie, il est cependant moins dangereux que les autres petites exulcérations. Car j'ai vu des malades qui, après avoir rejetté une ou deux livres de pus mêlé de sang & d'une odeur si fétide, qu'on ne pouvoit tenir dans leur chambre, ont été parfaitement rétablis au moyen du lait & des balsamiques, auxquels on entremêloit quelques anodyns, selon le besoin & les circonstances.

Voilà ce que nous avions à dire sur la pthysie.

Mais il y a deux autres especes de marasmes qui font périr les gens dans la consomption. Dans l'une le corps ne prend pas de nourriture ; & faisant chaque jour de nouvelles pertes, sans en réparer aucune, il tombe dans une maigreur affreuse, qu'on nomme *atrophie*. Sou-

vent cet état eſt dû au vice du fluide nerveux, & eſt accompagné de la *cachexie*, qui eſt la ſeconde eſpece de maraſme, ou du moins qui l'amene inſenſiblement. Dans l'une & dans l'autre, la mauvaiſe diſpoſition du corps eſt cauſe que les aliments ſe corrompent, & que les parties ne prennent pas de nourriture, de ſorte qu'un genre de vie bien réglé, & quelques martiaux propres à fortifier l'eſtomac, ſont très-convenables, avec l'attention de maintenir la liberté du ventre.

Enfin, dans quelque eſpece que ce ſoit, l'exercice & les frictions faites en raiſon des forces du malade ſont toujours d'une très-grande utilité, ainſi que le changement d'air, & même un voyage ſur mer d'un certain trajet. Les poitrinaires ſe trouvent très-bien de paſſer de nos climats à Lisbonne ou à Naples. L'équitation eſt fort avantageuſe quand les forces permettent d'en uſer, ou au moins faut-il y ſuppléer par l'exercice en voiture, en litiere, ou enfin de quelque maniere que ce ſoit.



# CHAPITRE II.

## *Des maladies de la Tête.*

### SECTION I.

#### *De l'Apoplexie.*

LEs maladies de la tête ont beaucoup d'analogie entr'elles, & viennent presque toutes de replétion. La principale est l'apoplexie. Elle dérive souvent d'un sang trop épais qui circule avec peine dans les arteres de la tête, & qui s'y trouve presque en stagnation. Soumis à l'action continuelle du cœur qui le pousse dans ces vaisseaux d'une texture délicate, il les rompt, s'épanche sur le cerveau; & comprimant ainsi à leur origine les tuyaux des nerfs destinés à produire le mouvement du corps, il met lui-même des obstacles à son admission dans leur calibre. Souvent, sans une rupture considérable des vaisseaux, l'apoplexie est produite par une liqueur rouge & aqueuse qui dérive du sang, & quelquefois aussi par l'humeur des glandes voisines, qui étant en trop grande abondance, pese sur les membranes du cerveau, foule ses ventricules, & intercepte ainsi le cours des esprits animaux. J'appellerai la premiere *sanguine*; la seconde, *pituiteuse*. Hippocrate a considéré l'une comme grave & incurable, & celle-ci comme légere & facile à guérir (1). On peut voir beau-

(1) *Aphorism.* Sect. II. *Aph.* 42.

coup d'exemples de l'un & l'autre genre dans le livre du ſavant Wepfer, Médecin de Schafhouſe (1); & dans les ouvrages du célebre Auteur de la *Médecine raiſonnée* (Laurent Bellini), on trouvera l'explication de tous les phénomenes qui accompagnent cette maladie, & celles qui ont de l'analogie avec elle (2).

Je ne parlerai pas ici des cauſes externes, comme un coup, une chûte, la fracture d'un des os du crâne, parce que les remedes que ces cas exigent ſont les mêmes, excepté qu'ils requierent auſſi les ſecours de la Chirurgie.

L'apoplexie ſanguine demande des ſaignées du bras & de la jugulaire, abondantes & réitérées. La pituiteuſe trouve plus de ſecours dans l'uſage des purgatifs. On retire auſſi un très-grand avantage de l'ouverture des veines occipitales. C'eſt le ſavant Morgagni, auſſi profond Anatomiſte qu'habile Médecin, qui a propoſé cette méthode (3), & j'en ai éprouvé plus d'une fois l'efficacité dans les circonſtances les plus fâcheuſes. En effet, comme ces veines communiquent à l'intérieur du crâne avec l'un & l'autre des ſinus latéraux, dès qu'elles ſont ouvertes, la partie du ſang qu'elles y portoient en eſt détournée, la maſſe totale eſt diminuée, & ce qui reſte ſe meut avec plus de facilité. C'eſt pour cela qu'on applique des ventouſes ſous l'occipital & ſur les côtés du cou, qu'on ſcarifie enſuite aſſez profondément, pour que le ſang puiſſe ſortir avec plus d'abondance.

---

(1) *Obſerv. anat. ex cadav. eorum quos ſuſtulit apoplex.* Amſtelodami, 1731.

(2) *De morb. capit.*

(3) *Adverſ. anatom. vj. Animad.* 83 & 84.

C'eſt de la même maniere que l'artériotomie des tempes, que pluſieurs Auteurs conſeillent, produit ſes bons effets, en diminuant la quantité du ſang qui doit ſe porter ſur le cerveau. Galien aſſure qu'il a vu ouvrir l'artere même du bras avec aſſez d'avantage, & ſans qu'il en ſoit arrivé d'inconvénient (1). Mais le ſang qu'on peut tirer de cette maniere eſt en ſi petite quantité, qu'il ne peut en réſulter un grand bien. Il vaudra donc mieux, comme Aretée le recommande pour la *céphalée*, ouvrir les deux arteres qui ſont derriere les oreilles (2); car on en tirera beaucoup plus de ſang que des temporales, & ce ſera un meilleur moyen d'empêcher l'effort de celui qui ſe porte ſur la tête.

On applique encore des véſicatoires à la tête & ſur tous les membres. On fait un grand uſage des catharctiques, ſoit en potions, ſoit en lavements. Ceux-ci ſont toujours d'une grande utilité. Ils doivent être âcres & ſtimulants; car les fibres des inteſtins dans ces cas là ſont preſque inſenſibles.

La léthargie & le carus ſont de légeres eſpeces d'apoplexie.

---

(1) *Method. medend.* Lib. 4, cap. 7.
(2) *De Morbor. diuturn. curat.* Lib. 1. cap. 2.



## SECTION II.

### *De la Paralyſie.*

QUand on ne meurt pas d'apoplexie, elle ſe termine toujours par la paralyſie. La plupart du tems elle n'occupe que la moitié du corps. Morgagni dit avoir obſervé dans les cadavres des apopleƈtiques, que la cauſe de la maladie étoit toujours dans la partie oppoſée du cerveau, & je me ſouviens d'avoir fait autrefois la même remarque dans mon hôpital.

Ce n'eſt plus le tems de ſaigner ni de placer des purgatifs d'une certaine énergie. Il vaut mieux ſolliciter les évacuations avec quelques catharƈtiques chauds & modérés, tels que la *teinture ſacrée*; & quand la maladie eſt déja un peu avancée, il faut faire uſage des véſicatoires, qu'on applique aux lieux les plus convenables, mais ſur-tout ſous l'occiput, ſur les épaules; ou bien avec le fer chaud, ou le cauſtique, on ouvre de petits cauteres. Hippocrate preſcrit au moins neuf brûlures, à chacune deſquelles il aſſigne ſa place (1).

C'eſt ſur les remedes aromatiques propres à fortifier les fibres qu'il faut inſiſter. On leur aſſocie les martiaux. Il n'eſt pas inutile de procurer une légere inflammation à la peau du membre engourdi. L'onguent verd remplit aſſez bien cette vue; on y ajoute un ſeptieme, ou un huitieme d'eſprit de vitriol concentré; & dès que la peau commence à rougir, on retire cet on-

(1) *De morbis.* Lib. II, Seƈt. 12.

guent pour lui ſubſtituer celui de ſureau, avec lequel on fait des illinitions. Le bain froid eſt aſſez utile à ceux qui ne ſont pas trop avancés en âge; mais les immerſions chaudes nuiſent à tous les paralytiques, & j'ai vu pluſieurs perſonnes qui, ſéduites par les vaines promeſſes de leurs Médecins, ont été aux eaux de Bath, & ſont retombées, au ſortir de l'eau chaude, dans une apoplexie qui les a enlevées.

Je profiterai de cette occaſion pour dire ce que je ſais de ces eaux. Leur principale vertu me paroît conſiſter dans une certaine chaleur minérale qui favoriſe l'eſtomac & les inteſtins. C'eſt pour cela qu'elles conviennent ſur-tout à ceux qui, par l'abus du vin ou des liqueurs, ont perdu l'appétit & la faculté de digérer, d'où réſultent des maux infinis. Elles ſont très-pernicieuſes à tous ceux qui reſſentent des chaleurs extraordinaires dans quelques parties internes, comme au cerveau, au poumon, au foie, aux reins; &, par la même raiſon, quoiqu'elles ſemblent d'abord aider les eſtomacs foibles, cependant elles leur deviennent préjudiciables, pour peu qu'on en continue long-tems l'uſage, parce que cette chaleur qui a d'abord été utile pour le relâchement des fibres, finit par être pernicieuſe à la longue; ce que j'ai vu arriver ſouvent chez ceux ſur-tout qui étoient attaqués de quelque mal dont l'origine ſe trouvoit dans l'altération du fluide nerveux.

Cette maladie n'eſt jamais aiguë; elle traîne ſouvent en longueur; & chez les vieillards elle eſt preſque incurable. Celui qui en eſt atteint ne fait que traîner une vie malheureuſe; car elle fait perdre la force d'eſprit & la mémoire, & le paralytique reſſemble moins à un homme,

qu'il ne présente le triste spectacle d'un animal à demi-mort qui vacille autour de son tombeau.

### *De la Danse de St. Vit.*

Cette maladie, qui n'est pas moins ridicule par son nom que par la maniere dont elle se présente, n'est autre chose qu'une affection paralytique, & j'ai déja dit dans un autre endroit, qu'il n'étoit pas de meilleur moyen pour la dissiper, que de laver souvent les malades dans l'eau froide, & de leur conseiller l'usage des martiaux (1).

## SECTION III.

### *De l'Epilepsie & du Vertige.*

JE renvoie le Lecteur pour l'une & l'autre de ces maladies, à ce que j'ai dit dans un autre endroit, & sur leurs retours périodiques & sur les remedes qui leur conviennent (2).

J'ajouterai seulement ici un ou deux avertissements. Le premier, c'est que le vertige est une maladie qui dérive plus souvent de l'estomac que de la tête, ou au moins que l'un & l'autre sont attaqués à la fois, & que les intestins sont alors surchargés de glaires ou de bile. Dans ce cas, tous les autres remedes sont inutiles, si l'on ne commence à donner le vin d'hipécacuanha, ou quelqu'autre vomitif propre à débarrasser

(1) *De l'Empire du Soleil & de la Lune*, ch. 2.
(2) *Au même endroit.*

l'eſtomac de ces matieres étrangeres. Rien enſuite ne favoriſera mieux les digeſtions que l'élixir de vitriol de Mynſicht, pris dans de l'eau de fontaine une ou deux heures avant & après le dîner.

Le ſecond conſeil que j'ajoute, c'eſt que le quinquina eſt un remede dont on retire ici beaucoup d'avantages, en l'aſſociant à ceux qui ſont d'ailleurs adaptés à cette maladie. Je le preſcris volontiers de la maniere ſuivante. Prenez écorce du Pérou, une once; racine de valériane ſauvage en poudre, deux dragmes; ſyrop d'écorces d'oranges, une quantité ſuffiſante pour former un électuaire. Après avoir fait précéder les évacuations néceſſaires, on en donne au malade un bol du poids d'une dragme, matin & ſoir (1), pendant trois mois de ſuite; ce qu'il faut répéter enſuite dans les trois ou quatre jours qui précedent la nouvelle & la pleine Lune.

### *Du Tétanos.*

Cette maladie eſt aſſez rare. C'eſt une convulſion violente & contre nature de tous les muſcles de la machine. Elle doit céder aux ſecours qui conviennent à l'épilepſie.

---

(1) * *Note du Traducteur.* Il ſe trouve *pondo* ℥j dans l'exemplaire qui m'a ſervi pour ma traduction. Je préſume que c'eſt une faute d'impreſſion, & qu'on aura équivoque de ʒj à ℥j. Il n'eſt pas probable que l'Auteur ait eu envie de preſcrire plus de douze livres de quinquina en trois mois. Voilà l'inconvénient de ces caracteres, qu'on devroit bien une bonne fois proſcrire pour toujours.



# CHAPITRE III.

## *De la Folie.*

IL n'eſt pas de maladie plus à redouter que la folie. Quoi de plus malheureux en effet, que d'être privé de la raiſon & de l'intelligence ? Quel état pitoyable que celui d'un homme qui ſe jette ſur les autres, à la maniere des bêtes féroces, qu'on eſt obligé d'enchaîner, de menacer, de battre pour l'empêcher de nuire & à lui-même & aux autres ? Dans d'autres circonſtances, les choſes ſe préſentent différemment : l'inſenſé eſt dans la triſteſſe, dans l'abattement ; il a l'imagination frappée de vaines terreurs ; il croit voir des ſpectres, & c'eſt ainſi qu'il paſſe ſa vie dans des anxiétés continuelles, ſans compter l'horreur que la plupart ſe forment des peines de l'autre vie ? Ce qu'il y a enſuite de plus fâcheux, c'eſt que cette maladie ſe guérit très - difficilement. Mais afin de rendre plus intelligible ce que l'expérience m'a appris ſur cette maladie, je dirai d'abord quelques mots ſur ſa nature.

La cauſe la plus fréquente de ce mal c'eſt une trop grande contention d'eſprit, lorſqu'il s'occupe trop long-tems de la même idée, quoiqu'agréable. Car quand elle eſt ſeule, elle peut troubler l'eſprit, comme il arrive quelquefois chez les Gens de Lettres. Mais quand les différentes paſſions viennent à s'y joindre, comme la crainte, l'eſpérance, la colere, & d'autres ſemblables, la maladie devient alors bien plus grave ; & ſelon la nature de la cauſe, ou plu-

tôt ſelon que l'eſprit du malade ſera plus ou moins diſpoſé à telles ou à telles affections, la folie qui s'emparera de lui ſera accompagnée de triſteſſe ou de fureur. Rien cependant n'eſt plus capable de troubler l'eſprit que l'amour & la religion, je veux dire la religion fauſſe ou mal entendue. L'amour traîne à ſa ſuite l'eſpérance, la crainte, les ſoupçons, & ſouvent auſſi la colere & la haine. La religion remplit l'ame de vaines terreurs, & de l'image des ſupplices qu'on s'imagine avoir à ſubir. C'eſt pour cela que ceux que l'amour a rendus fous ſont plus ſujets à la fureur, & ceux qui le ſont devenus par religion, à la triſteſſe (1).

Mais ces différentes affections ſont ſujettes à varier, & à ſe mêler les unes aux autres.

La folie eſt toujours plus conſidérable, quand l'eſprit eſt agité de mouvements contraires, par exemple quand la colere & la crainte s'en emparent en même-tems, ou qu'il eſt troublé tout-à-la fois par la joie & par la triſteſſe; car ces différentes affections tirent l'ame en ſens contraire, & l'agitent miſérablement.

---

(1) *Note du Traducteur.** J'ai vu de près la *folie religieuſe* & *monaſtique*. C'eſt un ſpectacle propre à exciter la pitié & l'horreur. On ſait bien que la juſtice entre dans les perfections qui conſtituent la divinité; mais pourquoi ne la repréſenter jamais que ſous ce point de vue effrayant, aux ames timides & ſcrupuleuſes? Il eſt fait pour jetter le déſeſpoir dans le cœur; au-lieu de peindre l'Etre ſuprême comme un bon pere, qui ſait pardonner à des créatures, à qui il donna la foibleſſe en partage, pour qu'elles euſſent plus de mérite à pratiquer la vertu. Ces tableaux effrayants d'un Dieu jaloux, d'un Dieu vengeur, d'un Dieu qui ſcrute les cœurs & les reins, n'arrêtent pas le ſcélérat décidé au crime, & ſont capables de troubler la paix dont devroient jouir les ames honnêtes & innocentes.

Nous ſavons tous que nous ſommes conſtruits de façon que toutes les fois qu'il ſe préſente à notre eſprit l'image d'objets qui nous ſont ou avantageux ou nuiſibles, elle nous affecte tout-à-coup, & produit dans le corps des mouvements relatifs, analogues à l'impreſſion qu'ils nous ont faite. C'eſt ainſi que la joie, la triſteſſe, l'eſpérance, la crainte, l'envie, la colere agitent malgré nous notre ſang & nos humeurs, & produiſent ainſi divers phénomenes dans nos corps. Peu importe que ces images ſoient vraies ou fauſſes, pourvu que l'eſprit s'en ſoit occupé uniquement & long-tems. N'éprouvons-nous pas même ſouvent que les maux imaginaires nous font une impreſſion plus vive, plus ſenſible que les maux réels? Une fauſſe appréhenſion de tomber prochainement dans l'infortune eſt plus intolérable que la pauvreté même, & ſouvent elle a porté ceux qui la redoutoient à ſe donner la mort. Tant notre vie eſt ſujette à toutes ſortes de miſeres!

L'agent de ces divers mouvements tant de l'eſprit que du corps, eſt ce fluide ſubtil qui exiſte dans nos nerfs, & qu'on nomme communément *eſprits animaux*. Nous avons déja donné quelques conjectures ſur ſa nature (1), & nous avons fait voir qu'il étoit ſujet à différentes altérations, comme la maladie dont il eſt maintenant queſtion en fournit la preuve.

Les Auteurs décrivent deux genres de folie, dont l'un & l'autre eſt une aliénation d'eſprit conſtante, qui n'eſt pas accompagnée d'une grande fievre. L'un eſt marqué par la fureur & l'audace, l'autre par la triſteſſe & la crainte. Le

(1) *Eſſais ſur les Poiſons.*

premier s'appelle *manie*, le second *mélancolie*. Or, c'eſt le dégré ſeul qui fait la différence de ces maladies. Car ſouvent la mélancolie dégénere plus ou moins vîte en manie; & quand la fureur ceſſe, il ſemble que la triſteſſe faſſe de nouveaux progrès. Auſſi tous les furieux ſont-ils timides & puſillanimes. Ce ſont des remarques qui ne ſont point inutiles dans la pratique. Quant aux eſprits animaux, on démontre aiſément que dans la folie ils ont des propriétés abſolument différentes de celles qui leur ſont naturelles. Mais ce qui paroît vraiment admirable dans cette maladie, c'eſt que non-ſeulement la nature a préſervé les fous des autres maladies, mais encore ſi la folie prend à un homme qui en ſoit attaqué, elle s'empare entiérement de lui au point de chaſſer la premiere. Ceci n'a pas lieu ſeulement pour les incommodités légeres, mais encore pour les plus graves, & les plus dangereuſes, de ſorte qu'on pourroit dire,

Que ce mal même eſt quelquefois un bien.

Je me rappelle deux exemples frappants, qui confirment ce ſentiment. J'étois le Médecin d'une fille d'environ vingt ans, aſſez gaie & d'une petite complexion, qui, par une ſuite de ſon mauvais tempérament, étoit tombée en hydropiſie, & dont les membres s'atrophioient. On tenta différents remedes ſans ſuccès, & il ne reſtoit plus d'eſpérances, quand je ne ſais par quelle cauſe, elle devint folle, tout-à-coup, attaquée d'anxiétés & de terreurs paniques; car elle s'imaginoit devoir ſubir un jugement & la peine de mort, pour crime de leze-majeſté. Cependant elle reprenoit ſes forces, & ſon ventre s'affaiſſoit inſenſiblement, de ſorte qu'au bout de

quelque tems elle fut en état de soutenir le traitement adapté à l'une & à l'autre maladie. Je la fis vomir, je la purgeai; elle prit des diurétiques, des stomachiques qui lui profiterent au point qu'au bout de quelques mois, son esprit & son corps furent parfaitement guéris.

La seconde maladie dont je veux parler, & qui differe un peu de la premiere, attaqua aussi une fille qui, dans sa vingt-huitieme année, étoit fort tourmentée d'une hémophtysie pulmonaire, & d'une toux continuelle. Je la fis saigner assez copieusement, & réitérer ce remede à jours alternatifs jusqu'à cinq à six fois. Je soulageois son mal sans y mettre fin; & au bout de deux mois, la fievre étique survint accompagnée de chaleur, de soif & de sueurs nocturnes. La maigreur étoit extrême; elle crachoit fréquemment une matiere épaisse, visqueuse & mêlée çà & là de quelques parties de pus jaune qui venoit des bronches & du poumon. Elle étoit dans la perspective la plus prochaine de la phtysie & de la mort. Cette fille commença donc à s'inquiéter un peu sur son sort. Elle étoit assistée par des Prêtres, qui, au lieu de l'animer pour entreprendre le voyage de l'Eternité, lui montroient au contraire le chemin du ciel comme un chemin dur & difficile, qu'il ne falloit entreprendre qu'à force de prieres & de jeûnes : comme si la félicité dont on doit jouir dans l'autre vie, devoit être compensée dans celle-ci, par toutes sortes de malheurs & d'inquiétudes ! Qu'arrive-t-il? Cette infortunée, accablée de fausses terreurs, est bientôt prise d'une folie religieuse; nuit & jour elle avoit devant les yeux des spectacles de démons, des flammes sulphureuses, & l'image affreuse des peines

éternelles de l'enfer. Dès lors les ſymptomes effrayants de la premiere maladie commencerent à ſe diſſiper, la chaleur fébrile à baiſſer, le crachement de ſang à s'arrêter, les ſueurs à diminuer, enfin la ſanté à ſe rétablir, au point qu'il ſembloit que le corps ſe trouvât mieux en proportion de ce que l'eſprit étoit moins capable de le gouverner. Enfin, elle devint tout-à-fait mélancolique au bout de quelques jours. Avec des évacuations ménagées ſelon ſes forces, & quelques autres remedes appropriés à ſon état, elle commençoit à donner beaucoup d'eſpérances, lorſqu'au bout de trois mois la fievre étique & l'ulcere du poumon qui reparurent, enleverent cette pauvre fille digne d'un meilleur ſort.

Cette maladie dépend donc entiérement de la force de l'imagination. L'eſprit ſe repréſente des objets triſtes ou joyeux, & cette repréſentation eſt accompagnée néceſſairement de mouvements du corps analogues. Il eſt certain que les brutes ſont quelquefois attaquées de folie, quoi qu'en puiſſent dire des Philoſophes qui ne ſont pas ſages, & elles le ſont toutes les fois qu'elles ne ſe ſervent pas de l'eſpece de raiſon qui convient à leur nature.

Nous éprouvons ſouvent combien eſt grande la force de l'imagination. Quoi de plus triſte en effet, que de voir un homme qui s'imagine être changé en chien ou en loup, qui ayant encore toutes ſes forces, croit être mort & au milieu des morts, avoir une tête de verre? C'eſt néanmoins ce que nous voyons tous les jours, & mille choſes pareilles. Mais ce qu'il y a de plus étonnant encore & preſque d'incroyable, c'eſt ce qui arrive aux femmes groſſes. Car on

ſait que lorſqu'elles ſont attaquées du *malacia*, leur enfant porte, pendant toute ſa vie, les marques d'un fruit ou de toute autre choſe qu'elles auront ſouhaité, ſans avoir pu ſe le procurer; cela eſt ſurprenant : mais un exemple qui tient du prodige, c'eſt celui que rapporte Mallebranche, cet homme ſi clairvoyant dans ſes recherches ſur les facultés de l'eſprit humain : il y avoit à l'hôpital des incurables à Paris, un jeune homme imbécille dès ſon enfance, dont les bras & les jambes paroiſſoient briſés aux mêmes endroits où l'on rompt ceux qui ſubiſſent le ſupplice de la roue. Ce malheureux traîna ainſi pendant vingt ans, & attiroit auprès de lui le concours des Philoſophes & des Médecins qui étoient curieux de voir & de toucher de leurs propres mains, les enfoncements dans leſquels les os manquoient de continuité. On ne fut pas long-tems à trouver la cauſe de ce malheur. Sa mere, tandis qu'elle le portoit dans ſon ſein, avoit aſſiſté à l'exécution d'un criminel qu'on rouoit. On peut croire qu'elle fut effrayée de ce ſpectacle ; mais il eſt très-difficile d'expliquer comment ſon imagination put faire une impreſſion ſi vive ſur ſon enfant. Mallebranche propoſe, à ſon ordinaire, des conjectures très-ingénieuſes ſur cet objet. Il dit que la faculté d'imaginer eſt un ſens interne qui s'exerce au moyen des eſprits animaux ; que le fœtus doit être conſidéré comme une portion du corps de la mere, de telle ſorte que lorſque quelque partie de celle-ci ſouffre, la douleur paſſe dans la partie de l'enfant qui y correſpond, & ce paſſage ſe fait au moyen d'une communication inconnue. Cette femme donc frappée vivement du ſpec-

tacle horrible qu'elle avoit ſous les yeux, éprouva une douleur, un tiraillement des fibres dans les mêmes endroits où l'on rouoit le patient ; ſes os, qui avoient plus de conſiſtance, réſiſterent fortement, tandis que ceux du fœtus, à peine formés, ſe rompirent ſans effort, & ſans eſpérance de réunion. Mais que la choſe ſoit arrivée de cette maniere ou de toute autre, elle n'en prouve pas moins combien la force de l'imagination peut ſur le corps.

C'eſt encore une choſe qui paroît bien ſurprenante, qu'une joie exceſſive pouſſée trop loin produiſe la folie accompagnée d'anxiétés & de triſteſſe. Cela vient probablement de ce que les objets agréables qui ſe préſentent à l'eſprit, ne lui permettent pas de détourner ſon attention ailleurs ; cependant, ſans ceſſe diſtrait par ce qui l'environne, l'eſprit ſe trouble & s'agite. L'inquiétude vient à s'y joindre par la crainte que cet état de bonheur ne ſoit pas durable, & qu'il ne ſuccede quelques revers. Je me rappelle d'avoir oui dire ſouvent au Docteur Hales, qui étoit chargé de l'hôpital des fous à Londres, qu'en 1720, année ſi funeſte pour la fortune de la plupart de nos citoyens, lorſqu'on établit le commerce de la Compagnie des Indes, il avoit eu à traiter un bien plus grand nombre de ceux qui avoient amaſſé des richeſſes immenſes, que de ceux qui avoient été réduits à la pauvreté. Tant l'avarice inſatiable, & le deſir d'amaſſer de l'or ſont propres à corrompre l'eſprit (1) !

(1) *Note du Traducteur.* * Ce fut dans le même tems que les variations de fortune qu'établit la Banque de la rue Quincampoix, fournirent en France de pareils exemples.

Il eſt bien ſingulier que les fous, & ſur-tout les mélancoliques, ſoient toujours empreſſés de faire ce qui leur eſt nuiſible, choſe ſi contraire à notre nature : prêts à mourir de faim, ils refuſent les aliments qu'en leur offre, comme ſi c'étoit du poiſon ; la veſſie a beau être ſurchargée, ils ne cherchent point à la débarraſſer ; au contraire, ils retiendront leur urine pendant un jour entier, & plus encore. Il paroît que dans ces ſortes de cas, l'ame eſt en quelque ſorte abſente des ſens, parce qu'il n'eſt pas poſſible que ces malheureux ne ſentent pas la douleur ; mais l'eſprit s'obſtine à ne donner aucune attention à ce qui ſe paſſe dans le corps ; & il eſt vraiſemblable qu'alors il y a quelque illuſion qui le force de ſupporter la douleur actuelle, comme, par exemple, la crainte d'une plus violente, l'idée que c'eſt une punition envoyée de Dieu pour leurs pechés, l'effet de la puiſſance du diable, ou de quelque art magique, & mille autres de cette eſpece. Car il n'eſt rien de ſi incroyable, de ſi inepte, de ſi déraiſonnable qui ne puiſſe être le fruit d'une imagination bleſſée.

Mais pour en venir, enfin, au traitement de cette terrible maladie, il faut que le Médecin conſidere, avant toutes choſes, quelles ſont les évacuations que le malade peut ſupporter ; car il faut ſouſtraire la matiere de toutes les manieres poſſibles, pourvu que les forces le permettent ; & quand elles manquent, il eſt eſſentiel de commencer par les rétablir avec un régime approprié, juſqu'à ce que le malade ſoit en état de ſoutenir un traitement ; car il arrive quelquefois que les humeurs étant épuiſées, il ſuccede à la fureur un abattement d'eſprit & une mélancolie incurables, & que le malade acca-

blé passe dans la tristesse & les anxiétés le reste d'une vie qui n'est, hélas! que trop longue; car la plupart des fous vivent très-long-tems. Or, les moyens principaux d'évacuer la matiere de la maladie sont la saignée, le vomissement, les purgatifs & les diurétiques. Je dirai quelque chose de chacun en particulier.

On tire du sang du bras ou de la jugulaire, quelquefois aussi des veines occipitales, en appliquant les ventouses scarifiées; ce qui se pratique dans les maux de tête considérables, ou lorsque l'abattement ne permet pas d'ouvrir les autres veines.

Pour exciter le vomissement, on employe auprès des plus foibles le vin d'hipécacuanha, & pour les plus robustes la teinture d'ellébore ou le vin d'antimoine.

On purge assez commodément avec l'ellébore noire, ou avec une infusion de séné, à laquelle on ajoute la teinture de jalap, ou enfin, avec l'aloès, si la suppression des mois chez les femmes, ou les hémorrhoïdes chez les hommes exige qu'on rétablisse ces évacuations naturelles. Or, toutes ces excrétions, soit par le vomissement, soit par les selles, doivent être répétées souvent, & se succéder les unes aux autres; & il est bon de remarquer que ce sont des remedes de quelque énergie qu'il faut employer ici, parce que les nerfs ont acquis une certaine insensibilité.

La déplétion qui se fait par les reins est plus importante qu'on ne l'imagine communément, sur-tout quand la sueur est accompagnée de chaleur fébrile. Car elle est d'une médiocre utilité aux mélancoliques, qui sont ordinairement sujets à rendre beaucoup d'urines. Les remedes qui conviennent le mieux à cette indication,

font les fels lixiviels des plantes calcinées, & le fel qu'on nomme *diurétique* : il faut les administrer alternativement, & à dofe un peu forte.

On compte communément au nombre des fecours propres à adoucir cette maladie, les véficatoires appliqués à la tête ; & cependant l'expérience m'a appris que la trop grande irritation qu'ils produifent eft plus nuifible qu'avantageufe. La méthode des anciens me paroît préférable : ils rafoient la tête, & faifoient deffus de fréquentes fomentations avec du vinaigre, dans lequel on avoit fait infufer des fleurs de rofes ou des feuilles de lierre terreftre. Ils ouvroient fous l'occipital, ce que les Chirurgiens appellent, en ftyle Barbare, *un féton.* Voici comment il fe pratique : on enfile une petite corde de foie à une aiguille avec laquelle on perce la peau tranfverfalement, de maniere que l'aiguille forte à deux bons pouces de diftance de fon entrée. On enduit cette foie de quelque onguent digeftif, & on le remue chaque jour, pour faire fortir le pus de l'ulcere. Néanmoins quand la maladie traîne en longueur, les véficatoires ne laiffent pas d'avoir leur utilité.

Tandis que par ces différents moyens on expulfe les humeurs nuifibles, il eft bon auffi d'infifter un peu fur les altérants. La diete doit être légere ; le malade fe nourrira fur-tout de gruau d'orge ou d'avoine, & d'autres alimens d'une confiftance médiocre ; car le corps doit être nourri, afin de foutenir fes forces, & qu'il lui en refte affez pour fupporter les évacuations néceffaires.

La plupart des Auteurs, tant anciens que modernes, recommandent une grande quantité de remedes dont les uns font deftinés aux mania-

ques, les autres aux mélancoliques. Les uns & les autres ſont propres à corriger la bile, qui d'abord eſt âcre, enſuite viſqueuſe, puis devient noire comme la poix. Le ſang même, dans cette maladie, eſt épais, tenace & noirâtre. Auſſi l'ouverture des cadavres nous fait-elle voir le cerveau deſſéché & preſque friable, & les vaiſſeaux ſanguins pleins d'une humeur viſqueuſe & noire. Il faut remarquer que la plupart des remedes qui corrigent le vice des humeurs, ont la propriété d'ouvrir les petits couloirs des glandes, & de chaſſer du corps les liqueurs les plus ſubtiles. Telles ſont les gommes d'une odeur forte, comme l'aſſa-fœtida, la myrrhe, le caſtoréum de Ruſſie & le camphre, qui ont auſſi une vertu anodine, & qui, ſelon bien des Auteurs, ſont plus propres que l'opium même à procurer le ſommeil. Les mélancoliques s'accommodent très-bien auſſi des martiaux. C'eſt une pratique très-ſalutaire encore de plonger ſouvent les frénétiques dans un bain froid; car rien n'eſt plus propre à ſoulager la tête que l'eau froide, comme dit Celſe (1).

Diſons encore quelque choſe ſur la maniere dont les fous doivent être contenus. C'eſt l'article le plus eſſentiel du traitement qui leur convient. Les maniaques & les mélancoliques ne doivent pas être traités de la même maniere. Il faut réprimer l'audace des premiers, ranimer l'eſpérance & le courage de ceux-ci. Il eſt inutile d'oppoſer une violence extrême à ceux qui ſont les plus furieux : il eſt bon de les enchaîner, & non de les battre; car ils deviennent tous timides, comme je l'ai déja dit; & quand

(1) *Lib.* 1, *cap.* 6.

une fois ils ont ſenti la ſupériorité qu'on a ſur eux, ils ſe laiſſent prendre ſans peine, & n'oſent attenter, ni ſur eux-mêmes ni ſur les autres.

Ceux dont le traitement préſente le plus de difficultés, ſont ceux dont la folie eſt accompagnée d'une très-grande joie, ou d'une très-grande triſteſſe : il eſt néceſſaire que le Médecin s'accommode à cette diverſité d'affections. On arrête le rire immodéré des uns en les grondant & les menaçant ; les idées triſtes des autres, il faut tâcher de les diſſiper avec la muſique & les jeux dont ils ont fait autrefois leurs amuſements. J'ai déja expliqué dans un autre endroit la maniere dont l'eſprit & le corps ſont affectés par l'harmonie (1).

La plus grande attention qu'il faut avoir, c'eſt de préſenter, ſans ceſſe, à l'eſprit des idées contraires à celles dont il s'eſt trop occupé, afin de l'accoutumer inſenſiblement à s'en défaire. Car comme il faut ordonner le repos & le loiſir à un corps fatigué par les travaux ou par les maladies ; de même il ne faut négliger aucun des moyens de délivrer l'eſprit des vaines impreſſions qu'il a pu recevoir ; ce qu'on obtiendra en dirigeant ſon attention du côté d'objets propres à exciter des ſentiments contraires. C'eſt ainſi qu'après de vaines terreurs, il eſt quelquefois bon d'effrayer le malade par la vue de quelque danger réel. Mais ces vraies frayeurs qu'on excite doivent être d'une nature différente des fauſſes qui ont précédé, afin de communiquer à l'eſprit un mouvement en ſens contraire ; car il ne peut être en repos, mais il faut qu'il ſoit

(1) *Eſſai 3 de la Tarentule*, & Aret. *de curat. morbor.* Lib. 1.

ſans ſoins & ſans inquiétudes, & que la ſucceſſion des idées ſerve de délaſſement à l'application, de même à peu près que nos membres fatigués par un genre de travail, ſont délaſſés par un autre.

Il ne faut jamais négliger l'exercice du corps. La promenade, l'équitation, le jeu de paume, celui de boules ſont avantageux. Il ne ſera pas moins utile de nager, & de voyager ſur terre & ſur mer : ces différents exercices fortifient le corps ; & la diverſité des objets qui ſe préſentent ſucceſſivement à l'eſprit, eſt propre à le ramener à lui-même.

J'ajouterai encore une remarque à ce que je viens de dire : les médicaments anodins propres à concilier le ſommeil ſont rarement avantageux dans cette maladie. Néanmoins, dans certaines circonſtances, comme dans des terreurs d'eſprit conſidérables, lorſqu'à la ſuite de longs chagrins & de ſollicitudes, le malade eſt fatigué du défaut de ſommeil, on fera bien d'en eſſayer : il ne faudra cependant pas inſiſter beaucoup ſur leur uſage, car lors même qu'ils procurent le ſommeil, le malade ſe réveille quelquefois, l'eſprit accablé d'images plus terribles qu'auparavant.

Il eſt bon d'avertir encore qu'il n'eſt aucune maladie dont la récidive ſoit plus à craindre, de ſorte qu'il ſera prudent de continuer encore long-tems pendant la convaleſcence, les ſecours que nous avons propoſés relativement à la diete, aux remedes, & à la maniere de vivre.



# CHAPITRE IV.

## De l'Angine.

LES Auteurs ont expofé avec affez d'exactitude les différentes efpeces d'angines ; mais il y en a trois qui font les plus aiguës & les plus dangereufes dont ils n'ont pas traité d'une maniere affez claire, felon la nature du mal. J'appellerai la premiere aqueufe ; la feconde gangrene des amygdales ; la troifieme étranglement de la gorge.

Dans la premiere, les glandes de la bouche, du palais & celles des parties voifines font diftendues & tuméfiées ; dans la feconde, les amygdales font le fiege de l'inflammation, qui ne fe termine pas par une fuppuration parfaite ; elles fe tuméfient & fe durciffent, & il furvient une gangrene qui enleve bientôt les malades, fi l'on n'y apporte un prompt fecours : dans le troifieme, le malade étant pris de convulfions, meurt fubitement. J'ai été dans le cas d'obferver une fois cette derniere ; & quoiqu'on eût fait deux faignées copieufes dans l'efpace de fix heures, cette évacuation ne fervit à rien. A l'ouverture du cadavre, on n'apperçut pas dans les bronches la moindre trace de tumeur ou d'inflammation, ni dans les glandes ni dans les mufcles ; mais tout le fyftême artériel & veineux étoit gorgé d'un fang épais. Quelque rare que foit cette maladie, Hippocrate l'a décrite. De toutes les angines, dit-il, les plus graves, & celles qui tuent le plus promptement,

ſont celles dans leſquelles on ne découvre rien de manifeſte, ni dans les bronches ni dans le cou, mais qui ſont accompagnées de beaucoup de douleur & d'orthopnée (1). Or, le danger de tous ces maux eſt très-preſſant, & il faut mettre en uſage plus d'un moyen pour y obvier.

Je me rappelle que l'angine aqueuſe courut, il y a quelques années, comme une fievre épidémique dans la Principauté de Galles, ſur-tout dans les endroits voiſins de la mer, & que pluſieurs de ceux qui en furent attaqués, périrent dans l'eſpace de deux ou trois jours. Je conſeillai à un Médecin qui étoit ſur les lieux, de faire d'abord ſaigner les malades aſſez copieuſement; & après avoir lâché le ventre, ou par un lavement, ou par une légere potion, d'appliquer ſous le menton & autour du cou des emplâtres véſicatoires. Je fus d'avis de pratiquer quelques petites ſcarifications au palais, autour de la luette & ſous la langue, pour donner une iſſue à la maladie, en cas que ces premiers conſeils fuſſent inſuffiſants; & pour remédier à la fievre, je conſeillai une poudre compoſée de parties égales de poudre de contrayerva compoſée, & de nître purifié. Cette méthode de traitement fut ſuivie d'un bon ſuccès chez la plupart.

Dans la gangrene des amygdales, après avoir ſaigné & purgé, le ſeul remede eſt de faire ſur ces glandes, avec le ſcalpel, quelques inciſions un peu profondes, qu'on traite enſuite avec un peu de miel roſat & de miel égyptiac. Il eſt bon, pendant ce tems, de déterger la bouche avec une décoction d'orge & de figues. Tout ceci doit être fait dès le commencement; car au bout de

(1) *In prognoſt.*

deux ou trois jours le mal gagne la gorge, & il n'y a plus de reſſource. J'ai guéri pluſieurs malades par cette méthode, & j'en ai vu périr beaucoup d'autres, auprès de qui on l'avoit négligée ou tentée trop tard, & périr en préſence de Médecins, qui ne conſultant que la diminution de la chaleur fébrile, ne ſoupçonnoient pas le moindre danger, & croyoient les malades hors d'affaire, tandis qu'ils auroient dû s'appercevoir qu'un pouls vacillant, une inquiétude extrême & les ſueurs froides, n'annonçoient que trop une mort prochaine.

Ce ſont les enfants qui ſont le plus ſujets à cette maladie, qu'Aretée décrit, à ſon ordinaire, avec beaucoup d'exactitude (1). Le ſavant Séverinus, dans ſon excellent Commentaire, l'appelle *ſuffocation peſtilente des enfants*, & recommande le traitement que j'ai propoſé (2), & c'eſt celui qu'a mis auſſi en uſage Celſe, l'Hippocrate des Latins (3).

L'étranglement de la gorge eſt la troiſieme eſpece d'angine dangereuſe dont j'ai parlé. Si on peut la prévoir, il faut la prévenir par des évacuations de tous genres, des ſaignées, des purgations, des véſicatoires, des cauteres & des diurétiques. Un peu de modération dans le boire & dans le manger ſera auſſi très-utile.

---

(1) *De cauſis & ſignis morbor. acut.* Lib. 1, cap. 9.
(2) *Diatriba de peſtilente ac præfocante pueri abceſſu operi de reconditâ abceſſuum naturâ, adjuncta.* Francofurti, 1643.
(3) *Lib.* VI, *cap.* 10.



# CHAPITRE V.

## *Des maladies de la Poitrine.*

### *De l'Aſthme.*

LA difficulté de reſpirer reconnoît pluſieurs cauſes, & très-différentes entre elles. Tout ce qui eſt capable de mettre quelque obſtacle à l'entrée libre & prompte de l'air dans le poumon produit cette incommodité. La reſpiration exige la dilatation de la poitrine, qui s'opere au moyen du diaphragme, des muſcles intercoſtaux, & de ceux de l'abdomen. Il eſt donc néceſſaire que l'air ſoit reçu dans la trachée-artere ; & lorſque ſes conduits ſont bouchés par quelque tumeur ou par des humeurs viſqueuſes, la reſpiration devient plus difficile. Il faut encore ici faire attention aux qualités de l'air ; car s'il eſt plus peſant ou plus léger qu'à l'ordinaire, il n'aura pas aſſez de force pour diſtendre les véſicules du poumon. Cet organe contribue quelquefois lui-même à produire cette incommodité : car j'ai vu pluſieurs perſonnes qui ne s'accommodoient pas mal de l'air épais de la ville, & qui ayant paſſé à la campagne, où l'air eſt plus ſérein, & où communément ceux qui ſont ſujets à ce mal ſe trouvent mieux, s'y trouvoient néanmoins plus mal, & y contractoient une diſpnée conſidérable. Enfin, la difficulté que le ſang éprouve à paſſer par le poumon doit être comptée au nombre des obſtacles de la reſpiration, & cela peut arriver à raiſon de différentes cauſes, tant par le défaut du cœur que par celui du

ſang même. Quand le cœur eſt foible, il pouſſe le ſang avec moins de vivacité; & quand celui-ci eſt trop épais, il ſe meut plus difficilement; & reſtant dans une ſorte de ſtagnation dans ſes vaiſſeaux, il trouble & empêche juſqu'à un certain point le jeu de l'air dans le poumon. Cette maladie a pluſieurs cauſes; mais ce ſont là les principales; & quand elles ſont réunies, elles rendent le mal preſque incurable.

Les variétés de cette maladie exigent des ſecours variés; mais dans quelque eſpece que ce ſoit, le plus puiſſant de tous eſt la ſaignée. Il ne ſuffit pas; le vomiſſement eſt très-utile quand le poumon ou l'eſtomac ſont ſurchargés d'une pituite tenace & épaiſſe; il eſt même utile d'y revenir de tems en tems. Il faut tenir le ventre libre, ſans néanmoins mettre en uſage pour cela de violents cathartiques. Il ſuffira, la plupart du tems, pour remplir cette indication, de donner chaque ſoir des pilules faites de pilules ruffiennes & de gomme ammoniac, à quantités égales. Il faut abſolument interdire tout aliment & toute boiſſon flatteuſe, preſcrire l'exercice pouſſé juſqu'à la laſſitude même; que le malade ſe frictionne, & ſe faſſe frictionner les extrêmités inférieures juſqu'à provoquer la ſueur.

Dans le tems des accès, il faut, autant qu'il eſt poſſible, ſoulager la difficulté de reſpirer. On remplit cette indication quand les humeurs ſont viſqueuſes & tenaces, en donnant l'oxymel skillitique mêlé à l'eau ſimple de cannelle, & l'ail ou crud ou confit. Si la liqueur nerveuſe n'eſt point en défaut, les gommes fétides feront d'un uſage avantageux, ſur-tout le lait ammoniacal. Mais il ne faut pas oublier que les anodins, ſi déſavantageux dans les premiers cas, ſont très-

utiles dans celui-ci, mêlés aux sels & aux esprits volatils. Mais parmi toutes ces compositions, il n'en est pas dont l'usage convienne mieux que celle qui se vend sous le nom d'*élixir parégorique*.

Comme ce mal attaque bien des gens conséquemment à quelque vice des solides ou des fluides, & souvent pour des causes très-légeres, il est bon d'enseigner la maniere dont on peut s'en préserver. Il faut avoir égard, & au tempérament du malade, & à la nature du mal. S'il est naturellement échauffé, les rafraîchissants & les acides, les plus doux néanmoins, seront utiles. Le vinaigre & les oxymels sont ceux qu'il faudra préférer. S'il est d'un tempérament froid, les remedes chauds qui conviendront le mieux sont la racine d'aunée, celle de zédoaire, le sagapenum, la myrrhe & d'autres semblables. Dans l'un & l'autre cas, le vomissement est avantageux, comme il l'est aussi de purger avec des cathartiques qui menent modérément, comme le sel de Glauber. La boisson la plus convenable est l'eau mêlée d'un peu de vin.

Or, comme dans cette maladie le sang est plus ou moins en effervescence, rien ne s'y opposera mieux que le quinquina, pris par précaution, avant le tems du retour des accès. J'ai vu son usage suivi de beaucoup de succès quand on l'a mêlé avec le cinabre d'antimoine.

Enfin, il faut se ressouvenir qu'un cautere ouvert au dessus des épaules est avantageux à tous ceux qui ont la respiration difficile, & le bien qu'il procure n'est pas dû seulement à l'excrétion des humeurs qu'il produit, mais au relâchement des nerfs qui en est la suite, & c'est de cette maniere que les cauteres sont utiles

non-ſeulement dans cette maladie, mais dans pluſieurs autres encore.

Il faut agir dans tous ces cas avec beaucoup de précaution. Des ſaignées trop fréquentes peuvent conduire à l'hydropiſie; les trop grands lavages ne conviennent pas aux vieillards. Les exercices violents rendent la reſpiration courte. Enfin, l'abus des acides produit ſur le genre nerveux, une conſtriction qui fait reſpirer plus difficilement, & c'eſt ainſi que l'application même des meilleurs remedes exige certaines bornes.

Au reſte, ſur ces maux, & ſur tous ceux de la poitrine, on ne peut mieux faire que de conſulter les *Traités* de Bellini ſur les maladies de la tête, de la poitrine &c.



# CHAPITRE VI.

## *Des Maladies du Cœur.*

LE cœur, premier agent de tous les mouvements animaux, principe & ſource de notre vie, étant un muſcle, ou plutôt l'aſſemblage de pluſieurs muſcles, eſt ſujet aux mêmes inconvénients que les autres muſcles du corps.

Le mal dont il eſt le plus ſouvent affecté, eſt la palpitation qui cauſe une interruption momentanée dans ſon mouvement. Elle reconnoît bien des cauſes différentes. Quelquefois le relâchement des fibres fait que le ſang n'eſt pas pouſſé avec aſſez d'impétuoſité; d'autres fois un polype, dont le ſiege ſera dans les ventricules ou dans les oreillettes, en éludera la force. Un ſang trop épais & trop abondant éprouve plus de difficultés à être tranſporté dans ſes canaux; l'eau épanchée dans le péricarde, ce qui arrive néanmoins rarement, empêche le mouvement du cœur. Il eſt troublé par les concrétions pierreuſes. Les tendons qui ſe trouvent aux orifices des conduits acquierent quelquefois dans les vieillards une dureté qui approche de celle des os; & perdant alors leur élaſticité, ils oppoſent une trop grande réſiſtance au mouvement de truſion. L'appauvriſſement du ſang peut encore produire cette maladie; delà vient qu'il ſe fait dans le cerveau une moindre ſecrétion des eſprits animaux; ce qui met obſtacle à la contraction du cœur, & rend le pouls intermittent.

Mais il faut remarquer que la plupart du tems cette affection est convulsive, parce que le cœur qui n'a pas assez d'un seul effort pour pousser le sang, est obligé de le réitérer ; ce qui prouve assez, comme je l'ai déja dit, que ces mouvements qui passent pour n'être pas volontaires, sont néanmoins régis, & changés au gré de l'ame.

Voici qui peut servir au pronostic : c'est que ce mal, lorsqu'il revient fréquemment & avec violence, finit enfin par la syncope, ou la défaillance, que les Auteurs regardent comme un autre affection du cœur.

Il faut diversifier le traitement selon les cas. En général, on ne doit pas craindre de tirer du sang, à moins qu'il n'y ait trop de foiblesse, parce que le cœur n'ayant pas assez de force pour pousser le sang, il en acquerra davantage lorsque le poids du liquide sera diminué. Souvent la plénitude produit la palpitation de cœur & même la sincope, de sorte que la suppression de quelque flux ordinaire par le nez, ou par les hémorrhoïdes, par exemple, amene fréquemment cette subite prostration de forces ; & il n'est pas de moyen plus propre à prévenir ce mal que la saignée. A peine les malades peuvent-ils supporter d'autres évacuations. Le relâchement de fibres exige les secours que nous avons indiqués dans le chapitre de la paralysie; on corrige l'épaississement du sang propre à produire un polype, par les remedes atténuants, comme sont sur-tout les esprits volatils & les gommes fétides. Quant aux vésicatoires, lorsque le malade est assoupi, & qu'il y a des défaillances, ils l'excitent & le réveillent avec avantage par leur vertu stimulante.

CHAPITRE

# CHAPITRE VII.

## *Des maladies de l'Estomac & des Intestins.*

EN disant quelque chose sur les maladies de l'estomac & des intestins, je n'ai pas moins de défenses à faire que de proscriptions à proposer. Et d'abord, quoi qu'il soit très-souvent nécessaire de faire rejetter par le vomissement, cette pituite visqueuse qui fatigue l'estomac, il est certain cependant que le vomissement trop fréquent, en troublant & intervertissant le mouvement naturel des intestins par lequel les aliments sont portés en bas, met un obstacle à leur digestion.

Les infusions ameres aiguisent l'appétit & aident souvent la digestion ; mais il est à craindre qu'un trop long usage n'échauffe les fibres musculaires des organes digestifs. Aussi est-il quelquefois à propos de leur procurer une certaine astriction au moyen des acides, & sur-tout de l'élixir de vitriol de Mynsicht, & encore faut-il avoir attention de s'en abstenir, tant que la pituite qui tapisse l'estomac conserve sa viscosité : car le mal de l'estomac le plus fréquent est son relâchement, & c'est alors qu'il est nécessaire de relever un peu le ton de ses fibres.



## SECTION I.

### *Du Flux de Ventre.*

On arrête assez facilement le flux du ventre ; je parle de celui qui est sans fievre ; car lorsqu'il en est accompagné, il faut examiner s'il ne doit pas juger la maladie. Lorsqu'il ne s'agit que de remédier à la fréquence des déjections, il suffit pour cela, après avoir donné une ou deux fois le vin d'Hipécacuanha, & purgé quelquefois avec la rhubarbe, de fortifier les intestins en faisant prendre quelques aromatiques, auxquels on ajoute la craie de Briançon.

### *De la Dysenterie.*

La maladie est bien plus grave lorsque la dysenterie existe, & que les intestins souffrent des douleurs vives ; car la plupart du tems, leur tunique interne est ulcérée, & ils rejettent du sang ; tantôt mêlé avec quelques matieres stercorales liquides, tantôt avec des mucosités & des especes de lambeaux charnus ; le malade est fatigué d'épreintes & de tenesme ; cependant il ne rend que très-peu de chose & les épreintes augmentent avec les déjections ; comme ce mal vient souvent d'inflammation, il n'est pas étonnant qu'il soit accompagné d'une petite fievre.

Pour ce qui est du traitement, il est presque toujours à propos de tirer du sang. Le vomissement est aussi très-utile. On le provoque avec le vin d'Hipécacuanha, qu'on donne, non pas une

ſeule fois, mais trois ou quatre, en laiſſant deux ou trois jours d'intervalle.

Pendant ces évacuations, & après qu'elles ont eu lieu, il faut mettre en uſage les remedes propres à arrêter le flux de ventre, & à guérir les membranes ulcérées. Je n'en connois pas de meilleur pour cela que celui qu'on compoſe avec la confection cardiaque & la craie de Briançon, auxquelles on ajoute l'extrait Thébaïque, de maniere qu'on prenne trois fois par jour un grain de celui-ci, & un ſcrupule de chacun des autres ingrédients.

Les lavements ne ſont pas inutiles, ſur-tout ceux qu'on fait avec du bouillon de trippes, auquel on ajoute la thériaque d'Andromacque, ou au moins l'électuaire de ſcordium, ou le *decoctum album*, avec l'amidon, ou bien encore le julep de craye, auquel on ajoute au beſoin deux ou trois grains d'extrait thébaïque.

Enfin, une remarque qui a ſon utilité pratique, c'eſt que la mauvaiſe diſpoſition du corps rend quelquefois tous ces ſecours inutiles. Dans ces cas-là, ſans négliger les autres remedes, il eſt bon de mettre en uſage ceux qui ſont propres à corriger les humeurs, comme, par exemple, la rhubarbe à laquelle on ajoutera une petite doſe de mercure ſix fois ſublimé, & qu'on réitérera pluſieurs fois.

Outre ces maux, il ſe forme quelquefois dans l'eſtomac une vomique ou ſuppuration interne. Cela arrive rarement, & cependant je l'ai obſervé plus d'une fois; le malade rend alors par le vomiſſement une aſſez grande quantité de ſang & de matiere purulente. Ce cas eſt effrayant, ſans être la plupart du tems bien dangereux. On guérit en faiſant prendre des reme-

des propres à enduire & à cicatriser les membranes ulcérées. Tel est sur-tout le baume de lucatel.

## SECTION II.

### *De la Passion iliaque.*

C'EST une maladie très-aiguë à laquelle les Grecs ont donné le nom d'*Ilœon*. Celse l'appelle, *la maladie de l'intestin grêle.* C'est une violente inflammation qui dégénere bientôt en gangrene, & à laquelle le malade succombe, s'il n'est promptement secouru.

Il faut donc se hâter de saigner & copieusement, non pas une seule fois, mais deux & même trois. Il est bon ensuite de lâcher le ventre; ce qu'on obtient difficilement, parce que les remedes âcres produisent une trop vive irritation, & sont rejettés par le vomissement. Il faut donc commencer par des lavements, auxquels on entremêle des cathartiques; ceux-ci doivent être doux, & ceux-là un peu stimulants, afin qu'ils se prêtent un secours mutuel. Les anodins sont nécessaires aussi, mais associés aux purgatifs. On pourra donner un scrupule d'extrait cathartique, auquel on ajoutera un grain d'extrait thébaïque, & au bout de quelques heures deux cuillerées d'infusion de senné, auxquelles on mêlera un quart de teinture de senné, & qu'on répétera toutes les deux heures jusqu'à ce qu'on ait obtenu des déjections suffisantes.

Si l'on n'obtient rien par ces moyens, on fera avaler du mercure, qui aura dans ce cas

un double avantage. Par ſon poids il tendra à rétablir le mouvement des inteſtins qui eſt interverti, & en amolliſſant, par ſa lubricité, les matieres qui les rempliſſent, il contribuera à en procurer la ſortie. C'eſt pour cela qu'il le faut donner à doſe un peu forte, comme d'une livre au moins, & le réitérer plus d'une fois. C'eſt un moyen auquel on ne doit pas recourir trop tard, parce qu'il ſeroit à craindre, ce qui arrive aſſez ſouvent, que la gangrene ayant ſuccédé à l'inflammation, les tuniquesdes inteſtins corrompues ne laiſſaſſent répandre ce minéral dans la capacité du bas-ventre.

Les fomentations ont auſſi leur utilité, ſur-tout celles qui ſe font avec une flanelle chaude imbibée d'eſprit de vin, ou, comme Sydenham l'a preſcrit, on peut appliquer ſur le ventre un petit chien vivant. Le meilleur ſecours encore eſt de plonger tout le corps dans un bain tiede; & ſi la douleur continue, on applique autour de lombilic des ventouſes auxquelles on fait de légeres ſcarifications.

C'eſt de la même maniere qu'il faut traiter cette maladie violente que les Médecins François appellent *la colique de Poitou*, & que les nôtres connoiſſent ſous le nom de *the dry belly ache*, dans nos Iſles de l'Amérique, où elle eſt très-fréquente. Car elle conſiſte dans une dou-

---

(1) *Note du Traducteur.* * M. de Haën conſeille encore l'application de la neige, qui a réuſſi dans bien des cas, le quinquina, & enfin l'emploi de la machine dont on trouve une ample deſcription dans le 5e. ch. de la 8e. part. du *Ratio medendi.*

leur vive accompagnée de fievre, d'inflammation, & d'une constipation opiniâtre (1).

## SECTION III.

### *Des Vers ou Lombrils.*

Il y a souvent des vers dans le ventre. J'en distingue de trois especes. Les ronds & les ascarides auxquels les enfants sont sujets; & les larges qui sont les pires de tous & qui attaquent principalement les adultes. Les Auteurs ont beaucoup écrit sur les uns & sur les autres. Il n'y en a aucun qui ait donné une description plus exacte des plats que le savant Daniel le Clerc, qui a même ajouté des figures à sa description. Nous avons pris chez lui ce que nous en dirons ici, parce qu'il a relevé les erreurs dans lesquelles différents Médecins étoient tombés au sujet de ces petits animaux, dont la nature est très-singuliere. Et d'abord il paroît évidemment que cet animal n'est pas un seul ver, mais l'assemblage de plusieurs vermisseaux du genre de ceux qu'on nomme concurbitains enchaî-

(1) *Note du Traducteur.* * La vraie méthode de traiter cette maladie est celle qu'on emploie à la Charité, à Paris, où elle est très-fréquente. Cette méthode consiste dans de forts évacuants, tant émétiques que purgatifs, & sous la forme de lavements, entre-mêlés de calmants. La cure s'acheve avec une tisanne sudorifique, dans laquelle on ajoute le lilium de Paracelse. Rarement cette maladie (qu'il vaudroit mieux appeller *colique des minéraux*), & qui n'est pas la même chose que celle de Poitou) rarement, dis-je, traitée de cette maniere est-elle suivie de la paralysie, qui est une de ses terminaisons.

nés les uns aux autres. Ceux-ci ont à peu près un travers de doigt de large, sont quelquefois dans les inteſtins ſeuls & ſéparés des autres, & ſe rendent de même. Enfin, le ver total a une tête même aſſez aiguë & reſſemblante à un bec. C'eſt au moyen de cette eſpece de trompe qu'il s'attache aux inteſtins, & qu'il ſuce le chyle qui lui ſert de nourriture.

Je peux ajouter quelque choſe à ces obſervations de le Clerc ; car j'ai vu & traité plus d'une fois cette maladie. Ce qu'il y a d'étonnant & de fâcheux, c'eſt que lors même qu'à l'aide des remedes on eſt venu à bout de chaſſer pluſieurs de ces vermiſſeaux, cependant il s'en reproduit chaque jour de nouveaux, qui ſe joignent à ceux qui ſont reſtés dans le corps, juſqu'à ce que cette tête elle-même ſoit chaſſée, & c'eſt alors ſeulement qu'on rend par le fondement l'animal entier, qui a ſouvent pluſieurs pieds de longueur. Il n'eſt pas ſurprenant que ce bec aigu cauſe des douleurs, & qu'un homme qui eſt obligé de nourrir un hôte auſſi vorace & auſſi monſtrueux que celui-là tombe dans la maigreur & le maraſme.

Il faut donc s'appliquer à extirper par toutes ſortes de moyens, cette pernicieuſe engeance de vers. Quand ce ſont des ronds ou des aſcarides, on en vient aſſez facilement à bout. Le mercure leur eſt nuiſible, ſous quelque forme que ce ſoit : il eſt donc à propos de purger avec la rhubarbe, à laquelle on ajoutera une petite portion de mercure ſublimé ſix fois. Quelques jours après on peut donner matin ou ſoir l'œthiops minéral. On donne pour boiſſon l'eau de fontaine, dans laquelle on a fait bouillir ce métal. On peut auſſi faire boire l'eau de mer, &

il n'eſt pas inutile d'injecter de l'huile en lavements.

Le ver plat exige un traitement particulier. Voici un remede dont j'ai déja reconnu l'efficacité depuis pluſieurs années. On prend parties égales de rapure d'étain, & de corail rouge, qu'on réduit en une poudre très-fine. On en donne deux fois par jour un gros, dont on fait un bol avec la conſerve de ſommités d'abſynthe marine.

Enfin, de quelques remedes dont on ait uſé pour attaquer ces ennemis domeſtiques, il faut y inſiſter pour les empêcher de reparoître.

C'eſt ici le lieu de dire deux mots ſur un ver bien différent de ceux dont nous avons fait juſqu'ici la deſcription. Il eſt d'une nature très-ſinguliere. Ce n'eſt pas dans les inteſtins, mais dans les membres qu'il a ſon ſiege. Les Arabes l'ont appellé *la veine de Médine*, les Grecs *dracunculon*, les Latins *dracunculus*, dragonneau. Avicenne eſt le premier qui l'ait décrit & qui ait indiqué le traitement qui lui convient (1). George Jérôme Velschius en a traduit le texte en latin; & au lieu de commentaire, il a donné ſur ce ſujet un volume plein d'érudition (2). J'expoſerai en peu de mots ce qu'on trouve de plus eſſentiel dans Avicenne. Il dit qu'on reconnoît cette maladie lorſque » dans quelque partie du corps il s'éleve une » puſtule dont la tuméfaction produit une pe» tite veſſie qui, lorſqu'elle eſt percée, laiſſe » voir quelque choſe d'un rouge tirant ſur le » noir, & qui ne ceſſe pas pour cela de conti-

(1) *Lib.* 4, *Canon.* Sect. 3 *Tract.* 11, cap. 21. & 22.
(2) *Auguſt. Vindelicor.* 1674.

» nuer à s'élever. Cependant il se fait sous la » peau un mouvement vermiculaire semblable à » un mouvement animal, comme s'il y avoit » réellement un ver. « Or, Galien appelle ce mal *un ulcere* qui tiraille le nerf le plus voisin (1).

Mais c'est réellement un ver qui cause cette maladie, assez fréquente en Ethiophie, dans l'Afrique & dans les Indes. C'est un petit insecte aquatique qui a la tête aiguë & le corps mince, & qui s'attache dans le bain aux membres & aux jambes des hommes. Après s'être nourri des membranes humides des muscles, il grossit & s'allonge. Il excite en rongeant la peau, de l'inflammation & une tumeur qui venant à suppurer, laisse voir la tête de l'animal, qui a quelquefois deux ou trois pieds de longueur & plus.

Avicenne propose une méthode de traiter ce mal tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ». Il con- » seille de prendre pendant trois jours de suite » une dragme d'aloës : que si le ver résiste à l'ac- » tion de ce remede & qu'il paroisse déja, il » est à propos alors de chercher à l'attirer par » quelques moyens & de préparer quelque chose » sur quoi on le puisse rouler insensiblement » jusqu'à ce qu'on l'ait en entier. On se sert » commodément pour cela d'un petit morceau » de plomb qui ait assez de poids pour l'atti- » rer, & on acheve de l'arracher doucement, » crainte de le rompre « &c. &c. J'ai eu occasion autrefois d'observer cette maladie sur un matelot qui revenoit d'Afrique.

(3) *Definit. medic.*

## CHAPITRE VIII.

### *De l'Hydropisie.*

Les Médecins anciens & modernes reconnoissent trois especes d'hydropisies : la leucophlegmatie, ou anasarque, la tympanite & l'ascite ; ce qu'elles ont de commun, c'est une trop grande abondance d'eaux, dont la collection forme une tumeur. Quand elles sont répandues par tout le corps, on la nomme *leucophlegmatie*. Lorsqu'elles gonflent le ventre, au point qu'il est tendu & résonne comme un tambour, on la nomme *tympanite* ; ou bien lorsque quelques portions d'humeurs produites, peut-être, par des vapeurs condensées se ramassent en quelque endroit, & que le bas-ventre soit rempli de maniere qu'au moindre mouvement du corps, ou en appliquant la main dessus, on sent la fluctuation des eaux ; c'est ce qu'on appelle l'*ascite*.

Le siege de la leucophlegmatie est dans cette membrane que les Anatomistes modernes ont nommée *graisseuse* ou *tissu réticulaire*, tissu cellulaire, & qui s'étend entre toutes les membranes & tous les muscles du corps.

La tympanite est de plusieurs especes. Quelquefois la vapeur répandue dans le bas-ventre le tuméfie ; il résonne lorsqu'on frappe dessus. Or, cette vapeur est l'air qui se dégage de quelque viscere corrompu ; aussi, lorsqu'il s'échappe, produit-il toujours une très-mauvaise odeur. Ces cas sont très-rares ; j'en ai vu néanmoins un exemple remarquable dans l'hôpital de St. Tho-

mas. C'étoit un vieillard, qui avoit le ventre si gros & si dur, qu'il résonnoit comme un tambour lorsqu'on frappoit dessus; & quoiqu'on lui donnât les cathar&#7;ctiques les plus violents, il ne rendoit par le bas ni vents ni matieres fécales. On ouvrit son cadavre; & à l'incision du bas-ventre, il s'échappa, avec bruit, un vent si fétide, que le Chirurgien qui opéroit, se plaignit d'être étouffé par cette exhalaison pestilentielle. La cause de cette puanteur se manifesta bientôt, & l'on en trouva la source dans l'intestin colon enflammé & gangrené, & dans l'estomac qui étoit aussi corrompu. Quelquefois, sans qu'il y ait de putréfaction, il se forme dans le ventre un air élastique, qui ne trouvant point d'issue, produit la tuméfaction, & pousse en devant les membranes qui l'environnent. Ce n'est pas dans la cavité abdominale, mais dans les intestins mêmes que cet air est renfermé, & ils en sont tellement distendus qu'ils perdent leur force élastique, & souffrent une extension considérable.

La troisieme espece d'hydropisie est l'ascite, qui se forme de trois manieres; car quelquefois l'eau s'épanche entre le tendon des muscles transverses du bas-ventre & le péritoine, & produit l'enflure dans l'endroit où elle les sépare (1). D'autres fois, c'est entre les deux tuniques du péritoine que les eaux se choisissent un ample réservoir; mais le plus souvent, c'est dans la grande capacité du bas-ventre que les eaux s'amassent & croupissent. Je les ai trouvées quelquefois très-limpides dans certains cadavres, & on y voyoit nager de petits filaments transparents,

(1) *Mém. de l'Acad. Roy. des Sc.*, *ann.* 1713, & Transact. philos. *Numb.* 414.

qui fembloient être produits par de petites véficules enchaînées enfemble ; & ce n'étoit autre chofe que les débris des tuniques des petits vaiffeaux lymphatiques, divifés en certains endroits pour la formation des hydatides.

Il n'y a point d'hydropifie plus grave que celle qui a fon fiege dans les ovaires des femmes. Ces organes commencent par fe durcir, enfuite ils s'enflamment & fe corrompent ; diftendus enfuite par l'épanchement des eaux de tous les vaiffeaux lymphatiques voifins, ils prennent cet accroiffement monftrueux.

C'eft ainfi que les eaux fe renferment dans le bas-ventre ; & j'ai vu fréquemment des exemples de ces différentes manieres dont elles s'y ramaffent ; mais j'ai fait, à ce fujet, dans mon hôpital, une obfervation affez rare. Une veuve de quarante-deux ans, qui n'avoit jamais eu d'enfants, après s'être plaint pendant environ un an, de douleurs dans les reins, & de difficultés d'uriner, vit tout-à-coup groffir fon ventre, & les fymptomes de l'hydropifie afcite fe manifefterent en affez peu de tems, de forte qu'on lui fit trois fois la ponction ; mais comme de nouvelles eaux fe formoient après chaque paracenthefe, elle mourut quinze jours ou trois femaines après la derniere opération. L'ouverture du cadavre donna iffue à une très-grande quantité d'eau contenue dans la cavité formée par la féparation du péritoine & des aponévrofes des mufcles tranfverfes ; & il en fortit en même tems, beaucoup d'hydatides qui n'étoient point encore rompues. Ayant enfuite ouvert le fac du péritoine, on tira fept à huit livres d'eaux épaiffes & vifqueufes, dans lefquelles fe trouvoient mêlées beaucoup de glandes corrompues. Nous étions déja

fort étonnés de ne point appercevoir les intestins que nous cherchions en vain, lorsque nous trouvâmes une membrane semblable à une peau déchirée, qui contenoit l'estomac, les intestins & l'omentum unis ensemble, & resserrés dans un très-petit espace, où ils étoient comme cachés. Cette membrane étoit la tunique interne du péritoine, qui, comme nous l'avons dit, en a deux. L'extérieure ressemblant à du cuir, nous en avoit imposé au premier aspect, de maniere que nous crûmes d'abord que c'étoit tout le péritoine. Nous eûmes donc dans ce cadavre un exemple de chacune des trois hydropisies ascites dont nous avons fait mention.

Outre ces amas d'eaux, les autres parties du corps sont quelquefois le siege de quelques épanchements d'humeurs. Le cerveau & les testicules sont sujets à des inondations lympathiques. Mais l'eau n'est jamais si dangereuse que lorsqu'elle est infiltrée dans la poitrine, & c'est ce qui arrive à ceux qui ont été long-tems sujets à la difficulté de respirer. Quand il existe quelque polype dans les gros vaisseaux sanguins, la partie du sang la plus liquide transude à travers la membrane pulmonaire, & produit la plupart du tems cette infiltration. J'ai vu quelquefois cet amas d'eau aller à une livre ou deux mesures, tantôt d'un côté de la poitrine, tantôt des deux côtés, & la collection s'en être faite quelquefois dans le médiastin. Cette humeur augmentant de jour en jour intercepte enfin le mouvement de la respiration, & le malade meurt au moment où l'on s'y attend le moins : on a aussi trouvé chez ceux qui ont été long-tems sujets aux palpitations & à l'asthme, le péricarde énormément tuméfié & plein d'eaux.

Mais venons à la curation de toutes ces maladies. Dans la leucophlegmatie, il faut faire quelques ſcarifications à la partie interne de la jambe, deux travers de doigt au deſſus des malléoles, que l'inciſion pénetre juſqu'à la membrane celluleuſe, & non au-delà, pour donner pendant quelques jours iſſue aux humeurs. On fera pendant ce tems-là quelques fomentations ſur les jambes avec la décoction des herbes chaudes & émollientes, à laquelle on ajoutera l'eſprit de vin camphré. J'ai éprouvé l'utilité de ce ſecours non-ſeulement dans la leucophlegmatie, mais dans l'aſcite même, & je lui ai vu opérer des guériſons en donnant iſſue à une quantité d'eaux incroyable. Mais il faut prendre garde en faiſant ces ſcarifications, comme à l'égard de toutes les autres évacuations aqueuſes qu'on peut ſolliciter dans le corps humain, de ne point trop épuiſer les forces; car une certaine quantité d'humeurs ainſi évacuées tout-à-coup n'affoiblit pas moins qu'une perte de ſang pareille. Il faut donc ſoutenir le malade, de maniere que les moyens qu'on emploie pour le guérir, ne contribuent pas à accélérer ſa mort; ce que j'ai vu arriver une fois par ma faute, pour n'avoir pas ſu aſſez évaluer les forces du malade, & une autre fois par la témérité d'un Chirurgien en pareil cas. Mais il eſt quelquefois étonnant de voir la quantité prodigieuſe d'eaux que les malades évacuent ainſi à leur grand ſoulagement. En voici un exemple ſingulier.

Une dame de mes parentes d'une cinquantaine d'années environ, aſſez forte & robuſte, tomba à la fois dans la leucophlegmatie & l'aſcite, & ſon ventre étoit devenu ſi énorme &

ſi volumineux, qu'elle étoit obligée de ſe coucher, ne pouvant plus en ſoutenir le fardeau. La voyant dans un état preſque déſeſpéré, je dis que la ſeule reſſource qui reſtoit, étoit de pratiquer une inciſion au bas des jambes. Elle y répugnoit beaucoup, diſant qu'elle avoit déja parcouru la plus grande partie de ſa carriere, & qu'elle ne vouloit pas revenir ſur ſes pas. Enfin, elle ſe laiſſa gagner aux prieres de ſes amis, & l'eau coula pendant dix jours de ces deux petites plaies avec tant d'abondance qu'on en rempliſſoit chaque jour un vaſe de trois pintes. Les fomentations chaudes ſur la partie ne furent point oubliées, tant pour ſoutenir les forces que pour ne point affoiblir l'eſtomac. On lui fit boire chaque jour un ou deux verres d'infuſion de plantes ameres, telles que l'abſynthe Romaine, la petite centaurée, la racine de gentiane, les ſemences de petite cardomome, auxquelles on ajoutoit le vin chalibé. Chaque ſoir, elle prenoit une petite potion dont j'ai coutume d'uſer pour ſolliciter les urines des hydropiques, & dont voici la formule : ℞ *Oxymel ſcillitique* une dragme & demie, *eau ſimple de cannelle* une once, *eſprit de lavande*, *ſyrop d'écorce d'orange* de chaque une dragme. Elle entra inſenſiblement en convaleſcence, & ſon corps revint à ſon premier état. Quand ſes forces le permirent, elle fut purgée par le bas avec les remedes convenables. Cette maladie exige des cathartiques d'une certaine énergie & ſouvent répétés; tels ſont l'élatérium, le mercure ſix fois ſublimé & la racine de jalap. On laiſſoit dans l'adminiſtration de ces remedes de juſtes intervalles. Elle continua pendant long-tems l'uſage des autres dont j'ai fait mention : par

exemple, elle prit pendant un an, ſans interruption, le julep diurétique dont j'ai donné la formule. Elle jouit après cela, d'une très-bonne ſanté l'eſpace de cinq ans, au bout deſquels elle fut enlevée par une maladie aiguë. Je ne doute en aucune ſorte, que tout ce déluge d'eau n'ait dérivé en partie du tiſſu cellulaire, partie du ſac formé entre les aponevroſes des muſcles tranſverſes & le péritoine, & partie auſſi de l'amas qui étoit entre les deux tuniques du péritoine.

Nous en ſommes maintenant à la tympanite. Celle qui prend ſa ſource dans la putréfaction de quelque viſcere eſt incurable ; mais celle qui eſt cauſée par un air qui ſe dégage dans les inteſtins, doit être traitée par un uſage aſſidu des purgatifs peu irritants, auxquels il faut entremêler des remedes propres à diſſiper les flatuoſités, & avoir ſoin pendant ce tems de ne donner au malade que des aliments de facile digeſtion. L'exercice du corps ne doit pas être négligé. On tirera quelque avantage des fréquents lavements d'eau chaude, comme auſſi d'appliquer le fer rouge en pluſieurs endroits du ventre, ſelon le précepte de Celſe, & de laiſſer les ulceres qu'il formera long-tems ouverts (1). (2) Mais ſi ce moyen paroît trop

---

(1) *Lib.* 3, *cap.* 21.

(2) *Note de l'Editeur.* * On diroit que tout ce chapitre eſt l'analyſe de celui de Celſe, qui y eſt cité, & dans lequel il y a d'excellentes choſes auxquelles on n'a rien à ajouter, ſi non que les Médecins devroient, pour le pronoſtic, donner un peu plus d'attention à ce qu'il dit au même endroit : *plus ad animum ægrotantis quam ad morbum attendendum eſſe.* Il faut beaucoup de conſtance ; la privation totale de boiſſon, par exemple, eſt un des re-

cruel,

cruel, on appliquera sur le bas-ventre des véficatoires qu'on renouvellera de tems en tems.

L'hydropisie ascite est toujours une maladie fâcheuse, soit que la collection des eaux se soit faite hors du péritoine, entre ses deux lames, ou enfin dans la cavité de l'abdomen. Le principal objet doit être d'examiner quelles sont les évacuations que le malade peut supporter; car lorsqu'il est très-foible, les purgations sont nuisibles; & plus les intestins semblent évacuer d'humeurs, plus il en reflue dans le ventre. Lorsque le Médecin s'en apperçoit, il doit ne pas insister, & chercher à chasser les eaux par les voies urinaires. Mais dans ces cas-là on ne peut guere compter sur la vertu attribuée aux remedes, même sur celle des meilleurs diurétiques; car ceux qui réussissent chez l'un, n'ont aucun succès chez l'autre; il faut donc en tenter plusieurs. Communément ceux qui sont composés avec la *racine de scille* sont d'une utilité plus générale. Les plus usités sont la potion que j'ai conseillée, faite avec l'oxymel, ou une petite dose de la racine récente, comme cinq à six grains, dont on fait un bol avec un demi-scrupule de poudre d'arum composée, cinq grains de gingembre, & le syrop d'écorce d'orange: on en donne un chaque matin. On se sert encore du vinaigre scillitique, qui est moins désagréable à l'estomac, & qui remplit mieux l'indication qui se présente en le donnant de cette maniere: suc de limons six gros, sel d'absynthe,

---

medes les plus efficaces; mais où trouver des gens qui soient assez maîtres d'eux-mêmes pour le pouvoir mettre en usage.

un demi-gros; mêlez : ajoutez eau de cannelle simple une once & demie, syrop d'écorce d'orange un gros, eau spiritueuse de menthe poivrée une demi-once, vinaigre scillitique, un gros ou un gros & demi. On fera prendre ce julep deux fois par jour. Les Médecins prescrivent encore, avec assez de succès, l'infusion de cendres de genêt, à raison de leur vertu diurétique; & l'usage en est assez commode lorsque le malade peut en faire sa boisson ordinaire, en y mêlant un peu de vin.

Je rapporterai une observation mémorable, dont une femme de condition, que je connoissois beaucoup, m'a fourni le sujet. Aux approches de 50 ans, elle sentit dans l'un des côtés du bas-ventre une tumeur dure qui, sans doute, étoit l'ovaire considérablement grossi. La rupture des vaisseaux lymphatiques de cette partie amena insensiblement l'hydropisie ascite. Les purgatifs & les diurétiques dont on fit usage n'eurent aucun succès. On pratiqua trois fois la ponction, & le ventre ne tardoit pas à reprendre le même degré d'enflure. Le hasard offrit cette Dame à une bonne femme du village, qui voyant la distension énorme de son ventre, & les douleurs qu'elle souffroit, n'eut pas de peine à lui persuader de prendre, matin & soir, une pleine cuillerée de semences de moutarde entiere, & de boire par-dessus une demi-livre de décoction de sommités vertes de genêt. Au bout de trois jours de ce régime, elle se trouva très-soulagée, & la soif qui l'avoit si fort tourmentée jusques-là, s'appaisa tout-à-coup. Ce remede purgeoit pendant deux ou trois jours de suite. La malade rendoit chaque jour cinq à six livres d'urine : elle le continua pendant un an,

& la maladie ne revint pas. C'eſt donc avec raiſon qu'Hippocrate recommande aux Médecins de ne pas dédaigner de s'inſtruire des ſecrets que les gens du peuple mettent en uſage (1).

On trouvera, ſans doute, extraordinaire, & peut-être même dangereux, de propoſer des ſomniferes dans cette maladie; cependant ils ont ici tellement leur utilité, que je crois qu'on peut les mettre au nombre des remedes qui déterminent les urines. Lorſque le malade, en effet, eſt attaqué de douleurs, ſouvent ils les excitent, par la raiſon, ſans doute, qu'ils relâchent les fibres des conduits des reins, que la douleur met toujours en conſtriction. Je rapporterai un fait qui en eſt une preuve inconteſtable.

Un homme robuſte, ſobre & tempérant, âgé d'environ 40 ans, fut attaqué tout à la fois de l'aſcite & de la tympanite, cauſées l'une & l'autre par le froiſſement qu'une chûte avoit produit dans l'hypocondre droit ſix ſemaines auparavant. A la ſuite de cet accident, le ventre ſe tuméfia; il éprouva de grandes douleurs, une ſoif violente, les urines coulerent en très-petite quantité, & étoient rouges & épaiſſes. Nous employâmes, un habile Médecin & moi, tous les remedes propres à faire couler les urines, le ſavon de Veniſe, les ſels lixiviels, le baume, le nître & d'autres ſemblables, mais le tout en vain. Les purgatifs les plus violents furent mis en uſage, & le malade n'en fut que plus mal. Nous ordonnâmes la paracentheſe; mais ſes amis s'y oppoſerent. Ses douleurs étant exceſ-

(1) *Lib. de Præcept.*

ſives, & n'y ayant plus lieu d'eſpérer de lui, je ſongeai aux anodins pour lui procurer au moins un peu de tranquillité. On lui donnoit donc, avant que de ſe coucher, le julep ſuivant : *Eau de menthe poivrée une once, eau de cannelle ſimple une demi-once, eau de cannelle ſpiritueuſe deux dragmes, teinture thébaïque quarante gouttes, leſſive de tartre une demi-dragme, ſyrop d'altéa une dragme, mêlés.* Il en éprouva un ſoulagement ineſpéré : il reprit le ſommeil qu'il avoit abſolument perdu ; & ce qu'il urina à différentes fois dans le cours de cette nuit, alla au moins à deux livres : cela lui donna beaucoup de courage ; & comme le malade éprouva que, pendant l'effet de cet anodin, il urinoit, & avoit le ventre libre, & qu'après l'opération de ce remede la ſurcharge reparoiſſoit, on lui preſcrivit de prendre le même julep toutes les huit heures, juſqu'à ce qu'il lui ſuffit de le prendre deux fois par jour. Cependant, comme un uſage trop fréquent de ce remede avoit diminué ſon appétit, on lui fit donner deux ou trois fois chaque jour, quelques cuillerées d'une infuſion amere chalybée, ſans négliger, pour cela, l'uſage du divin ſomnifere, dès que les douleurs ſe faiſoient ſentir : tout cela réuſſit à merveille. Il prit encore deux fois par jour, pendant un certain tems, quelques pilules faites avec une partie de pilules de ſtyrax ſur deux parties de quinquina liées avec la térébenthine de Chio.

Je renvoie le Lecteur à une obſervation rapportée par le célebre Willis, & qui eſt parfaitement ſemblable à la nôtre (1) (2) ; mais il eſt

(1) WILLIS, *Pharmaceut. ration.* Pars. I, Sect. VII, cap. I.

(2) *Note de l'Editeur.* * Willis, dans l'endroit cité par

bon auſſi de voir ce qu'a dit à ce ſujet le ſavant Spon; (1) (2) car l'hydropiſie qu'il guérit au moyen de vingt ſaignées, datoit probablement, comme celle que nous venons de citer, d'une trop grande chaleur, & de l'inflammation des parties internes.

---

l'Auteur, dit que les opiatiques agiſſent quelquefois en fondant le ſang, & en ſollicitant vivement, à la maniere des alexiteres, les ſueurs ou les urines. Il avoit été conſulté par un Gentilhomme très-cacochyme, & tourmenté de douleurs nocturnes, qu'on pouvoit attribuer à des reſtes du virus vénérien. Ce malade fut indocile au traitement qu'on lui propoſa; & ne voulut prendre qu'une doſe de *laudanum*, qu'on lui donnoit deux fois par ſemaine, & qui diminuoit un peu ſes ſouffrances. Il devint hydropique à pleine peau; & après avoir refuſé opiniâtrément les ſecours uſités, il demanda à continuer, à ſon gré, l'uſage du *laudanum*; ce que Willis accorda, croyant lui faire ſes derniers adieux. Ce Gentilhomme parvint inſenſiblement à en prendre une doſe incroyable, qui le mit, au bout d'un mois, en pleine convaleſcence. La ſoif ceſſa, les eaux diſparurent, l'eſtomac reprit ſes fonctions, & il fut parfaitement guéri.

(1) *Aphoriſm. nov.* Sect. v, aph. 81.

(2) *Note de l'Editeur.** Quoique l'hydropiſie ſoit due communément à l'appauvriſſement du ſang, à l'épuiſement, & quelquefois à la rupture des vaiſſeaux lymphatiques, il arrive cependant qu'on remédie à certaines eſpeces au moyen d'une boiſſon abondante, du petit lait, des ſaignées, &, dans ce cas, la pratique ordinaire eſt toujours préjudiciable. Nous avons guéri, dit M. Spon, avec vingt ſaignées une hydropique, dont le ventre avoit acquis un volume de plus en plus conſidérable par l'uſage des hydragogues & des diurétiques. Dans cette eſpece, l'excès de chaleur fond & liquéfie le ſang, & le réduit preſque tout en ſéroſités; ce qui fait que les remedes compoſés de diagrede & les ſels diurétiques, ne ſervent qu'à augmenter le mal, tandis qu'il cede à des moyens plus doux, & à l'uſage des rafraîchiſſants.

Après avoir indiqué ce qu'on peut prendre pour se guérir de cette maladie, il n'est pas hors de propos de dire de quoi il faut s'abstenir. Je veux parler de la privation des liquides. Les Médecins recommandent ce moyen comme un très-bon remede; mais il est difficile de le mettre en pratique, parce que la plupart du tems la soif presse vivement; & si on ne l'appaise, la vie paroît si à charge, qu'on est peu curieux de l'acheter à ce prix. J'ai connu cependant deux personnes qui ont eu le courage de s'imposer cette abstinence pendant très-long-tems, & qui ont été guéries par ce moyen de l'hydropisie ascite. Ils tromperent opiniâtrément leur soif, en portant de tems en tems à la bouche une pomme de reinette ou un limon, & se permettant rarement d'en avaler quelques petits morceaux.

Si les scarifications au dessus des malléoles, que nous avons proposées pour la leucophlegmatie, & tous les autres secours mis en usage n'avancent rien, il faut choisir une voie plus courte, & procurer aux eaux une issue par le ventre même. Car cette pratique est souvent avantageuse, rarement mortelle; elle appaise toujours les douleurs, en diminuant la tension du bas-ventre; enfin, sa plus grande utilité c'est qu'elle fait place aux remedes.

Je sais que les Médecins redoutent souvent cette opération, & en voici la raison principale. C'est en vain, disent-ils, qu'on évacue ces eaux, puisque le vice des parties internes est cause qu'il s'en reproduit, sans cesse, de nouvelles. D'ailleurs, si on les tire à diverses reprises, elles refluent promptement au même lieu; & si on les tire toutes à la fois, on risque de voir mourir le malade. Il est bien certain que lorsque les

viſceres ſont corrompus, il ne reſte pas d'eſpérance; qu'alors une évacuation faite à differents intervalles ne ſert pas à grand'choſe, & que l'évacuation totale eſt, la plupart du tems, pernicieuſe. Je commençai donc, en 1705, à chercher la raiſon de cet inconvénient pour y pouvoir remédier. Je crois que la voici : Lorſque le bas-ventre a été long-tems diſtendu par le ſéjour des eaux qui y ſont renfermées, le diaphragme s'éleve, les muſcles du bas-ventre ſouffrent une extenſion énorme, le ſang circule avec plus de facilité dans les parties ſupérieures que dans les inférieures; enfin, l'eau, par la compreſſion qu'elle occaſionne, change juſqu'à un certain point la diſpoſition des parties voiſines; de ſorte qu'en tirant toutes les eaux en une ſeule fois, le mouvement du diaphragme l'abaiſſe ſur le champ; le ſang ſe porte avec impétuoſité dans les vaiſſeaux inférieurs; les fibres, délivrées de la compreſſion qu'elles ſouffroient, perdent l'extenſion qu'elles avoient acquiſe, & la chaleur entretenue par les eaux renfermées; de-là les défaillances, qui venant à ſe ſuccéder, amenent une ſueur froide qui conduit à la mort. Je ne vois pas de meilleur moyen pour parer à cet inconvénient, que de preſſer fortement, avec les mains, l'abdomen de haut en bas, pendant la ſortie des eaux, & de le ſoutenir avec des bandes ſerrées même juſqu'à un certain point.

J'en fis les premieres épreuves à l'hôpital : il s'y trouva une femme très-propre à cette expérience. Dès que l'eau commença à ſortir après la ponction, j'appliquai moi-même les deux mains au deſſus du nombril, preſſant le ventre de haut en bas, & j'ordonnai au Chirurgien d'en faire autant au deſſous de cette partie. J'ob-

servai que la malade éprouvoit de petites défaillances, lorsque je retirois ma main. Après que toutes les eaux furent sorties, je fis serrer l'abdomen avec des bandes de laine, ayant d'abord appliqué dessus une grande compresse de flanelle imbibée d'esprit-de-vin. Cette méthode fut suivie, à notre grand contentement, du succès le plus complet, comme je l'avois imaginé. Cette femme urina abondamment ; l'appétit revint ; les forces se rétablirent ; & elle n'éprouva aucune rechûte : tant il importe de remonter aux causes des choses !

Dès-lors, non-seulement les Médecins Anglois, mais encore les étrangers adopterent cette méthode, & l'employerent avec un peu trop de hardiesse peut-être, comme il arrive ordinairement dans les nouvelles expériences. Car ceux qui ont le foie affecté, l'estomac corrompu, ou qui sont d'une mauvaise constitution, n'ont guere d'espérance du côté même de cette opération. Il y a donc quelques précautions à observer à cet égard, & elles ont été exposées avec la plus grande clarté par deux habiles Chirurgiens, G. Cheselden (1) & S. Sharb (2).

Il faut avouer cependant que quelque circonspection que le Médecin apporte dans le traitement de cette maladie, elle n'en est pas moins sujette à revenir ; ce n'est pas une raison pour mépriser cette méthode, au moyen de laquelle j'ai vu plusieurs hydropiques auxquels on a conservé la vie, d'autres à qui on l'a rendue tolérable, & d'autres, enfin, à qui on l'a rendue

(1) *Anatomy of the human Body.* Boock 3, ch. 10.

(2) *A Treatise on the operations of surgery*, ch. 13.

même agréable pendant plusieurs années. De tous les exemples que j'en pourrois rapporter, je n'en citerai qu'un seul qui est frappant.

Une veuve de distinction tomba dans une hydropisie ascite dans la 51e. année de son âge. On lui fit la ponction ; & comme les eaux revenoient toujours, on lui en tira chaque mois, dans l'espace d'un an, quarante-quatre livres. Dans l'année suivante, on lui en tira chaque mois une quantité, dont l'évaluation fit voir qu'il s'en ramassoit au moins douze livres par semaine. La troisieme année cette quantité commença à diminuer, de sorte qu'on n'en tiroit plus que vingt-quatre livres chaque mois. Dans la quatrieme & la cinquieme année, & les sept premiers mois de la sixieme, on ne tira pas en trois fois plus de seize livres à chaque. Après la derniere opération, elle commença à languir & à maigrir. Elle avoit cette difficulté de respirer qu'on observe dans l'hydropisie de poitrine, & étoit sujette à de fréquentes défaillances, tandis qu'auparavant, lorsque le tems de vuider ses eaux étoit arrivé, elle assembloit ses amis, témoignoit beaucoup de gaieté, se promenoit, dansoit même. Elle s'ennuya enfin de la vie & de ce traitement, & mourut d'une mort assez paisible. Il est surprenant, sans doute, que le corps humain ait pu, dans cet espace de tems, fournir une quantité d'eau pareille ; savoir, 1920 livres, dont le premier réservoir a été, comme je l'imagine, dans ce que les Médecins modernes appellent les ovaires. Elle ordonna, par son testament, que les principaux articles dont nous avons fait mention, fussent inscrits sur son tombeau en langue vulgaire, afin d'en conserver

la mémoire à la postérité. En voici les propres paroles :

*Cy gît Dame Marie Page,*
*Veuve de Messire Grégoire Page Baronet:*
*Elle mourut le 4 Mars 1728,*
*Dans la 56e. année de son âge.*

*Dans l'espace de soixante-sept mois elle souffrit soixante-six ponctions, qui ont donné issue à deux cents quarante gallons d'eau, sans qu'elle ait jamais témoigné d'impatience sur son état, ni craint cette opération* (1).

On voit ce monument à Bun-hil-feilds, hors de la ville (2).

---

(1) *Here lies Dame Mary Page,*
*Reliit of Sir Gregory Page Baronet.*
*She departed this life march IV, M. DCC. XXVIII,*
*In the LVI year of her age.*
*In LXVII months she was taped LXVI times,*
*Had taken away CCXL gallons of water,*
*Without ever repining at her case,*
*Or ever fearing the operation.*

(2) *Note de l'Editeur.* * Il existe à Nanci, une femme qui fournit un exemple bien plus frappant de la quantité de sérosités qui peuvent s'amasser successivement dans le corps humain, & du nombre de ponctions que la même personne peut soutenir. Elle se nomme *Thiebaut.* Elle est âgée actuellement de 38 ans. Dans l'espace d'environ 3 ans elle a éprouvé 98 ponctions, dont chacune, à la réserve des deux dernieres, a fourni entre 16 & 18 pintes de Paris, d'une eau citrine, claire & écumeuse. Dans la pénultieme, on tira une pareille quantité d'eau purulente, & dans la derniere, qui a été faite il y a dix-huit mois, environ une pinte de pus. Cette femme a toujours le ventre élevé & très-dur. Elle jouit d'ailleurs à présent d'une santé passable.

Je tiens ce fait de MM. Kenens & la Flize, ses Méde-

Je rapporterai encore un fait très-mémorable, mais dont l'iſſue a été plus heureuſe. Une jeune fille de dix-ſept ans ſentit ſon ventre augmenter de volume, & éprouva une diminution conſidérable dans les urines. Elle ne fut ſoulagée par aucun remede, & au bout d'un an elle avoit le ventre comme celui d'une femme groſſe. On la maria, dans l'eſpérance qu'un mari lui ſerviroit de Médecin; mais il s'en fallut de beaucoup; au contraire, dans l'eſpace de trois ans, l'hydropiſie augmenta au point qu'on craignit la rupture du ventre. Ses douleurs étant devenues intolérables, elle me pria de lui faire faire la ponction par le Chirurgien de l'hôpital, qu'elle avoit oui dire l'avoir faite à pluſieurs perſonnes avec beaucoup de ſuccès. Craignant de paſſer pour avoir tué cette femme, que je ne pouvois guérir, parce qu'elle étoit déja dans le maraſme, je déclarai qu'on ne pouvoit tenter cette opération, ſans l'expoſer au riſque de perdre la vie. Cette malheureuſe renouvella ſes inſtances, me pria de ne la point abandonner à des tourments qui la conduiroient à une mort lente. Je me laiſſai aller à ſes prieres, & on lui tira, en une ſeule fois, ſoixante livres d'eau limpide, &

---

cin & Chirurgien, qui ont eu la bonté de me la faire voir, & qui m'ont offert les détails de cette obſervation entiere. Mais ils la publieront, ſans doute, un jour d'une maniere beaucoup plus complette que je n'aurois pu le faire. L'épitaphe de *Marie Page* étant citée par-tout, d'après M. Méad, comme la preuve d'un phénomene unique dans ſon eſpece, j'ai cru eſſentiel d'y joindre ce nouvel exemple, qui en feroit le pendant, s'il n'étoit remarquable par une ſingularité bien plus extraordinaire encore.

qui n'avoit point de mauvaiſe odeur. Dès ce jour-là, ſes forces commencerent à revenir; la maladie fut ſans retour; au bout de dix mois elle mit au monde un garçon bien conſtitué, & en a fait pluſieurs autres depuis.

J'ajouterai, enfin, que l'utilité de cette méthode eſt prouvée par cela ſeul, qu'il y a bien plus de ſûreté à tirer ainſi les eaux, avec précaution, qu'à attendre qu'elles ſe frayent d'elles-mêmes la route, en crêvant la peau du ventre. Car cela arrive aſſez ſouvent, & met les malades en danger de la vie. J'ai vu néanmoins, une fois, une femme qui en échappa. Son ventre étoit énormément diſtendu par les eaux quand elle m'appella. Je déclarai ſa maladie incurable, parce que les forces lui manquoient. Mais je fus trompé dans mon pronoſtic; car quelques jours après, ayant oui dire qu'elle étoit encore en vie, je retournai chez elle, & je fus très-frappé de voir deux vaſes pleins d'eau, dont l'un pouvoit en contenir douze livres, l'autre ſix. Les premieres étoient ſorties par la rupture du ventre auprès de l'ombilic le premier jour, & les autres le lendemain, par une rupture qui ſe fit dans le voiſinage; & c'eſt ainſi que la nature avoit diviſé ſon opération en deux jours. Voyant cette malade dans la langueur, & ne différant guere d'une morte que parce qu'elle reſpiroit encore, je ne lui preſcrivis que quelques ſecours propres à ſoutenir ſes forces; je conſeillai à ceux qui étoient auprès d'elle de lui faire ſur le ventre des fomentations avec l'eſprit-de-vin, & je prédis qu'elle ne paſſeroit pas la journée: mais il ne faut regarder une femme comme morte que quand elle l'eſt réellement. Je fus trompé une ſeconde fois, & au

bout de quelques mois, je la retrouvai parfaitement guérie de ce mal, dans lequel je ne sache pas qu'elle soit retombée. Les plaies qui s'étoient formées par la rupture, se cicatriserent, sans autres moyens que ceux que je viens de dire.

Je finirai ce long article par un récit qui fera voir que quelquefois la nature se débarrasse du poids des eaux d'une toute autre maniere que dans les cas que nous venons de citer. Je voyois avec un habile Médecin un Marchand attaqué d'ascite. Après avoir tenté en vain d'autres remedes, nous eûmes recours à la paracenthese, comme à l'unique ressource qui nous restât. On tira donc environ vingt livres d'eau limpide. Quelques semaines après, le ventre grossit de nouveau, nous vînmes le matin avec le Chirurgien pour le vuider une seconde fois. Le malade nous dit, en riant, qu'il n'avoit plus besoin de nos secours, & nous fit voir, à nud, son ventre, que nous trouvâmes mol & applati; nous en parûmes fort étonnés, & nous nous informâmes par quelles voies les eaux s'étoient évacuées dans le courant de la nuit: il nous répondit qu'il ne s'étoit fait aucune excrétion extraordinaire, ni par les selles, ni par les urines, ni par les sueurs. Toutes ces humidités avoient donc été absorbées par les glandes & les petits conduits du péritoine & des membranes voisines. Il se confia ensuite imprudemment aux soins d'un Charlatan qui, pour prévenir le retour de la maladie, lui donna de violents purgatifs qui le firent périr de consomption. On ne trouva aucune trace d'épanchement aqueux dans son cadavre.

Les Anatomistes savoient déja que l'eau du

ventre eſt abſorbée par les parties voiſines. Car ſi l'on fait une inciſion au ventre d'un chien vivant, & qu'on y injecte, avec une féringue, une livre d'eau tiede, au bout de quelques heures, on l'ouvrira ſans y en retrouver une goutte. Tant il eſt vrai qu'il ſe fait une tranſpiration tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du corps, comme Hippocrate l'a enſeigné autrefois (1); mais il faut lire ce qu'a écrit ſur ce ſujet un très-ſavant Médecin, Abraham Kauw, qui a démontré qu'il ſe fait dans toutes (2) les membranes du corps, tant dans l'état ſain, que dans l'état morbifique, une réception & une tranſpiration continuelle d'humeurs (3)

---

(1) *Epidem.* VI.

(2) *Perſpir. dict. Hippocr. per univerſ. corp. anat. illuſt.* Lugd. Batav. 1738.

(3) *Note de l'Editeur.* * C'eſt ici une de ces maladies pour la guériſon deſquelles la nature fait plus que les remedes, ou dans laquelle au moins l'efficacité de ceux-ci eſt due d'une maniere plus évidente aux reſſources de celle-là. Chacun vante ſon remede & ſa panacée. Je crois que tous les diurétiques & les hydragogues réuſſiſſent quand le relâchement exceſſif des organes excrétoires n'oppoſe pas une réſiſtance invincible à leur action, & que les pores abſorbants internes ont la force de pomper les humeurs aqueuſes extravaſées & infiltrées. Il n'eſt pas difficile de s'aſſembler en conſultation, pour propoſer gravement chacun celui des hydragogues auquel on donne la préférence; il feroit queſtion de décider ſi l'on peut eſpérer qu'un ſeul réuſſira. Car une obſervation dans laquelle le ſyrop de noirprun a fait des merveilles, une autre où les vertus de la ſcille ſont exaltées, celle où l'on vante des *pilules toniques*, ne doivent préſenter aux yeux d'un Médecin inſtruit qu'une ſeule & même vérité : c'eſt que les reſſources étoient dans le ſujet même, & que le remede employé a tout au plus ſecondé les efforts de la

# CHAPITRE IX.

## *Des maladies du Foie.*

LE foie eſt ſujet à différentes maladies, parce que la bile peut être viciée de bien des façons, & que c'eſt cette humeur qui les cauſe preſque toutes. La plus fréquente eſt la jauniſſe. Comme je ſuis peu ſatisfait de ce que la plupart des Auteurs ont écrit ſur ce mal, je ferai part de quelques recherches plus exactes à ce ſujet.

## SECTION I.

### *De la Jauniſſe.*

LA bile eſt une ſorte de ſavon naturel ; c'eſt-à-dire un mêlange d'huile, d'eau & de ſel tant fixe que volatil, qui ſe ſécerne dans le foie, pour ſervir à différents uſages de l'économie animale. Comme le ſang lui-même peut-être vicié de bien des manieres, il n'eſt pas étonnant que cette liqueur qui en vient, ne puiſſe quelquefois pas remplir les fonctions auxquelles elle eſt deſtinée. Elle péche ſouvent par épaiſſiſſement, & d'autrefois auſſi elle eſt trop raréfiée. Alors les glandes deſtinées à en opérer la

nature, comme tout autre de la même claſſe l'eût fait. L'hiſtoire du Marchand que cite M. Méad eſt un baeu ſujet de méditation pour les Médecins.

ſecrétion s'obſtruent, & envoyant peu de bile dans les couloirs deſtinés à la tranſporter, elle y ſéjourne preſque toute; le foie ſe durcit, & il ſe forme ſous ſes enveloppes des amas blanchâtres qui reſſemblent à un ſavon groſſier. Non-ſeulement une bile trop épaiſſe, & qui ne peut paſſer dans ſes couloirs produit cette maladie: elle eſt due encore quelquefois à la raréfaction de cette humeur; car le ſel volatil que nous avons dit, faire partie de la bile, ſurabonde alors, de ſorte que les inteſtins ſont irrités par une humeur tenue & très-âcre. Dans le premier cas, le ventre eſt reſſerré, le malade rend avec peine des excréments groſſiers, ſemblables à de l'argile, ou à de la boue. Dans le ſecond, la diarrhée exiſte, & les déjections ſont fréquentes & liquides. Ceux qui ſont le plus ſujets à la premiere de ces maladies, ſont les gens qui mènent une vie déſœuvrée, & qui ne font aucun exercice; car, faute de ſel, la partie oléagineuſe de la bile devient concrete. La ſeconde attaque plus fréquemment ceux qui trop peu réſervés dans leurs plaiſirs, ſe mettent le feu dans le corps, par les excès du vin ſur-tout.

Mais il y a une autre eſpece d'ictere, & qui reconnoît une cauſe abſolument différente de celle que nous avons décrite. Elle tire ſa ſource des convulſions de nerfs, lorſque l'humeur ſubtile & élaſtique qu'ils charrient, contracte une trop grande âcreté, & opere ſur les canaux bilaires une conſtriction qui empêche que cette humeur ne paſſe dans le foie, d'où refluant dans le ſang, elle ſe répand par tout le corps. Il en arrive autant par l'effet de violentes coliques, & par la morſure des viperes, comme je l'ai déja démontré.

Il eſt

Il eſt bon de dire ici qu'il ſe fait quelquefois une conſtriction différente de celle-ci, & qui vient de l'endurciſſement des glandes du méſentere. Le foie alors & la véſicule du fiel ſont diſtendus par la bile, ſans qu'il en paſſe la plus petite portion dans les inteſtins. J'en ai vu autrefois à l'hôpital un exemple remarquable. Un ouvrier, âgé d'environ quarante-deux ans, & qui avoit éprouvé cinq mois auparavant une fievre aiguë, ſentit de l'inflammation dans l'hypocondre gauche. Dès qu'elle fut arrêtée, il tomba dans une jauniſſe opiniâtre, ne rendant qu'avec beaucoup de peine des excréments blanchâtres, & il périt en peu de tems. On trouva dans le bas-ventre quatre livres de ſang pur, au moins à ce qu'il parut. Comme on ne ſavoit trop d'où il avoit pu venir, on apperçut de petites membranes ſemblables aux parois d'un ſac déchiré, & l'épiploon dans cet endroit tout pourri & corrompu. Le pancréas étoit non-ſeulement ſquirrheux, mais même cancereux; car les gouttes qui ſauterent, au moment de l'inciſion, au viſage du Chirurgien, étoient ſi âcres & ſi cauſtiques, que la peau n'en fut pas moins affectée que ſi c'eût été de l'huile de vitriol. La rate étoit auſſi ſquirrheuſe, la véſicule du fiel énorme, & pleine d'une bile qui n'étoit pas jaune, mais épaiſſe & d'un vert ſombre. Le foie n'offroit aucunes duretés; & en quelque endroit qu'on y fit des inciſions, il en ſortoit une humeur pareille. Toutes les parties du corps, les membranes, la graiſſe, les glandes, la ſubſtance même des côtes, avoient la teinte jaune; nous ne vîmes que les fibres muſculaires qui en fuſſent exemptes. En comprimant la véſicule, on ne faiſoit point couler de bile dans l'in-

teſtin ; car le canal cholédoque, à l'endroit où le conduit hépatique & le ciſtique, n'en forment plus qu'un, étoit tellement ſerré & étranglé qu'il n'admettoit pas le ſtilet. J'ai rapporté ce fait pour prouver que cette maladie reconnoît bien des cauſes différentes, & ſouvent mortelles.

Un mal dont les nuances ſont ſi diverſifiées, exige un traitement analogue. Lorſque le ventre eſt reſſerré, & que les excréments ſont blancs ou cendrés, il faut employer les ſavonneux, ou ſeuls, ou mêlés avec la rhubarbe, à laquelle on aſſocie quelque remede anodin. Or les calmants & les ſomniferes ne conviennent jamais tant que dans ces cas où la conſtriction des canaux biliaires provient des convulſions nerveuſes. Dans tous les cas d'ictere, accompagnés d'inflammation, il eſt à propos de ſaigner, & ſouvent même de faire vomir le malade.

Cette inflammation dont je parle, ſe termine ſouvent par la ſuppuration, & dégénere en vomique. S'il en ſort un pus blanc & louable, il y a lieu d'avoir de bonnes eſpérances, parce que c'eſt une preuve que le mal n'attaque que la membrane extérieure ; mais ſi tout le foie en eſt conſumé, la fievre lente & les anxiétés conduiſent bientôt le malade au tombeau. J'ai appris de quelques voyageurs, que cette cruelle maladie eſt très-fréquente dans l'Inde orientale, & qu'on l'y guérit en appliquant un cauſtique qui donne iſſue à l'humeur peccante. Il faut laiſſer, comme dans les cauteres, l'ulcere long-tems ouvert. Le ſavant Bontius rapporte l'avoir vu pratiquer, & propoſe un traitement peu différent de celui que nous avons indiqué (1). Au

(1) *Hiſt. nat. & med. Ind. orient.* Lib. 2, cap. 8.

reste, Celse observe que plusieurs Médecins l'avoient déja mis en usage (1).

Parmi les secours propres à corriger la bile elle-même, je n'en connois pas de plus utiles que cette potion composée de six dragmes de suc de limons, une demi-dragme de sel d'absynthe, une once d'eau de canelle simple, & un scrupule de sucre blanc. Elle ne sera pas même sans avantage, lorsque le ventre péchera par trop de relâchement, pourvu qu'on ait soin de modérer avec quelques somniferes l'irritation qu'elle pourroit produire. On retire encore, par la même raison, beaucoup d'utilité de l'élixir de vitriol de Mynsicht, mêlé aux eaux de Bath, ou à celles de Spa.

## SECTION II.

### *Du Diabete.*

CEtte évacuation excessive d'une urine qui a le goût, l'odeur & la couleur du miel, & qu'on nomme *Diabete*, n'est pas une maladie des reins, comme la plupart des Médecins le croient. Elle appartient au foie, & je l'ai déja démontré de la maniere la moins équivoque (2). Je ne veux pas servir ici des choses rechauffées, & répéter ce que j'ai déja dit dans un assez grand détail, je crois. J'ajouterai seulement un remede à ce qui a été dit sur le traitement, c'est le *petit lait aluminé*, qu'on obtient en faisant fondre trois dragmes d'alun sur quatre livres de petit lait chaud;

(1) *Lib.* IV *cap. 8.*
(2) *Eff. méch. sur les poisons*, Eff. 1.

car si l'on boit, trois fois par jour, un quart de livre de ce mêlange, il contribuera beaucoup à arrêter ce flux.

Si quelqu'un demande d'où peut provenir dans ceux qui sont attaqués de cette maladie une si grande quantité d'humeurs, je répondrai que l'expérience nous fait voir tous les jours que certains corps s'imbibent, & attirent à eux les humidités de l'athmosphere, & que leur poids & leur volume en sont beaucoup augmentés. C'est ainsi que le *sel de tartre* exposé à l'air humide, s'y accroît au point qu'une livre bien calcinée en produit bientôt dix. Ne pourroit-on pas dire que certaines vapeurs de notre athmosphere entrent dans le corps de ceux qui y ont le plus de disposition; & que se mêlant au liquide qui se sécerne dans les reins, elles en augmentent la quantité? Aussi l'air froid & humide convient peu à ceux qui sont affectés de ce mal, & ils doivent en choisir un qui soit sec & chaud, autant qu'ils le pourront.

Mais pourquoi cette maladie a-t-elle été si rare chez les anciens, que Galien dit ne l'avoir vue que deux fois? En voici la raison, si je ne me trompe. Je crois que cette différence est due à la maniere de vivre des anciens, si opposée à la nôtre. Car cette maladie attaque plus fréquemment ceux qui menent une vie inutile & oiseuse, ceux qui après s'être échauffés avec d'excellent vin & des liqueurs, cherchent à contre-tems à étancher leur soif avec des rafraîchissants. Les anciens buvoient, à la vérité, plus de vin que nous; mais ils étoient plus prudents; & après avoir fait la débauche, ils revenoient insensiblement à leur train de vie ordinaire. Ils ne prenoient pas des rafraîchisse-

ments immédiatement après ; mais des boiſſons chaudes, ou au moins dégourdies (1).



# CHAPITRE X.

## *Des maladies des Reins & de la Veſſie.*

AVANT de parler du traitement qui convient aux maladies des reins & à celles de la veſſie, il n'eſt pas inutile de dire quelque choſe ſur la nature même de ces maladies, que les Auteurs me paroiſſent avoir expoſée d'une maniere trop obſcure, tandis que c'eſt dans cette connoiſſance qu'on peut puiſer les meilleurs principes du traitement.

Je me rappelle d'avoir autrefois obſervé, comme je l'ai déja dit ailleurs (2), dans le cadavre d'un enfant de cinq ans, qui avoit été tourmenté de violentes douleurs de néphrétique, les différens degrés par leſquels le calcul avoit paſſé pour acquérir la dureté de la pierre. Les reins

(1) *Note de l'Editeur.* * Les anciens, après des excès, revenoient inſenſiblement à leur régime ordinaire. *Omnis mutatio ſubitanea malum*: c'étoit pour eux un aphoriſme ſacré. Chez nous, l'on paſſe d'un excès à ſon contraire bruſquement, ſans tranſition. Les liqueurs les plus ſpiritueuſes & les glaces ſe ſuccedent ſur nos tables. Quels bons effets peuvent produire ſur nos corps des alliages ſi incompatibles? L'eſtomac ne ſait à laquelle des deux puiſſances contraires il obéira : cet organe devient la triſte victime d'un plaiſir d'étiquette ; & le comble de l'infortune, c'eſt que les maladies des nerfs dues à de pareilles cauſes, ſont rarement ſuſceptibles de guériſon.

(2) *Traité de l'influence du Soleil & de la Lune.*

& les ureteres étoient remplis d'une matiere calculeuse, dont on voyoit clairement en différents endroits, les diverses formes de concrétion qu'elle avoit prises. Cette humeur, d'abord aqueuse & limpide, étoit devenue peu à peu laiteuse, formoit ensuite des crystaux déliés & rameux, dont la réunion acquéroit la forme & la dureté de la pierre.

Ce n'est pas sans raison que le fameux Van-Helmont, qui étoit très-versé dans les expériences de chymie, a dit que la matiere du calcul étoit une sorte de tartre qui naît & se coagule dans les reins (1); & l'analyse qu'on en fait confirme cette idée, lorsqu'on le compare avec le tartre qu'on retire des vins du Rhin. Le savant Etienne Hales en a fait l'expérience (2). Car il a trouvé que ce tartre étoit composé d'un tiers d'un air élastique, dont il entre au moins la moitié dans la formation du calcul, & il n'est aucun autre corps dans lequel il ait trouvé l'air en pareille proportion.

N'est-il donc pas naturel de présumer que la cause immédiate de cette maladie sont les sels tartareux du sang qui se sont portés sur les conduits des reins; car ces sels contiennent naturellement une très-grande quantité de cette matiere subtile, dans laquelle le grand Newton a démontré, entr'autres qualités, celle d'être une des principales causes de la cohésion des corps (3). Le calcul n'est donc autre chose qu'une matiere composée de terre, & sur-tout d'air qui, après

(1) *Supplementor. paradoxum numero criticum.*
(2) *Statical Essays.* Vol. I, p. 184 & 193.
(3) V. *The Life of M. Boyle, prefixed to his Works*, p. 79.

avoir pris une forme concrete dans les reins, y séjourne, ou tombe dans la vessie. J'ai exposé ceci dans un plus grand détail, afin qu'on saisisse avec plus de facilité le traitement qu'il convient d'employer.

S'il est question de prévenir cette maladie, quand on en est menacé, les sels lixiviels s'opposeront à la crystallisation de cette matiere tartareuse, & les corps oléagineux s'opposeront encore plus à ce que ces crystaux une fois formés, ne dégénerent en calculs, & c'est un précepte qu'on ne doit jamais perdre de vue ni dans le régime, ni dans le traitement.

Mais lorsque cette matiere est devenue concrete, & qu'il est question de la chasser par les ureteres, c'est ici qu'il faut les plus grandes précautions. On peche souvent dans l'administration des remedes qui provoquent les urines, parce que c'est souvent mal-à-propos que les Médecins s'imaginent que les petits graviers sont entraînés en même tems. Souvent on gagne davantage avec les relâchants & les lubréfiants, sur-tout si lorsque les douleurs sont excessives, on commence par tirer du sang, & qu'on entremêle les remedes anodins ; car jamais le calcul n'est chassé, tandis que le malade souffre beaucoup ; & il arrive souvent dans le tems de la rémission, qu'il tombe avec un flux d'urine spontané, auquel on ne s'attendoit pas. C'est parce que la douleur resserre les fibrilles des parties, qui ne s'acquittent de leur fonction que lorsque ce sentiment fâcheux est dissipé. C'est pour cela qu'on donne avec assez d'avantage un lavement, dans lequel sont dissouts trois ou quatre grains d'opium, dans cinq à six onces de décoction ordinaire. Il est vrai néanmoins qu'après

avoir ainsi appaisé les paroxysmes, il est nécessaire de combattre cette maladie par les diurétiques les plus vifs. Mais il faut ici la plus grande circonspection pour ne pas insister trop long-tems sur leur usage, après qu'ils ont produit leur effet.

Le ventre doit toujours être libre; & lorsqu'il est resserré, il est à propos de donner des lavements avec la décoction ordinaire, à laquelle on ajoute la térébenthine; quelquefois aussi on donne une infusion de senné avec la manne; car il ne faut pas non plus employer des purgatifs de trop d'énergie.

Parmi les remedes lubréfiants dont j'ai parlé, les principaux sont l'huile d'amandes douces, le syrop d'altéa, les émulsions d'amandes, & d'autres semblables, auxquels il faut ajouter l'usage du bain tiede. Mettons aussi le savon & la térébenthine au rang des meilleurs diurétiques.

Tous ces secours conviennent dans le tems même du paroxysme. Quand il est passé, les meilleurs sont l'exercice du corps, l'équitation fréquente, mais qui ne soit pas poussée jusqu'à la lassitude, des aliments d'une médiocre consistance & d'une facile digestion. Les boissons qui conviennent le plus sont un vin léger trempé avec l'eau, une biere nouvelle, & faite sans houblon : elle sera toujours plus agréable & plus salutaire, si dans le tems de la fermentation on y a fait infuser des feuilles de lierre terrestre. Le vin miellé convient aussi; car il n'y a pas de meilleur diurétique que le miel. Si l'on en mêle une cuillerée sur un verre ou deux d'infusion de racine d'altéa, c'est un excellent remede pour purger les reins, lorsqu'on en con-

tinue l'uſage pendant quelque tems. Il faut choiſir les vins les moins acerbes. On doit préférer les eaux courantes, légeres & pures ; car, ſelon la remarque de Pline, *celles qui forment un enduit, une croûte dans les vaſes où on les fait bouillir, doivent être regardées comme pernicieuſes* [1].

Il faut bien prendre garde de ne pas inſiſter trop long-tems ſur les remedes qui ont beaucoup d'énergie pour ſolliciter les urines, ſur-tout lorſqu'on a intention d'empêcher qu'il ne ſe forme dans les reins aucune concrétion pierreuſe ; car quelques promeſſes que puiſſent faire à ce ſujet les ignorants, il eſt certain que par l'acrimonie & la chaleur qu'ils communiquent, ils nuiſent beaucoup à ces organes. Je ne peux m'empêcher de dire ici, à la honte des Médecins, que ce ſont eux qui ont engagé derniérement les premiers de l'Etat à acheter, à grands frais, un remede de bonne femme, qui devoit briſer en morceaux les calculs dans la veſſie, & les entraîner par les urines. Ce remede étoit compoſé avec le ſavon & la chaux de différents teſtacées, & l'on ſent de reſte combien il devoit être cauſtique. On montroit néanmoins en public, pour témoigner l'excellence du remede, un ou deux morceaux de calculs qu'on diſoit avoir tirés de la veſſie de ceux qui en avoient uſé. On faiſoit remarquer, avec grand ſoin, la ſuperficie inégale & les petits trous dont ces pierres étoient percées çà & là, & bien des gens eurent la complaiſance de croire que ces petits trous étoient des témoignages évidents du commencement de l'action du remede. Mais

(1) *Hiſt. Nat.* Lib. XXXI, cap. 3.

on n'auroit pas dû ignorer que ſouvent les pierres ont dans la veſſie une pareille conformation, & ſemblent rongées en divers endroits. C'eſt ce que j'ai vérifié moi-même plus d'une fois. Il y a d'ailleurs une ſi grande variété dans la formation de quelque eſpece de pierre que ce ſoit. Je renvoie ſur tous ces objets au Livre que publia dans le tems un ſavant Médecin & Anatomiſte. On y trouvera quantité de préceptes utiles. La charlatannerie & les dangers de ce prétendu ſecret y ſont développés de la maniere la plus claire & la plus complette (1).

Je ne ſuis pas ſurpris que nos Miniſtres qui entendirent faire faire tant d'éloges de ce nouveau remede, n'aient rien négligé pour s'en procurer la recette, à quelque prix que ce fût, en vue de l'utilité publique; & ce procédé très-louable en eux n'eſt pas moins blâmable dans ceux qui les y engagerent, parce qu'ils ne devoient pas ignorer que des ſubſtances aſſez âcres pour diſſoudre des pierres, ne peuvent guere être admiſes dans la veſſie, ſans cauſer de grands dommages à cet organe. Enfin, cette compoſition peut contribuer à faire rendre par les urines quelques graviers; mais jamais elle ne ſera capable de briſer les calculs qui auront acquis la dureté de la pierre. Il y a plus, c'eſt que je ne crois pas qu'il fût ſans danger d'en continuer l'uſage, pendant un certain tems, pour les raiſons que nous avons alléguées, & pour cela que quoiqu'il ſoit plus commode de donner, à la même intention, une leſſive ſavoneuſe en boiſſon, elle ne ſera pas abſolument exempte de danger non plus.

---

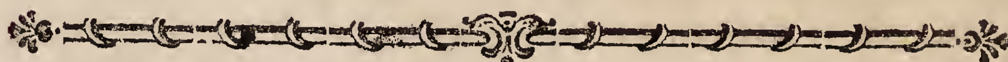
(1) *Parſon's deſcription of the human urinary Bladder, &c.*

Comme dans une matiere aussi importante que celle-ci, il ne faut rien dissimuler, rien cacher, je ne crois pas inutile de rappeller ici quelques expériences faites par Robert Whytt, d'Edimbourg (1). Ce savant Médecin considérant les inconvénients & même les dangers de ce fameux antidote, fut curieux d'éprouver quelles seroient les vertus de l'eau de chaux séparée du savon. Ce ne fut pas de l'eau de chaux vive dont il se servit, mais d'une eau préparée avec la chaux d'écailles d'huîtres, ou d'autres testacées calcinés, à la proportion de sept ou huit livres d'eau sur une livre de ces chaux. La chose réussit comme il l'avoit imaginé; & en plongeant, à plusieurs reprises, divers calculs dans l'une & l'autre de ces eaux, il reconnut que celle-ci avoit beaucoup plus de vertu lithontriptique que l'eau de chaux ordinaire. Il enseigne ensuite la maniere de l'administrer. La dose est de quatre livres par jour pour les adultes, & on la modere, d'après cela, pour les enfants, selon leur âge. Il finit par citer plusieurs exemples du succès de ce remede.

On ne sauroit mieux faire que de lire sa dissertation. J'ai cité ceci d'autant plus volontiers, qu'un Médecin de Londres, de mes amis, a guéri avec cette méthode un Marchand gravement affecté de cette maladie. Il rendit, à la suite de ce remede, avec les urines, tantôt des croûtes, tantôt des fragments pierreux semblables à des noyaux. Mais il y a peu d'espérance, comme je l'ai déja dit, que des calculs qui ont acquis la dureté du roc, soient dissous par quelque secours que ce soit.

(1) *Medical Essays*, *Edinburgh*. Vol. V, Ess. 69.

On doit donc féliciter nos concitoyens de l'adresse & de la dextérité de nos Chirurgiens, qui ont trouvé un moyen plus court & plus assuré d'extraire les calculs de la vessie (1). Car ce ne sont pas seulement les adultes, mais les enfants, les jeunes gens & les vieillards qui supportent tous également bien cette exérese, de sorte que si le calcul est trop considérable pour pouvoir passer par le cou de la vessie, sans la déchirer, il n'est pas nécessaire de le fondre pour en faire l'extraction. Cette invention, dit-on, est due à un Médecin Grec, nommé Ammonius, qu'on surnomma, à cause de cela, le *Lithotomiste* (2).



# CHAPITRE XI.

## *Des maladies des Yeux.*

LEs Auteurs ont traité des maladies des yeux avec tant d'exactitude, qu'il est presque superflu d'en dire quelque chose ici. Celse parmi les anciens (3), & Vopisque-Fortunat-Plempius parmi les modernes (4), sont ceux qui les ont le mieux divisées, & qui en ont donné les meilleures descriptions. Celse avoit entre les mains beaucoup d'Auteurs Grecs de Médecine & de Chirurgie, qui ne sont pas parvenus jusqu'à

(1) *Cheselden's Anatomy*. Edit. 5, cap, 6.

(2) CELS, *Lib.* VII, *cap.* 26.

(3) CELS, *de Medic.* Lib. VI, cap. 6.

(4) *Ophtalmogr. Lovanii*, 1659.

nous. Il choisit avec beaucoup de jugement dans ces divers ouvrages les remedes les plus consacrés à ces maladies. Plempius a adapté les nouvelles découvertes aux usages de la Médecine. Il faut ajouter encore un Livre publié de concert par deux habiles Géometres, & dans lequel on trouve une exposition claire & complette de tout ce qui peut avoir trait à la vue (1). Il est bon aussi de voir ce qu'a écrit sur cette matiere un célebre Médecin d'Edimbourg que j'ai déja cité, M. Porterfield (2).

Qu'il me soit permis cependant de dire quelque chose sur quelques-uns des vices les plus graves de la vue, dont il me semble qu'on n'a pas encore bien éclairci la nature.

## SECTION I.

### *De la Goutte sereine.*

C'Est une affection très-grave, & dont le traitement est très-difficile, que les Grecs ont connue sous le nom d'*amaurosis*, & à laquelle les Médecins de la basse latinité ont donné le nom de *gutta serena*. Elle naît de différentes causes, dont la plus commune est l'obstruction des arteres qui fournissent à la *tunique rétiforme*, obstruction qui dérive de l'épaississement du sang ; car il arrive de-là que les rayons de lumiere qui peig-

(1) *A compleat system of opticks*, *by Robert Smith. L. L. D. With an Essay upon distinct and indistinct vision*, *by James Jurin M. D. Cambridge*, 1738.

(2) V. *Medical Essays*, *publishedat Edinburgh*, Vol. III, p. 160, & vol. IV, p. 124.

nent les objets au fond de l'œil, ne font aucune impreſſion ſur ces petits vaiſſeaux dilatés, & c'eſt ainſi qu'en proportion de l'intenſité de la cauſe, la vue diminue, ou ſe perd entiérement. Souvent la paralyſie des nerfs qui forment la texture de cette tunique de l'œil, produit cette maladie; de ſorte que les corpuſcules de lumiere ne font pas une impreſſion aſſez vive ſur eux, pour que l'image des objets puiſſe être tranſmiſe juſqu'à l'ame. J'ai vu, enfin, cette ſorte d'aveuglement ſurvenir après un épanchement d'humeurs glaireuſes, ou par l'effet d'une tumeur qui preſſoit le nerf optique, avant l'endroit où il ſe diviſe pour ſe rendre aux yeux; & cela ſe fait en interceptant le paſſage des eſprits animaux.

C'eſt ainſi qu'une ſeule maladie des yeux peut être produite par un ſi grand nombre de cauſes différentes, tandis que ces organes ſont la ſource de tant d'agréments & de commodités dans la vie. Voyons donc de quelle maniere on peut les en préſerver.

Il faut d'abord diſtinguer ces maux les uns des autres, & ſavoir à quels ſignes on pourra avoir des craintes, ou former des eſpérances.

Ce qui annonce que les vaiſſeaux ſanguins ſont obſtrués par un ſang viſqueux, c'eſt la dilatation de la pupille, qui ſurvient petit à petit. Comme les rayons de lumiere frappent alors ſur les petites arteres qui tiennent lieu de fibrilles nerveuſes, la nature elle-même produit cette dilatation, afin que l'incommodité qui en réſulte ſoit diviſée en frappant ſur un plus grand nombre d'artérioles. Auſſi la paralyſie qui ſurvient tout-à-coup, manifeſte à peine une pareille dilatation, au lieu que lorſqu'il s'eſt fait

un épanchement d'humeurs ſur le nerf, ou qu'il y naît inſenſiblement une tumeur, la dilatation de la pupille eſt toujours plus ſenſible pour la raiſon que j'ai dite.

Il n'y a preſque pas de remede pour ceux chez qui la pupille conſerve ſa capacité ordinaire. Il en eſt de même de ceux qui ont perdu la vue par l'effet de quelque maladie, comme d'une humeur épanchée ſur le cerveau, ou d'une tumeur elle-même incurable; car de quelle maniere remédier à une paralyſie ſubite de nerfs, à une humeur, ou à une tumeur que leurs ſituations rendent inacceſſibles à l'effet des remedes? Il n'y a donc que l'aveuglement dont j'ai parlé en premier lieu, dont on puiſſe eſpérer la guériſon, à moins que la paralyſie de la tunique rétiforme ne laiſſe quelque eſpoir du côté des ſecours qu'on emploie communément pour les paralyſies nerveuſes; tels ſont les aromatiques, les martiaux & les gommes fétides.

Mais il eſt tems d'en venir à la curation. Il eſt clair qu'il faut mettre en uſage tous les moyens de déſobſtruer les vaiſſeaux, & de corriger cet épaiſſiſſement du ſang. On commencera donc par ſaigner au bras, puis à la jugulaire, & l'on réitérera ces ſaignées en raiſon de la maladie. Les ventouſes appliquées ſous l'occiput & ſcarifiées ne ſont pas non plus ſans avantage. C'eſt un moyen de tirer du ſang des ſinus latéraux du crâne. Les cathar&iques & ceux, ſur-tout, qui purgent les humeurs craſſes & épaiſſes ne doivent pas être ménagés. Mais comme rien n'eſt plus propre à inciſer & à chaſſer hors du corps les humeurs tenaces & viſqueuſes que le mercure, on pourra joindre le mercure ſix fois ſublimé aux autres purgatifs, ou plutôt le faire

prendre seul, & donner, quelques heures après, un léger catharctique.

Ces secours réussissent assez dans les commencements; mais lorsque la maladie est invétérée, elle en exige de plus puissants, comme, par exemple, une salivation abondante qu'on excite au moyen de ce même remede pris par la bouche à petites doses, laissant entre chacune des intervalles assez courts; car cette liqueur métallique, à raison de son poids & de son extrême divisibilité, pénetre jusques dans les plus petits réduits du corps, les nettoie de toutes les immondices qui pourroient s'y rencontrer, & les pousse au dehors de quelque maniere que ce soit.

Ce fut dans ma jeunesse que je fis, à l'hôpital, sur les pauvres confiés à mes soins, les premieres tentatives de cette méthode, qui furent suivies de beaucoup de succès. Je vins à bout, par ce moyen, de rendre la vue à plusieurs personnes sous les yeux de bien des Médecins qui adopterent cette façon de traiter, & qui guérirent par ce moyen une maladie qu'ils avoient regardée comme incurable, pour peu qu'elle fût invétérée. Ce qui m'avoit engagé à faire ces tentatives, c'est que les connoissances d'optique m'avoient appris que la cause qu'on assignoit à ce mal étoit impossible; savoir, de petits corps qu'on supposoit nager dans l'humeur aqueuse de l'œil, parce qu'ils auroient été à trop peu de distance pour pouvoir se peindre au fond de cet organe. Il étoit donc question de chercher une autre cause, & c'est à ceux qui savent les mathématiques à décider si j'ai bien rencontré. Mais il me paroît qu'on a dans cet exemple une preuve

preuve de l'utilité des mathématiques pour la pratique de la Médecine.

## SECTION II.

### *De la Cataracte.*

C'EST un mal qui rend la vie bien triste que celui que les Grecs ont appellé *Glaucôme*; les Auteurs de l'ancienne latinité, *suffusion*, & ceux de la moderne, *cataracta*. Elle consiste dans l'obscurité de l'humeur cryſtalline, qui de transparente devient d'un vert terne, & empêche ainsi les rayons de la lumiere de pénétrer jusqu'au fond de l'œil.

Tous les Médecins avoient cru jusqu'ici que cette maladie étoit causée par l'épaississement & l'excroissance contre nature d'une membrane qui s'étendoit au devant de l'humeur cryſtalline, & qu'on rendoit la vue en abaissant cette membrane avec la pointe d'une aiguille ; mais on a reconnu dans notre siecle, que c'étoit une erreur. Car ayant examiné, après la mort, tant les yeux de ceux qui avoient souffert cette incommodité sans y apporter aucun remede, que de ceux à qui l'opération avoit bien réussi, on n'a trouvé aucune membrane ; mais on a reconnu que c'étoit la sécheresse, la dureté & l'opacité de cette humeur transparente qui avoient produit cette maladie (1).

Ne dissimulons cependant pas qu'il s'est quel-

(1) Antoine Maître-Jean. *Traité des maladies de l'œil.* A Troyes, 1707.

quefois rencontré une vraie membrane ſous la main du Chirurgien; mais cela eſt arrivé très-rarement (1). C'eſt ce que j'ai appris en dernier lieu, d'un de nos ſavants Médecins & Anatomiſtes, Thomas Lawrence, qui m'a fait voir un tégument membraneux qu'il avoit levé deſſus la pupille d'un enfant, & dont toutes les artérioles qui le parcouroient, étoient remplies d'une matiere cérumineuſe très-liquide. J'ai conclu de-là que, quoiqu'il arrive le plus ſouvent dans tous ces cas, que ce ſoit l'humeur cryſtalline elle-même que le Chirurgien abaiſſe avec ſon aiguille, quelquefois cependant il peut arriver qu'il ſe rencontre auſſi une petite membrane qui aura contracté, par accident, une ſemblable aridité (1).

Il ne faut ici que la main d'un Chirurgien expérimenté. Il eſt néceſſaire d'attendre la maturité de la cataracte, & d'avoir quelque égard aux circonſtances qui indiquent ſi l'œil eſt propre à être guéri.

---

(1) *Hiſt. & Mém. de l'Acad. Royale des Sciences de Paris*, ann. 1708.

(2) *Note de l'Editeur.* * M. Lieutaud dit que ſes obſervations anatomiques, quoiqu'en très-grand nombre ſur ce point, ne lui ont jamais préſenté la cataracte *membraneuſe.*



## SECTION III.

### *Des taies de l'Œil.*

LES taies qui surviennent aux yeux sont encore un mal assez grave, & qui blesse d'autant plus la vue, que ce vice occupe une plus grande portion de la cornée dans l'endroit où elle est transparente. Quelquefois elles ont leur siege à la partie extérieure de cette membrane, & d'autres fois à l'intérieur plus ou moins profondément.

Elles sont dues, la plupart du tems, à l'inflammation, & à un épanchement d'humeurs entre les membranes de cette tunique, sur-tout dans la petite-vérole, lorsque quelques boutons viennent à suppurer dans cet endroit.

J'ai deux manieres de traiter cette maladie, selon qu'elle est extérieure ou intérieure. Dans le premier cas, voici la poudre dont je me sers. Je fais piler dans un mortier du verre commun, qu'on réduit en une poudre très-fine, à laquelle on mêle ensuite une portion égale de sucre candi qu'on porphyrise sur le marbre. On souffle, chaque jour, sur l'œil une petite quantité de cette poudre, qui, par sa vertu incisive, déterge, & enleve chaque fois quelque chose de la tache. La seconde méthode est d'employer la main d'un Chirurgien habile & expérimenté, qui ôte insensiblement & d'une maniere graduée, avec l'instrument, quelque chose de cette tache; car cette tunique résulte de plusieurs lames appliquées les unes sur les autres, & qui ont assez d'épaisseur & de consistance pour

qu'on en puisse enlever quelques couches. J'ai vu guérir bien des gens avec cette poudre dont je viens de parler, au lieu que je n'ai vu qu'une ou deux fois l'opération chirurgicale réussir. Mais il vaut mieux éprouver un remede douteux que de n'en employer aucun.

### *Des Odeurs.*

Je n'ai pas grand'chose à dire sur les autres sens, excepté deux ou trois mots qui ont trait à l'odorat; car c'est un des sens qui contribue le plus aux agréments de la vie, & par le moyen duquel aussi nous sommes exposés aux plus grands dangers.

Il est certain d'abord que la qualité nuisible des odeurs se manifeste ouvertement dans les maladies contagieuses. Car on ne peut douter qu'une vapeur subtile qui s'exhale d'un corps corrompu, & qu'un corps sain attire par la respiration, ne soit très-préjudiciable à celui-ci. Souvent il en résulte des maux de tête, des maux d'estomac, & des nausées qui dérivent de l'altération de la salive. Il n'est pas moins vrai que souvent nos forces se rétablissent par l'effet des bonnes odeurs, & cela se fait, ou en excitant les esprits animaux qui étoient opprimés, ou en les recréant par ces émanations agréables & amies de la nature, qui s'élevent des corps qu'on présente à l'odorat; car ces corpuscules sont, en quelque maniere, l'aliment des esprits animaux.

De tous les corps odoriférants, ceux dans lesquels on a trouvé jusqu'ici le plus d'énergie, sont les esprits & les sels volatils tirés chymiquement du regne animal. Ceux qui en appro-

chent le plus ſont le caſtor, le muſc, le zibeth, qui ſont auſſi des ſubſtances animales. Mais on trouvera ſurprenant, ſans doute, que tous ces corps ne conviennent pas également à toutes ſortes de perſonnes. Il y en a pluſieurs que le muſc & le zibeth remettent merveilleuſement de leurs défaillances, tandis qu'il en eſt d'autres qui ne les peuvent ſupporter, & qui ſe trouvent mal lorſqu'ils les ont flairés, & cela pendant que l'odeur forte du caſtoréum & de l'aſſa-fœtida leur fait plaiſir. Cette différence vient, ſi je ne me trompe, de celle du fluide qui arroſe leurs nerfs ; & dans ces cas, c'eſt la nature elle-même qui indique ce qui lui eſt avantageux, ou nuiſible. Je ne doute point du tout que les eſprits animaux ne tranſmettent à l'ame le ſentiment de l'efficacité de ces odeurs. Car la ſageſſe du Créateur nous a conſtruits de maniere que tout ce qui a rapport à la conſervation de notre vie, ou à la propagation de notre eſpece, fût en même tems pour nous une ſource d'agréments & de plaiſirs. Il faut néanmoins conſerver en tout une juſte modération, & que les attraits ſéduiſants de la volupté ne tournent pas au détriment de l'eſprit & du corps (1).

---

(1) *Note de l'Editeur.* * L'odorat eſt celui de nos ſens qui a le moins occupé les Phyſiologiſtes & les Médecins; cependant la ſtructure admirable des organes qui en ſont le ſiege, étoit bien digne de fixer leur attention. Quel art le Créateur n'a-t-il pas employé en donnant à ces longs cornets du nez, aux cellules de l'os ethmoïde, le plus de tortuoſités qu'il a été poſſible, pour ménager à la membrane deſtinée à les recouvrir, une plus grande ſurface, à raiſon des replis qu'elle feroit obligée de former pour tapiſſer ces cavités ? Quelle diſpoſition merveilleuſe dans l'épanouiſſement des nerfs olfactifs, & des petites



# CHAPITRE XII.

## *De la Goutte.*

LA goutte eſt l'appanage de ceux qui ſe ſont trop livrés aux plaiſirs. C'eſt une maladie dans laquelle la nature cherche à ſe débarraſſer de ce qui lui eſt nuiſible, & à le dépoſer aux articulations. L'affection goutteuſe doit donc être conſidérée plutôt comme la criſe d'une maladie, que comme la maladie elle-même; de ſorte qu'il

artérioles qui ſe diſtribuent à cette membrane? Elle eſt douée d'une ſenſibilité plus exquiſe encore que les organes du goût; puiſque les corpuſcules qui ſont l'objet de l'odorat, ſont d'une ténuité & d'une délicateſſe qui ne permet pas à ceux-ci d'en ſentir l'impreſſion. Auſſi, pourroit-on rectifier, par ce ſens, les erreurs du goût, qui nous porte ſouvent à uſer d'aliments qui nous ſont contraires. Peut-être ne ſeroit-il pas impoſſible qu'avec l'habitude on parvînt à diſtinguer, par l'odorat, ceux qui ſont le plus amis de notre nature. Car il exiſte des *ſympathies* & des *antiphaties*. Il y a des faits avérés, & qui, parce qu'ils préſentent des difficultés pour leur explication, ne doivent pas être pour cela relégués parmi les chimeres. Ce mot de *qualités occultes*, admis par les anciens, ſi révoltant pour ceux qui ſe croyent aujourd'hui en état de rendre raiſon de tout, commence à trouver grace auprès des gens inſtruits. Quoi qu'il en ſoit, je préſumerois volontiers que c'eſt l'odorat qui eſt le ſiege des antipathies & des ſympathies. C'eſt à la délicateſſe de cet organe, dans les chiens, que tient leur fidélité. Les careſſes y ſont moins que des émanations agréables dont ils ſont frappés. Les petits chiens de Dame ne donnent pas les mêmes preuves d'attachement que ceux des Chaſſeurs, ou des Bergers, traités avec bien moins de douceur & de délicateſſe. Comment s'eſt-il pu faire qu'un de ces animaux, par un héroïſme particulier, ait

ne faut rien négliger pour que ces efforts de la nature aient leur plein & entier effet. On ne doit donc pas chercher à mitiger la douleur par

---

reconnu, & fait découvrir long-tems après le meurtrier de son maître ? Qu'est-ce qui les rend chasseurs que cette propriété de leur odorat ? Pourquoi ces caresses, ces complaisances pour une femelle de leur espece, & cette humeur querelleuse qui se manifeste, à l'approche du rival qui paroît pour en disputer la jouissance ? D'où vient que le singe reconnoît toujours une femme, de quelque maniere qu'elle se déguise ? . . . Les observations de ce genre sont innombrables, & chaque jour, l'occasion se présente d'en faire de nouvelles. Je crois qu'en examinant de près, on ne sera pas éloigné de penser que mille sensations agréables & désagréables qu'on éprouve dans diverses circonstances, sans en savoir la raison, prennent leur source dans des émanations qui ont plus ou moins d'analogie avec notre fluide nerveux, & que l'impression que font divers objets est conséquente à la maniere dont les nerfs olfactifs en sont affectés. Qui sait même si diverses passions de l'ame, si l'amour, si l'intempérance, ne tiennent pas à des dispositions physiques difficiles à déterminer ? . . . Ce sont des recherches dont il ne faut pas, sans doute, pousser la théorie plus loin, avant d'avoir donné l'attention la plus philosophique aux faits qui peuvent lui servir de base. Je reviens à des réflexions qui ont plus de rapport à la Médecine.

La perfection de l'odorat est en raison de la surface de la membrane pituitaire ; ce qui fait, par exemple, que les lievres ont cet organe très-fin. Mais elle en a encore beaucoup chez l'homme, & s'il jouit moins des avantages d'utilité & d'agrément que la nature a attachés à ce sens, il n'est pas difficile d'en assigner plusieurs causes. On ne s'attache point à le perfectionner dans les enfants ; & un des moyens directement contraires à l'intention d'y parvenir, c'est d'autoriser leurs répugnances pour certaines odeurs & leurs fausses délicatesses. En second lieu, en couvrant trop leur tête & leur poitrine, on les rend sujets aux rhumes ; & si l'éréthisme de la membrane pituitaire comprime les fibrilles nerveuses olfactives, ou que l'humeur destinée à la lubréfier, s'accumule & s'épaississe,

des remedes externes; car si on le tente, en un moment l'humeur morbifique reflue sur les parties vitales, & met la vie en danger; ce qui

---

le sentiment organique est suspendu, & conséquemment ses facultés diminuent; car l'exercice modéré de nos sens est un des moyens les plus sûrs de les perfectionner. N'oublions pas, sur-tout, d'accuser ici cette manie, introduite parmi nous, de se remplir, sans cesse, le nez d'une poudre noire & caustique, connue sous le nom de *tabac*. Sans compter les dartres, les érosions, la perte de la mémoire, une sorte d'ivresse, d'hébêtement, tous les inconvénients enfin de cette funeste habitude, il est certain qu'elle contribue à dessécher la membrane pituitaire, en faisant couler, sans cesse, sous une forme trop limpide, une humeur à laquelle la nature s'est plu de donner un certain degré de consistance & d'onctuosité, propre à préserver ces parties de l'impression trop vive de l'air & des odeurs violentes. L'usage du tabac détruit les houppes nerveuses, ôte la sensibilité, au point que celui d'Espagne même ne fait aucune sorte d'impression sur ceux qui en ont fait abus. Une preuve convaincante de cette diminution de sensibilité, c'est la comparaison de l'effet que produit la plus légere prise de cette poudre chez ceux qui n'y sont pas accoutumés, à celui dont la plus forte dose est suivie dans ceux qui en prennent beaucoup. Il arrive de-là qu'on se prive d'une des sensations les plus voluptueuses, pour un plaisir de fantaisie, de caprice, & auquel souvent on a eu la plus grande difficulté de se faire.

Le tabac employé comme remede, est une excellente errhine; mais on se doute bien qu'il ne l'est que pour certaines personnes, comme le vin n'est un cordial que pour ceux qui n'en boivent pas à l'ordinaire.

Le bon effet des odeurs spiritueuses dans les défaillances, des anti-spasmodiques dans les paroxysmes des maladies convulsives, ont engagé les Médecins à les présenter à l'odorat des personnes attaquées de ces maux. Il est certain que ces remedes quintessenciés sont doués d'une très-grande énergie; mais l'étendue de la surface nerveuse sur laquelle ils frappent immédiatement, & le peu de chemin qu'il y a à faire pour que leur impression favo-

prouve aſſez que ce mouvement & cette agitation ſont dus à quelque liqueur ſubtile & extrêmement active, telle qu'eſt le ſuc nerveux.

---

rable ſe tranſmette à l'origine des nerfs, ne contribue pas peu à expliquer la célérité de leur action.

Je ne ſais par quelle fatalité, lorſqu'une découverte peut être à la fois préjudiciable & avantageuſe au genre humain, c'eſt toujours du côté défavorable à l'humanité qu'elle parvient plutôt à ſon degré de perfection. On eſt venu à bout, dit-on, de communiquer au tabac, au papier, &c. des qualités aſſez déléteres, pour empoiſonner, ſur le champ, ceux qui s'en ſervent. Pourquoi les Médecins ne ſe ſont-ils jamais appliqués à rendre leurs remedes moins dégoûtants, moins faits pour révolter la nature? Ils ſavent tous d'après Boyle, Sennert, & peut-être d'après quelques obſervations qui leur ſont particulieres, que des gens ont été purgés pour avoir pilé de l'ellébore; d'autres, de la ſcammonée. Seroit-il donc impoſſible de ſe prêter, dans certains cas, à la répugnance inſurmontable de quelques perſonnes pour les bols & les potions purgatives? Et la chymie, qui triomphe ſouvent de tant de petites découvertes peu intéreſſantes, ne trouveroit-elle pas, dans ſes procédés, de moyens propres à réduire en odeurs ſoutenables, ſous la forme de poudre, ou ſous celle de fumigation, quelques-uns des ſecours que la Médecine ordinaire vend ſi chérement, au prix des violences qu'on eſt obligé de ſe faire pour s'y ſoumettre? Ce projet n'eſt ſûrement pas ſi chimérique qu'il le paroît. Les vaiſſeaux artériels & veineux de ces parties ſont aſſez à découvert, pour penſer qu'ils admettroient facilement, & abſorberoient une partie de ces vapeurs. On ſait comment le cynique Démocrite ſoutint encore ſa vie pendant trois jours avec la ſeule odeur du pain chaud; & je ne vois pas la raiſon pour laquelle des corpuſcules médicamenteux ne s'introduiroient pas dans le ſang, tandis que des particules nutritives l'ont pu faire. Un Médecin qui tenteroit ſur des animaux quelques expériences propres à déterminer juſqu'à quel point on pourroit employer cette médecine olfactive, rendroit, ſans doute, un ſervice aſſez eſſentiel aux malades, & ne démériteroit point de ſes confreres.

Quand cette humeur âcre a été mal à propos répercutée, on ne doit avoir rien de plus pressé que de la rappeller aux parties qu'elle avoit occupées. C'est ce qu'opérent la saignée, les cathartiques chauds, qui n'excitent pas des évacuations excessives, les cordiaux, & sur-tout les vésicatoires appliqués en raison du lieu affecté. Car il est essentiel que ce mal salutaire se fasse sentir pendant quelques jours, sur les parties qui en ont déja été attaquées, parce qu'on chasse difficilement de l'intérieur du corps ce nouvel hôte, qui cherche à s'en assurer la possession, quand il y a été une fois admis; de sorte qu'à proprement parler, il n'y a guere que la goutte qui remédie à la goutte.

Ce mal a son siege dans les ligaments même des articulations, dans les tendons des muscles qui servent à les mouvoir, & dans les membranes qui forment les enveloppes des os. L'humeur peccante déposée sur ces parties y cause par son acrimonie, des picottements & des douleurs très-graves. De-là l'inflammation & la tumeur douloureuse produite par les humeurs les plus tenues, qui s'échappent des extrêmités artérielles & nerveuses. La nature se sert de la douleur comme d'un agent; & plus elle est vive, plus son opération est courte & complette. Car elle s'acquitte quelquefois lentement de ce devoir, & proportionne ainsi son traitement aux tempéraments auxquels elle a affaire. Quand la tumeur s'affaisse, cette partie de l'humeur goutteuse qui n'a pu passer par les pores de la peau (& ç'en est la portion la plus tenue qui s'y fraie une route), est absorbée par les veines & les canaux lymphatiques, tandis que la partie la plus crasse reste adhérente aux membranes,

& s'accumulant à chaque paroxyſme douloureux, acquiert enfin la dureté de la craie, remplit les articulations, & en détruit le jeu.

Quant au traitement, il y en a un qui convient au tems du paroxyſme, & un autre hors de ce tems. Le repos eſt forcé par l'impuiſſance de ſe mouvoir : le régime, quand la fievre exiſte, doit être le même que celui des maladies aiguës, ou au moins doit-il être modéré ; car il faut ſonger à l'eſtomac, & pourvoir à la foibleſſe. Une choſe ſinguliere, & que je n'ai vu arriver dans aucune autre maladie, c'eſt que lorſque cette maladie attaque l'eſtomac, il eſt pris d'un certain engourdiſſement & d'un ſentiment de froid ; en ſorte que le vin ne lui fait pas plus d'impreſſion que l'eau, & qu'il ſupporte à merveille les liqueurs les plus fortes & les plus ſpiritueuſes. C'eſt une remarque qu'on ne doit pas perdre de vue, & il faut non-ſeulement accorder pour boiſſon, de bons vins, mais encore de l'eſprit-de-vin, dans lequel on aura fait macérer, pour en augmenter l'efficacité, de la racine de ſerpentaire, du gingembre, des têtes d'ail. Ces boiſſons n'ayant pas l'effet qu'on en attend, on pourra donner dans une confection cardiaque, la poudre même de ſerpentaire, de gingembre & le poivre long.

Les Médecins ne ſont pas d'accord s'il eſt permis ou non, de ſaigner dans l'inſtant du paroxyſme, lorſque la douleur occupe l'articulation. Mais il faut ſe rappeller que cette douleur eſt néceſſaire pour tuméfier la partie, & qu'elle doit être ſupportée en patience. Comme il eſt aſſuré néanmoins qu'une trop grande chaleur met un obſtacle aux ſecrétions ſalutaires qui ſe font de la maſſe du ſang, s'il exiſte une fievre

vive, du délire, de la difficulté de respirer, non-seulement la saignée appaisera la douleur ; mais encore elle facilitera la sortie de l'humeur (1). Il sera même avantageux de la réitérer, quand il y aura des indices d'affection soporeuse. Car j'ai vu que souvent les Médecins redoutoient trop la saignée, dans la crainte qu'elle n'empêchât l'humeur de se porter aux articulations. Enfin, ce remede est souvent cause que la maladie change de place ; ce qui se fait, dans bien des cas, à l'avantage du malade. Les anodins ne peuvent guere ici trouver leur place, à moins que le vomissement ou la diarrhée ne les exigent. Les goutteux, pour le dire une fois ici, ne s'accommodent pas bien des cathartiques, à moins qu'on ne les place à la fin de l'accès, pour achever d'expulser le reste des humeurs qui laissent encore du gonflement.

Mais ce qui concerne le régime de vie qu'on doit suivre pour se préserver de ce mal est une question plus importante, & qui présente plus de difficultés. Et d'abord il faut examiner s'il y auroit de la sûreté à prendre ces précautions, & si leur effet seroit à l'avantage du malade. Car ceux qui ont été accoutumés à avoir toute leur vie des accès de goutte périodiques, sont encore plus incommodés, lorsqu'ils n'en éprouvent plus du tout. Les articulations sont libres ; mais les organes de la vie sont attaqués ; leurs jambes s'affoiblissent, & ils traînent une vie languissante. C'est ce que j'ai vu arriver plus d'une fois à ceux, qui ne vivant que de lait & de jar-

---

(1) *Traité de la petite-vérole.* CHAP. III.

dinage, s'étoient constamment abstenus de toute autre espece d'aliments.

Si quelqu'un peut tenter de se débarrasser de cette maladie, c'est un jeune homme qui ne l'a encore éprouvée que deux ou trois fois. Il faut lui interdire le vin & la biere ; l'eau pure doit être sa seule boisson. Il doit se nourrir de lait & de jardinage, & faire un seul repas, où il se permette de la chair blanche, comme celle de poulet, de poule, de lapins, & quelques poissons. On conseillera un exercice modéré. J'en ai connu plusieurs qui, en suivant cette méthode, se sont mis, pour le reste de leurs jours, à l'abri de cette maladie, & ont poussé même leur carriere assez loin, sans avoir éprouvé le moindre retour de goutte. Tant il est avantageux de suivre un régime conforme à la nature, c'est-à-dire, d'observer la tempérance. Ce genre de vie convient principalement à ceux qui ont eu des parents sujets à la goutte, & qui craignent qu'elle ne leur arrive à titre d'hérédité, & que ses semences inhérentes au sang & au fluide nerveux, ne produisent dans leur tems des fruits funestes.

Je terminerai ce chapitre en remarquant que, quoique j'aie eu raison de dire que la goutte doit être considérée plutôt comme la crise d'une maladie, que comme une maladie elle-même ; néanmoins elle est souvent, sur-tout dans la vieillesse, un mal très-grave, lorsque les forces étant épuisées & les membres affoiblis, le corps n'a plus la même mobilité, & qu'un des plus grands agréments de la vie n'existe plus. Mais il en est de cette maladie comme de toutes les autres afflictions, c'est la patience qui a le droit de les diminuer ; & au milieu des douleurs que cette maladie occasionne, on trouvera peut-

être un motif de consolation dans la pensée qui en servoit à Sydenham. Il se rappelloit que plusieurs grands Rois, plusieurs Potentats, d'illustres Généraux d'armées, de grands Philosophes avoient vécu dans ces tourments, & n'étoient pas morts d'une autre maniere (1).



## CHAPITRE XIII.

### *Des Douleurs dans les Articulations.*

CES douleurs, accompagnées de tumeur & d'inflammation, & qui ont leur siege dans les articulations, ont beaucoup d'analogie avec la goutte : on y peut remédier par les saignées, l'application des vésicatoires sur les parties affectées, & des purgatifs même, si la fievre n'y met obstacle. Si le malade n'a que peu ou point de fievre, un bon moyen de lâcher le ventre tout à la fois, & de corriger l'acrimonie des humeurs, c'est la gomme de gayac, mêlée, à parties égales, avec le cinabre d'antimoine, & donnée de maniere à produire deux selles par jour.

La plus sensible de ces douleurs est celle que les Grecs appellent *sciatique* (ischias); elle attaque les hanches. La guérison en est d'autant plus difficile que c'est souvent après les longues maladies, que le levain se jette sur cette partie. Lorsque le mal est invétéré, la cuisse & la jambe contractent une foiblesse qui fait boîter le malade. Quelquefois aussi la tête du fémur sort de

(1) *Tract. de podagrâ.*

sa cavité, & la caisse se desséche assez promptement.

Les ventouses & les vésicatoires appliqués sur la partie affectée donnent ici peu de soulagement. Car l'humeur peccante a son siege plus profondément dans les membranes qui enveloppent les os; & c'est pour cela que ces remedes ne peuvent avoir de prise sur elle. L'épitheme volatil a plus d'efficacité, ou bien l'emplâtre composé avec la poix de Bourgogne, environ un huitieme d'euphorbe & une quantité suffisante de térébenthine de Venise.

Mais rien n'est plus avantageux que de pratiquer un seton au lieu affecté, afin de procurer une issue aux humeurs superflues. Si l'on trouve qu'il ne soit pas nécessaire, ou qu'il soit trop cruel de former une plaie pareille, on fera bien au moins d'ouvrir, avec le caustique, un petit cautere à la partie interne de la cuisse affligée, au dessus du genou, & de le laisser ouvert jusqu'à ce que le mal auquel on l'a adapté n'existe plus. Celse (1), à l'exemple d'Hippocrate (2), prescrit de faire avec le fer chaud, deux ou trois petits ulceres au dessus de la hanche affligée. Cette méthode seroit bien plus efficace; car, quelqu'effrayant que soit l'aspect du feu actuel, néanmoins il guériroit plus sûrement, & la douleur seroit d'une bien moindre durée que celle qui est produite par le caustique.

Les frictions sont très-avantageuses, il faut les renouveller plusieurs fois par jour, afin de mieux diviser, par ce moyen, les humeurs qui

(1) *Lib. iv.* Cap. 22.

(2) *Aph. vj.* 61.

ne ſont devenues nuiſibles que par leur cohéſion. On ne doit pas faire de fomentations avec l'eau chaude ſur la partie affligée ; car le relâchement qu'elles procurent aux fibres, n'eſt propre qu'à augmenter la douleur (1).

Mais paſſons aux ſecours internes. Le principal eſt, après la ſaignée, l'uſage des purgatifs. Le plus puiſſant des cathartiques eſt, ou le mercure doux ſix fois ſublimé, ou l'électuaire de ſcammonée, qu'il faut réitérer ſelon les forces du malade. Dans les jours où l'on ne purge pas en regle, il eſt bon de diminuer la violence du mal, au moyen des remedes propres à tenir le ventre libre, & à faciliter l'éruption des urines. Je préfere à tous les autres la *teinture volatile de Gayac*, ou le *baume de Gayac.*

---

(1) *Note de l'Editeur.* * Je ne ſais pourquoi M. Lieutaud, dans une addition à ſon Précis de pratique, à l'article *mal de hanche*, prétend qu'aucun Auteur n'en avoit traité avant M. de Haën. N'auroit-il pas lu cet endroit de M. Méad ? On peut dire que ce chapitre de notre Auteur eſt une analyſe de la doctrine d'Hippocrate citée par M. de Haën, & que cette analyſe auroit pu ſervir de texte au grand & prolixe chapitre de M. de Haën. *Rat. Med. Part.* IV. *Cap.* IV. *& ejuſd. pag.* xij *Cap.* vj.



CHAPITRE XIV.

# CHAPITRE XIV.

## *Des maladies de la Peau.*

JE ne dirai rien ici des exanthêmes qui accompagnent les fievres, non plus que des pustules & des taches qu'on voit sur la peau des scorbutiques. J'ai traité ailleurs de ces objets (1). La lepre est le plus affreux de tous ces maux qui se portent à la peau. Il y en a de deux sortes. On nomme l'une, lepre des Grecs; l'autre, lepre des Arabes. J'ai disserté assez amplement ailleurs sur la nature de l'une & de l'autre, & sur le traitement qui leur convient.

### *De la Gale.*

Le mal qui approche le plus de la lepre, c'est la gale. L'aspect en est presque aussi hideux; mais l'origine en est bien différente. La peau présente d'abord une aspérité rougeâtre, d'où s'élevent des pustules qui rendent de la sanie. L'ulcération de ces pustules excite la démangeaison dans le voisinage, & ce mal gagne bientôt par contagion. On peut dire que cette maladie est vraiment animée, car elle doit son origine à de petits animaux. Il se niche dans les interstices de la peau des insectes si petits, qu'on ne peut guere les appercevoir qu'à l'aide du microscope. Ils y déposent leurs œufs;

(1) Cap. *De Febrib. & de Scorbut.*

la chaleur du lieu les fait bientôt éclore, & quand ils ont acquis une certaine grandeur, ils rongent la peau avec leur aiguillon, & tiraillent les fibres. Cette morſure cauſe une démangeaiſon inſupportable, & produit l'envie de ſe gratter. Les endroits qui l'ont été, s'exulcerent, & rendent une ſanie, qui bientôt devient concréte, & forme des croûtes. Ces inſectes qui rampent ſous la peau, propagent la contagion en dépoſant leurs œufs çà & là.

Voilà pourquoi on gagne cette maladie en touchant les habits, les linges ou les gants de ceux qui en étoient attaqués; car les petits œufs qui s'y ſont dépoſés s'attachent à la peau, & y ſont les mêmes ravages, quand une fois les inſectes qu'ils contenoient ſont éclos.

Ce qu'il y a de plus important, c'eſt que la connoiſſance de cette cauſe indique le traitement qui convient à ce mal. Car les purgatifs & les remedes qu'on donne à deſſein de corriger le ſang, ne ſervent ici à rien. Tout le traitement doit être extérieur, il ne s'agit que de détruire ces inſectes; ce que l'on obtient aſſez facilement. Après avoir d'abord lavé le corps dans un bain tiede, il faut chaque jour, avant de ſe coucher, enduire les parties avec *l'onguent de ſoufre*, ou avec celui de *mercure précipité*, dont l'odeur eſt moins déſagréable, à moins qu'on n'aime mieux faire préparer un liniment beaucoup plus ſupportable, & qui n'a pas moins d'efficacité. On le fait avec des fleurs d'oranges ou des roſes rouges, auxquelles on ajoute le ſublimé corroſif, pêtri avec l'axonge.

Tout ce que je viens de dire ſe trouve conſigné dans les *Tranſactions Philoſophiques* de

notre Société Royale (1). Car en 1687, un Médecin plein d'esprit, Jean-Cosimus Bonomo, adressa au fameux Redi, Médecin à Florence, une lettre écrite en Italien, *sur les vers du corps humain*, dans laquelle il expose tout ceci dans le plus grand détail, ayant même ajouté à sa dissertation la figure de ces petits insectes & celle de leurs œufs. Dans le voyage que je fis en Italie, une dixaine d'années après, je me procurai un exemplaire de cette lettre, que je traduisis en notre langue à mon retour, & que j'eus soin de faire insérer dans nos *Transactions* (2).

---

(1) *Philosoph. Transact.* Numb. 283.

(2) *Note de l'Editeur.* * M. Méad n'est pas le seul qui ait considéré la gale comme l'effet d'un levain animé. C'est aux observations microscopiques à déterminer quel degré de confiance mérite cette assertion ; mais il est essentiel, pour ne pas prendre le change en cette affaire, de se rappeller que les petites glandes sébacées qui sont dans le tissu cellulaire, donnent par la pression une matiere blanche d'une consistance médiocre, & qui sort sous la forme de vers, dont les différents plis rassemblés auroient plusieurs pouces de long. Quoiqu'il en soit, les Praticiens savent tous quel est, dans la plupart des cas, l'inconvénient d'appliquer à la gale un traitement purement extérieur. Je sais que la regle générale a quelquefois ses exceptions ; mais il est rare qu'une gale bien complette se guérisse avec le soufre, à l'extérieur seulement, sans que la guérison opérée par ce moyen, n'expose le malade à des regrets, & quelquefois aux plus grands dangers. J'ai vu autrefois une jeune Demoiselle à qui une semblable imprudence pensa coûter la vie, & que je ne pus sauver qu'en la faisant envelopper dans des draps de galeux, qui, en rappellant à la peau l'humeur repercutée, débarrasseent le poumon sur lequel s'étoit faite la métastase. Ce moyen est le plus efficace & le plus expédient de tous ceux qu'on pourroit mettre en usage en pareil cas.



# CHAPITRE XV.

## *Des Écrouelles.*

C'EST une maladie dont le traitement est difficile que celle que les Latins appellent *strumæ*, les Grecs *scrophules*. Elle consiste dans la tumeur & l'endurcissement des glandes. Elle a coutume d'exercer la patience des Médecins, parce que souvent elle est accompagnée de fievre, que ces glandes ne parviennent pas aisément à maturité, & que lorsqu'on les a dissipées, soit avec l'instrument, soit à l'aide des applications, elles reparoissent auprès des cicatrices, & durent pendant un tems considérable. C'est autour du cou, sous les aisselles & aux aînes que ces glandes se manifestent le plus volontiers, sur-tout chez les enfants. Ce mal chez les femmes s'étend quelquefois jusqu'à la poitrine & aux mamelles. Enfin, cette humeur peut se jetter sur le poumon, & alors elle produit la phthisie. Et, à dire vrai, dans notre climat & dans les autres pays septentrionaux, ce mal date presque toujours d'écrouelles. Ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'il passe des peres aux enfants, & qu'alors il est infiniment plus rebelle aux remedes.

On ne doit donc oublier aucun des moyens d'obvier à cette maladie dangereuse & opiniâtre, par les saignées, les purgatifs, & tous les remedes propres à corriger des humeurs visqueuses, âcres & salées. Le meilleur des cathartiques est le *mercure doux sublimé six fois*,

qu'on mêle avec la rhubarbe pour les enfants. On peut le donner ſeul aux adultes, & quelques heures après, une légere potion purgative. Après le mercure, c'eſt la *racine de jalap* qui mérite la préférence. Nos eaux purgatives ont auſſi leur avantage, en ce qu'elles déſobſtruent les glandes, & tiennent le ventre libre. Enfin, non-ſeulement dans cette maladie, mais dans toutes celles qui reconnoiſſent pour cauſe des humeurs viſqueuſes, on fait prendre, avec ſuccès, une pilule compoſée de *mercure ſix fois ſublimé, & de ſoufre précipité d'antimoine*, de chaque un grain; d'*aloës ſuccotrin*, trois ou quatre grains, liés avec le ſirop balſamique.

Les remedes propres à corriger ce vice du ſang & des humeurs ſont preſque tous du genre de ceux qui ſollicitent les urines. Tels ſont l'*éponge calcinée*, le *ſel diurétique*, le *tartre vitriolé*, & ils ont d'autant plus d'avantages qu'ils ſont en même tems laxatifs. L'*eau de chaux* ſimple n'eſt pas ſans effet. Je preſcris aſſez familiérement une poudre faite avec un ſcrupule d'éponge calcinée, un demi-ſcrupule de nître, autant de caroline & de ſucre blanc, qu'on donne deux fois par jour, avec deux ou trois verres de l'eau en queſtion. Si le corps eſt dans l'amaigriſſement, on mêlera à cette eau une pareille quantité de lait. Les cloportes ont auſſi leur utilité, parce qu'ils ſont diurétiques, & je préfere le ſuc des vivants écraſés avec un peu de noix muſcade qu'on délaye dans du vin, & auquel on ajoute un peu de miel ou de ſucre, pour le rendre plus agréable.

Il ne faut pas négliger le régime. Les viandes légeres, les poiſſons de riviere, les coquiliacés conviennent aux malades. Ils doivent

s'abſtenir de tout ce qui eſt ſalé & épicé. Leur boiſſon doit être l'eau de riviere bouillie ; ils ne doivent jamais boire de celle de puits, ou de marais, bien moins encore de celle de neige fondue ; car nous voyons que dans les montagnes & dans celles des Alpes ſur-tout, les habitants ſont ſujets à avoir les glandes du cou tuméfiées. Il eſt bon auſſi d'ouvrir quelque cautere, pour diminuer l'abondance des humeurs. Le changement d'air eſt très-avantageux, ſur-tout quand on a lieu de craindre que la maladie ne ſe jette ſur le poumon, & le malade, dans ces cas-là, doit choiſir un climat qui ne ſoit ni trop chaud, ni trop froid, ni ſujet à de trop grandes variations de tems.

Mais une choſe aſſez ſinguliere dans cette maladie, c'eſt que, quelque opiniâtre qu'elle ſoit, néanmoins dans les révolutions d'âge & les autres changements qui s'opérent dans le corps, chez les jeunes gens ſur-tout, il arrive quelquefois qu'elle quitte d'elle-même, & que la ſanté ſe rétablit parfaitement. C'eſt, je crois, ce qui a introduit l'uſage de *faire toucher ces ſortes de malades aux Rois pour les guérir.* Car des hommes ruſés ayant reconnu cette nature des écrouelles, ne dûrent pas avoir grand'peine à perſuader aux Rois de donner cette expérience à leurs peuples en démonſtration de leur puiſſance, & de l'accompagner de cérémonies & de prieres ſacerdotales. C'étoit une maniere de ſe concilier un plus grand reſpect, & une ſorte de preuve qu'ils tenoient leur empire de droit divin. Il ne faut pas s'étonner que les Rois aient donné dans ces idées, & ſe ſoient imaginé facilement qu'ils avoient reçu

cette puissance d'en haut. D'ailleurs, comme dit Juvenal,

Uu Mortel qui se voit assis au rang suprême,
N'est plus tel à ses propres yeux ;
Dans son ame enivrée il croit le flateur même,
Qui le place à côté des Dieux. (*a*)

Le peuple aime à s'abuser, & cela a dû réussir quelquefois sur des malades, dont l'imagination étoit vivement frappée. On sait combien elle influe souvent sur la guérison des maladies ; c'est ainsi que nos Rois sont depuis long-tems en possession de répandre ce bienfait sur leurs sujets, excepté toutefois quand quelque Prince plus sage que les autres a tenu les rênes de l'Empire. Mais les Rois de France prétendent avoir reçu ce don du ciel long-tems avant les nôtres (2).

(*a*) Note de l'Editeur. * *Nihil est quod credere de se non possit, cum laudatur Diis æque potestas.*
JUVEN. Sat IV. Vers. 70.

(2) *Note de l'Editeur.* * Le droit de guérir les écrouelles par l'attouchement est un de ceux que les Rois d'Angleterre se sont attribués avec le titre plus chimérique encore de Rois de France. Cet usage date chez nous du onzieme siecle, & c'est le Roi Robert qui l'a employé le premier. L'Abbé Guibert, qui accompagna souvent Louis-le-Gros dans cette cérémonie, nous en parle comme d'une chose établie depuis quelque tems, & pratiquée communément par Philippe I. Au reste, ces avantages du tact Royal n'ont pas été méconnus des anciens. Le Roi Pyrrhus guérissoit le mal de rate avec le pouce de son pied droit, au rapport de Pline (Liv. vij. Chap. II), & ce mal de rate étoit probablement l'hypocondriacisme. S'il est des mortels auxquels la Divinité ait voulu accorder de semblables prérogatives, il est plausible de



# CHAPITRE XVI.

## *Du Scorbut.*

LES Auteurs désignent par le mot de scorbut, tant de maladies, & dont l'aspect est si différent, qu'il semble que ce soient plutôt différentes maladies dont ils ont fait la description, qu'une seule dont ils aient voulu traiter. Elle a été souvent épidémique dans le Nord, & toujours plus terrible dans les pays les plus voisins de l'Océan. C'est pour cela qu'elle attaque ordinairement les Danois, les habitants de la Norwege & de la mer Baltique, & que les Allemands, les Flamands, & les Anglois n'en sont pas exempts (1).

Ce mal commence par des ulceres dégoûtants, dont le siege est à la bouche & aux jambes, d'où Pline lui a donné le nom de *Stomacace* & de *Scelotyrbe* (2), parce qu'il l'attribue au vice des eaux, & il dit qu'on y remédioit au moyen d'une plante *qui venoit de la Grande-Bretagne;* c'est celle que nous nommons la *Pa-*

---

croire que c'est plutôt à ceux qu'elle a choisis pour être ses images sur la terre. Il paroît que M. Méad n'y a pas grande confiance; mais la maniere dont il en interprete le succès, en démontre la possibilité en France. En effet, l'inclination du François pour son Roi peut rendre cette cérémonie efficace, & l'on conçoit comment l'attouchement d'un *Prince bien aimé* est capable d'opérer dans le sujet qui l'éprouve, une révolution aussi heureuse.

(1) *Eugalen. de scorbut. & Sennert.* Lib. III. Part V.

(2) *Nat. Hist.* Lib. XXV. Sect. 6.

*tience d'eau noire.* Cette maladie avoit été connue d'Hippocrate, qui l'appelle *ʃplenmegas*, la grande rate, & il en attribue de même l'origine à l'uſage des eaux crues, froides & bourbeuſes (1).

Je me rappelle d'avoir rencontré cette maladie chez un payſan de moyen âge, qui avoit paſſé ſa vie dans l'Iſle appellée *Toliapis* par Ptolémée, & connue maintenant ſous le nom de *Sheppey*. C'eſt un lieu ſujet aux brouillards, aux nuages, & où l'on ne trouve que de mauvaiſes eaux. Il y a apparence que les ſoldats Romains qui paſſerent en Angleterre ſous le commandement de Claude-Céſar, & qui occuperent cette Iſle & les lieux voiſins, y furent attaqués de cette maladie, & que les naturels du pays leur enſeignerent l'uſage de cette plante, dont Pline rapporte la vertu, & à laquelle on donne le nom du climat où on l'avoit trouvée. Car nous ſavons que cet Empereur fit paſſer ſes troupes de Boulogne-ſur-Mer, qui eſt une ville de France, à Cantorbery, & les fit camper enſuite dans cette Iſle (2). Strabon rapporte quelque choſe de ſemblable d'une armée Romaine que Céſar-Auguſte envoya en Arabie, ſous la conduite d'Œlius-Gallus, qui campa au bourg d'Albe. Car il dit qu'ils eurent la bouche & les jambes attaquées d'une maladie que les naturels du pays appellent *ſtomacace* & *ſcelótyrbe*, & qui eſt une ſorte de diſſolution, qui dépend du vice des eaux & des plan-

---

(1) *De intern. affection.* Sect. xxxiv, *& de aërib. aq. & loc.* Sect. x.

(2) SUETON, VIT. CLAUD, CÆSAR. Cap xvij.

tes (1). Je ne doute point du tout que l'insalubrité de l'athmosphere marine, & la mauvaise nourriture, jointe au vice des eaux, n'aient contribué à propager cette maladie dans ces climats ; car il paroît, d'après la géographie de Ptolémée, que le bourg d'Albe est situé au fond du golphe Arabique. Mais ceci soit dit en passant.

Ce paysan dont j'ai parlé étoit d'un assez mauvais tempérament, & portoit une fievre intermittente irréguliere. Il avoit à chaque jambe des ulceres d'un vilain aspect. Après avoir pris quelques remedes anti-scorbutiques amers & diurétiques, il sembla entrer en convalescence; un de ces ulceres étoit déja cicatrisé, au moyen du traitement chirurgical ; l'autre paroissoit guérir, & fut pris tout à coup de gangrene. On en voulut emporter le lambeau, pour arrêter les progrès du mal, & cet homme mourut subitement. Quand on ouvrit l'abdomen, la premiere chose qui frappa nos yeux fut la grosseur monstrueuse de la rate, qui n'avoit qu'augmenté de volume ; car elle avoit sa couleur & sa consistance ordinaire. Elle pesoit cinq livres & un quart, tandis que le foie ne pesoit que quatre livres & quatre onces. Enfin, le parenchyme offrit à la vue un sang noirâtre épanché dans les fibres lâches dont est formé le tissu de ce viscere.

Les ulceres dont nous venons de parler communiquent à la bouche & à l'haleine une mauvaise odeur ; les gencives sont altérées, elles deviennent livides, quelquefois noirâtres,

---

(3) *Geograph.* Lib. xvj. pag. 781. *Ed. Paris.* 1620.

& pour peu qu'on les preſſe même avec le doigt, elles rendent un ſang corrompu ; elles ont ſi peu de fermeté, qu'elles ſont éloignées des dents, qui elles-mêmes ne tiennent nullement. Cependant le corps eſt couvert de taches livides qui reſſemblent à des meurtriſſures : il y en a ſur les bras, ſur les hanches, ſur les cuiſſes & ſur les jambes; de maniere qu'on diroit que c'eſt une ſorte de jauniſſe répandue ſur tout le corps. Le malade eſt ſujet auſſi à des douleurs de ventre; & pour ne rien oublier ici, c'eſt bien de ces douleurs d'inteſtins que cette maladie a pris ſon nom Latin, Anglois & François; car ſcorbock, où ſcorbuck eſt un mot Saxon, qui dans cette langue ſignifie *déchirements de ventre.*

Outre le vice des eaux, les Auteurs comptent encore au nombre des cauſes de cette maladie, celui des aliments, les viandes ſalées, les ſaumures, & les légumes ſur-tout, parce qu'étant d'une digeſtion difficile, ils ne fourniſſent au corps qu'une nourriture épaiſſe & mal ſaine. Mais ils me paroît qu'ils n'ont pas ſaiſi la cauſe la plus générale, je veux dire, un air qui convenant moins aux différentes fonctions de la vie, & nuiſible au poumon, dès qu'il y eſt admis. Cela eſt manifeſte dans les voyages de long cours ſur mer, dans leſquels les matelots en ſont ſi ſouvent attaqués. On en trouve la preuve dans l'hiſtoire que l'Amiral Anſon vient de publier de ſes voyages, dans leſquels il a parcouru toute la terre. Il perdit de cette maladie le tiers de ſes matelots, & chez quelques-uns elle étoit montée au point qu'on vit des calus formés depuis très-long-tems, ſe diſſoudre, comme ſi l'os eût été récemment

caſſé (1). Dans ces cas les humeurs ſont extrêmement corrompues, la putréfaction eſt portée à ſon comble, & le mêlange du ſang eſt altéré au point que, de quelque partie du corps qu'il ſorte, on ne lui trouve plus la couleur rouge ; il reſſemble plutôt à un pus noir & bourbeux. Mais comment les cauſes dont on a fait mention peuvent-elles corrompre & pourrir les humeurs à ce point? C'eſt un problême dont les loix & les propriétés du mouvement, dans la machine animale, donnent la ſolution; il eſt d'autant plus inutile de m'appeſantir ici ſur cet objet, que je m'en ſuis occupé dans le plus grand détail, dans une petite diſſertation ſur les avantages & la maniere d'employer la machine de Sutton, pour pomper l'air corrompu des vaiſſeaux.

Quant au traitement, c'eſt une maladie qu'il eſt beaucoup plus aiſé de prévenir que de guérir, quand elle exiſte ; car, lorſqu'elle s'eſt une fois emparée du corps, elle réſiſte aſſez aux remedes. Or, le meilleur de tous eſt un air pur, inſpiré avec précaution, & accompagné d'un régime approprié. Si quelqu'un eſt attaqué du ſcorbut en mer, il ne faut pas perdre de tems pour lui faire changer d'air, & le mettre à terre ; & ſi c'eſt dans le continent qu'on en eſt pris, il faut envoyer le malade à une campagne agréable, où il puiſſe reſpirer un air libre & ſérein. Nourriſſez les uns & les autres ou avec des viandes tendres & de jeunes animaux, ou avec du jardinage. Les herbes qu'on préfere ſont celles qui contiennent un ſel volatil, comme le cochléa-

(1) *Anſon's Voyage round the world.* London 1748.

ria, le creſſon alenois, le beccabunga, &c. ou celles dont les ſucs ſont un peu froids, comme l'oſeille, l'endive, la laitue, le pourpier, & celles du même genre. On les aſſocie quelquefois, & l'on tempere les unes par les autres. On tirera beaucoup d'avantage auſſi des fruits acidules, tels que ſont les limons, les oranges & les pêches, qui ſont agréables à l'eſtomac, & ont une vertu médiocrement rafraîchiſſante & aſtringente.

On fera très-bien de parcourir la relation du voyage de l'Amiral Anſon; les Médecins y trouvent des choſes fort utiles, & la lecture en doit être agréable pour tout le monde, parce que les divers événements & les divers objets y ſont décrits avec toute l'exactitude & l'élégance poſſibles. Si l'on daigne jetter les yeux ſur ce que j'ai écrit au ſujet de l'utilité de la machine de Sutton, on ne ſera peut-être pas fâché d'y trouver ce que j'ai dit ſur cette maladie. On y verra l'hiſtoire remarquable d'un matelot Hollandois, qui ayant été attaqué de ce mal dans le Groenland, ne vécut que de cochléaria, & revint dans ſa patrie, après avoir recouvré la ſanté & les forces.

Ajoutons, enfin, à ce que nous venons de dire que, lorſqu'il ſe fait quelque hémorrhagie conſidérable, de quelque lieu que le ſang coule, on l'arrête commodément avec l'*élixir de vitriol de Mynſicht*, mêlé à l'eau froide, & donné en boiſſon, ou bien avec la teinture ſtyptique adminiſtrée de la même maniere.





# CHAPITRE XVII.

## *Du mal Hypocondriaque.*

LE mal qu'on nomme hypocondriaque n'a point de ſiege déterminé, il affecte tout le corps; mais ce ſont les viſceres du bas-ventre qui s'en reſſentent le plus, & ſur-tout l'eſtomac & les inteſtins, le foie, la rate, le pancréas & le méſentere, & chacun d'eux eſt affecté à raiſon de ſa nature & des uſages auxquels il eſt deſtiné dans l'économie animale. L'eſtomac eſt fatigué de rots & de gonflements, qui ſont des indices certains de crudités. Une bile épaiſſe & tenace ſéjourne trop long-tems dans ſes couloirs, les obſtrue, & tuméfie le foie. L'office de la rate eſt de fluidifier le ſang pour l'uſage du foie. Au moyen de ſes arteres, elle en porte une partie dans ſes propres cellules, & l'autre paſſe dans la veine ſplénique. Lorſque la rate eſt attaquée, & que ce ſang peche par trop de viſcoſité, il ſéjourne dans la veine ſplénique, & diſtend énormément ce viſcere, qui n'oppoſe pas de réſiſtance. Si le mal affecte le pancréas, ſes glandes ſalivaires ſe durciſſent, & ne fourniſſent que peu d'humeur pancréatique; auſſi la bile qui doit s'y mêler dans l'inteſtin n'eſt pas aſſez délayée, & le chyle trop épaiſſi ſe porte difficilement aux veines lactées, & reſte preſque en ſtagnation dans ſon réſervoir. Quand l'épiploon où ſe forme la graiſſe, ſouffre de cette maladie, cette huile ſubtile qui doit être tranſmiſe au foie, & s'y mêler au ſang qui vient de la rate, ne diſtille

qu'en très-petite quantité ; ce qui fait que le ſang de la veine-porte n'eſt ni diviſé ni atténué comme il le devroit être. Enfin, l'effet de cette maladie ſur le méſentere eſt d'en obſtruer les glandes ; de-là, faute d'une ſuffiſante quantité de lymphe, le chyle s'épaiſſit, & fournit au ſang une matiere peu propre à la nutrition. Tous ces ſymptomes font connoître la nature de cette maladie, dans laquelle le ſang & les humeurs ont un degré d'épaiſſiſſement qui les rend impropres aux mouvements & aux divers uſages de la vie.

Les cauſes de ce mal, quelque varié qu'il ſoit, ne ſont pas difficiles à ſaiſir. Les principales ſont renfermées en deux mots : trop de repos du corps & trop d'agitation d'eſprit ; car le premier rend le mouvement des humeurs trop lent, & les paſſions de l'ame tantôt accélerent la circulation du ſang, tantôt la retardent, & dans l'un & dans l'autre cas, la ſanté ſouffre un déchet.

Ce que nous avons dit juſqu'ici doit ſervir de bouſſole pour le traitement. Il eſt queſtion d'évacuer les humeurs, & de les corriger. Ce ne ſont cependant pas de violents cathartiques dont il faut faire uſage ici ; on ſe ſert avec plus d'avantage des minoratifs, & ſur-tout de ceux qui, en inciſant les humeurs, procurent tout à la fois la liberté du ventre & celle des urines. Telles ſont les *pilules ecphractiques*, les aloétiques aſſociés aux ſavonneux, la rhubarbe, le ſel de Glauber, & d'autres ſemblables.

On corrige le vice des humeurs, qui conſiſte ſur-tout dans l'épaiſſiſſement, avec les chalibés, les amers & les aromatiques donnés ſous la forme de teinture. Les eaux qui dans leur cours ont traverſé quelques mines de fer, ſont les plus efficaces de tous les remedes de ce genre.

Enfin, tout ce qui peut exercer le corps eſt utile ici ; le jeu de boule, la paume, l'agitation qu'on donne aux bras, en maniant des poids de plomb, tout cela eſt avantageux ; mais rien ne l'eſt plus que l'exercice du cheval.

Je finirai par une petite hiſtoire aſſez comique, & propre en même tems à faire voir à combien de variétés cette maladie eſt ſujette. Un Académicien devient hypocondriaque par l'effet de ſon indolence, & il en eſt accablé au point qu'il eſt réduit à tenir le lit. Le mal augmentant de jour en jour, il annonce ſa mort comme très-prochaine, & ordonne de ſonner ſon glas à l'égliſe voiſine, afin de l'entendre lui-même avant de mourir. Dans ſa jeuneſſe il s'étoit quelquefois exercé à carillonner en muſique : qu'arrive-t-il ? il lui ſemble que le ſonneur s'acquitte mal de ſon office ; il ſaute bruſquement de ſon lit, pour montrer avec les doigts la maniere dont il faut ſonner. Il ſe recouche tout en ſueur, comptant expirer un moment après. Mais cet exercice lui rendit la vie & la ſanté ; & c'eſt avec raiſon qu'Hippocrate avoit obſervé que les contraires ſont ſouvent les remedes des contraires (1).

---

(1) *De flatib.* §. iij.



CHAPITRE XVIII.

# CHAPITRE XVIII.

## *Des affections de l'Ame.*

LES affections de l'ame qu'on nomme *passions*, lorsqu'elles sont violentes & immodérées, peuvent passer pour des maladies ; car elles en produisent différentes dans le corps. Or, on ne peut guere saisir la maniere dont cela se fait, qu'on ne connoisse parfaitement la nature de l'ame & les loix en vertu desquelles l'animal résulte de son union avec le corps ; & c'est une connoissance, je crois, que nous n'aurons jamais dans cette vie ; car nous sommes construits de façon que nous pouvons exercer promptement les facultés de notre ame & les forces de notre corps ; mais nous ignorons absolument la maniere dont cela s'opere, & quel est le premier principe de nos actions. Au reste, le bonheur dans cette vie ne dépend pas de cette connoissance.

Nous pouvons au moins saisir l'effet des mouvements de l'ame sur notre machine, & il n'est pas bien difficile de reconnoître les phénomenes qu'ils produisent sur notre sang & sur nos humeurs. Car les uns animent la circulation ; d'autres la retardent ; d'autres, enfin, l'excitent ou la suspendent alternativement. C'est ainsi que le chagrin & la crainte l'arrêtent, que la colere, l'indignation & une jouissance effrénée l'excitent, & que le mêlange de ces passions est cause de ces vicissitudes subites de mouvements retardés ou accélérés, qui se succedent si prompte-

ment. Il eſt bon d'obſerver que ces paſſions immodérées, lorſqu'elles ont duré quelque tems, dégénerent, ſelon leur nature, en maladies longues. L'inquiétude, le déſeſpoir, le chagrin produiſent la mélancolie; la colere, pouſſée trop loin, amene la fureur & la folie. Mais c'eſt en raiſon des différentes affections de l'ame & des divers tempéramens du corps, que les paſſions nous maîtriſent plus ou moins. Le même homme n'y eſt pas également ſujet en tout tems : tant la ſtructure de notre machine offre de phénomenes incompréhenſibles !

Ce qu'il y a de plus admirable encore, c'eſt ce que remarque Aretée, & il eſt, je crois, le ſeul des Auteurs qui l'ait dit : non-ſeulement les paſſions de l'ame produiſent des maladies; mais à leur tour auſſi les maladies produiſent des paſſions, & qui paroiſſent même quelquefois contraires à leur nature. Il cite, pour exemple, » l'hydropiſie, qui, quelque pernicieuſe qu'elle » ſoit, communique néanmoins de la patience » aux malades, non pas une patience qui vienne » de joie ou d'eſpérance, comme il arrive à ceux » qui éprouvent des événements heureux, mais » une patience fondée ſur la nature même de la » maladie. Ce n'eſt pas que cela s'explique, con» tinue Aretée; mais cela n'en eſt pas moins un » ſujet d'admiration «.

C'eſt au moyen des eſprits animaux que tout ceci ſe fait; car ce ſont eux qui font contracter avec plus ou moins de force, le cœur, qui eſt le principal agent du mouvement du ſang : auſſi la différence du pouls annonce-t-elle ces changements dans l'inſtant même qu'ils commencent.

Mais avant d'en venir au traitement qui convient à ces maladies de l'eſprit, il eſt bon d'a-

vertir que ce n'eſt pas en vain, mais par l'effet d'une ſage prévoyance du Créateur, que nous ſommes ſujets à ces divers mouvements de l'ame, qui nous portent à rechercher ce qui nous eſt avantageux, & à fuir ce qui nous eſt nuiſible. Les paſſions ne ſont donc un mal, que lorſqu'elles ne ſont pas contenues dans de juſtes bornes, & qu'elles ne ſont pas réglées par l'empire de la raiſon.

C'eſt à la philoſophie qu'il appartient de mettre un frein à ces agitations de l'ame. Mais, hélas ! la plupart des préceptes des Stoïciens n'ont guere d'exécution, & les Philoſophes diſent ſouvent de belles choſes qu'ils ne pratiquent pas.

Chacun a ſon penchant, on a beau le contraindre ;
Toujours il reparoît, & ne ſauroit s'éteindre. (1)

Il faut faire des tentatives ; & plus on aura eu à combattre, plus la victoire ſera glorieuſe. Mais on dira peut-être que ce ſont des objets qu'il faut abandonner aux Philoſophes, & que l'office du Médecin conſiſte ſeulement à promettre la guériſon des maladies du corps. Qu'on me permette néanmoins de mêler ici quelques regles de vertu que j'ai tirées des préceptes des Philoſophes.

Il eſt certain que nous ſommes tous naturellement portés aux plaiſirs, dont les uns appartiennent à l'ame, les autres au corps. C'eſt pour ceux-ci que la plupart des hommes ont le plus de penchant ; les autres n'ont d'attraits que pour un petit nombre d'ames privilégiées.

---

(1) *Naturam expellas furcâ*, &c.

Cela vient de ce que la plupart n'ont pas éprouvé cette joie, cette satisfaction intérieure dont jouit un honnête homme qui modere ses passions; que livrés en proie à leurs plaisirs déréglés, ils n'ont jamais goûté les charmes de la vertu, & qu'ils ne peuvent desirer ce qu'ils ne connoissent pas. Il faut se défaire insensiblement de ses mauvaises habitudes, & ne jamais jetter d'huile sur le feu, si l'on aspire à ce bonheur.

On peut citer, à ce sujet, ce que Cicéron fait dire à Caton, qui le tenoit d'Archytas, de Tarente, Philosophe célebre : » que les plaisirs du » corps sont la peste la plus affreuse dont la » nature ait affligé l'humanité, parce que les » passions, avides de voluptés, nous portent imprudemment, & sans raison, à en chercher la » jouissance « (1). Et ce que ce grand homme ajoute ensuite, mérite bien l'attention d'un homme sage. C'est donc bien à propos que la vertu s'écrie dans *Silius Italicus!*

Que ton pouvoir est grand, volupté séduisante,
Et le courroux des Dieux & le fer destructeur
Nuisent moins aux Mortels que l'amorce piquante
Du plaisir que lui vend ton cortege imposteur. (2)

Mais de même que l'ame se fortifie par une juste modération dans les desirs, ainsi la tempérance fait que le corps est moins sujet à être troublé par ces agitations tumultueuses; & ce

---

(1) *Cat. maj.* Cap. xij.

(2) *Quippè nec ira Deûm tantùm, nec tela, nec hostes,*
*Quantùm sola noces, animis illapsa voluptas.*

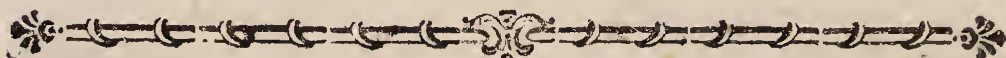
précepte ne concerne pas ſeulement ceux qui ont le ſang bouillant, mais même les gens phlegmatiques ; parce que la tempérance les maintient dans leur tranquillité.

C'eſt ainſi qu'on prévient ces maux, ou plutôt qu'on les rend moins fâcheux; mais lorſqu'ils ſe ſont une fois emparés du corps, chacun d'eux exige des remedes appropriés. Dans les paſſions qui arrêtent le cours des humeurs, il faut employer des ſtimulants, & donner un frein, au contraire, à celles qui l'accélerent trop. Les ſtimulants ſont les gommes puantes, le caſtoréum, les ſels & les eſprits volatils chymiques, tirés du regne animal, & d'autres ſemblables. L'impétuoſité & l'agitation du ſang ſont calmées par la ſaignée. Il eſt encore utile de procurer la liberté du ventre, de donner du nître & des rafraîchiſſants.

La ſociété & les avis des perſonnes ſages ſont à rechercher; car dans toutes les circonſtances de notre vie, les exemples ſont beaucoup d'impreſſion ſur nous. Ceux des honnêtes gens nous accoutument inſenſiblement à nous conduire par les lumieres de la raiſon, & à régler nos paſſions, qui nous maîtriſent lorſque nous ne les maîtriſons pas.

Ceux qui voudroient nous voir dans une apathie complette, & que nous fuſſions abſolument ſans paſſions, inculpent mal-à-propos la ſageſſe & la bonté du Créateur, qui les a établies pour ſervir aux différents uſages de notre économie animale. Et, comme je l'ai dit, non-ſeulement les paſſions ont leur utilité relative à chacun de nous; mais elles ſont encore néceſſaires à la ſociété, & forment peut-

être le lien le plus essentiel du commerce des hommes les uns avec les autres (1).



# CHAPITRE XIX.

## *Des maladies des Femmes.*

NOUS dirons peu de choses sur les maladies des femmes, parce que plusieurs Auteurs se sont attachés principalement à les décrire, & à en indiquer le traitement. J'ajouterai cependant deux mots pour n'être pas taxé d'avoir négligé ce sexe aimable. Je commencerai par celles qui attaquent les filles, à qui la vie célibataire cause bien des maux. Le plus fréquent est la suppression des regles.

(1) *Note de l'Editeur.* * Je ne crois pas qu'il soit possible de mettre en moins de mots, & avec plus d'élégance, ces préceptes de bonne morale. On peut dire que notre Auteur rend la vertu aimable, & c'est le moyen le plus propre à la faire rechercher des hommes.

Le Livre de la *Médecine de l'Esprit*, de M. le Camus, est le meilleur Traité que nous ayons sur cette matiere. L'Auteur a su allier la Métaphysique la plus sublime à la Physique la plus claire, la délicatesse des sentiments à la morale la plus exacte, & la finesse des pensées au style le plus agréable & le plus correct. Cet ouvrage annonce le Médecin, & le Médecin de beaucoup d'esprit.



## SECTION I.

### *De la ſuppreſſion des Regles.*

LA ſuppreſſion des regles vient, la plupart du tems, de l'épaiſſiſſement du ſang, qui fait qu'il n'a pas aſſez de force pour ouvrir les ſphincters des petits canaux que la nature a deſtinés à cette évacuation. Car le ſang ne rompt pas les arteres de la matrice, chaque mois, comme on ſe l'imagine communément ; mais il s'évacue par des voies qui lui ſont propres lorſqu'il ſurabonde naturellement. L'épaiſſiſſement de cette humeur vitale fait perdre les couleurs aux filles, & leur donne un teint verdâtre.

Les remedes contre ce mal ſont ceux qui ont la vertu d'animer la circulation, d'atténuer & d'inciſer les humeurs viſqueuſes. Tels ſont les amers joints aux aromatiques, & la plupart des martiaux. Mais il faut commencer par la ſaignée, & par donner un cathartique, auquel on ajoutera le mercure ſublimé ſix fois. La teinture ſacrée eſt encore un très-bon remede.

De tous ceux qui excitent les regles, aucun n'a plus de vertu que l'ellébore noir, & je ne lui ai preſque jamais vu manquer ſon effet. J'ai coutume de preſcrire une petite cuillerée de teinture de melampodium, deux fois par jour, dans un peu d'eau tiede ; & ce que j'ai obſervé de ſingulier, c'eſt que toutes les fois qu'à raiſon d'un vice de conformation, ou par quelqu'autre cauſe, ce remede n'a pas produit ſon effet, le ſang a été pouſſé à quelqu'autre endroit :

d'où l'on voit évidemment quelle vertu il a pour en exciter le mouvement (1).

---

(1) *Note de l'Editeur.* * On ſent bien que M. Méad n'a pas entendu que l'ellébore fût appliqué à toutes les ſuppreſſions menſtruelles, mais ſeulement à celles qui dérivent d'épaiſſiſſement du ſang, & de lenteur dans la circulation. Les Praticiens ſavent qu'il en eſt qui exigent d'être traitées par les relâchants, les bains, les rafraîchiſſants, &c. Sans doute, la même maladie exige des ſecours différents ſelon les circonſtances ; mais M. Tiſſot n'a-t-il pas été un peu trop loin, en diſant que ſi dans les ſuppreſſions les échauffants ne font quelquefois pas de mal, ils ne font jamais de bien ?

L'ellébore dont il eſt ici queſtion eſt celui que Linnæus appelle *Helleborus ſcapo ſub unifloro, ſubnudo, foliis pedatis.* ( Spec. plant. 783 ), & Tournefort, *Helleborus niger, anguſtioribus foliis.* ( J. R. H. 272. )

Les pilules toniques de M. Bacher, dont l'extrait de cette plante forme la baſe, viennent de lui donner beaucoup de célébrité. Il y a lieu d'eſpérer qu'on trouvera dans ce remede un ſecours efficace contre une maladie trop ſouvent rébelle à ceux qu'on lui avoit appliqués juſqu'ici, pour n'avoir peut-être pas ſu aſſez les varier ſelon les circonſtances. On lit, à ce ſujet, dans le ſeptieme Chapitre du 2e. volume du *Recueil des Hôpitaux militaires*, ( pag. 360. ) les réflexions les plus ſages & les plus importantes dont M. Richard a fait précéder les obſervations relatives au ſuccès de ce remede. Il a joint à la fin de ce Chapitre ( pag. 434 ), le procédé pharmaceutique, tel que M. Bacher en a remis la formule entre les mains de M. le Marquis de Monteynard. Il étoit réſervé à l'attention & à l'humanité de ce Miniſtre de faire conſigner dans un dépôt auſſi précieux que celui de M. Richard, la compoſition de deux remedes célebres, à qui le nom de *Secret* avoit attiré trop d'éloges & trop de critiques, trop de confiance d'une part, & trop peu de l'autre.

J'ajouterai ici, par occaſion, que le Traité le plus complet que nous ayons ſur l'Hiſtoire naturelle, fabuleuſe & médicale de l'ellébore, eſt la diſſertation publiée à Rome en 1621, par Pierre Caſtelli, Médecin de cette ville,

## SECTION II.

### *Du flux menstruel immodéré.*

QUELQUEFOIS aussi les regles coulent en trop grande quantité ; quand cela arrive, il faut modérer ce flux. Pour y réussir, on commence par saigner ; on donne ensuite des choses propres à épaissir le sang, & à diminuer son effervescence. Les plus appropriées sont celles qui participent du vitriol ou de l'alun, & sur-tout la teinture de roses, ou la poudre composée de trois quarts d'alun de roche, sur un quart de sang de dragon liquéfiés ensemble. Mais pour modérer la chaleur du sang, & le flux qui la reconnoît pour cause, il n'est pas de remede plus approprié que le quinquina (1).

(1) *Note de l'Editeur.* * C'est à la dose de dix à douze grains souvent répétés. J'ai plusieurs fois reconnu son efficacité en pareil cas, & je la crois due à sa qualité anti-spasmodique, déja annoncée par Sydenham.



## SECTION III.

### *Des Fleurs blanches des Femmes.*

C'EST une maladie affez dégoûtante que ce flux de couleur blanche qui fort des parties naturelles des femmes. Tantôt ce font les canaux de la matrice qui fourniffent cette humeur, & d'autres fois elle vient des glandes fituées dans le vagin. Dans le premier cas, ce flux s'arrête lorfque les regles coulent; dans le fecond, il perfifte pendant le tems des regles, & même pendant celui de la groffeffe.

Dans l'un & l'autre cas, il faut faire attention au tempérament des malades; car le mal en dérive fouvent; mais lorfque fon fiege eft dans le vagin, il y a encore quelques fecours extérieurs à adminiftrer.

La plupart du tems, il faut faire vomir avec le vin d'ipécacuanha. On place avec fuccès des purgatifs de tems en tems, & fur-tout la rhubarbe, qu'on donne en fubftance affociée avec quelques aromatiques, ou mêlée, fi on le veut, avec un peu de mercure fix fois fublimé, ou bien on peut la prendre fouvent fous la forme de *teinture vineufe de rhubarbe.* C'eft fous ce nom qu'on la vend dans les boutiques. Le relâchement des fibres exige quelquefois des aftringents, parmi lefquels il faut préférer ceux dans la compofition defquels entre le fer.

Quant aux remedes extérieurs dont j'ai dit qu'il falloit faire ufage, lorfque le mal a fon fiege dans le vagin, il ne faut pas choifir ceux qui feroient trop répercuffifs. Il vaut mieux infifter

ſur ceux qui ſont propres à déterger tout à la fois, & à guérir les petits ulceres de cette membrane. Il m'eſt arrivé ſouvent de preſcrire avec beaucoup de ſuccès, dans ces cas, ou *l'eau alumineuſe de Bath*, ou *l'eau vitriolique camphrée*, à l'une & à l'autre deſquelles on ajoute un peu de miel égyptiac, & qu'on injecte à différentes repriſes & en petite quantité dans le vagin. On tire encore de grands avantages des fumigations auxquelles on l'expoſe : elles ſont faites avec parties égales d'encens, de maſtic, de ſuccin & de cinabre d'antimoine, qu'on jette ſur les charbons ardents.

---

## SECTION IV.

### *Du mal Hyſtérique.*

Il n'eſt point de maladie qui fatigue davantage le ſexe que l'affection hyſtérique : elle eſt commune aux femmes, aux filles & aux veuves ; & ſans être accompagnée d'un bien grand danger, elle ne laiſſe pas d'effrayer, & quelquefois elle produit des défaillances, qu'on prendroit pour des accès d'épilepſie.

Lorſqu'une femme en eſt attaquée, & qu'elle conſerve ſes forces, la ſaignée la ſoulage ; ſi elle ne ſuffit pas, il faut appliquer des ventouſes aux aînes ou ſur les hanches. Quand elle perd connoiſſance, on la rappelle en lui faiſant reſpirer quelqu'odeur déſagréable, comme celle d'une chandelle qu'on vient d'éteindre. Une aſperſion d'eau froide produit le même effet. Pendant ce tems, on peut faire quelques frictions ſur les hanches & autour des genoux.

Enſuite, quand l'accès eſt paſſé, il faut tâcher de prévenir la récidive. Si les regles ne coulent pas aſſez, il les faut exciter. Les gommes fétides & les martiaux ſont excellents pour cet uſage. L'exercice du corps n'eſt pas moins avantageux; mais il eſt eſſentiel de ne pas perdre de vue le trouble dans lequel ce mal jette communément l'eſprit.

Enfin, Hippocrate a eu raiſon de dire que, dans bien des cas, un mari doit ſervir de Médecin. Car ce grand Maître, après avoir conſeillé le caſtoréum, & pluſieurs autres remedes, ajoute qu'il eſt avantageux à une femme de devenir groſſe, & à une fille d'habiter avec un homme (1).

## SECTION V.

### *De l'Accouchement laborieux.*

L'HUMANITÉ nous engage à rechercher s'il n'y a point, outre le ſecours de la main, quelqu'autre moyen de ſoulager les femmes dans les accouchements difficiles; car, quoique la nature toujours bienfaiſante, & ne ceſſant de pourvoir à la propagation du genre humain, ait établi que les femmes accoucheroient avec plus de douleurs que de dangers, néanmoins, il y en a qui ont les plus grandes peines à mettre leurs enfants au monde. Cela vient de différentes cauſes que les Accoucheurs ſavent prévenir. Mais il eſt un cas unique dans lequel ils ne ſa-

(1) *De morbis mulierum.* Lib. II. Sect. 19.

vent ſouvent que faire, c'eſt lorſqu'après des efforts inutiles, & comparables à des douleurs de colique, l'accouchement traîne en longueur. Quand cela arrive, il faut donner un ou deux grains d'opium qui calme ces douleurs, plutôt propres à retarder qu'à accélérer l'accouchement, parce qu'enſuite la nature a plus de facilité à ſe débarraſſer. Enfin, une remarque eſſentielle, c'eſt que ce remede anodin a la propriété de relâcher, & d'ouvrir les voies utérines, comme il a celle de procurer le relâchement à toutes celles qui ſouffrent d'une trop grande conſtriction.



## CHAPITRE XX.

### *Des Maladies vénériennes.*

LA vérole, ce fléau des libertins, ſeroit le plus grand opprobre de la Médecine, ſi l'on n'en avoit heureuſement trouvé le ſpécifique dans le mercure.

La nature, l'hiſtoire & les progrès de cette maladie ont été ſi ſavamment expoſés dans le Livre de M. Aſtruc (1), qu'il n'eſt pas poſſible d'y rien ajouter.

Je crois avoir moi-même expliqué autrefois, d'une maniere aſſez vraiſemblable, les effets que produit dans notre corps le mercure, à raiſon de ſon poids. J'ajoutai même quelques précautions, qu'il eſt eſſentiel de connoître lorſqu'on

(1) *De morbis venereis.* Lut. Pariſ. 1740.

en fait uſage (1). Il ne me reſte donc ici qu'à donner quelques avis ſur diverſes incommodités qui ſuccedent à cette maladie, & qui en ſont l'effet, ou celui d'une guériſon imparfaite.

Le plus fâcheux de tous ces cas eſt ce flux continuel d'humeurs muqueuſes qui ſuccede à la gonorrhée ; cet écoulement opiniâtre vient en partie des véſicules ſéminaires, & en partie des proſtates, parce que les orifices de leurs couloirs ont été rongés par la violence de la maladie. Ceux qui y reſtent le plus ſujets, ſont ceux chez leſquels le corps a été affoibli par un plus grand nombre de purgatifs.

Les Médecins tâchent de rétablir, au moyen des balſamiques, le ton des parties relâchées ; mais, la plupart du tems, c'eſt en vain. Il y a pluſieurs années que je me ſers de la teinture ſuivante :

Rhubarbe trois dragmes, gomme de gayac une demi-dragme, gomme laque une dragme, cantharides pilées trois dragmes, cochenille une demi-dragme. Faites infuſer dans une demi-livre d'eſprit-de-vin rectifié. Coulez.

J'en ai toujours éprouvé l'efficacité, & j'en ai recommandé l'uſage à pluſieurs Médecins & Chirurgiens. J'en fais prendre matin & ſoir, dans un verre d'eau tiede, trente à cinquante gouttes, pourvu, toutefois, qu'il ne ſoit pas à craindre d'amener par-là quelques difficultés d'urines.

Quelquefois la fievre lente ſuccede à la maladie vénérienne, lorſque celle-ci a été guérie par une longue ſalivation. Ce qu'on peut faire de mieux, dans ce cas, eſt de donner beaucoup de lait coupé avec une décoction de gayac, de

---

(1) *Eſſais ſur les Poiſons*, IV. Eſſai.

ſaſſafras, de ſquine & de ſalſepareille, à laquelle on ajoute un peu de régliſſe & de ſemences de coriandre. Il faut inſiſter ſur l'uſage de cette tiſane, juſqu'à ce que les forces ſoient entiérement rétablies.

Enfin, il eſt bon d'avertir que le tems le plus propre à exciter la ſalivation pour dépurer les humeurs, eſt celui où l'on apperçoit des boutons ſur le corps & de petits ulceres dans la bouche & la gorge, pourvu, toutefois, que les os ne ſoient pas encore cariés; car il ſeroit à craindre que les lames oſſeuſes, déja dans un état de putréfaction, ne fuſſent expoſées à être tout-à-fait rompues par la force & la peſanteur des globules mercuriels; & c'eſt pour cela qu'il eſt plus à propos, en pareil cas, de traîner le traitement en longueur, que de ſe trop hâter de le mettre en uſage.



## CHAPITRE XXI.

### *Des maladies qui ſuccedent à d'autres, & de celles qui ſont ſujettes à dégénérer.*

Il eſt très-eſſentiel, non-ſeulement pour bien pratiquer la Médecine, mais encore pour établir la réputation du Médecin, de ſavoir quelles ſont les maladies qui ſuccedent à d'autres, & celles qui ſont ſujettes à dégénérer. Je rappellerai ici les principales.

Les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur la cauſe efficiente de ces changements. Ces cauſes ſont différentes, ſelon la différente nature des maladies; car, quelquefois, à raiſon d'une certaine

affinité, d'une certaine correſpondance entre les parties, le mal paſſe de celle qui eſt affectée à celle qui eſt ſaine. Le plus ſouvent c'eſt la proximité qui eſt cauſe que la contagion gagne. Mais très-ſouvent auſſi il y a des maladies qui, par maniere de criſe, ou par l'effet de la dépravation du corps, ſe terminent par d'autres maladies. Je choiſirai quelques exemples ſeulement parmi un plus grand nombre que je pourrois citer.

Le rapport de la tête avec l'eſtomac fait que lorſque celui-ci eſt attaqué de pituite, l'autre l'eſt de vertige; & réciproquement, quand le tête eſt peſante, ou qu'elle a reçu quelques coups, l'eſtomac eſt mal à ſon aiſe. L'affinité du foie avec les inteſtins eſt cauſe que lorſque les inteſtins ſont fatigués de colique, la jauniſſe vient au foie; & lorſque dans l'ictere la bile ſe répand dans le bas-ventre, elle y excite auſſi des coliques. La matrice a beaucoup d'affinité avec pluſieurs autres parties; & c'eſt pour cela qu'Hippocrate a dit qu'elle étoit la cauſe de toutes les maladies des femmes (1). Ces parties ſont principalement la tête, le poumon & l'eſtomac. Ce ſont les eſprits animaux au moyen deſquels cette ſympathie s'exerce. Vivement ébranlés par les mouvements de l'ame, ils communiquent l'affection des parties naturelles au reſte du corps, ou rendent celles-ci ſolidaires de l'état des autres parties.

Le voiſinage que j'ai propoſé, comme produiſant quelquefois la ſucceſſion des maladies, eſt une cauſe qui agit principalement dans les inflammations, parce que l'humeur paſſe facile-

(1) *De morb. mulier.* Lib. II.

ment

ment à la partie voisine. C'est ainsi que la pleurésie produit la péripneumonie : la passion iliaque donne naissance à cette difficulté d'uriner que les Grecs ont appellée *strangurie* : la mauvaise disposition des reins fait que les lombes sont mal à leur aise, & réciproquement les douleurs lombaires se communiquent aux reins.

Enfin, j'ai dit que la nature même de ces maladies faisoit qu'elles succedent à d'autres, ou que d'autres leur succedent ; & comme ces natures sont très-variées, il n'est pas étonnant que leurs effets le soient beaucoup aussi. La goutte dégénere quelquefois en colique, & la colique en goutte. Quand les varices succedent aux douleurs dans les articulations, communément elles en délivrent. L'apoplexie est ordinairement suivie de la paralysie, ou totale ou partielle ; & dans l'un & l'autre cas, elle termine l'apoplexie. Que si le mal abandonnant les extrêmités, s'empare de nouveau de la tête, il n'y a plus de remede, & c'est la mort seule qui peut terminer le mal. La difficulté de respirer, à laquelle on a été long-tems sujet, produit à la fin l'hydropisie de poitrine, & celle du bas-ventre. Il est fort à craindre que la leucophlegmatie ne dégénere en ascite. Souvent aussi l'épilepsie survient à ceux qui sont depuis long-tems affectés de mélancolie, & alors elle ne laisse plus d'espérance.

Hippocrate avoit beaucoup médité sur cet objet, & c'est d'après ses observations en ce genre, qu'il excella dans l'art divin de pronostiquer les bons ou les mauvais événements des maladies. Enfin, quoique chacune des causes dont j'ai fait mention agisse assez souvent seule, néanmoins quand leurs forces sont réunies, elles peuvent

produire, à la fois, différentes successions & divers changements dans les maladies (1).



## CHAPITRE DERNIER.

### *Du Régime de vie.*

APRÈS avoir proposé des remedes pour les malades, ce n'est pas, je crois, m'écarter de mon but que d'ajouter ici, pour terminer cet ouvrage, quelques préceptes sur la maniere de vivre qui convient, dans tous les âges, à ceux qui sont en santé. Il est certain que les sages conseils que Celse a donnés sur cette matiere, semblent n'y avoir rien laissé à desirer (2), & quiconque les suivra exactement, aux différences près que la diversité du climat & de la maniere de vivre y doivent apporter, celui-là, pour me servir des propres paroles de cet Auteur, *n'épuisera pas dans la santé les ressources qui sont en lui contre la maladie.*

Car notre corps est construit de maniere à soutenir, sans en être incommodé, les différentes variations auxquelles il est exposé; & s'il n'en étoit autrement, les causes les plus légeres feroient sans cesse sur lui des impressions fâcheuses. Cet avantage résulte de la communi-

(2) *Note de l'Editeur.* * Ce Chapitre n'est pas, à beaucoup près, aussi étendu qu'il devroit l'être. L'idée en est belle, grande & maniée par une main habile, elle ne seroit pas l'objet le moins intéressant en Médecine; *Viscis hic non est omnium.*

(2) CELS. *Lib.* I. *Cap.* 1, 2 & 3.

tation des parties intérieures, dont l'une ne souffre pas sans que les autres ne soient portées sur le champ à la secourir. Quand le corps péche par plénitude, la nature ménage d'elle-même des évacuations, d'un côté ou d'un autre, & c'est pour cela que les maladies qui viennent d'inanition sont plus dangereuses que celles qui viennent de replétion, parce qu'il est plus aisé d'ôter que d'ajouter. Aussi quelque avantageuse que soit la tempérance pour tout le monde, cependant il y a eu d'anciens Auteurs en Médecine qui ont avancé qu'un homme qui est en bonne santé, & qui est son maître, doit quelquefois se livrer à son appétit, & manger ou boire même un peu plus qu'il ne le faut ; mais il vaut mieux pécher par intempérance dans le boire que dans le manger. Au reste, celui qui prend trop d'aliments, les digérera mieux, s'il avale beaucoup d'eau fraîche pendant le repas ; & si les mêts qu'il a pris étoient fort épicés, on aidera la digestion en lui donnant du suc de limons, ou de l'élixir de vitriol de Mynsicht. Il faut le tenir un peu de tems éveillé, & qu'il se livre ensuite au sommeil. Si l'on a quelques raisons pour faire diete, il faut éviter toute espece de travail. Car la faim ne doit pas succéder immédiatement à la replétion, ni la satiété à la faim ; de même, l'oisiveté qui suit subitement le travail, ou le travail qui suit trop promptement l'oisiveté sont également funestes. C'est donc d'une maniere insensible que notre corps doit s'accoutumer à tous les changements qui lui arrivent.

Il est important aussi de ne pas s'attacher scrupuleusement à un même genre de vie. Il faut être tantôt à la campagne, tantôt à la ville, na-

ger, chaſſer, ſe repoſer quelquefois, & plus ſouvent encore ſe livrer à l'exercice. Car trop de nonchalance affoiblit le corps, tandis que le travail le fortifie ; mais il y a un milieu en tout, & il ne faut pas non plus ſe fatiguer ; car un travail exceſſif & trop long-tems continué, abat les forces, & accable le corps, tandis qu'il faudroit faire précéder ſes repas ſeulement d'un exercice modéré. Un de ceux dont on retire le plus d'avantage, c'eſt l'équitation ; & ſi les forces ne permettent pas d'en uſer, il faut ſe faire traîner en voiture, ou au moins en litiere. Enſuite les armes, la paume, la courſe, la promenade ſont autant de manieres de s'exercer dont chacune a ſon utilité. Un des déſavantages de la vieilleſſe, c'eſt de n'avoir pas la force de ſupporter l'exercice, dans le tems où l'intérêt de la ſanté l'exigeroit le plus. A cet âge, les frictions ſont extrêmement utiles. Quand on ne peut les faire ſoi-même, il faut les faire faire par ſes gens, & rien n'eſt plus commode pour cela que de douces vergettes.

C'eſt pendant le ſommeil que nous oublions nos peines, & que nos forces ſe rétabliſſent, parce que le repos répare les pertes qu'on a faites pendant la veille. Il ne doit pas non plus être immodéré ; car il hébête nos ſens, & les rend moins propres aux uſages de la vie. Le tems le plus favorable au ſommeil eſt la nuit, pendant laquelle les ténebres & le ſilence ſemblent nous y inviter : on ſe trouve toujours moins bien du ſommeil pris pendant le jour. Si ces préceptes conviennent au peuple, ils conviennent encore, à plus forte raiſon, aux gens de lettres, dont l'eſprit & le corps, ſont plus expoſés à être affectés des injures du dehors.

Il faut aux enfants des aliments plus doux & d'une médiocre consistance ; il en faut de plus solides aux jeunes gens. Dans la vieillesse, il est à propos de manger un peu moins, & de boire un peu plus. Il faut cependant accorder quelque chose à l'habitude, sur-tout dans les climats froids comme le nôtre ; car la facilité de digérer y est en proportion de l'appétit.

Les Médecins s'accordent tous sur ce point qu'il ne faut se livrer ni trop, ni trop peu aux plaisirs de l'amour, quand l'âge & les forces le permettent. La froideur qu'éprouve le vieillard l'avertit de ne pas se ménager des peines dans la recherche des plaisirs qui abrégeroient ses jours. C'est une chose qui n'est pas moins honteuse que nuisible, de s'exciter l'imagination au plaisir & à la jouissance d'un être supposé. Enfin, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, ni dans ce genre, ni dans tout autre, *c'est qu'on sent mieux le plaisir quand on en use rarement.*

Voici comment, après un examen bien attentif, j'ai coutume de raisonner en moi-même : quoique les plaisirs, les richesses, la puissance & les autres biens de la fortune paroissent distribués si inégalement, néanmoins si nous le considérons de près, nous reconnoîtrons que ce qui contribue réellement à notre bonheur, est répandu sur tous d'une maniere plus égale qu'on ne le croit communément. Les hommes d'un rang inférieur jouissent mieux, la plûpart du tems, des commodités & des aisances de la vie, que les grands & ceux qui occupent les premieres places. Ils trouvent dans une nourriture salutaire le fruit d'un travail modéré, qui excite l'appétit, & donne la faculté de digérer. Un sommeil agréable vient dissiper la fa-

tigue qu'a produite le travail, & les chagrins cuiſants n'en troublent pas la douceur. Des enfants gais & robuſtes rempliſſent la maiſon, & leurs forces qui vont en augmentant, ſuppléent inſenſiblement à celles du pere qui diminuent. Que les vains plaiſirs de la plupart des riches, accompagnés de leurs ſoucis ſont au deſſous de cette tranquillité ! Pour pouvoir manger, leur eſtomac a beſoin d'aſſaiſonnements, qui échauffent, & corrompent le ſang, & le rendent plus ſujet aux maladies. Les vapeurs du vin qu'on a pris dans le jour, troublent le repos de la nuit : des enfants deſtinés à ſoutenir de grands noms, naiſſent au milieu de la débauche, & ont déja contracté dans le ſein de leur mere une diſpoſition morbifique, qu'ils conſervent toute leur vie, & qui leur permet à peine d'atteindre à une vieilleſſe languiſſante. L'ambition qui les tourmente, & qui leur fait ſouhaiter ſi ardemment les titres & les honneurs, eſt cauſe qu'ils ont moins de plaiſirs dans la jouiſſance des biens qu'ils poſſedent, que d'inquiétudes dans la crainte qu'ils ont de ne pas obtenir ceux qu'ils deſirent. *Eh ! qui ſouhaiteroit d'être pauvre de tous ces biens ?*

Ajoutons encore à ces inconvénients que le corps ainſi ſurchargé de délices, énerve l'ame, & allume le feu des paſſions, tandis qu'un régime modéré n'accable point le corps, & ne fournit point d'aliments aux vices. Auſſi à moins que la prudence n'accompagne les richeſſes, *on vit mieux avec peu*, & la nature, loin de paſſer pour une marâtre injuſte, doit être conſidérée comme une mere bienfaiſante qui a pourvu à tout.

Enfin, le devoir d'un ſage dans tout le cours de ſa vie, *eſt de garder la modération, d'avoir un but*

*certain, & de se conformer au vœu de la nature*, & quiconque voudra porter un jugement sain sur la condition humaine, verra qu'elle est constituée de maniere, que, quoique nous ayons plus d'esprit & de raison les uns que les autres, & que néanmoins il semble qu'il y ait en chacun de nous quelque chose de pervers qui y soit inné, de même les corps les plus sains sont sujets à des altérations fréquentes qu'il faut considérer comme autant d'avant-coureurs de la mort. Souvenons-nous donc que la durée de notre existence est courte, & que Lucrece a bien eu raison de dire autrefois *que nous ne sommes point les propriétaires de notre vie; que nous n'avons que le droit d'en jouir* (1) : & Hippocrate, que la vie de l'homme n'est qu'une longue maladie qui commence à sa naissance (2).

---

(1) LUCRET. *Lib. 3. v.* 984.
(2) *Epist. ad Damaget.*





* EXTRAIT *de la Pharmacopée de Londres, qui contient les formules des divers remedes conseillés par M. Méad.*

Traduit fur l'Edition de Londres de 1747.

## POUDRES.

### I. *Poudre antylisse.*

℞. Lichen cendré terreftre en poudre, deux onces; poivre noir en poudre, une once : mêlez.

### II. *Poudre de Bézoard.*

℞. Yeux d'écreviffes préparés, une livre; pierre de bézoard oriental préparé, une once : mêlez.

### III. *Poudre de contrayerva composée.*

℞. Poudre d'yeux d'écreviffes compofée, une demi-livre; racine de contrayerva, cinq onces : réduifez en poudre, & mêlez.

## VINS.

### I. *Vin de Viperes.*

℞. Viperes defféchées & mifes en poudre, deux onces; vin blanc, trois livres. Faites macérer à une douce chaleur pendant une femaine, & coulez.

### II. *Vin d'Ipecacuanha.*

℞. Racine d'ipécacuanha pulvérisée, deux onces; écorces d'oranges pulvérisées, une demi-once; vin de Canaries, deux livres. Faites macérer à froid, & coulez.

### III. *Vin antimonial.*

℞. Safran antimonial lavé & pulvérisé, une once; vin blanc, une demi-livre. Macérez à froid, & coulez à travers un papier.

### IV. *Vin chalibé.*

℞. Limaille de fer pulvérisée, quatre onces; cannelle, macis, de chaque une demi-once; vin du Rhin, quatre livres. Faites macérer à froid, pendant un mois, en agitant souvent le vaisseau qui contient le mêlange: coulez ensuite.

---

## TEINTURES.

### I. *Teinture spiritueuse de Viperes.*

℞. Viperes desséchées & mises en poudre, deux onces; esprit-de-vin, deux livres digérez à froid.

### II. *Teinture sacrée.*

℞. Aloès succotrin pulvérisé, huit onces; cannelle blanche pulvérisée, deux onces; vin blanc, dix livres; l'aloès & la cannelle ayant été pulvérisés séparément, on les mêlera, & on jettera le vin sur le mêlange; on le laissera macérer à froid pendant une semaine, ou pendant plus de tems, ayant soin de le remuer souvent. On le coulera à la fin.

Il n'eſt pas inutile de mêler à ces poudres un peu de ſable blanc purifié. Il empêchera que l'aloès mouillé ne prenne une forme trop concrete.

III. *Teinture d'ellébore.*

℞. Racines d'ellébore noir pulvériſées, quatre onces ; cochenille pulvériſée, deux ſcrupules ; eſprit-de-vin non rectifié, deux livres. Faites digerer, & paſſez au papier gris.

IV. *Teinture de Senné.*

℞. Paſſules ſans pepins, ſeize onces ; feuilles de ſenné, une livre ; ſemences de carvi, une demi-once ; petit cardamome, ſans écorce, une demi-once ; eau-de-vie, une pinte. Faites digerer à froid, & coulez.

V. *Teinture de Cantharides.*

℞. Cantharides pilées, deux dragmes ; cochenille, une demi-dragme ; eau-de-vie, une demi-livre. Faites digérer, & paſſez au papier gris.

---

# ÉLIXIRS.

I. *Elixir de Vitriol de Mynſicht.*

℞. Teinture aromatique, une livre ; huile de vitriol, quatre onces ; mêlez inſenſiblement, & coulez après que les féces ſe ſeront précipitées.

II. *Eſprit de Vitriol dulcifié.*

℞. Teinture aromatique, une livre ; eſprit de vitriol ſimple, huit onces : mêlez.

III. *Elixir parégorique.*

℞. Fleurs de benjoin, opium, de chaque une dragme ; camphre, deux ſcrupules ; huile eſſentielle d'anis, une demi-dragme ; eſprit-de-vin rectifié, deux livres. Faites digérer, & coulez.

---

# EAUX.

I. *Eau alexitere ſimple.*

℞. Feuilles récentes de menthe ordinaire, une demi-livre ; ſommités récentes d'abſynthe maritime, feuilles récentes d'angélique, de chaque une livre ; d'eau commune, une ſuffiſante quantité, pour éviter le goût d'empyreume.

II. *Eau de cannelle ſimple.*

℞. Cannelle, une livre ; d'eau commune une ſuffiſante quantité pour éviter le goût d'empyreume. Tirez-en une pinte par la diſtillation.

---

# MIXTURES LIQUIDES, &c.

I. *Lait ammoniacal.*

℞. Gomme ammoniac, deux dragmes ; eau de pouillot ſimple, une demi-livre. Triturez la gomme dans le mortier avec l'eau juſqu'à ce que la gomme ſoit diſſoute.

II. *Oxymel ſcillitique.*

℞. Miel écumé, trois livres ; vinaigre ſcillitique, deux livres. Faites cuire dans un vaiſſeau

de terre vernissé, à un feu lent, jusqu'à ce que le mêlange ait acquis la consistance de syrop.

III. *Décoction blanche.*

℞. Corne de cerf calcinée & préparée, deux onces; gomme arabique, deux dragmes; eau commune, trois livres. Faites cuire & réduire à deux livres; coulez ensuite.

IV. *Julep crétacé.*

℞. Craie blanche préparée, une once; sucre purifié, six dragmes; gomme arabique, deux dragmes; eau, deux livres: mêlez.

V. *Infusion de Senné.*

℞. Feuilles de senné, une demi-once; crystaux de tartre, trois dragmes; semences de petite cardamome, deux dragmes; eau, une livre. Faites bouillir les crystaux de tartre dans l'eau pour les dissoudre; ensuite versez cette eau encore bouillante sur le reste, & coulez après qu'elle sera refroidie.

---

## CONFECTIONS ÉLECTUAIRES, &c.

I. *Confection cardiaque.*

℞. Sommités récentes de romarin, baies de genievre, de chaque une livre; semences de petite cardamome, zédoaire, safran, de chaque une demi-livre. Tirez la teinture dans une chopine d'eau-de-vie. Faites cuire la colature à un feu lent, jusqu'à ce que le mêlange soit réduit à deux livres & demie; & après avoir pulvérisé

& tamisé les ingrédients suivants, on finira l'électuaire, en les y ajoutant: poudre d'yeux d'écrévisses composée, seize onces; cannelle, noix-muscade, de chaque deux onces; sucre blanc purifié, deux livres.

## II. *Thériaque.*

℞. Trochisques de scille, une demi-livre; poivre long, opium, viperes desséchées, de chaque trois onces; cannelle, opobalsamum, ou à son défaut, de l'huile de noix-muscade exprimée, de chaque deux onces; agaric, racines d'iris, scordium, roses rouges, semences de navet, extrait de réglisse, de chaque une demi-once; nard des Indes, safran, amome, myrrhe, costus, ou à son défaut, zédoaire, jonc odorant, de chaque une once; racine de quinte-feuille, rhubarbe, gingembre, macis, feuilles de dictamne de Crête, de marrube, de souci, de stæchas, poivre noir, semences de persil de Macédoine, oliban, térébenthine de Chio, racines de valériane sauvage, de chaque six dragmes; racines de gentiane, nard celtique, meum athamantique, feuilles de pouillot, d'hypéricum, de chamæpitis, sommités de chamædris avec leurs semences, cubebes, semences d'anis, de fenouil, de petite cardamome, d'ammi, de séseli, de thlaspi, suc d'hypociste, acacia, ou à son défaut, terre du Japon, gomme arabique, styrax calaminte, sagapenum, terre de Lemnos, & à son défaut, bol d'Arménie, ou craie de Briançon, vitriol verd calciné, de chaque une demi-once; racine de petite ou de grande aristoloche, sommités de petite centaurée, semences de daucus de Crête, opoponax, galbanum, castoréum de Ruf-

fie, bitume de Judée, ou à sa place succin blanc préparé, racine de calamus aromatique, de chaque deux dragmes; miel écumé, le triple du poids de tout le reste. Le mêlange s'en fait comme celui du mithridate.

III. *Electuaire de Scordium.*

℞. Especes de scordium, avec telle quantité d'opium que vous souhaiterez; syrop de meconium, cuit à la consistance de miel, un triple poids: mêlez les especes au syrop, pour former l'électuaire.

IV. *Baume de Lucatel.*

℞. Huile d'olives, une livre; térébenthine de Strasbourg, cire jaune, de chaque une demi-livre; santal rouge, six dragmes. Faites liquéfier la cire à un feu doux avec une partie de l'huile, dont vous ajouterez ensuite le reste avec la térébenthine: mêlez ensuite le santal; remuez exactement jusqu'à ce que le mêlange soit presque refroidi.

V. *Extrait catharctique.*

℞. Aloès succotrin, une demi-once; moëlle de coloquinte, six dragmes; scammonée, semences de petite cardamome, de chaque une demi-once; eau-de-vie, une livre: coupez la coloquinte & les semences en petits morceaux; jettez dessus l'eau-de-vie; faites macérer, pendant quatre jours, à une douce chaleur. Après avoir exprimé la teinture, ajoutez séparément l'aloès & la scammonée pulvérisés. Après leur dissolution, retirez l'eau-de-vie, & réduisez la masse en consistance de pilules.

VI. *Conserve d'Absynthe.*

℞. Telle quantité de sommités d'absynthe maritime qu'il vous plaira : broyez-les dans un mortier, en y mêlant insensiblement les deux tiers en sus de sucre, jusqu'à ce qu'ils ne forment plus qu'une masse.

VII. *Pilules rufiennes.*

℞. Aloës succotrin, deux onces; myrrhe, safran, de chaque une once; formez la masse avec le syrop de safran.

*Chaux d'Antimoine.*

Après avoir pulvérisé l'antimoine, ajoutez-y un poids triple de nitre, & jettez dans un creuset médiocrement chaud. Après avoir retiré le mêlange du feu, lavez-le à dessein de le purifier & des restes de sel & des parties grossieres calcinées moins parfaitement.

*Sel diurétique.*

℞. Sel alkalin fixe quelconque, une livre; faites cuire à un feu très-lent dans quatre à cinq fois autant de vinaigre distillé. La fermentation cessant, ajoutez de nouveau vinaigre jusqu'à ce que le premier étant presqu'entiérement enlevé par l'évaporation, le nouveau n'excite plus de fermentation; ce qui arrivera après la consomption d'environ vingt livres de vinaigre distillé. Faites ensuite dessécher lentement. Le sel, sans être purifié, se liquéfiera à un feu doux, mais l'opération ne doit pas traîner en longueur. Puis on le dissoudra dans l'eau, & on

le paſſera au papier gris. Si la liquéfaction a été bien faite, la liqueur, après avoir été coulée, ſera limpide & claire ; ſinon, elle ſera d'une couleur brunâtre. On fera deſſécher ce ſel dans un vaſe plat, obſervant de l'agiter ſouvent, afin d'abréger l'opération, après laquelle on tiendra ce ſel dans un vaſe bouché bien exactement, parce que le contact de l'air le feroit liquéfier de nouveau.

Ce ſel doit être très-blanc, & ſe diſſoudre parfaitement, ſoit dans l'eau, ſoit dans l'eſprit-de-vin, ſans laiſſer aucune matiere féculente. Si ce ſel, malgré ſa blancheur, dépoſe encore quelques féces dans l'eſprit-de-vin, après la ſolution, il faut le paſſer de nouveau au papier gris, & le faire ſecher.

*Mercure corroſif ſublimé, ou Mercure blanc.*

℞. Vif argent purifié, quarante onces ; ſel marin, trente-trois onces ; nitre, vingt-huit onces ; vitriol verd calciné, ſoixante-ſix onces.

Mêlez au mercure dans un vaiſſeau de bois ou de pierre, une once de ſublimé corroſif déja formé ; triturez enſuite le tout avec le nitre, puis avec le ſel marin, juſqu'à ce que le mercure ne paroiſſe plus. Ajoutez, après cela, le vitriol calciné, ſans trop agiter, crainte que le mercure ne ſe réuniſſe ; faites enſuite la ſublimation dans un mâtras de verre, auquel vous adapterez, ſi vous le ſouhaitez, un chapiteau, afin de conſerver l'eſprit qui en vient en petite quantité.

Cette opération ſe répete juſqu'à ſix fois.

# REMEDES EXTÉRIEURS.

*Onguent vert.*

℞. Huile verte, trois livres; cire jaune, dix onces: faites liquéfier la cire avec l'huile à un feu lent, & remuez la mixture, jusqu'à ce qu'elle se refroidisse.

*Onguent de Sureau.*

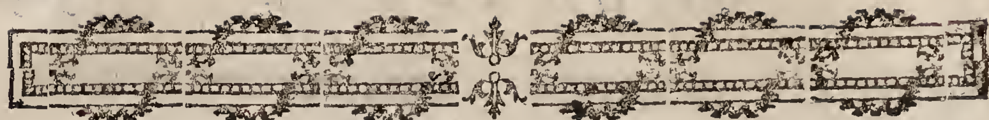
℞. Fleurs de sureau épanouies, quatre livres; graisse de mouton, trois livres; huile d'olives, une livre. La graisse étant liquéfiée avec l'huile, faites-y cuire les fleurs jusqu'à ce qu'elles se crispent: coulez ensuite avec expression.

*Miel rosat.*

℞. Roses rouges en bouton dont on enleve l'onglet, & qu'on fait dessécher promptement, quatre onces; eau bouillante, trois livres; miel écumé, cinq livres. Faites macérer pendant quelques heures, les roses dans l'eau. Après avoir coulé, ajoutez le miel, & donnez le degré de consistance requis par la coction.

*Miel égyptiac.*

℞. Verd de gris réduit en petites parcelles, cinq onces; miel, quatorze onces; vinaigre, sept onces. Faites cuire le tout à un feu lent, jusqu'à une consistance requise, & que le mêlange ait une couleur légérement rouge. Après un certain intervalle, la partie la plus crasse s'affaisse, & ce qui surmonte s'appelle *miel égyptiac*.



# TABLE.

# DISSERTATION
*SUR*
# LES MÉDAILLES DE SMYRNE.

## HUITIEME PARTIE.

# DISCOURS

*PRONONCÉ dans l'Amphithéatre du College Royal des Médecins de Londres, le 18 Octobre 1723*, par R. MÉAD, Membre de ce College & de la Société Royale.

Au très-Illustre Président, & aux très-savants Associés du College Royal des Médecins de Londres.

*LA Médecine se glorifie, chaque jour, des nouveaux progrès qu'elle fait entre vos mains. Recevez avec bonté ce Discours, qui contient l'éloge des grands hommes dont les lumieres ont été l'ornement de cet art, & qui l'ont soutenu, & augmenté par leurs bienfaits.*

R. MÉAD.

QUELLE impression, Messieurs, ne produit point sur les hommes l'exemple des grandes vertus ! Si mon esprit & mon éloquence étoient en proportion de l'amour de la gloire que cet exemple excite, je pourrois célébrer dignement ces grands hommes dont j'ai à vous rappeller aujourd'hui les bienfaits, & mon discours seroit aussi digne de consacrer leur éloge, que de fixer votre attention. Mais il s'en faut de beaucoup :

je n'ai ni les dispositions naturelles, ni l'habitude que donne l'usage de parler en public; c'est par vos ordres que je me suis chargé de ce soin. Je ne vous ennuyerai point par les apprêts d'un art affecté; & ce sera plutôt en historien qu'en orateur, que j'entreprendrai de rappeller à votre mémoire les honneurs que la Médecine a reçus, & de mettre sous vos yeux en un tableau racourci les Rois, les Princes, & les peuples qui ont contribué à augmenter la gloire de cet art salutaire. Je ferai voir que notre nation revendique, à juste titre, une bonne partie de ces éloges; vous partagerez, sans doute, en écoutant ce discours, la satisfaction que j'aurai à le prononcer, & j'imagine qu'il n'est rien que chacun de nous doive être plus empressé de publier.

Je commencerai par les Egyptiens, ces premiers maîtres de toute espece de philosophie, parmi lesquels notre art fut en telle réputation, que les Rois eux-mêmes ne crurent pas qu'il fût au dessous de leur dignité de l'exercer. Osiris & Isis y excellerent sur-tout. On distribua ensuite aux Médecins des prix, dont le trésor public faisoit les frais, & l'on désigna, sous le nom de *Livre sacré*, celui dans lequel furent consignées les regles qu'on devoit suivre dans le traitement des maladies aiguës (1).

Les Grecs, qui enrichirent tous les arts cultivés par les Egyptiens, ne négligerent pas la Médecine. La connoissance de quelques simples, & l'expérience vulgaire en avoient été le fondement; les Grecs rédigerent ces matériaux pour en former un corps de science. Ils eurent

(1) Diod. Sic. *L. p. m.* 74.

plusieurs écoles célebres, mais sur-tout celles de Rhodes, de Crotône, de Côs & de Smyrne. L'école de Crotône fut illustrée par Démocede. S'étant trouvé parmi les captifs de Darius, Roi de Perse, celui-ci le combla d'honneurs & de richesses, en reconnoissance de la santé qu'il lui avoit rendue ; & Démocede donna, dans cette occasion, une de ces preuves de générosité & d'humanité qui font toujours tant d'honneur à un Médecin ; car Darius ayant ordonné qu'on mît à mort les Médecins d'Egypte qui l'avoient mal traité dans le commencement de sa maladie, Démocede sollicita leur grace, & demanda, à titre de récompense de ses services, qu'on leur accordât la vie & la liberté (1).

Mais la gloire de l'école de Côs effaça bientôt celle de toutes les autres, quand elle eut produit ce génie qui sépara le premier la Médecine de la Philosophie, le divin Hippocrate. A ce grand nom, nous nous sentons tous transportés d'un saint respect pour le Pere de la Médecine. Il ne s'est pas contenté de former notre art par les préceptes les plus sages ; mais dans sa vie & dans ses mœurs il nous a tracé le modele d'un Médecin accompli. Ne soyons point surpris des grands honneurs qui lui ont été rendus, non-seulement par ses compatriotes, qui frapperent des médailles en son nom (2), mais encore par le reste de la Grece, qui, en reconnoissance de ce qu'il avoit prédit la peste qui vint d'Illyrie, & qu'il avoit envoyé dans chaque ville quelqu'un de ses disciples pour la traiter, lui décernerent les mêmes

(1) HERODOT. *Lib.* 3. *C.* 129, &c.

(2) Voyez le titre de cette Méd.

honneurs qu'à Hercule (1). Les Athéniens lui donnerent droit de bourgeoisie, lui firent présent d'une couronne d'or, & lui assurerent, à lui & aux siens, la table dans le Prytannée; ce qui étoit un très-grand honneur en Grece (2). (3). Car les Athéniens, qui cultivoient beaucoup toutes les autres sciences, firent toujours le plus grand cas de la Médecine, & établirent même une loi en vertu de laquelle *il étoit défendu aux femmes & aux esclaves de s'y adonner* (4); & ce ne fut pas à Athenes seulement, mais dans toutes les autres villes de Grece, que les Médecins jouirent publiquement de toutes sortes d'honneurs & de privileges (5).

Aussi, dans tous les tems, les plus grands hommes de la Grece s'appliquerent à la Médecine. Pythagore & Démocrite furent les premiers qui écrivirent sur la vertu des plantes (6). Aristote, qui crut avoir des droits héréditaires sur cet art, parce qu'il descendoit d'Esculape [7], non-seulement étudia la Médecine, mais même la

---

(1) PLIN. *Hist. nat.* Lib. vij. C. 37.

(2) SORAN. *in vit. Hippocr.*

(3) *Note de l'Editeur.* * Cicéron, dans son 1er. *Liv. de Orat.*, fait mention de cet établissement. Le mot grec rendu par celui de *Prytannée*, signifie un *grenier public*, un *grenier d'abondance.* C'étoit à Athenes le lieu où siégeoit l'Aréopage, & où le couvert se trouvoit mis, chaque jour, pour ceux qui avoient bien mérité de la République. Quelle sagesse dans cette loi! Quel honneur que celui de manger à une pareille table!

(4) *Petit Leg. Attic.* Liv. 3, tit. 8.

(5) LUCIAN. *Abdicat.* p. m. 457.

(6) PLIN. *Hist. nat.* L. XXV. C. 2.

(7) DIOGEN. LAERT. *in vit.*

pratiqua (1) ; il écrivit des Traités de Botanique, d'Anatomie & d'Iatrique (2). Ce fut son habileté dans la Médecine qui lui valut l'amitié d'Alexandre-le-Grand. Après qu'il l'eut tiré d'une maladie très-grave, ce Monarque voulut qu'il l'instruisit de la Médecine; & loin de croire qu'il fût vil de l'exercer, il ne s'imagina pas même déroger en cela à sa dignité (3). Cette gloire s'accrut dans la famille d'Aristote, dont un des petits-fils, nommé Erasistrate, s'acquit une très-grande réputation. Ce fut lui qui fonda la fameuse école de Smyrne, dont nous avons déja parlé, & qui florissoit du tems de Strabon, lorsqu'elle eut Hicésius à sa tête (4). Les honneurs dont jouirent les Médecins dans cette ville, furent si considérables, que je me félicite d'avoir trouvé l'occasion d'en tirer la connoissance des ténebres de l'antiquité, & de l'avoir le premier rendue publique. Cet honneur dont je veux parler leur étoit commun avec les Préteurs, qui étoient les premiers Magistrats de la ville. Ils avoient le droit de faire frapper des médailles en leur nom, & les habitants de Smyrne, pour montrer combien notre art étoit en recommandation parmi eux, firent joindre sur les mêmes médailles le nom des Médecins aux images des Dieux salutaires. La plupart représentent d'un côté une tête d'Hygie ; de l'autre, l'image de Jupiter Esculapien, avec les caracteres symboliques de l'art de guérir. Et ce ne fut pas à la

(1) ÆLIAN. *var. Hist.* Lib. 5. C. 9.

(2) DIOGEN. LAERT. *ibid.*

(3) PLUTARCH. *in vit. Alex.*

(4) *Geogr.* Lib. 12. *sub fin.*

ſeule famille d'Eraſiſtrate que ces diſtinctions ſe bornerent ; elles leur furent communes avec l'école des Hérophiles (1), leur émule, qui floriſſoit à peu près vers le même tems (2), dans un autre lieu très-éloigné, nommé le temple du mois *Carus*, entre Laodicée & Carura.

Si des Grecs nous paſſons aux Romains, nous découvrons, au premier coup-d'œil, une perſpective moins agréable & moins flatteuſe. On croit communément que les premiers qui exercerent la Médecine à Rome furent des eſclaves ; & pluſieurs Ecrivains rapportent que, ſous Caton le cenſeur, les Médecins furent chaſſés de la ville. Voyons ſur quels fondements portent ces imputations humiliantes pour notre art. Je parlerai bientôt de l'eſclavage dans lequel on prétend que la Médecine naquît à Rome. Examinons d'abord l'hiſtoire, diſons plutôt la calomnie de l'exil. Cette fable n'eſt appuyée ſur le témoignage d'aucun mémoire, d'aucun monument ancien digne de foi. Le premier, ſi je ne me trompe, qui l'a rapportée, eſt Corneille Agrippa, cet Auteur ſi vain, qui a écrit ſur la *vanité des Sciences* (3). C'eſt dans Pline qu'a été priſe l'idée de cette fiction, parce qu'il dit que *le peuple Romain fut pendant ſix cents ans ſans Médecins, & qu'après en avoir eſſayé, il blâma leur art* (4). C'eſt le même Auteur qui rapporte les bons mots de Caton à Marcus, ſon fils, contre cette ſcience. Mais on ne lit en aucun endroit, que

(1) STRAB. *Loc. Dict.*

(2) Voyez ci-après la *Diſſertation.*

(3) *De vanit. Scient.* Cap. 83.

(4) *Nat. Hiſt.* L. XXIX. C. 1.

l'autorité ou l'opiniâtreté de Caton fût venue à bout de faire chaſſer les Médecins de la ville. Le peuple ne blâma pas toute eſpece de Médecine : il ſe récria ſeulement contre la branche de cet art qui guérit au moyen des inciſions & des cauteres, quoique ces méthodes prennent ſouvent leurs ſources dans la pitié & l'humanité ; ce fut, dis-je, cette Chirurgie dont la nouveauté & l'aſpect terrible avoient effrayé tout le peuple.

Mais paſſons ſous ſilence cette imputation ; elle a déja été détruite plus d'une fois par divers Savans, & voyons un peu quelle a été la condition de ceux qui exercerent la Médecine à Rome, ſur-tout ſi elle fut ſervile.

Ce fut des Grecs que les Romains emprunterent tous les arts, un peu tard, à la vérité, parce que tout occupés de guerres & de combats dans leurs commencements, ils n'eurent pas le tems de s'appliquer aux ſciences ni aux belles-lettres (1) ; ils ne cultiverent guere la grammaire ni la poétique avant l'an 500 (2). Arcagathus fut le premier Médecin qui vint à Rome du Péloponeſe, l'an 533 ; *on lui conféra, à ſon arrivée, le droit de bourgeoiſie, & on lui acheta, aux dépens du public, une boutique dans le carrefour d'Acilius* (3). Dans le ſiecle ſuivant, Aſclépiade, de Bythinie, ne ſe rendit pas moins célebre dans l'art de la parole que dans celui de la Médecine. On voit dans Cicéron, qu'il fut l'ami & le Médecin de L. Craſſus (4). Un de ſes deſcendants, Calpurnius

(1) SUETON. *Lib. de Ill. Gramm. in pr.*
(2) CIC. *in Brut.* C. 18, *& Turc. q. in ppio.*
(3) PL. *Hiſt. nat.* L. XXIX. C. I.
(4) *De Orat.* Lib. I. C. 14.

Asclépiade obtint de l'Empereur Trajan sept villes pour lui, ses freres & sa famille [1]. Quelque tems après, lorsque les profits que faisoient les Médecins en eurent attiré plusieurs de Grece à Rome, Jules-César, qui avoit alors la souveraine puissance en main, donna le droit de bourgeoisie à tous ceux qui professoient cet art [2]. Or, imaginer que ce droit eut été conféré à des esclaves, c'est, pour me servir de l'expression d'un des plus grands hommes de Lettres, le comble de la folie (3). Jusqu'ici donc l'on ne peut encore reprocher à notre art rien de servil, rien de bas ; mais nous ne dissimulerons point qu'avec ces hommes savants & bien nés, il vint quelquefois à Rome, dans ces tems-là, des gens fort inférieurs, soit du côté de la science, soit du côté de la fortune ; & quoique ceux-ci n'employassent pas de remedes dans le traitement des maladies, mais le seul secours de la main, on ne leur donna pas moins le nom de Médecins. Ils se mettoient sous la protection des riches & des grands, & leur rendoient les offices les plus servils jusqu'à ce qu'ils eussent acquis la bourgeoisie. Etant affranchis dans la suite, ils s'attribuerent le nom de certaines familles romaines ; & quelquefois, après s'être appliqués à l'étude des Lettres, ils traiterent les maladies internes, & furent comptés au nombre des Médecins cliniques. Telle fut la condition d'Antonius-Musa, à qui le peuple éleva une statue aux dépens du public, pour avoir tiré

(1) *Inscr. antiq. ap. Spon. Rech. cur. Dissert.* 27.

(2) SUETON. *in vit.* C. 42.

(3) CASAUB. *in Dict. vit.* SUETON. C. 4.

l'Empereur Auguste d'une maladie très-dangereuse (1). Auguste, de son côté, lui donna le droit d'anneau d'or, & affranchit, non-seulement sa personne, mais encore à perpétuité tous ceux qui exerceroient la Médecine (2).

La Médecine donc, loin d'être regardée, chez les Romains, comme un art servil, fut mise, parmi eux, au rang des arts libéraux; & elle y fut tellement en honneur, que la Chirurgie même, qui n'étoit exercée que par des esclaves, ou par des gens de basse condition, valut souvent la liberté & de très-grandes richesses à ceux qui la pratiquerent. Certes, dans ces tems-là, les honoraires des Médecins étoient très-considérables. Ceux des Princes avoient des pensions fixes. Q. Stertinius, au rapport de Pline, se plaignoit de ce que l'Empereur ne lui donnoit que cinq cents sesterces par an, ce qui feroit plus de trois mille six cents livres, monnoie d'Angleterre (3), tandis que sa pratique lui en auroit valu plus de six mille dans la ville; ce qu'il prouvoit par le dénombrement des maisons (4). Son frere & lui se servirent de leurs richesses pour décorer la ville de Naples, & n'en laisserent pas moins à leur héritier trente mille sesterces (5). Je ne citerai pas d'autres exemples, & je ne vous parlerai, Messieurs, ni des Cassius,

---

(1) SUETON. *in vit. August.* Cap. 59.

(2) DION. HALIC. *R. J.* 53. *sub fin.*

(3) *Note de l'Editeur.* * Le P. Hardouin, dans sa note sur ce passage de Pline, évalue cette somme à cinquante mille livres de France.

(4) PLIN. *Hist. nat.* Lib. XXIX. C. 1.

[5] * Le même Commentateur évalue celle-ci à trois millions de notre monnoie.

ni des Calpetanus, ni des Artuntius, ni des Albutius, ni des Rubrius, tous Romains, qui ne furent pas moins célebres par l'exercice de la Médecine, que par les immenſes richeſſes qu'elle leur procura. Je remarquerai ſeulement que dans les médailles des Rubrius, on voit un ſerpent, ſigne caractériſtique de la Déeſſe de la Santé; ce qui étoit un attribut propre à une famille qui s'étoit diſtinguée dans l'exercice de la Médecine. Ce qui m'étonne, c'eſt que ni Patin, ni Vaillant, gens d'ailleurs très-verſés dans la ſcience des médailles, ne ſe ſoient aviſés d'alléguer cette raiſon, ſi honorable pour l'art qu'ils profeſſoient, tandis qu'ils en ont recherché d'autres tirées de bien plus loin (1). Enfin, il faut bien que ceux qui ont exercé autrefois la Médecine à Rome, y aient joui d'une certaine conſidération, puiſqu'ils étoient ſouvent les amis des Empereurs, & du nombre de ceux qui compoſoient leur ſociété (2).

Qu'on ne s'imagine pas que les rétributions dont nous venons de parler, aient été des graces ſpéciales accordées, par faveur, à quelques particuliers ſeulement; c'étoit l'art lui-même qu'on honoroit; & ces privileges étoient communs à tous ceux qui le profeſſoient. On voit d'anciens marbres dont les deſcriptions font foi, que les Médecins avoient dans la ville un collége ou une école, comme on diſoit alors (3). Les anciens Juriſconſultes nous apprennent quels étoient ces privileges dont jouiſſoient les Médecins alors. Je n'en rapporterai que quelques

---

[1] Patin & Vaillant, *Fam. Rom.*

[2] SPON. *Recherches cur.* Diſſert. 27.

(3) *Mercur.* Art. GYMNAST. Liv. I. Cap. 7.

exemples.

exemples. On a un Edit du Grand Constantin, par lequel il ordonne, » que les Médecins, & » sur-tout ceux de la Cour, les Grammairiens, » les Docteurs en Droit, leurs femmes, leurs en- » fans, & généralement tout ce qui peut leur » appartenir, soient exempts de toute fonction, à & charge publique ou civile dans les villes » où ils habiteront; les exempte du logement » dans les provinces, ainsi que de toutes les au- » tres charges; veut qu'ils ne puissent être tra- » duits en justice, injuriés, ni vexés en aucune » maniere, & que ceux qui leur auroient man- » qué, soient punis selon l'exigence des cas, » & que le Juge l'avisera bon être (1) «. Tous ces privileges ne furent pas une faveur nouvelle dont la Médecine fut décorée pour la premiere fois. Car il y avoit déja des Edits antérieurs des Empereurs Vespasien & Adrien, par lesquels ils reconnoissent que les Princes avoient accordé aux Médecins & aux Philosophes l'exemption du logement (2). Il existoit encore un édit d'Antonin-Pie, qui dispensoit les Médecins des charges publiques & civiles (3). Enfin, après eux tous, l'Empereur Julien, qui eût mérité une place parmi les plus sages Empereurs, si sa haine contre les Chrétiens n'eût fait une tache à sa réputation, donna une loi, dans laquelle il rend témoignage à l'utilité de notre art, confirme tous les décrets des Princes ses prédécesseurs, concernant les Médecins, & les dispense de toute

---

[1] *Leg. 6. Cod. de Professor. & Med.*

[2] *Leg. ult. §. ult. ff. de mun. & hon.*

(3) *Leg. 6. §. 2. ff. de excusat.*

charge municipale (1). Mais c'en eſt aſſez, je crois, pour faire connoître quel a été l'état de la Médecine chez le peuple qui avoit ſoumis l'univers à ſes loix.

Si nous voulons ſuivre dans ce diſcours l'ordre des époques & les différents âges de la Médecine, nous voici parvenus au tems des Arabes, qui allierent l'étude des ſciences à la profeſſion des armes. Dans ces ſiecles de barbarie & d'ignorance, ils furent preſque les ſeuls parmi leſquels ſe conſerva notre art. Les annales de la Médecine nous manquent ici, & ce que les Ecrivains Arabes ont pu nous laiſſer ſur l'hiſtoire de ceux qui l'ont exercée, eſt relégué dans l'obſcurité des bibliotheques, à cauſe des difficultés que préſente la langue dans laquelle ils ont écrit. Peut-être ces manuſcrits en ſeront-ils tirés un jour. Mais on trouve dans l'un d'eux un exemple frappant concernant les honoraires du Médecin de l'Empereur, à qui l'on attribue une penſion de *quinze cent mille drachmes* (2), qui, réduites à notre monnoie (d'Angleterre), forment une ſomme de plus de trois mille livres. On dira peut-être que cette libéralité eſt exceſſive, & à peine croyable. Mais ces

(1) JULIEN. *Epiſt.*

(2) Oſaïbea, de la vie des Médecins M. S. Arabe. Il n'eſt pas queſtion ici de drachmes attiques, mais de drachmes arabiques, qui, ſelon Golius dans la 3e. partie de ſon *Lexicon arabique*, ſont plus légeres. C'eſt, à peu près, le ſentiment de Gravius qui, dans ſes recherches ſur la comparaiſon de nos grains, prétend que l'ancienne drachme attique étoit de 67 grains, & la drachme arabique de 47. Voy. *Greaves's diſc. of the Rom. denary.* p. 115.

Médecins servoient aux Rois de Ministres, de Conseillers, étoient souvent leurs alliés ; & ces Princes leur donnoient, pour récompense des appanages de terres & des commandements de villes.

A la renaissance des Lettres, on remonta aux anciennes sources de Doctrine. L'étude des sciences s'étant établie d'abord en Italie, & ensuite dans les autres pays de l'Europe, la Médecine fut différemment honorée chez les différents peuples ; & comme la gloire est l'aliment des arts, les services que les Médecins rendirent à la société, furent toujours en proportion des honneurs qu'on leur décerna. Il seroit trop long de rapporter ici tous les droits & les privileges des différentes écoles de Salerne, de Bologne, de Padoue, de Montpellier, de Paris, & de plusieurs autres ; mais ce que je rappellerai ici avec plaisir, c'est que, comme dans aucun endroit, la Médecine n'a été plus honorée que parmi nous, de même aussi notre college, tout préjugé de jalousie à part, a plus produit de ces hommes excellents en esprit & en doctrine qu'aucun autre.

Voici une vaste carriere qui s'offre à moi. Mais j'ai entrepris aujourd'hui une tâche qu'il est question de remplir, & ce court espace de tems consacré à célébrer la mémoire des bienfaiteurs de la Médecine, ne l'employons pas tout entier à préconiser les Médecins. Laissons à d'autres le soin de dire quels avantages ils retirent des travaux de ceux des Anglois qui se sont adonnés à cet art. Mais par quel bonheur extraordinaire est-ce à ces mêmes hommes, qui ont brillé parmi nous, à raison de leur savoir en Médecine, que notre profession

eſt redevable de ſa dignité ? Nos modeles, Meſſieurs, ont été nos bienfaiteurs. Où trouvera-t-on un Médecin plus ſage & plus ſavant que notre illuſtre Linacre, qui le premier fonda cet établiſſement ſous le regne de Henri VIII ? Où en trouvera-t-on un plus habile que ce Cayus, qui, à l'honneur de l'art, fit ajouter les marques diſtinctives de l'autorité ? Cet Harvée, qui l'a augmenté de ſes richeſſes, aura-t-il ſon ſemblable pour la ſagacité de l'eſprit & ſes connoiſſances dans l'hiſtoire de la nature ? A l'imitation des anciens Philoſophes, ces grands hommes quitterent leur patrie pour voyager dans d'autres climats, & ſur-tout dans l'Italie, cet ancien ſanctuaire des Muſes. Ce ne fut pas aſſez pour eux de puiſer toutes les ſciences à leurs ſources, & d'en rapporter les fruits dans leur patrie; ils formerent un deſſein plus étendu, le projet d'une République médicinale, qui raſſembleroit, comme dans un même corps, les différents profeſſeurs de l'art; car les ſciences aiment à ſe communiquer, & rien de plus propre à les maintenir en vigueur que la concorde. C'eſt ainſi qu'héritant du zele les uns des autres, ils ont contribué ſucceſſivement à perfectionner l'établiſſement de cette compagnie, par les loix & les ſtatuts qu'ils lui ont laiſſés. Ils ont voulu que notre hiſtoire eût ſes annales. C'eſt à eux que nous devons ce repas ſolemnel où la reconnoiſſance nous rappelle la mémoire de nos bienfaiteurs. Vivez à jamais, noms illuſtres ! Vos louanges ſubſiſteront tant que la Médecine ſera en honneur, & elle y ſera tant que les hommes auront leur conſervation à cœur, & que le luxe & les paſſions rendront leurs corps ſujets aux différentes ma-

ladies. Mais ne passons point sous silence ceux qui ont couru la même carriere, & qui ont mérité une partie de ces éloges ; les Caldwel, les Gulston, les Cronius, qui n'ont rien épargné pour faciliter l'étude de la Chirurgie & de l'Anatomie. N'oublions point le libéral Hamoeé, à qui nous fûmes redevables de sa maison pendant sa vie, & à qui nous le sommes, depuis sa mort, du revenu des domaines qu'il nous a légués. Les exemples de vertus, de celles surtout qui ont pour objet l'avantage public, ont tant d'attraits pour les ames honnêtes, que la libéralité de ces Médecins, & leur zele à contribuer à l'utilité commune, ont engagé d'autres personnes, non moins illustres par leurs talents que par leur naissance, à concourir au même bien. Le beau sexe même a été jaloux de se distinguer à cet égard ; & comme sa constitution délicate le met dans le cas de recourir plus souvent à notre art, il a cru devoir aussi contribuer à sa splendeur. Les femmes les plus respectables, & même du sang Royal, comme Arabelle Stuard, & Marie, Comtesse de Shrosphire, ont bien voulu s'unir de concert, pour former une somme assez considérable propre à nous dédommager des dépenses extraordinaires qu'avoit entraînées l'achat de nos bâtiments.

Ajoutons deux hommes illustres par leur naissance, le Baron Jean de Lonley, & Henri, Marquis de Dorcestre, dont le premier joignit ses libéralités à celles de Caldwel ; & le second nous fut si attaché, que non-seulement ils nous légua sa bibliotheque fournie des meilleurs livres, mais encore qu'il voulut être compris dans notre catalogue, assister à nos assemblées, &

qu'il ne dédaigna pas même de se charger du soin de nos affaires, dont il s'est acquitté sous les auspices les plus heureux. Félicitons-nous qu'un Seigneur de son rang, décoré des plus grands titres, & plus illustre encore par sa grandeur d'ame, ait bien voulu augmenter la gloire de notre tableau, en y faisant inscrire son nom.

Je n'ai pas assez de talents, Messieurs, pour completter l'éloge de ces grands hommes. L'éloquence la plus expressive y suffiroit à peine. Les modeles de science & d'humanité que l'on admire en vous, confreres très-illustres, consacrent mieux leur mémoire, que les plus beaux discours. Car en marchant sur leurs traces, vous élevez, chaque jour, de nouveaux monuments à leur gloire, & vous êtes des témoignages vivants de la sagesse de leurs vues, & de l'avantage qu'ont produit les soins qu'ils se sont donnés. Qui peut voir notre Président illustre, la prudence & l'exactitude avec laquelle il veille à la conservation de nos droits, sans se représenter la sagesse de Linacre ? J'apperçois ici ces censeurs destinés à réprimer l'audace pernicieuse des empyriques. J'y vois ceux qui sont préposés pour la visite des pharmacies, & pour empêcher qu'il ne se commette aucune fraude dans la distribution des remedes. J'y reconnois ce Trésorier si recommandable par la sagesse & l'économie de son administration. Enfin, je vous contemple avec complaisance, vous tous qui veillez à la conservation de vos concitoyens, & chez qui les richesses & les honneurs, dont vous êtes comblés, sont à peine en proportion de vos mérites. Quel spectacle plus propre à consacrer la gloire de ceux qui

ont jetté les premiers fondements de notre art, & de ceux à qui ce sanctuaire des sciences est redevable de son établissement ! Armez-vous donc de sagesse & de philosophie, hommes illustres, pour fournir la carriere dans laquelle vous vous distinguez de cette maniere; vous transmettrez avec la vie ce principe de gloire à vos fils, qui le communiqueront aux leurs, & ceux-ci, suivant les traces de leurs ancêtres, conserveront à leurs descendants, comme je l'augure & que je le souhaite, les droits, l'honneur, les prérogatives & la dignité de ce College, qui dureront à jamais.





# * AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR SUR LA DISSERTATION SUIVANTE.

C'EST à cette derniere partie des Œuvres de M. Méad que je m'étois proposé de faire les additions les plus considérables, & c'est la seule que je publierai, sans y rien ajouter; lorsque je songeai, pour la premiere fois, à cette traduction, il y a environ un an, je m'adressai à quelques Médecins de Paris de mes amis, & à quelques autres dans différentes provinces du Royaume, pour les prier de me communiquer ce que leurs recherches en ce genre leur auroient appris, qui valût la peine d'être joint à celles de M. Méad. Je n'ignorois pas le droit flatteur & exclusif qu'a le Doyen de la Faculté de Médecine de Paris de faire frapper une médaille à l'occasion de son décanat, sur laquelle il lui est libre de mettre l'empreinte de sa figure, ses armes, ou tel emblême & telle légende qui lui plaît. Ce privilege est d'autant plus honorable pour la Faculté, qu'aucun autre corps, aucun autre particulier dans le Royaume, les Princes du sang même ne partagent pas cette prérogative avec elle, & il est étonnant, sans doute, qu'on ne trouve rien dans ses archives qui fixe l'époque & l'occasion de ce droit précieux fondé sur un usage immé-

morial, mais qui annonce dès-lors la plus haute antiquité. Je ne doute pas qu'il n'y ait en différentes villes du Royaume d'autres usages, faits pour annoncer la distinction dont les Médecins y jouissent, ou celle dont ils y ont joui précédemment. Le feu Roi de Pologne, Stanislas I, en établissant à Nanci un College Royal de Médecine, ne dédaigna pas de laisser inscrire son nom auguste sur le tableau en qualité de protecteur & de fondateur; & à son exemple, les personnes de la plus haute considération, & celles qui occupent les premieres places dans cette province, se font encore aujourd'hui un plaisir d'y voir insérer le leur, comme associés honoraires. Quelques faits de cette nature ainsi isolés sont en trop petit nombre, & je n'ai pu en rassembler assez pour que le recueil en eût été intéressant. Ce sujet, d'ailleurs, est absolument neuf, & mérite qu'on s'en occupe séparément. Mon dessein est de le faire un jour, si mon succès dans ce genre de recherches répond au zele avec lequel je m'y livrerai. J'ose prier même ceux de nos confreres qui sont jaloux de l'honneur de notre état, (& en est-il auxquels il puisse être indifférent?) de vouloir bien me communiquer tout ce qu'ils découvriroient à ce sujet. Monuments antiques ou nouveaux, Histoires, Anecdotes, Inscriptions, Droits, Edits, Coutumes ... enfin, tout ce qui peut concourir à jetter quelque jour sur cette partie si flatteuse pour nous, sera reçu avec reconnoissance, & le sentiment chez moi n'en restera pas muet.

Je ne peux dissimuler que la Dissertation de M. Méad sur les médailles de Smyrne ne se ressente, ou de la précipitation avec laquelle elle a été composée, ou du défaut peut-être de connois-

ſances bien étendues dans ce genre d'érudition. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle laiſſe à deſirer ce qu'on rencontre dans les autres parties de cet ouvrage, un certain dégré de clarté & de méthode, & que l'Auteur, qui a ſçu répandre de l'agrément & de l'intérêt ſur des objets, qui en étoient moins ſuſceptibles, ſe trouve dans cette Diſſertation un peu au deſſous de lui-même. Je préſume qu'il n'en a preſque été que l'Editeur, & que ces reproches doivent tomber ſur le Théologien Anglois qui lui avoit fait préſent de cette collection.

Un ſavant & reſpectable Académicien, très-verſé dans la connoiſſance du Grec & de toutes les langues orientales, a bien voulu me prêter ſon ſecours pour les paſſages grecs de cette Diſſertation, & dont pluſieurs effectivement lui ont paru d'autant plus embarraſſants, que ſouvent ils ſont tronqués; que M. Méad n'ayant quelquefois écrit que des mots qui lui paroiſſoient venir à ſon ſujet, ſans s'embarraſſer de ce qui précede ou de ce qui ſuit, l'explication de quelques endroits deviendroit impoſſible à quelqu'un qui ne ſeroit pas familiariſé avec les Auteurs d'où ces fragments ſont tirés. La modeſtie de celui à qui je ſuis redevable de ce ſervice, me ſauroit mauvais gré de lui rendre nommément ce qui lui appartient; mais la juſtice ne me permet pas non plus de m'attribuer des remarques qui annonceroient une érudition que je n'ai pas.

L'homme de goût dont je viens de parler, me conſeilloit de refondre entiérement cette Diſſertation, & de lui donner *les agréments d'une belle françoiſe*. Je n'examinerai point ſi j'aurois été en état de juſtifier ſa préſomption en ma faveur;

mais après avoir long-tems balancé, beaucoup réfléchi, & consulté quelques amis là-dessus, j'ai vu que les difficultés auroient excédé le mérite du succès; d'ailleurs, je ne m'y serois déterminé qu'en faisant une partie des additions que je projette, & autant vaut donner cette Dissertation-ci telle qu'elle est, & réserver le reste pour une occasion plus favorable. Le seul changement que je me permets, & dont le Lecteur me saura bon gré, consiste à joindre au texte même des notes qui auroient dû en faire part, & qui sont dans l'original d'une longueur qui excede de beaucoup celle du texte. J'ai cru que la lecture en deviendroit par-là plus égale, & bien moins fatigante.





# PRÉFACE.

*PARMI les différents honneurs qui ont été rendus aux Médecins, & dont j'ai fait mention dans mon discours, il en est peu d'aussi frappants que le droit qui leur avoit été attribué par les habitants de Smyrne, de faire graver des médailles à leur nom. Pour rendre la chose plus sensible encore, j'ai résolu de joindre ici quelques-unes de ces pieces, que je garde soigneusement chez moi, gravées en bronze, & d'ajouter l'explication de chacune d'elles. La plupart de ces médailles, marquées du nom des Médecins les plus fameux de l'antiquité, ou de l'image des Dieux de la Santé, ornés des symboles de leur art & de leurs attributs, annoncent le cas qu'on faisoit à Smyrne des Professeurs de cette science, combien elle y étoit en vénération, & je crois que tous ceux qui y réfléchiront en seront convaincus.*

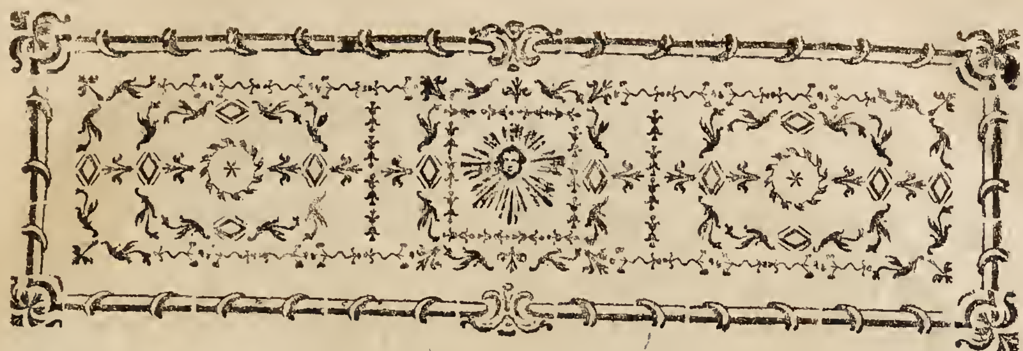
*Il faut cependant avouer que non-seulement à Smyrne, mais dans plusieurs autres villes de la Grece, on a souvent vu le nom des Magistrats gravé sur des médailles; de sorte que de savants antiquaires, lorsqu'il leur en tombe entre les mains quelques-unes de semblables à celles que je publie, ne manquent guere d'en rapporter l'effigie à quelque Magistrat, & de leur donner place, en conséquence, dans leurs collections. Mais en examinant la chose un peu plus attentivement, nous verrons que sur les médailles où l'on lit le nom des Magistrats, on voit aussi l'effigie de quelqu'autre divinité, dont les attributs n'ont rien de commun avec ceux de la Méde-*

*cine. Séguin, si je ne me trompe, est le premier qui a fait mention d'une médaille de Smyrne, très-ressemblante aux miennes. Entre celles qu'il a publiées, il y en a une, sur-tout, sur l'un des côtés de laquelle on voit une tête d'Hygie, absolument semblable à celles des nôtres, & que cet Auteur prétend être néanmoins une tête d'Apollon. Au revers, on apperçoit une figure assise, mais voilée, & les bras croisés, sans qu'il y ait aucun des autres attributs, à moins qu'on ne suppose que le Sculpteur ait été induit en erreur par des traces confuses, & dont l'injure des tems auroit fait disparoître une partie. Séguin prétend que c'est la figure d'un Prytan assis. Le Prytan étoit le premier des Magistrats de Smyrne. L'illustre Spanheim & Vaillant, qui ont commenté les ouvrages de Séguin, ne s'écartent pas de ce sentiment; ce qui me prouve qu'ils n'avoient rien de plus positif à dire sur cet objet. On trouve encore dans Séguin une médaille sur laquelle on voit, d'un côté, la tête de Sipylene, la mere des Dieux, qui étoit révérée à Smyrne, & de l'autre, une Isis debout. Celle-ci donnera lieu à beaucoup de choses que nous dirons dans les notes sur cette Dissertation.*

*Edme Chishull, Bachelier en Théologie, homme aussi versé dans la connoissance de l'antiquité que dans celle des Belles-Lettres, & déja connu dans le monde savant par ses excellents Commentaires, soit sur la médaille qui porte* ΣΚΩΠΙ ( Scopi ), *pour inscription, & par ceux sur l'inscription de Sigæé, est le premier qui a donné une bonne explication de ces médailles, & qui les a restituées à la Médecine, à qui elles appartenoient. On en trouva une très-grande quantité à Smyrne, après qu'on eut commencé à remuer des terres autour de l'ancien temple d'Esculape. Ce fut alors qu'en fouillant, on rencontra une tête de marbre, autour de laquelle on lit cette inscription.*

*On trouva encore une médaille qui portoit le nom d'*Ariſtote*, & une autre celui d'*Hermogene, *Médecin très-célebre, par le nombre de ſes écrits, qui alloit à 77. Le ſavant Chishull donc eut ſoin, pendant ſon ſéjour à Smyrne, de ſe procurer le plus qu'il lui fut poſſible, de ces médailles ; & après en avoir exactement comparé les noms & les figures il ne put s'empêcher de les attribuer à la Médecine. De retour en ſa patrie, comme nous avons toujours été fort liés enſemble, notre converſation étant tombée un jour ſur l'antiquité de la Médecine, il me communiqua ſes idées à ce ſujet, me fit voir ces médailles, & promit de m'en faire préſent, & d'y joindre quelques obſervations ; c'eſt une promeſſe qu'il a tenue, il n'y a pas long-tems. C'eſt donc ſpécialement à lui que la ſcience numiſmatique eſt redevable de l'acquiſition qu'elle fait aujourd'hui. Mais s'il vit aſſez, & que ſa ſanté le lui permette, ceci n'eſt qu'une eſquiſſe du grand projet qu'il ſe propoſe de remplir, en publiant un corps complet d'antiquités grecques, & d'autres monuments des tems les plus reculés, auquel il ajoutera un ſavant Commentaire propre à former le tréſor le plus précieux pour les Amateurs.*





# DISSERTATION
## SUR
# QUELQUES MÉDAILLES
## *FRAPPÉES A SMYRNE,*
## EN L'HONNEUR
## DES MÉDECINS.

CE fut un usage reçu autrefois en Médecine, comme dans toutes les autres sciences, que ceux qui la professerent furent divisés en différentes sectes, qui prirent chacune leur nom de l'école où ils avoient puisé leurs principes. Cette assertion est fondée sur le témoignage des plus anciens Auteurs. Les deux sectes qui eurent le plus de célébrité, pendant quelques siecles, furent celle d'Hérophile & celle d'Érasistrate, dont chacune prit le nom de son chef. L'autorité de Strabon est formelle sur ce point, & voici ses propres paroles : » entre Laodicée & Corura est un temple pour lequel les peuples ont une grande » vénération. On l'appelle le temple du Mois » Carus. Dans ce lieu existoit encore de notre » tems, une grande école de Médecine, où l'on

» enseignoit la doctrine d'Hérophile. Nous y » avons vu professer Xeuxis, & ensuite Alexan- » dre Philaléthis ; de même que nos peres ont vu » à Smyrne une école où l'on suivoit la doctrine » d'Érasistrate. C'étoit alors Hycésius qui y don- » noit des leçons. Ces établissements ne subsis- » tent plus (1) «. Voilà ce que dit ce savant Géographe. Or, si nous voulons supputer le tems de la durée de ces fameuses écoles, nous trouverons que leur regne a duré environ deux cents soixante ans, puisque l'une subsistoit encore du tems de Strabon, qui étoit contemporain de César-Auguste, & que l'autre n'avoit été détruite que peu auparavant, tandis qu'Hérophile & Érasistrate, leurs fondateurs, avoient fleuri au commencement du regne d'Antiochus-Soter, Roi de Syrie. Au reste, les noms qui se trouvent empreints sur les diverses médailles dont nous allons parler, prouvent invinciblement qu'elles avoient été frappées à l'honneur de différents Médecins de l'une & de l'autre de ces sectes. Il y est fait mention & de Xeuxis & d'Hycésius, cités par Strabon. Nous démontrerons de même, par l'autorité de différents passages des anciens Auteurs, que ce n'est pas à tort que nous attribuons quelques autres de ces médailles aux Médecins célebres dont ils ont rapporté l'éloge.

Nous allons donc exposer aux yeux du Lecteur diverses médailles de bronze, & que nous diviserons en deux classes. Dans la premiere, on verra le nom des Médecins ; dans la seconde, le simulacre des Dieux de la Santé. Nous don-

(1) *Geograph.* l. 12, *sub fin.*

nerons

nerons l'explication particuliere de chacune des pieces qui composent la premiere classe, & dans la seconde nous expliquerons seulement celles qui peuvent jetter quelque jour sur les premieres. Or, voici l'ordre dans lequel se trouvent rangées ces médailles dans l'une & dans l'autre classe.

*Médecins dont il est fait mention dans la premiere Classe.*

| | | |
|---|---|---|
| XEUXIS | N. I. | I, II, III. |
| HYCESIUS | II. | I, II. |
| APOLLOPHANÈS | III. | I, II. |
| JATRODORE. JASON, fils de Jason. | N. IV. | I, II, III, IV. |
| ATHENAGORAS. | V. | I, II, III. |
| SERAPION. PASICRATE. | VI. | I. |
| METHRODORE, fils de Pasicrate. HERMOGENE, de Tricca. | | II, III, IV. |

*Noms des Dieux de Santé représentés dans la seconde Classe.*

I. Esculape assis, avec ce mot ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ, (Smyrnaion), pour toute inscription. * Le mot *Smyrnaion* signifie que la médaille a été frappée à Smyrne, ou plutôt que les habitants de Smyrne l'ont fait frapper en l'honneur du Dieu.

2. Autre Esculape, semblable au premier, par l'inadvertence du Graveur, avec la même inscription.

3. Esculape, la tête couronnée de laurier, dans la famille Acilienne latine.

4. La tête de la Déesse Salus, aussi couronnée de laurier, dans la même famille.

5. La Déesse Salus, dans la famille Junienne de Vaillant.

6. Salus Auguste, d'une colonie incertaine, sur la médaille de Livie.

7. Salus Auguste, d'une nouvelle colonie de Carthage, sur la médaille de Caligula.

8. Salus dans la famille Claudienne de Vaillant.

9. Le Symbole de la Santé, avec ces mots : *Esculape & Hygie*, avec une tête d'Esculape entourée de laurier.

10. Le Symbole de la santé avec la même inscription, & une tête d'Hygie couronnée de laurier.

11. Une tête d'Apollon couronnée, & au revers une Hygie assise & un Télesphore débout. Cette médaille a été frappée à Hiérapolis, entre la Phrygie & la Lydie.

12. Apollon le Salutaire débout, sur la médaille de Trebonianus Gallus.

13. Esculape & Hygie l'un & l'autre débout, ayant Télesphore au milieu d'eux avec ce mot *Bateno*. Vaillant.

14. Esculape assis, & Hygie débout, d'une colonie de Samarie établie à Naples, sur la médaille de Philippe l'ancien. Vaillant.

15. Une tête d'Esculape sans couronne. On voit au dessus un serpent, de la colonie de Babba, sur une médaille de Néron. Vaillant.

16. Esculape introduit à Rome sous la forme d'un serpent, dans la famille Rubrienne latine de Vaillant.

17. Apollon le Conservateur, débout sur une médaille de Claudius le Gothique.

18. Le même, ayant pour inscription : *Salus Aug.* sur une médaille de Gallienus.

19. La Déesse Salus débout, vis-à-vis d'un trépied entouré d'un serpent, sur une médaille d'Hostilianus.

20. Isis avec ses attributs & cette inscription : *Salus Aug.* sur une médaille de Claudius le Gothique.

Je crois que pour peu qu'on veuille faire attention à ces médailles frappées à Smyrne, & placées dans la premiere classe, les noms qui y sont inscrits & les figures qu'elles représentent, engageront à les rapporter à la Médecine. Mais il n'est pas inutile, pour répandre un peu plus de clarté sur cet objet, de donner l'explication de chacune en particulier.

## N. I.

## *XEUXIS.*

1. Cette médaille est de bronze, d'un plus grand diametre que celles de la 3e. grandeur. Elle a dû avoir été frappée à Smyrne au tems des Jeux sacrés d'Esculape qu'on y célébroit chaque année, & dont Aristide, qui vivoit longtems après, a fait mention dans l'Horoscope d'Apelle.

On y voit une tête de femme couronnée de laurier, & au revers, un Esculape assis, avec ces mots : *Smyrnaion Xeixis* ( * qui indiquent

que cette médaille a été frappée à Smyrne à l'occasion de Xeuxis ).

Cette tête de femme paroît être celle de la Déesse Hygie, fille d'Esculape, couronnée d'un laurier, comme l'est la Déesse Salus dans les familles latines Aciliennes & Claudiennes.

Voyez la Tab. II. N°. 3, 4. Tab. III. N°. 8. On y voit Esculape & Salus couronnés d'un aspic, ainsi que dans les Symboles de la Santé. Tab. III. N°. 9, 10, un Esculape & une Hygie tirés du cabinet de l'illustre Baronet Roberty Abdy, dans le Comté d'Essex.

Cette tête-ci n'a ni les pendants d'oreille, ni le collier qu'on observe dans les deux autres. Mais les attributs de ces Divinités ont varié en raison des divers lieux où leur culte étoit établi; & comme Vénus n'a pas été la même par-tout, la Déesse Salus aussi a quelquefois été révérée sous différents emblêmes. Car la Vénus de la famille Julienne, N°. II & 25 de Vaillant, & celle de la famille Æmilienne, N°. 13 & 14, n'ont ni pendants d'oreille ni collier, & la Déesse Salus, dans la famille Junienne, n'a ni pendants d'oreille ni couronne (1). Les Impératrices Romaines dont les médailles portent l'emblême de *Salus Auguste*, ne présentent aucun de ces ornements (2). On verra avec plaisir dans la seconde & dans la troisieme Table que l'image des Dieux de la Santé a varié selon la diversité des lieux.

Quelques antiquaires prétendent que cette tête

---

[1] Tab. II. N°. 5.

[2] Tab. II. N°. 6. Tab. III. N°. 7, & *Thes. Brand.* Vol. 3, pag. 617.

eſt d'un Apollon, & nous ne rejetterons point abſolument cette idée. Nous reconnoiſſons *Apollon le Médecin*, *Apollon le Salutaire*, par qui Hippocrate nous ordonne de jurer : ( je jure par Apollon, Médecin; par Eſculape, par la Déeſſe Hygie, & par la Déeſſe Panacée ). C'eſt le même auquel Ovide fait dire : *C'eſt moi qui ſuis l'inventeur de la Médecine* (1).

Cette opinion paroît être confirmée par une inſcription d'Ancyre, » dans laquelle il eſt fait » mention de combats ou de jeux célébrés dans » les grandes fêtes d'Eſculape & du Dieu vain- » queur du ſerpent Python (2). Cette inſcription d'Ancyre exiſte encore. Elle eſt citée par Douza & Coſſonius, mieux décrite par Tournefort, & publiée par Montfaucon. *Palagr.* Liv. II. Chap. 6. Il peut ſe faire que ces combats Pythiens ſe ſoient mêlés aux fêtes d'Eſculape, & qu'ils aient été célébrés en même tems à Smyrne. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ne pouvoit pas ſe trouver d'occaſion plus favorable pour frapper une médaille qui eut porté tout à la fois une tête d'Apollon d'un côté, & l'image d'Eſculape de l'autre.

Mais à dire vrai, ce qui m'empêche de croire que ce ſoit un Apollon, c'eſt cette tête de femme qui ne lui convient pas; & ſi l'on veut bien entendre les anciens monuments, on verra qu'on n'a jamais fait une femme d'Apollon.

(1) OVID. *Métam.* Liv. I.

(2) * ΓΕΡΩΝ *nempè* ΑΓΩΝΩΝ ΤΩΝ ΜΕΓΑΛΟΑΣΚΛΗΠΙΕΙΩΝ ΤΕ ΚΑΙ ΠΥΘΙΩΝ. J'ai ajouté ici ces mots grecs, pour prouver à ceux qui le ſavent l'impoſſibilité de les traduire littéralement.

Bacchus dans le *Poëme opthique*, est appellé mâle & femelle, & Aristide lui donne le nom de *Didyme* (qui a les deux sexes); mais tous les Poëtes se sont accordés à le célébrer comme appartenant au sexe viril.

Souvent on a donné à Apollon une robe traînante, sur-tout quand on lui met la lyre en main; ce qui peut avoir formé l'équivoque. Mais on sait aussi que Diane est souvent représentée en habit court.

Ce qui peut encore avoir contribué à induire ces Savants en erreur, c'est probablement l'explication françoise du savant J. C. Schott, sur l'Apothéose d'Homere, Pag. 62, 63. Il ne faut pas cependant l'en croire quand il dit, que Domitien regardoit la perpétuelle jeunesse d'Apollon, comme une preuve qu'il étoit femme, ni quand il cite la 64e. Epigramme de Catulle sur Atys: *Ego mulier, ego adolescens*, je suis femme, je suis jeune; car il n'est pas douteux que l'Auteur n'ait écrit, *ego puber, ego adolescens*, je suis en âge de puberté, quoique jeune.

Tibulle & Ovide, qui en font le portrait, ne laissent pas de regarder Apollon comme un homme. Ovide dit que ce *Dieu* a des cheveux blonds couronnés des lauriers du Parnasse (1). Tibulle en fait *un jeune homme* dont les tempes sont ceints d'un chaste laurier (2). Ajoutez encore ce passage de Properce: le vainqueur du Python chante ses triomphes, vêtu d'une longue robe (3). On voit sur quelques lampes

---

[1] *Métam.* Lib. XI.

(2) *Elegiar.* III. 4.

(3) *Propert.* Lib. II. *Eleg.* 23.

d'argile Apollon assis dans cet accoutrement (1). Ainsi, dans quelques anciens monuments de Troye & d'Antioche, comme on peut le voir dans les Colonies de Vaillant, la Troade & l'Antiochienne sur-tout, dans les médailles de Caracalla & de Philippe l'ancien, on reconnoîtra un Apollon viril, quoiqu'habillé en femme; & de même, dans les médailles d'Auguste, d'Antonin Pie, de Commode, & de quelques autres Empereurs, il est désigné sous les noms d'Aetius, d'Auguste & de Palatin. Mais il y a grande apparence que les antiquaires se sont fait illusion au sujet de cet Apollon féminin; il l'ont cru tel, à cause de sa jeunesse constante, ou bien ils ont fait montre de quelque tête inconnue qu'ils ont dit être d'Apollon.

Ursin & Vaillant méritent ici la censure, pour s'être trompés dans leurs familles Claudiennes & Volteiennes; car ils n'ont pas bien saisi le sens de ce passage de Callimaque: » Phœbus » est toujours beau, Phœbus est toujours jeu- » ne. Jamais on ne vit le plus léger duvet om- » brager ses tendres joues «. Ils n'ont pas mieux saisi cet autre passage de Phurnute: » Apollon » est représenté sous la figure d'un homme dans » la fleur de l'âge, car il faut qu'il paroisse tou- » jours très-beau «. Si les anciens donc ont parlé d'un Apollon feminin, ce n'est qu'en style figuré, & pour donner l'idée de sa rare beauté, & de sa jeunesse perpétuelle.

Mais ce qui s'oppose le plus à l'idée que cet Apollon soit Médecin, c'est sa couronne de laurier, & c'est encore une difficulté qu'on op-

(1) *Thes. Brand. Begeri.* Vol. 3. *post pag.* 442.

posera à toutes ces autres médailles où se trouvent des noms de Médecins. Car la couronne de laurier appartient effectivement à Apollon, mais à Apollon le Poëte, le Musagete, & que les Médecins ne revendiquerent jamais, s'il en faut croire Plûtarque « Nous savons, dit-il, » que les Médecins reconnoissent Esculape pour » leur patron, & que s'ils ont recours à Apol- » lon, ce n'est jamais comme an chef des Mu- » ses, mais comme au vainqueur du serpent » Python «.

Mais l'Apollon Médecin, ou, ce qui est la même chose, le Soleil, le Pæan, ou n'avoit point de couronne, ou en avoit une de fleurs. Nos Rites sacrés, dit Macrobe, confirment cette opinion d'un Apollon Conservateur & Médecin; car les Vestales, en l'invoquant, s'écrient Apollon Médecin, Apollon Pæan (1). Sur les médailles de Trébonianus, de Claudius le Gothique, & de Gallienus, on voit un Apollon débout, appellé tantôt *le Salutaire* & tantôt le *Conservateur*. Mais il est couronné de fleurs & non de laurier (2). On lui donne encore une couronne de fleurs, sous le nom *d'Adiabenoi*, c'est-à-dire, *de souverainement illustre*, dans la médaille d'Hiérapolis, sur laquelle il est gravé avec les autres Dieux de la Santé, Hygie & Télesphore (3).

---

[1] SATURNAL. Lib. I. cap. 17.

[2] Comparez ici les Médailles 12, 17, 18 de la Table III.

(3) *Voy.* la Médaille II de la même Table tirée du *Trésor Britannique d'Haymian.* Vol. 2, p. 112. On le trouve encore dans *Tristan*, *Patin*, *Hardouin.*

Il faut avouer, au reste, que ce n'est pas à tort qu'on a quelquefois associé sur certaines médailles un Esculape avec un Apollon sous les attributs de la Musique. Car si l'on en croit Platon *in Jone*, » quand on célébroit à Epi-» daure les Jeux d'Esculape, les Poëtes & les » Musiciens s'empressoient de venir concourir » aux combats littéraires qui se proposoient en » l'honneur du Dieu «. Il paroît que ce fut aussi l'usage parmi les Colophoniens. On voit chez les antiquaires qui conservent de leurs médailles, d'un côté un Esculape semblable au nôtre, & au revers un Apollon débout, la lyre en main.

D'après cela, je laisse au Lecteur instruit à décider si cette tête doit être attribuée à Apollon, ou plutôt à la Déesse Hygie, à cette Hygie, dis-je, adorée à Smyrne, comme elle l'étoit à Epidaure, à Titan, à Pergame, où on lui rendoit dans un temple commun le même culte qu'à Esculape.

Ce que Pausanias raconte de plusieurs autres villes, Aristide l'attribue aussi à celle de Smyrne, dans ses Oraisons sacrées, où il dit que dans le temple d'Esculape il y avoit une chapelle particuliere, où l'image du Dieu étoit adorée, ainsi que celles d'Hygie & de Télesphore, dont le culte étoit établi dans le même temple. Dans la 3e., il dit expressément : » Etant entré dans le » temple (d'Esculape), je m'avance vers la sta-» tue de Télesphore. Alors se présente à moi le » Néocere (ou Sacristain) d'Esculape. Cet hom-» me s'approchant de la statue d'Hygie, prend » sur l'autel de cette Déesse un parfum d'une » odeur exquise, & me le présente. Dans la » quatrieme, on voit un trépied placé à la droite

» du Dieu, orné de trois figures d'or ; l'une re-
» présente Esculape ; la seconde, Hygie, & la
» troisieme, Télesphore «. On voit dans la *Tab.* *III*, publiée par Caïus, Pontife des Bagenois, ces trois divinités salutaires, Esculape, Hygie & Télesphore, N°. 13. Hygie & Télesphore, N°2.

Examinons maintenant l'autre côté de la médaille où se trouve cette inscription :

ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ ΞΕΥΞΙΣ.

( Smyrnaion Xeuxis ).

Xeuxis ou Zeuxis, comme il est écrit dans la plupart des livres imprimés, fut un Médecin de la secte d'Hérophile, ainsi que nous l'apprend Strabon : » Nous avons vu, dit-il, une grande
» & fameuse école, où Xeuxis enseignoit la Mé-
» decine suivant les préceptes de la secte d'Hé-
» rophile «. Il fut le Professeur de cette grande école située auprès de Laodicée, & Erotien en fait l'éloge, en le disant Auteur des *Exégétiques*. Voyez au mot καμμαρω : » Xeuxis, dit-il, dans
» le second livre de ses *Exégétiques* ou Commen-
» taires «. Et plus bas, il cite avec éloge » ceux
» qui se sont attachés à Xeuxis, qui ont adopté
» sa doctrine «. Mais il faut aussi consulter Galien au sujet de Xeuxis.

Son nom se trouve probablement ici sur cette médaille comme Prêtre d'Esculape. Aristide, dans ses Oraisons sacrées, fait souvent mention de la dignité des Prêtres d'Esculape à Smyrne, comme on le voit aussi par cette inscription de Smyrne qui se trouve sur un des marbres d'Oxford, N°. 46. *T. Cl. Valerius Licinianus*, *Prêtre d'Esculape.* Je crois que chaque année, après la célébration des fêtes d'Esculape, ce Prêtre avoit le

droit, pour en conſerver la mémoire, de faire frapper une médaille où ſon nom étoit inſcrit. Nous voyons d'ailleurs, dans la premiere des Oraiſons ſacrées d'Ariſtide, qu'il y avoit encore à Smyrne ce qu'on nommoit le *Médecin aſclépiaque*, & je ne crois pas que ces mots indiquent autre choſe que *le Médecin Prêtre d'Eſculape*, à moins qu'on n'aime mieux que la qualité de *Médecin aſclépiaque* ait été celle du Médecin des Jeux d'Eſculape, dont la fonction étoit de diſpoſer les athletes au combat, & après le combat, de les traiter de leurs bleſſures. Dans les inſcriptions latines de Gruter, on voit les noms des Médecins qui avoient exercé cet office aux grandes Joûtes des factions de Veniſe & de Ruſſie, *pag.* cccxxxiv, cccxxxv, cccxxxix. Dans les médailles aſiatiques, on trouve communément le nom du Prêtre, joint à l'image du Dieu dont il eſt le Miniſtre. Dans la médaille des Bagenois (Tab. III, N°. 13), où ſont repréſentés Eſculape, Hygie & Téleſphore, on lit : *ſous le Grand-Prêtre Caïus*, & dans une autre, des Samiens, autour de l'effigie de Mercure : *ſous le Prêtre Lyſandre*: voyez TOURNEFORT, *Voyages* Ep. X. On trouve dans le ſecond volume du *Tréſor Britannique*, p. 157, une médaille de Philadelphie, portant d'un côté la tête de Diane, & de l'autre, Apollon, aſſis avec ces mots : *Hermippe, fils d'Hermogene, Souverain Pontife, &c.* Ce qui prouve que le ſouverain Pontificat n'étoit pas attaché à la place de premier Magiſtrat de la ville, c'eſt cette autre inſcription de Philadelphie, qui n'a pas encore été publiée. » Hermippe, » ſous-Préfet, Prêtre de Diane; il a rempli avec » honneur la place de Souverain Pontife : il a » occupé la premiere place avec diſtinction «.

Ceux donc qui, à la seule inspection du nom de la personne gravée sur ces médailles, les rapportent, sur le champ, aux Magistrats, se trompent évidemment. On peut encore comparer ce que nous disons ici avec ce qui nous reste à dire, d'après Aristide & Cassiodore, sur une sorte d'initiation & de consécration sacerdotale des Médecins. Mais outre le sacerdoce, les Médecins célebres jouissoient encore de diverses distinctions dans leurs villes. Aussi les Ephésiens, dans leur inscription médicinale en l'honneur du fils d'Asclépiade, l'appellent *Pisisque*, *le sage Capitaine*, *l'archi-Médecin* ; & le fils de Diogene y est qualifié d'Inspecteur des vaisseaux, de Sénateur.

Le nom de Xeuxis se trouve encore probablement au revers de la médaille dont nous nous occupons, en qualité de Médecin de la ville de Smyrne. Cette dignité, comme celle de Prêtre d'Esculape, fut aussi en très-grand honneur parmi les Smyrnéens. Aussi voit-on sur un marbre de Smyrne cette inscription : *Evhémerus*, *Médecin des habitants de Smyrne.* Pour ce qui est, au reste, des Médecins des villes & des Archiatres, & des distinctions dont ils doivent jouir, on peut consulter le code de Justinien, au titre : *De Professoribus & Medicis.*

On voit, du même côté de la médaille, la représentation d'Esculape assis, connu à Smyrne, & révéré sous le nom de *Jupiter Esculapien.* Les habitants de Smyrne avoient une telle idée de la puissance de leur Esculape, qu'ils n'hésiterent pas à lui donner le titre de Jupiter. » Esculape a » de grandes vertus, & en grand nombre, ou » plutôt il les a toutes, & ce n'est pas sans rai- » son que les habitants de cette ville ont élevé

» un temple en l'honneur de Jupiter Esculapien «. C'est ainsi que s'exprime Aristide dans son Hymne à Esculape & dans quelques-unes de ses oraisons sacrées. Plusieurs Auteurs en ont attribué autant à *Sérapis.* Témoin Tacite, au Liv. 4, ch. 84. Aussi dans le *Trésor médicinal* trouve-t-on une médaille qui porte en inscription *Jupiter Sérapis.* Les Colophoniens, voisins de Smyrne, firent frapper des médailles, où l'on voyoit, d'un côté, Apollon leur divinité tutélaire, & au revers, un Jupiter Esculapien, comme nous l'avons déja fait remarquer, & le nom du Prêtre s'y trouve aussi. Il faut rapporter à cette classe cette médaille qui porte le nom de *Pythæus* en inscription, & qui est tirée du recueil de la bibliotheque de Fulvius Ursinus. Il me paroît donc que Favre n'a pas rencontré juste dans l'explication de cette médaille, quand il prétend que cette figure assise est celle de Pythæus lui-même, qu'il croit avoir été un Poëte Colophonien. Il ne se trompe pas moins, sans doute, quand il veut que la figure qu'on voit au revers de la médaille, tenant une lyre en main, ne soit pas un Apollon, mais une muse. Au reste, comme au rapport de *Gronovius*, on trouve dans le cabinet d'antiquités du Roi de France, une autre médaille, dont l'inscription porte *Pythæus des Smyrnéens*; il peut se faire que ce *Pythæus* ait exercé le sacerdoce dans l'une & l'autre de ces villes, & que ce ne soit pas à tort que nous le rangions dans la classe des Médecins de Smyrne. C'étoit, en effet, la coutume de plusieurs villes, de graver ainsi sur des monuments le nom des hommes célebres, comme on le voit sur les médailles frappées en l'honneur d'*Atta-*

*lus le Sophiste*, & où on lit : *Attalus le Sophiste aux Tribus du Peuple de Smyrne* (1).

C'est une posture propre à Jupiter que d'être assis, & c'est pour cela qu'on la donne aussi à *Jupiter Esculapien*, comme on le peut voir dans le nôtre, & dans la médaille des Napolitains. Tab. III, N°. 14. Mais les habitants de Pergame & plusieurs autres ont révéré *Esculape assis*. Celui de Smyrne néanmoins ressembloit davantage à celui d'Epidaure. Pausanias (*in Corinth.*) dit de ce dernier, *il est assis sur un siege*, & il tient à la main un bâton.

Notre Jupiter Esculapien a la tête couronnée d'un chapeau de fleurs. On en donnoit un assez communément à Jupiter, lorsqu'on le représentoit assis. Au reste, cet ornement lui étoit commun avec beaucoup d'autres Dieux.

Il a un manteau ; tel étoit l'habillement d'Esculape, comme le prouve ce passage de Tertullien, Ch. 4. *du Manteau*. » On avoit donné à Esculape ce manteau un peu triste, & une chaussure grecque un peu grossiere ; ce qui contribuoit à lui donner un air plus composé & plus grave «.

Il tient de la main gauche une lancette : *il a sous l'aisselle un petit coûteau*, dit *Aristide*, en parlant d'Esculape, dans la quatrieme de ses Oraisons Sacrées. J'appelle cet instrument *scalpel*, d'après le même *Aristide*, qui dit que, » Sérapis, divinité analogue à Esculape, lui étoit apparue, ayant une espece de *scalpel*, comme

---

[1] *Spanch. de vestâ. Seguin.* pag. 341. *de Pyth. Gronov. Thes. antiq. Græc.* Vol. III. *Plag.* ddddd.

» on le voit repréſenté dans la figure (1).

Les Médecins de la ſecte d'Hérophile & ceux de la ſecte d'Eraſiſtrate avoient mis à la main d'Eſculape un ſcalpel, ou pour indiquer qu'il étoit l'Inventeur de l'Anatomie, ou pour déſigner qu'il guériſſoit quelquefois les malades, en leur faiſant des inciſions ſalutaires. Pindare a fait mention de ce pouvoir d'Eſculape, de traiter les maladies avec le ſecours de la main; & c'eſt par cette même raiſon que dans les inſcriptions de Gruter, LXX. 8, nous voyons *une main d'argent conſacrée au Dieu Eſculape.*

La figure a un doigt de la main droite appliqué ſur le bord des levres; ce qui eſt tout à la fois le ſigne du ſecret que la Médecine exige, & du ferment que font les Médecins de le garder ſévérement.

Les ſectateurs de la Médecine étoient initiés au ſecret de cet art, & promettoient, par ſerment, de ne point le divulguer. Cette initiation ſe pratiquoit à Pergame ſur-tout, ſous la protection de l'Eſculape Aſiatique, qu'Ariſtide nomme à raiſon de cela l'*Initiateur.* Ce droit, dans

(1) *Note de l'Editeur.* * Il faudroit des recherches conſidérables pour ſavoir quels ſont préciſément les mots françois qui répondent à ceux qui déſignent dans Hippocrate ces divers inſtruments de Chirurgie, dont il y a apparence que les principaux étoient une large aiguille à ſuture, un large ſcalpel, un autre plus aigu, une lancette : cela fait peu au ſujet préſent. Il ſuffit de ſavoir qu'en général c'étoit un de ces inſtruments qu'on avoit donnés à Eſculape pour attribut. Ceux qui ſeroient curieux d'approfondir cette queſtion peuvent conſulter Hippocrate dans l'endroit cité au Liv. II. *de Morbis*, & Galien dans l'explication qu'il a donnée de certains termes employés par Hippocrate.

son discours sur la concorde des villes, est relevé avec emphase : » Nous sommes venus au » temple d'Esculape, & nous y avons été initiés » aux plus grands mysteres, à l'aide de ce très- » bon & très-excellent initiateur.

Quant au serment qu'Hippocrate exigeoit de ses disciples, il a été en vigueur jusques dans ces derniers tems. » Je tairai tout ce que je ver- » rai & entendrai dire en traitant les malades (1).

» St. Jerôme fait mention de cette formule dans » sa seconde Epitre à Népotien. Hippocrate, » dit-il, exige le serment de ses disciples avant » de les instruire; il les force de jurer sur ces pa- » roles, & de garder le secret qui leur est confié » par une sorte de sacrement «. Cassiodore, dans la formule de réception du premier Médecin, L. VI, Chap. 14. dit : » Quand nous voulons » nous livrer à la profession de la Médecine, » nous nous soumettons à une espece de consé- » cration sacerdotale & sacramentelle «. Le symbole de cette consécration est indiqué par le doigt qu'Esculape tient sur le bord de ses levres, comme on a représenté Harpocrate chez les Egyptiens, & la Déesse Angerone chez les Latins.

On voit, du côté droit de la figure d'Esculape, le bout d'un grand bâton. Ce bâton, quoiqu'un peu plus long qu'il ne l'est ordinairement, est un des attributs propres à ce Dieu, comme on peut le voir par les anciens monuments cités par

[1] C'est là le véritable sens de ce passage. Il ne paroît pas que M. Méad l'ait bien saisi. Il l'entend d'un silence mystérieux sur les secrets de l'art, & je pense qu'il faut l'entendre d'un silence de discrétion relatif aux malades.

Choulier & la Chausse. Il n'a point ici de serpent ; cela lui est commun avec le simulacre du Dieu d'Épidaure ; & de même que quelquefois on a donné à Esculape un bâton sans serpent, de même souvent aussi lui donne-t-on un serpent sans bâton. *Voy.* Tab. III, N°. 16. On voit, de tems en tems, cet attribut différemment adapté à la Déesse Salus. *Voy.* Tab. III. N°. 11, 13, 19, & Tab. II, N°. 4.

Quant à l'astre placé au devant de la poitrine de la figure, les médailles d'Elagabale & les monuments sacrés de Mithra prouvent assez bien que c'est le Soleil qui est désigné par cet astre ; car *Esculape*, c'est-à-dire, la *puissance de guérir*, se rapporte communément au Soleil. C'est là un des dogmes de la Théologie païenne. C'est ainsi que Proclus, dans le *Timée* (1), dit *qu'il voit Esculape dans le Soleil* : d'autres ont regardé Esculape comme le Soleil lui-même. C'est pour cela qu'Eusebe, dans ses *Préparations évangéliques* (2), demande » comment Esculape étant » lui-même le Soleil, auroit pu paroître ensuite » comme fils du Soleil ? » *Voy.* une pierre gravée sur laquelle on reconnoît Esculape, la tête ornée d'un rayon, symbole du Soleil. On la trouve dans le *Thes. Brand.* de Begerus. Vers. 1 p. 17.

2. Médaille de Bronze de la troisieme dimension : elle représente, d'un côté, la tête couronnée d'une tour de Sipylene, la mere des Dieux, divinité tutélaire de Smyrne.

Les habitants de Magnès & ceux de Smyrne, dans leur traité d'alliance (*Voy.* 60 61, 71) ju-

---

[1] *Lib.* I. pag. 49.

(2) *Lib.* III. *cap.* 2.

rerent *Jupiter*, la *terre* & la *mere Sipylene*. La formule grecque eſt mal rendue dans les monuments d'Oxford par ces mots : *Je jure par la terre.* L'Illuſtre Spanheim paroît avoir été auſſi trompé par ces mots, lorſqu'il s'imagine que ces villes avoient juré par la terre, avant de jurer par les autres Dieux & Déeſſes. *Voyez* à ce ſujet Seguin (*de Veſtâ & Prytanibus Græc.* p 362); car la prépoſition διὰ (*dia*) eſt jointe, dans ce ſerment, au génitif, comme dans Demoſthene (διὰ πυρὸς ὀμνύειν) jurer par le feu. Le temple de Sipylene, que les habitants de Smyrne appelloient le temple maternel, ou de la mere des Dieux, & auquel Ariſtide donne le nom de temple principal, de temple par excellence, étoit ſitué au bas de la ville entre le port & l'Académie, & contenoit le temple de Jupiter Eſculapien. (*Voyez* Ariſtide dans ſon *Diſc. polit.* & dans celui ſur la concorde des villes).

Sipylene eſt rappellée parmi les Dieux auxquels il étoit permis de faire quelques legs en vertu des conſtitutions du Sénat & des décrets des Princes, & elle y eſt citée comme Déeſſe tutélaire de Smyrne. *Apollon Didyme, Diane d'Epheſe, Sipylene, mere des Dieux, dont le culte eſt établi à Smyrne* (1).

Au revers de la médaille on lit *Smyrnaion Xeuxis*, c'eſt-à-dire, Xeuxis des Smyrnéens. Ce même Xeuxis repréſenté dans la premiere médaille, ſe trouve encore ici comme Prêtre de la Déeſſe Iſis qui préſidoit à la ſanté. Cette médaille a, ſans doute, été frappée à l'occaſion de ce que, pour augmenter la pompe de la fête d'Iſis,

(1) *Ex Corp. Ulp.* tit. 22. §. 6.

on l'avoit célébrée avec les jeux d'Esculape; car on voit sur le même côté, le simulacre de la Déesse Isis, aussi révérée à Smyrne que la grande mere Sipylene, & à laquelle on attribuoit autant de puissance qu'à Esculape.

Diodore, dans son premier livre, nous apprend de quel droit Isis succéda à la couronne d'Osiris, & combien son regne fut digne d'éloges. Le sceptre qu'elle tient à la main droite est l'indice de sa royauté. Cette Divinité individuelle, dit Apulée (1), étoit adorée dans tout l'univers, mais sous des attributs, sous un nom & avec un culte tout différens, selon les pays. Les Ethiopiens, les Ariens, & les Egyptiens attachés à l'ancienne doctrine, étoient les seuls qui lui donnassent son véritable nom, qui est Isis.

Aristide, dans la premiere de ses Oraisons Sacrées, fait mention » de cette Isis, dont le culte » est établi dans la sainte ville de Smyrne «. Et dans la troisieme il dit : » J'avois sacrifié à Isis & » Sérapis dans le temple d'Isis. Ce que je ra- » conte m'est arrivé à Smyrne. Comme je sor- » tois du vestibule du temple, deux des oies » sacrées se présenterent à moi «.

Ce sentiment d'un culte commun à Isis & à la mere des Dieux est appuyé sur plusieurs monuments de l'antiquité, mais, sur-tout, par la 27e. inscription de Grutter, où on lit : *Temple commun à Isis & à la mere des Dieux.* Au reste, on rendoit un culte divin à Rome dans le grand Cirque, à l'une de ces deux Divinités, à l'image de laquelle on réunissoit les attributs de toutes deux ; savoir, une tête garnie d'une tour,

(1) *Asin. aur.* Lib. XI.

ſurmontée d'un lion, & tenant un ſiſtre à la main (1).

On rendoit à Iſis les mêmes honneurs qu'à Eſculape ; mais le culte d'Iſis étoit beaucoup plus ancien. Voici ce qu'en dit Diodore dans ſon premier Livre : » Les Egyptiens aſſurent » qu'Iſis avoit trouvé pluſieurs remedes pour la » ſanté.... & que maintenant qu'elle jouit de » l'immortalité, elle prend encore plaiſir à ſe» courir les hommes dans leurs maladies.... Ils » ajoutent qu'elle trouva un breuvage d'immor» talité. Ils prétendent qu'Horus eſt le même » qu'Apollon, qui, ayant été inſtruit de l'art de la » Médecine & de celui de la divination par ſa » mere Iſis, employa l'un & l'autre à l'avanta» ge du genre-humain... Ils diſent enfin, que cette » Déeſſe apparoît, & fait du bien à ceux qui dans » leurs beſoins, ont recours à elle «. De-là naquit le culte qu'on rendit non-ſeulement à Iſis Theſmophore, & comme génie de l'abondance, mais encore à Iſis la ſalutaire. Ses temples dans toute la Grece étoient réunis à ceux d'Eſculape. On voit beaucoup d'inſcriptions romaines ſur leſquelles on lit : *A Iſis la ſalutaire*. Enfin, diverſes médailles, comme celle de Claudius le Gothique (Tab. III. N°. 20), avec cette épigraphe, *Salus auguſta*, repréſentent Iſis avec ſes attributs.

Elle eſt ordinairement débout, en robe traînante, la tête ornée d'un chapeau de fleurs. L'un & l'autre conviennent très-bien à notre Hygie & à Iſis, comme on peut le voir dans la

(1) Voy. *Numm. Trajan & Neron. in Onuph. Panvin. de Lud. circenſ.* L. 1. c. 13.

Tab. III, Nº. 11, 13. 20. Elle a un ſceptre à la main droite, & s'appuie de la gauche ſur une colonne, ſur laquelle eſt une petite Victoire qui met une couronne à Iſis. C'eſt ainſi que ſa royauté eſt reconnue & célébrée dans les Inſcriptions où elle eſt appellée la Maîtreſſe victorieuſe & triomphante (1). On voit au pied de la colonne, un oiſeau plus reconnoiſſable dans les autres médailles, & qui eſt ordinairement une oie. On nourriſſoit dans le temple d'Iſis les oies qui étoient deſtinées à lui être offertes en ſacrifice. On voit dans Spanheim (2), un Miniſtre d'Iſis courbé ſous le poids des oies, & Artemidore dit : outre les oies ſacrées de notre Ariſtide dont nous avons déja fait mention (3).

3. Médaille de bronze d'un diametre plus petit que celui de la troiſieme grandeur. On voit, d'un côté, une tête de femme couronnée de laurier, comme dans la premiere médaille de Xeuxis.

Au revers, *Smyrnaion Xeuxis*. C'eſt le même qui ſe trouve ici comme Prêtre d'Iſis ; car on diſtingue du même côté de la médaille, les ſignes ſacrés d'Iſis, que les grands-Prêtres de cette Déeſſe avoient coutume de porter en pompe à ſa fête ; ſavoir, une branche de palmier, & une main gauche ouverte ; ce qui étoit le ſymbole de l'Equité dans Iſis Theſmophore, ou qui préſidoit à la Juſtice.

Apulée (4) faiſant la deſcription de la pom-

(1) GRUTTER. L. XCXIII, 14. L. XXXIV, e.
(2) P. 307.
(3) ONEIROCRIT. L. IV. c. 85.
(4) *Aſin. aur.* L. XI.

pe d'Isis, s'exprime ainsi : „ le troisieme Prêtre „ marchoit ensuite, portant une palme à feuil- „ les d'or & le Caducée mercurial. Le quatrie- „ me portoit le symbole de l'Equité; savoir, une „ main gauche ouverte, & un peu déformée. „ Comme elle est plus inactive, moins souple „ & moins dégagée que la droite, on la croyoit, „ à raison de cela, plus propre à représenter „ l'Équité ". Macrobe confirme amplement cette idée, en disant que la main gauche non-seulement est plus appropriée à l'Equité, mais encore à la bienfaisance, parce qu'elle est moins prompte à nuire, & plus disposée à servir (1).

C'est au même titre qu'on frappa à Smyrne, en l'honneur *d'Isis Thesmophore*, une médaille d'or presque semblable à la nôtre. On y voyoit d'un côté, la tête de Sipylene ; de l'autre, la figure d'Isis droite, avec cette épigraphe : *Prytannée*. D'où vient cela ? C'est que l'office des Prytans étoit de veiller à la conservation & à l'administration de la justice, sous la protection d'Isis qui présidoit aux loix. Séguin veut que cette Isis soit une Amazone de Smyrne, & Spanheim, une Vesta. Je crois que cette méprise ne doit pas être imputée à ces deux savants hommes, parce que leur médaille manquoit des deux signes les plus caractéristiques d'Isis ; savoir, un sceptre à la main droite & une oie à ses pieds (1).

Si l'on veut, au reste, que cette main soit un ceste, & rapporter cette médaille aux Athletes, ce ne seroit pas une raison encore pour

(1) SATURNAL. L. I. c. XVII.

(2) *Spanh. Diatrib. in hunc numm. & de Vestâ.* DIOD. SIC. *de Isid. Therm.* L. I. 39.

la croire tout-à-fait étrangere aux mysteres d'Esculape & d'Hygie. „ Car Esculape ayant apparu dans la nuit à un Athlete de Smyrne, „ lui révéla les secrets de son art. Cette con-„ noissance le rendit bientôt un des plus célebres par la victoire qu'il remporta sur son adversaire ; ce qui lui valut la palme qui étoit le prix ordinaire du vainqueur (1).

## N. II.

## *HICESIUS.*

1. Médaille d'un diametre plus grand que celles de la troisieme dimension. On voit sur l'un des côtés une tête de femme, couronnée de laurier, comme dans la premiere médaille de Xeuxis.

Au revers on lit : *Smyrnaion Hicesios*, c'est-à-dire, qu'elle a été frappée à Smyrne en l'honneur d'Hicésius. Hicésius fut Professeur de l'école de Médecine de la secte d'Érasistrate, à Smyrne, comme nous l'apprenons de Strabon dans le passage déja cité. Son nom est rappellé dans Pline, comme faisant une autorité grave (2). Athénée parle souvent de lui, à l'occasion d'un livre qu'Hicésius avoit composé sur la matiere des aliments. Tertullien, dans son *Traité de l'Ame* (3), fait mention de lui. C'est comme Prêtre d'Esculape que son nom se trouve dans cette inscription. On voit ici le même simulacre d'Esculape que sur la premiere médaille de Xeuxis, le sectateur d'Hiérophile, sinon qu'il manque à ce-

(1) ARISTID, *in Orat. ad Esculap.*
(2) *Hist, nat.* Lib. XXVII. c. 4.
(3) C. 25.

lui-ci l'aſtre devant la poitrine, & le bâton qu'on remarque non-ſeulement dans la médaille de Xeuxis, mais encore dans celle d'Iatrodore & d'Athénagoras. Ces attributs qui manquent à celle d'Hicéſius, manquent auſſi à celles de Jaſon, de Paſicrate, de Métrodore & d'Hermogene. Dans celle où ſe trouve le nom d'Apollophanès & de Sérapion, on ne voit que le bâton, & l'aſtre manque. Au reſte, ces diverſités d'attributs pour le même Dieu étoient fréquentes parmi les anciens, comme nous l'avons déja obſervé. Mais ne pourroit-on pas dire que les ſectateurs d'Hiérophile ont pu donner un aſtre à leur Eſculape, pour être le ſigne diſtinctif de leur ſecte; ce qui auroit été pour les ſectateurs d'Éraſiſtrate une raiſon pour n'en point donner au leur ? Autant qu'il m'eſt poſſible de le préſumer d'après les médailles que j'ai vues, cette opinion ne me paroît pas dépourvue de vraiſemblance. Au reſte, je ne la propoſe que comme une conjecture propre à exercer ceux qui s'occupent plus ſpécialement de cet objet, juſqu'à ce que la comparaiſon d'une plus grande quantité de médailles puiſſe permettre de mieux vérifier ce qui en eſt.

2. Médaille de bronze de la troiſieme grandeur, tirée du cabinet de l'illuſtre Comte de Winchelſex. Elle préſente, d'un côté, la tête de Sipylene, mere des Dieux, garnie d'une tour, comme dans la ſeconde médaille de Xeuxis. On lit au revers : *Smyrnaion Iceſios*. Ce même Hicéſius, qui étoit Médecin, ſe trouve ici encore comme Prêtre d'Iſis, avec la figure de la Déeſſe débout, comme dans la pareille médaille inſcrite du nom de Xeuxis.

## N. III.

# APOLLOPHANÈS.

1. Médaille de bronze de la troisieme grandeur. D'un côté, on voit une tête de femme avec une couronne de laurier, comme dans la premiere médaille de Xeuxis & d'Hicésius.

On lit au revers : *Smyrnaion Apollophanès Erobiteno*, c'est-à-dire, Apollophanès, Médecin de Smyrne. Erobiteno est un mot tronqué, ou abrégé, & par lequel, peut-être, est désigné le nom du pere d'Apollophanès. Esculape, dans cette médaille, est représenté assis, comme il l'est dans celles de Xeuxis & d'Hicésius. Polybe (1) nous apprend qu'Apollophanès étoit originaire de Séleucium, & qu'il fut Médecin du grand Antiochus. Le même Auteur ajoute que ce Monarque lui fut extrêmement attaché, non-seulement à raison de son habileté dans l'art de guérir; mais à raison de sa rare sagesse & des excellents conseils dont il aida ce Prince dans les occasions les plus critiques. Lorsqu'Antiochus demanda à ses amis quelle étoit la meilleure maniere de pénétrer en Syrie, il fut obligé de laisser l'avis de tous ses courtisans, pour suivre celui d'Apollophanès. Ce Médecin fleurissoit 220 ans avant J. C. Pourquoi ne lui attribuerois-je pas cette médaille ? Ce qui m'engage encore à le faire, c'est que Cœlius-Aurélianus fait mention de lui (2). Celse le loue en qualité de Médecin (3),

---

[1] Lib. v.
[2] Lib. II. *de morb. acut.* cap. 3.
(3) Lib. v. cap. 18.

& Pline, en qualité d'écrivain (1) ; il y eut un autre Apollophanès d'Arcadie, qui fut aussi Prêtre d'Esculape, au rapport de Pausanias (2).

2. Médaille de bronze de la troisieme grandeur. D'un côté, l'on voit la tête de la mere Sipylene., ornée d'une tour, & au revers on lit, *Smyrnaion Apollophanès*, autour de l'image d'Isis débout, comme dans la seconde médaille de Xeuxis & d'Hicésius.

## N. IV.

## *JATRODORE. JASON*, fils de Jason.

Quatre médailles de bronze, dont les trois premieres sont absolument semblables aux trois de Xeuxis. On lit au revers, *Smyrnaion Jatrodoros.* Sans doute que ce Jatrodore fut aussi un Médecin de Smyrne.

On peut observer la même chose sur la quatrieme médaille, qui porte pour inscription : *Smyrn, Jason, Jasonos*, c'est-à-dire, Jason, fils de Jason, Médecin de Smyrne. Car la Médecine étoit transmise des peres aux enfants, & se perpétuoit long-tems dans la même famille. Aussi Aristide se sert-il de ce moyen pour louer les *Asclépiades*, c'est-à-dire, la nation des Médecins. Il donnera, dit-il, naissance à des enfants qui exerceront avec eux & après eux leur art, étant issus eux-mêmes de Machaon & de Podalyre. Ils avoient été les dépositaires de la science qu'ils avoient reçue de leurs peres, com-

---

(1) *Lib.* XXII. *cap.* 21.

(2) *Corinth.* cap. 26.

me un ſymbole de leur origine (1).

Parmi les Médecins qui ſont cités ici, les uns prennent leur ſurnom d'une des villes conſacrées à Eſculape, comme *Tricca* ou *Titana*; d'autres, du nom de leur pere, lorſqu'il a été célebre en Médecine, comme *Jaſon*, *fils de Jaſon*, ou Métrodore, fils de Paſicrate, dont nous parlerons tout à l'heure, pour n'en pas citer un plus grand nombre d'autres. De même, parmi les Latins, au rapport de Pline (2), entre différentes familles romaines qui s'étoient adonnées à la Médecine, on diſtinguoit celle des Rubrius. Vaillant a publié une médaille de cette famille, qui repréſente un Eſculape apporté d'Epidaure, ſous la forme d'un dragon, tel qu'il eſt célébré par Ovide dans ſa quinzieme Métamorphoſe, & réfuté par Arnobe dans ſon ſeptieme Livre, avec non moins de ſagacité. Suidas, au mot *Jaſon*, parle de ce Médecin, qu'il dit fils de Ménecrate le Nyſæen, petit-fils, diſciple & ſucceſſeur du Philoſophe Poſſidonius dans la chaire de l'école de Rhodes. Il lui attribue divers ouvrages, comme les Vies des hommes illuſtres, & une Chronologie des anciens Philoſophes. Plutarque dit que ce Poſſidonius fut de la ſecte des Stoïciens, & qu'il eut à Rhodes Cicéron au nombre de ſes auditeurs. Mais ce Jaſon, fils de Ménecrate s'appliqua-t-il auſſi à la Médecine, & fut-il pere de Jaſon dont il eſt ici queſtion? C'eſt ce que je n'entreprendrai pas de décider, & dont il faut abandonner la recherche à ceux qui ont plus de loiſir.

---

(1) *Orat. in Aſclep.*

(2) *Lib.* XXIX. *cap.* I.

## N. V.

## *ATHENAGORAS.*

Voici trois autres médailles de bronze pareilles à celles de Xeuxis, & qui portent pour inſcription : *Smyrnaion Athenagoras* On y voit de plus, une oie mieux deſſinée, & qui ſe trouve au pied de la colonne qui eſt à côté de la figure d'Iſis. Car on nourriſſoit dans ſon temple cet oiſeau qui lui étoit conſacré, & Ariſtide, qui étoit ſi ſujet aux maladies, avoit coutume d'immoler à la Déeſſe deux oies, quand il avoit beſoin de recourir à elle pour recouvrer la ſanté. Nous ne ſavons ni quel a été cet Athénagoras, ni dans quel tems il a vécu. Mais comme ces trois médailles lui atttibuent préciſément les mêmes honneurs qu'à Xeuxis & qu'à Jatrodore, je n'héſite pas plus à le ranger dans la claſſe des Médecins que dans celle des Prêtres d'Iſis & d'Eſculape.

## N. VI.

## *SERAPION, PASICRATES, METRODORE*, fils de Paſicrates. *HERMOGENES DE TRICCA.*

Ce ſont quatre autres médailles de bronze du même genre, ſur leſquelles on voit, comme ſur les précédentes, une tête couronnée de laurier, & au revers un Eſculape aſſis.

1. La premiere porte *Smyrnaion Sarapion.* Ce Sarapion eſt peut être le même Médecin dont Celſe fait mention dans ſa *Préface*, ſous le nom de *Sérapion.* Il ſortit d'abord de l'école d'Éraſiſtrate.

C'eſt ce qu'on peut conjecturer d'après les paroles de Cœlius-Aurélianus, qui parlant de la *Queſtion*, dit qu'il l'avoit établie ſur le même pied qu'Éraſiſtrate (1). Ce que dit Celſe dans l'endroit déja cité ne me paroît pas être en contradiction. Sérapion, ſelon lui, fut le premier qui rejetta le raiſonnement de l'étude de la Médecine, & qui aſſura qu'elle ne devoit conſiſter que dans l'uſage & dans l'expérience. Je n'ignore pas ce que Galien a écrit, ch. 4, de ſon introduction, » que Philinus eſt le chef des Médecins empiri» ques; qu'il eſt le premier qui bannit de la Mé» decine le raiſonnement, & qui la réduiſit à » l'empiriſme. Hiérophile, dont il avoit été le » diſciple, lui en avoit donné l'occaſion. Après » Philinus, Sérapion d'Alexandrie devint le chef » de cette ſecte «.. Mais Celſe, comme le plus ancien, me paroît mériter la préférence. D'ailleurs, rien n'empêchoit que l'empiriſme ne s'alliât aux dogmes d'Éraſiſtrate & d'Hiérophile. Enſuite Sérapion ſur pluſieurs articles, eut des ſentiments différents de ceux d'Éraſiſtrate, comme Alexandre, maître de l'école d'Hiérophile, penſa ſur bien des objets d'une autre maniere qu'Hiérophile. C'eſt pour cela qu'on lui donna le nom de *Philalethes*, c'eſt-à-dire, d'ami de la vérité.

2. *Smyrnaion Paſicrates.* Paſicrate, frere de Menodore, ſectateur d'Eraſiſtrate, le fut auſſi luimême; ce que prouvent les deux monogrames qu'on lit ſur le même côté de la médaille, & dont l'un déſigne la ville de Smyrne, l'autre l'école d'Eraſiſtrate. On lit dans Athénée (2): *Menodore*,

---

(1) *Acutor. morb.* Lib. III. cap. 17.
(2) *Lib.* II. *cap.* 18.

*de l'école d'Erasistrate, ami d'Icésius*, & dans l'inscription d'Ancyre : *Pasicrate & Menodore, fils de Capiton, fils de Pasicrate.* Oribase cite encore Pasicrate dans son livre de *Machinamentis*, comme Auteur d'un Traité de Chirurgie.

3. La troisieme médaille porte en inscription : *Smyrnaion, Metrodores Pasicrators*, c'est-à-dire, *Métrodore, fils de Pasicrate, Médecin de Smryne.* On voit par-là la succession des Professeurs dans cette famille.

4. La derniere est celle sur laquelle est inscrit; *Smyrnaion, Ermogenes Triccas.* Cet *Hermogene*, par ce surnom, fut bien aise, sans doute, qu'on sçût qu'il étoit né à Tricca, non-seulement parce que cette Ville étoit consacrée à Esculape, mais encore parce qu'elle avoit la prérogative de lui avoir donné naissance : car voici ce que portoit l'Oracle même d'Esculape.

» Je suis né dans la sainte ville de Tricca ; je » suis Dieu, & le fruit du commerce de ma » mere avec Apollon. Adorez le Roi Esculape, » le souverain maître de l'art de guérir «.

*Tricca* est une Ville de Théssalie, qui a pour voisine une autre ville appellée *Ithome*, qui formoit la patrie & le domaine des Asclépiades ; c'est-à-dire des fils d'Esculape, Podalyre & Machaon. Ces deux villes sont célébrées dans Homere (1). *Les habitants de Tricca & l'Apre-Ithome avoient pour chefs deux fils d'Esculape.*

Galien fait mention avec éloges d'Hermogene, Médecin de la secte d'Erasistrate. Il est parlé d'un

(1) EUSEB. *preparat. Evang.* Lib. III. cap. 14.
(1) *Il.* 8. v. 729.

Hermogene, fils de Charidémus, dans l'inſcription lapidaire de Sherard, trouvée à Smyrne, près du Lac appellé *Alco-bonar*, où avoit été autrefois le College & le temple d'Eſculape : la voici en françois :

» *Hermogene, Médecin, fils de Chardeme, a vécu* » *ſept fois onze ans, & a écrit autant de volumes* » *qu'il a vécu d'années.*

» Savoir, ſur la Médecine 61 ; ſur l'Hiſtoire » de Smyrne 2 ; ſur la ſageſſe d'Homere 1 ; ſur » la patrie 1 ; de la ſtructure de l'Aſie 2 ; de » la ſtructure de l'Europe 4 ; des Iſles 1 ; des Sta- » diaſmes d'Aſie 1 ; de ceux de l'Europe 1 ; des » ſtratagêmes 2 ; une table de la ſucceſſion des » tems, à l'uſage de Rome & de Smryne «.

Il eſt à préſumer que c'eſt le même Hermogene dont il eſt fait mention dans cette inſcription, & qui y eſt cité comme Auteur de 77 volumes, & cela eſt d'autant plus vraiſemblable que ſon pere Charidemus étoit auſſi de la ſecte d'Eraſiſtrate, comme le temoigne ( au Liv. III, *de morb. acut.* Cap. 15 ) Cœlius Aurelianus, qui écrit Carideme.

Il y a pluſieurs autres médailles ſemblables ſur leſquelles on trouve ainſi le nom de quelques autres Médecins gravés, & que ces bronzes de Smyrne ont tranſmis à la poſtérité avec honneur. Outre ceux qui peuvent ſe trouver dans les collections des Savants, ou dont il eſt fait mention ailleurs, voici les noms rapportés ſur celles que nous avons entre les mains.

Artemidore de Side, dont Cœlius-Aurelianus fait ſouvent mention, & qu'il cite comme un ſectateur d'Eraſiſtrate. Hippias, fils d'Artemidore Moſchus, fils de Moſchus. Celſe parle

d'un cataplasme de l'invention de Moschus (1).

Diogene. Il paroît être le même dont Aëtius fait mention au sujet d'un remede propre à purger la pituite, & dont il étoit l'auteur (2).

Hermocles, fils de Pythœus, de ce même Pythœus peut-être dont nous avons déja parlé.

Apollonius, celui peut-être que Strabon surnomme *Mus* dans son XIV Livre, étoit de la secte d'Hiérophile, condisciple d'Hiéraclide.

Démétrius, de la même secte, duquel parle Cœlius Aurélianus (3).

Chariclès : il est un Médecin de ce nom cité par Galien.

Apollodore. Pline en cite plusieurs de ce nom.

*Potamon* & *Ménecles*, noms assez connus à Smyrne, & qui se trouvent dans le Traité d'alliance des Smyrnéens avec les Magnétiens.

*Aristomenes*, *Arridæus*, *Callistrate*, *Conon* & *Pyrrhus*.

Trois autres médailles sont ornées d'un astre. C'est un autre *Métrodore*, un *Eucles* & un *Leontisque*.

En feuilletant les livres des anciens Médecins, on rencontrera peut-être quelques-uns de ces noms. Les autres seront restés dans l'oubli, parce que ceux qui les portoient ne se seront distingués parmi leurs compatriotes par aucune découverte qui ait pu leur faire honneur.

Après la destruction de l'école célebre qui avoit fourni des Médecins à la ville de Smyrne & des Prêtres aux autels d'Esculape, on frappa,

---

(1) *Lib.* V. *cap.* 18.

(2) TETRAB. *Serm.* 3. *cap.* 109.

(3) *Lib.* III. *cap.* 7.

en

en l'honneur de ce Dieu, une médaille plus ſimple, où la figure eſt un peu changée, & où l'on ne trouve plus le nom du Prêtre. Nous la donnons ici pour ſervir d'éclairciſſement aux autres. (Tab. II, N°. 1, 2.) Elle nous préſente exactement l'Eſculape décrit par Tertullien, enveloppé d'un manteau modeſte, & chauſſé à la grecque. Ce n'eſt plus avec un chapeau de fleurs qu'il eſt coëffé; mais avec une ſorte de bonnet. *Baldus Angelus Abbatius*, dans ſon petit Traité de la vipere, imprimé à Urbin, en 1589, a repréſenté Eſculape avec un pareil bonnet, ainſi que l'a fait plus récemment encore le célebre Vaillant, dans une médaille de la colonie des Corinthiens, qu'il a publiée, & qui étoit dédiée à L. Alius Céſar, cet homme, d'une ſanté ſi délicate. Le nom & la figure de ce *bonnet* ou de cette *couronne*, car on peut lui appliquer l'un & l'autre, ſe ſont perpétués juſqu'à notre tems. En effet, dans la langue des Meſſéniens, c'eſt-à-dire, des Aſclépiades, on l'appelloit *Kiphos*, comme on peut le voir dans Pauſanias (1). De-là ſont venus le mot celtique *coif*, le mot italien *cuffia*, & le grec moderne *xouphia*. Et de même que la médaille de Céſar dont nous venons de parler, en préſente la partie antérieure, de même on voit la poſtérieure dans l'Euchologe de Goarus (2).

Ariſtide, l'un des plus zélés & des plus dévots adorateurs d'Eſculape, a eu grand ſoin de remarquer ces changements arrivés au ſimulacre du Dieu, & les innovations faites dans ſon tem-

---

(1) *Laconic.* Cap. ult.
(2) Pag. 157.

ple : » Il me sembloit, dit-il, être sous le portique » du temple d'Esculape, & il me parut que dans » le cours de la conversation, je rappellai à mon » ami que l'édifice du temple avoit été ébranlé » par de violentes secousses. Je vois une autre » statue posée à la place de l'ancienne (1) «.

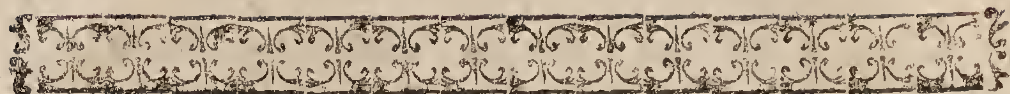
Tout ce que nous venons de dire suffit pour prouver que ce n'est pas à tort que la Médecine révendique ces médailles. Mais, dira-t-on, c'est plutôt comme Prêtres que ceux dont les noms s'y trouvent, ont eu le droit de les y faire graver, que comme Médecins. Oui, mais n'est-ce pas à la Médecine elle-même qu'Isis & Esculape furent redevables du culte & des honneurs qui leur ont été rendus ! Je présume bien effectivement qu'à Smyrne, où leurs temples étoient en vénération, on prit plutôt des Médecins pour le service de leurs autels, & que

(1) *Note de l'Editeur.* * Ce passage ainsi traduit ne présente presque aucun sens. Pour y comprendre quelque chose, il faut savoir que l'Orateur Aristide avoit fait un vœu à Esculape, pour obtenir la santé, & que dans le discours d'où ce texte est tiré, il fait le récit de tous les avis que le Dieu lui avoit donnés. Il y rend compte d'un songe dans lequel il lui sembla être sous le portique du Temple d'Esculape. Il y rencontre un de ses amis qu'il n'avoit vu depuis long-tems. Il fait part à cet ami de toutes ses peines, & dans le cours de la conversation, il lui apprend que le Temple d'Esculape a éprouvé de fortes secousses. C'étoit par ces sortes de commotions, suivant la Théologie païenne, que les Dieux manifestoient leur présence. Après plusieurs autres particularités, Aristide dit qu'il s'approcha de la porte du Temple, & qu'il y vit une nouvelle statue. Ayant demandé ce qu'étoit devenue la premiere, un Ministre du Temple la lui présenta, & il l'adora... Tout cela se passoit en songe, & y ressemble beaucoup.

le pouvoir de faire frapper des médailles à leur nom, fut plus spécialement accordé à ceux qui étoient revêtus de la dignité de Prêtres, ou de grands Prêtres; mais cette prérogative fut toujours conséquente à l'idée qu'on s'étoit formée de cet art, principe du culte qu'on rendoit à ces Dieux, pour y avoir excellé, & dont leurs Prêtres, qui l'exerçoient aussi, partageoient les honneurs. Car la dignité de grand Prêtre n'étoit pas perpétuelle. On en créoit un nouveau chaque année, & Lucien assure qu'on en usoit de même pour le grand Prêtre de la *Déesse de Syrie*, ou *de la Mere des Dieux.*

On voit aisément qu'il n'est aucun des Médecins auxquels nous avons attribué ces médailles, qui n'ait pu être revêtu de cette dignité, parce qu'après avoir été instruits dans l'une ou l'autre des écoles dont parle Strabon, leur célébrité auroit pu les avoir appellé à cette fonction honorable, lors même qu'ils auroient exercé leur art dans des lieux éloignés de la ville de Smyrne.

*Fin du second & dernier Volume.*



# TABLE.



# TABLE
## RAISONNÉE
## DES MATIERES

Contenues dans le Texte, les Additions & les Notes du second Volume.



Son

*Fin de la Table raiſonnée des Matieres du ſecond Volume.*

# ERRATA.

*Page 3, ligne 23*, de l'Eternel, *ajoutez* Géometre.
*Page 6, ligne 8*, de même on n'a pu, *lisez* on a pu.
*Page 8, ligne 21 & suiv.*, la mauvaise disposition dans les épidémies, on a quelquefois fait cesser le mal : quant à l'exemple, *lisez* la mauvaise disposition. Dans les épidémies on a quelquefois fait cesser le mal, quand à l'exemple.
*Page 15, ligne 4*, Bayle, *lisez* Boyle.
*Page 22, ligne dern.*, *ajoutez après* Platon & dire avec lui : loin de nous quiconque n'est pas initié aux mysteres de la Géométrie.
*Page 31, ligne 7*, Pitcarin, *lisez* Pitcarn.
*Page 61, ligne 12*, dont la conduite, *lisez* dont la candeur.
*Page 65, ligne 18*, l'inventeur de la médecine *italienne*, *lisez* de la médecine statique.
*Page 70, ligne 5*, coquiliages, *lisez* coquiliacés ou *écrivez* coquillages.
*Page 144, ligne 12*, le vieillard s'éleve, *lisez* le vieillard s'éveille.
*Page 150, ligne 21*, gémissemenas, *lisez* mugissements.
*Page 159, ligne 18*, devient mort, *lisez* devient morne.
*Page 167, ligne 17 & suiv.*, *ponctuez ainsi*, fou & épileptique, ce qui arrive assez souvent ; ou bien ses accès épileptiques étoient sujets aux périodes lunaires, ce qui, &c.
*Page 179, ligne 1*, atherêmes, *lisez* atheromes.
*Page 189, ligne 1*, poissons, *lisez* poisons.
*Page 195, ligne 10*, clignotement volontaire, *lisez* involontaire.
*Page 208, ligne 22*, branches, *lisez* bronches.
*Page 221, ligne 23*, les phthisiques, *lisez* les phthisies.
*Page 252, ligne 30*, oxymel skillitique, *lisez* scillitique.
*Page 257, ligne 5*, proscriptions, *lisez* prescriptions.
*Page 262, ligne dern. du texte*, concurbitains, *lisez* cucurbitains.
*Page 266, ligne 24*, entre le tendon des muscles, *lisez* entre les aponévroses.
*Page 319, ligne 1*, la caisse, *lisez* la cuisse.
*Page 325, ligne 24*, caroline, *lisez* coraline.
*Page 350, ligne 21*, cantharides pilées trois dragmes, *lisez* deux dragmes.

# AVIS AU RELIEUR.

*L'Avis de l'Editeur ſur le Diſcours ſuivant* doit être placé dans le 2e. Volume après le titre de la 8e. Partie, immédiatement avant le *Diſcours Harvéien*.

